

Introduction à la théologie scientifique

Abbé Joseph Grumel

Table des Matières

Introduction :	pages :	2 – 4
Chapitre 1 : Le témoignage primordial		5 – 19
Chapitre 2 : La Déchirure		20 – 31
Chapitre 3 : A qui le pouvoir ?		32 – 43
Chapitre 4 : Moïse ou Aristote ?		44 – 55
Chapitre 5 : La prière de Kepler		56 – 67
Chapitre 6 : « Contes de fées pour grandes personnes »		68 – 84
Transition :		85 – 87
Chapitre 7 : Retour aux fondements		88 – 101
Chapitre 8 : La Théologie historique		102 – 114
Chapitre 9 : Le Fils de l’Homme		115 – 128
Chapitre 10 : L’invariant liturgique		129 – 140
Chapitre 11 : Le Maître des sciences		141 – 155
Chapitre 12 : La Science des sciences		156 – 167
Chapitre 13 : La finalité de l’Univers		168 – 184

oooooooooooooooooooo

INTRODUCTION

A LA THEOLOGIE

SCIENTIFIQUE

Je dédie cet ouvrage au Chef Sacré de notre Seigneur Jésus-Christ, dans lequel résident tous les trésors de la Sagesse et de la Science.

La démonstration de la foi s'enracine dans l'Histoire; mais l'Histoire a continué son cours sans que les hommes aient eu le temps de comprendre cette démonstration. Voici pourquoi l'entreprise du Salut de l'humanité n'a pas encore abouti.

Explication du titre :

Introduction...

Notre intention se limite à conduire notre lecteur à l'intelligence exacte de la vérité révélée, afin qu'en la mettant en pratique, il obtienne la vie impérissable, conformément aux promesses divines.

à la théologie...

Toutes les civilisations qui, au cours des siècles, ont cultivé, puis ravagé les terres, se sont édifiées, puis effondrées en vertu d'une théologie : c'est-à-dire d'un ensemble de croyances et de préceptes qui ont soulevé les individus au-dessus de leur torpeur congénitale pour les pousser, parfois jusqu'à l'héroïsme, à l'habileté technique, artistique, poétique... militaire.... Aucune religion ni philosophie n'a jusqu'ici rendu à la créature humaine le bonheur ni la vie impérissable : ce qui signifie qu'aucune théologie n'a été exempte d'erreur. Il convient seulement d'établir une exception pour les pionniers de la foi dont les exemples n'ont jamais été érigés en norme de comportement, ni vécus en pratique. Ces pionniers qui nous ont donné le Christ ont professé par leurs oeuvres mêmes l'exacte Théologie. L'échec des théologies païennes est évident : aucune n'a présenté à l'humanité la délivrance qu'apporte de soi la Vérité. Les Juifs, qui ont reçu du vrai Dieu ses commandements, ont échoué en raison de leur désobéissance et de leur infidélité. Les chrétiens n'ont pas abouti non plus, malgré l'Evangile dont ils avaient mission d'être les témoins et les bénéficiaires. Des erreurs et des lacunes ont donc subsisté dans la théologie chrétienne. Il est nécessaire, par l'examen critique des deux millénaires de notre histoire d'éliminer ces erreurs pour ne retenir que l'authentique pensée de Dieu.

scientifique

Par l'observation et le calcul, les Sciences offrent aujourd'hui un grand nombre de certitudes, en ce qui concerne la réalité objective de la matière et de l'Univers. L'efficacité de la technique est la preuve de cette réussite, même lorsque cette technique reste au pouvoir d'êtres démunis de sagesse et de conscience. La théologie doit devenir scientifique : non pas en épousant les méthodes propres aux sciences, mais en parvenant, par ses propres méthodes, à une certitude aussi grande que celle des Sciences, et à une efficacité qui confèrera à la créature humaine le bonheur et la vie impérissable, conformément au Dessein primordial et éternel de son Créateur. Les Sciences ont réussi par la rigueur de leurs méthodes; il convient d'adopter la même rigueur dans ta conduite de la théologie.

L'argument théologique

Le critère de la vérité théologique est d'abord et avant tout Dieu lui-même, en raison de sa sainteté et de sa vérité absolues. « C'est vrai parce que Dieu l'a dit ». Sur cet argument repose la révélation ancienne : « Dieu parla à Moïse et lui dit : parle aux enfants d'Israël... » Tout s'établit donc sur l'exacte transmission de la Parole qui sort de la bouche de Dieu. C'est sur ce même argument que repose le Nouveau Testament : « En vérité, en vérité, je vous le dis... » Notre Seigneur Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, c'est-à-dire la Vérité même. Son témoignage se suffit à lui-même. Lorsqu'il envoie ses disciples dans le monde, « comme le Père m'a envoyé », il leur dit simplement: « Vous serez mes témoins ». Témoins des faits, rapporteurs des paroles, même si, durant un certain temps, les faits demeurent, pour eux et leurs auditeurs, scandaleux; même si les paroles demeurent mystérieuses. Ce qu'on exige d'un témoin, c'est qu'il soit fidèle, qu'il transmette exactement le bon dépôt de la Révélation. Il est arrivé que l'intérêt personnel, l'ambition du pouvoir, l'attachement à des préjugés moraux, nationaux, philosophiques... ont altéré le témoignage chrétien. De ce fait, le Salut gagné et promis a été empêché, et un phénomène de rejet s'est manifesté au cours de l'histoire à l'égard du Christianisme.

L'expérience théologique

Si, dans un premier temps, le critère de la vérité théologique repose sur la seule autorité de Dieu, dans un second temps, cette même vérité apparaît nettement à la conscience humaine, dans la mesure où elle devient suffisamment clairvoyante pour se juger face à la sainteté de son Créateur. De même que les lois scientifiques ont été démontrées vraies par l'expérimentation, de même les lois promulguées par Dieu sur la conduite humaine sont reconnues vraies par l'expérience. Mais jusqu'ici cette expérience est restée sommaire. D'abord très peu d'hommes ont été informés de la Révélation divine; ceux qui en furent informés n'ont eu que peu de temps, au cours de leur brève existence terrestre, pour comprendre cette Révélation et y conformer leur

conduite; enfin l'humanité entière, malgré six millénaires de détresse et de mortalité, refuse d'admettre que de tels malheurs proviennent uniquement de la transgression des lois divines. De fait l'erreur constante des théologies est de rendre Dieu plus ou moins responsable de nos maux.

Le bilan de l'histoire

L'expérience théologique, au moins en terre chrétienne, est cependant d'ores et déjà suffisante pour que nous puissions « juger l'arbre à ses fruits ». Parlant en effet des prophètes, ou de ceux qui se prétendent tels, Notre Seigneur Jésus-Christ nous exhorte, avec une extrême insistance, à faire un exact discernement. Le faux prophète - ou le faux témoin - ne dit pas le contraire de la vérité : il serait immédiatement reconnu comme tel. Le témoignage ou la prophétie sont « faux » lorsqu'ils présentent un mélange de vérité et d'erreur. C'est le gâteau empoisonné. Danger immense... C'est pourquoi Notre Seigneur insiste tant en poussant jusqu'à l'extrême la comparaison de la vigne et des chardons, des épines et du figuier : l'arbre se juge à ses fruits. Cela signifie qu'une doctrine est authentiquement vraie lorsqu'elle procure à la créature humaine un bonheur parfait s'épanouissant dans la vie impérissable. C'est là précisément qu'est l'exacte volonté de son Créateur. Tant que ce résultat n'est pas atteint, nous absorbons encore le poison caché dans le gâteau.

Méthode

Dans de telles perspectives la méthode à suivre devient évidente : il faut avoir l'intelligence de l'Histoire, sachant que « intelligere » signifie « lire à l'intérieur de ». Il ne suffit pas d'être informé des faits, Il faut en comprendre la signification par rapport à la théologie en vertu de laquelle les faits se sont produits. La première partie de ce livre aidera à cette vue théologique de l'Histoire. Dans la seconde partie, nous établirons le canon de la véritable théologie, ou, si l'on préfère, les règles de la foi, la foi étant l'assentiment rationnel et libre de la créature humaine à la pensée de son Créateur, en vue de son application pratique.

oooooooooooooooooooooooooooo

Chapitre 1-

LE TEMOIGNAGE PRIMORDIAL

« Tu es docteur en Israël, et tu ignores ces choses? En vérité, en vérité, je te le dis : nous parlons de ce que nous savons, et nous portons témoignage au sujet de ce que nous avons vu, et vous n'acceptez pas notre témoignage Si vous ne croyez pas lorsque je vous dis des choses terrestres, comment me croirez-vous lorsque je vous parlerai des choses célestes ? De fait, personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'Homme. »

« Celui qui vient du ciel témoigne de ce qu'il a vu et entendu, et personne n'accepte son témoignage I (...) Celui qui croit au Fils possède la vie éternelle. Celui qui refuse de croire n'aura pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. »

Jn.3/10-12;31,32,35.

« Heureuse es-tu parce que tu as cru ! »

« En ces jours-là, Marie se rendit en hâte par la montagne vers une ville de Juda... « (Luc 1/39)

oooooooooooooooo

Cette montagne n'était pas alors dévastée comme elle l'est aujourd'hui après des siècles d'invasions, de guerres, de pillages ...mais boisée de myrtes. Des sentiers herbeux la sillonnaient, couverts de fleurs aux environs de la Pâque. Marie, jeune vierge, pieds nus, courait légère sur les hauteurs de Juda. Elle portait en elle la Vérité. Vérité quelle avait reçue par l'enseignement de Moïse et des Prophètes, dont les textes sacrés, lus chaque sabbat à la synagogue, restaient gravés dans sa mémoire. Dès son enfance, elle les méditait en son esprit. Guidée par les saints oracles, elle avait eu le temps de faire l'exact discernement entre le péché et la justice. Elle avait délibérément pris son parti. Joseph, son époux, selon la prescription du livre des Nombres, était le témoin et le garant de son vœu. Confirmée dans la foi par le témoignage de son père Joachim et de sa mère Anne, l'épouse vierge vivait conformément aux profondeurs de la Sagesse, que son ancêtre David, au moment de sa repentance, avait instamment sollicité de la miséricorde de Yahvé. En effet tout roi qu'il fût, sous l'acerbe reproche de Nathan, il tomba face contre terre, accablé de tristesse sous le poids de son adultère et de son crime. Devant la sainteté du Très-Haut, Souverain Législateur, il reconnut, le premier entre les fils d'Adam

« J'ai été conçu dans le péché, c'est dans l'iniquité que ma mère m'a conçu... »

Cette singulière confession, recopiée par les scribes, commentée par les prophètes, chantée par les psalmistes, traversa les siècles, jusqu'au jour où elle fut

prise en considération par les derniers descendants, humiliés au rang des pauvres, de ce même roi David. Ils posèrent alors l'acte de la foi : celui d'Abraham, lorsqu'il crut en la promesse de Dieu. Tout comme Isaac fut engendré de l'Esprit, Marie, au temps du Salut, fut conçue immaculée. C'est pourquoi elle décida, d'un commun accord avec Joseph, de s'arracher à la génération pécheresse qui ne fructifie que pour la mort. Elle savait en toute lucidité d'intelligence, ce qu'elle faisait : elle écrasait la tête du Serpent menteur et homicide dès l'origine...

Telles étaient les raisons de la joie de cette femme, vierge, épouse, et bientôt mère, lorsqu'elle courait annoncer à sa cousine Elisabeth que l'oracle du Prophète était accompli:

« Voici que la vierge conçoit et enfante un garçon et son nom sera "Dieu-avec-nous". »

Le Doigt de Dieu avait visité le sein stérile de l'épouse de Zacharie. De ce fait, elle était capable de comprendre le mystère de la piété. Marie salua Elisabeth, et dans le même instant l'Esprit-Saint qui procède du Verbe Incarné se saisit du plus grand des fils de la femme. Avant même d'entendre la sublime confidence, Elisabeth comprit et s'écria : « D'où me vient l'honneur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? » Rencontre de deux maternités; jonction de deux alliances; la pédagogie de la Loi aboutit à Jean, dernier chaînon du sacerdoce lévitique. La foi amène aussitôt le Royaume de Dieu comme Père : l'heureuse épouse inviolée va enfanter le Premier-né, c'est-à-dire, le premier qui soit né selon la justice. Marie restera trois mois dans la maison de Zacharie; de la fin mars au début du mois de juillet de l'année -5. Condamné au mutisme en raison de son sourire narquois devant l'Ange Gabriel, le lévite justement puni s'exprime en prophète le jour de la circoncision du fils reçu du ciel. Il lui donne le nom de Jean, annonciateur de la Colombe. Il prédit la mission de l'enfant qui disposera le peuple à l'accueil du Messie : celui qui, vivant en Marie, accomplit déjà son ministère devant la Face du Père. Le prêtre de la Loi le désigne à tous les assistants

« Soleil levant, lumière d'En Haut, surgissant des profondeurs, pour éclairer ceux qui gisent dans les ténèbres sous l'ombre de la mort... »

L'hymne marial

Le témoignage initial est celui de Marie, qui prêcha l'Évangile en le réalisant. Son action de grâce, - la seule véritable pour la femme - n'a cessé de monter sur les lèvres chrétiennes.

« Mon âme exalte le Seigneur, exulte mon esprit en Dieu mon Sauveur... Il a fait en moi des merveilles, El Shaddāi : saint est son Nom... »

Ce nom est « Père. »

Eve avait conçu dans le viol sanglant un possédé du Diable qu'elle nomma justement « Caïn ». Ce rejeton fut le premier homicide et l'ancêtre de la race engloutie sous le Déluge. D'innombrables femmes suivirent ce déplorable exemple, tombèrent dans la même transgression de leur propre virginité et enfantèrent dans d'indicibles douleurs des multitudes de misérables : ceux qui ont ravagé la terre, avec la mort dans la peau et le crime dans les mains. L'éclatante démonstration de Marie n'a pas arrêté le cycle infernal... Et pourtant Celui qui fut enfanté selon l'alliance virginale a démontré sa justice en ressuscitant d'entre les morts : « *Il était plein de grâce et de vérité* », porteur d'une vie incorruptible Ce contraste vertigineux a fasciné les Pères et les Docteurs : Irénée, Augustin, Léon, Bernard... L'abîme ouvert entre nos pitoyables misères et la vierge sage, sera-t-il toujours infranchissable ? Saint Joseph serait-il tellement au-dessus des mâles trompés et trompeurs, que ces derniers ne puissent jamais s'élever à son exactitude ?

L'étable radieuse

« Vierge pendant l'enfantement », tel est le dogme promulgué par le Magistère, chanté par la liturgie réservée aux moines, gravé sur les parchemins poussiéreux des archives ecclésiastiques. Les vivants n'en sont pas informés. C'est pourtant là l'unique nécessaire Ce dogme signifie que l'épouse virginale n'a pas été déchirée par la naissance de son fils : il est sorti du sein dans l'extase de la mère, tout comme il entrera au Cénacle et en sortira sans ouvrir la porte. La nativité glorieuse présage la Transfiguration et l'Assomption.

Depuis quatre mille ans les bons Anges espéraient en cette nativité glorieuse, les mauvais la redoutaient. Elle se produisit en décembre -5, sur les collines de Judée, dans la ville de David. Cette nuit-là le débat céleste prit fin : Satan, le négateur, fut précipité du ciel. Il dut se contenter de ramper sur la terre, pendant quelque temps encore avant d'y être définitivement englouti.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre que la paix soit rendue aux hommes qui, par la foi, deviennent l'objet des complaisances divines... »

Tel est le sens de ce chant énigmatique qui descendit alors des étoiles. L'entendirent quelques bergers qui se trouvaient là, gardant leurs troupeaux. Ils furent éblouis par le passage lumineux des Anges. L'un d'eux s'arrêtant un instant leur expliqua ce qui venait d'arriver :

« Elle est réalisée, leur dit-il, l'espérance de vos pères : un Sauveur vous est né: vous le trouverez enfant enveloppé de langes... »

Ils coururent à l'étable irradiée de lumière. Sur les traits de Joseph, une joie indicible : celle de l'homme qui a conduit sa femme à l'accomplissement de son exacte vocation : vocation établie dès le Principe : l'épouse élevée par la fécondité d'En Haut à la maternité authentique. Les bergers virent que l'antique sentence de la colère de Dieu était levée : ils comprirent et adorèrent. Vraiment le Sauveur était là.

Ils portèrent l'écho de ces choses sur toutes les montagnes d'alentour. Bethléem, la maison du pain, avait, comme autrefois, abrité l'Arche d'Alliance.

Le glaive

Quelques jours s'écoulèrent : court délai pour réaliser la portée d'un tel mystère. Joseph et Marie montèrent au Temple pour les sacrifices prescrits. Fête unique dans l'histoire. Le Fils de Dieu fait son entrée dans le Lieu Saint. A cette fête, personne : pèlerins, mendiants, oisifs... Sous le portique de Salomon, un ennuyeux rabbi, dans son cercle de disciples, disserte pour savoir s'il est ou non permis de manger un oeuf pondu un jour de Sabbat !

Le lévite de service balançait devant Yahvé les deux tourterelles que les pauvres avaient apportées pour racheter le Rédempteur. Il bredouilla la formule rituelle. Aucun document n'a retenu le nom de ce ministre du culte, qui, pour sûr, a manqué l'occasion ! Ses yeux étaient-ils assez purs pour voir en Jésus la Vérité, en Joseph et Marie l'image du Dieu invisible ? Parmi les Hébreux, un seul était au rendez-vous : Siméon, courbé sous le poids des années, mais soutenu par l'espérance de contempler enfin l'Oint du Seigneur, puisque, selon les Oracles, le temps de la consolation d'Israël était advenu. Ce matin-là, poussé par l'Esprit-Saint, il vint au Temple. Marie lui montra, -quelle joie !- le Désiré de toutes les nations et la gloire d'Israël. Il le prit sur son sein et prophétisa : « J'ai vu de mes yeux le Sauveur de toute chair ! » Puis, il jeta un regard autour de lui : aucun des membres des grandes familles sacerdotales n'était présent, aucun scribe, aucun pharisien, aucun notable parmi les Anciens d'Israël. Funeste présage ! Rendant l'Enfant à sa mère, il déclara :

« Voici qu'il est placé pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël. Il sera un signe de contradiction. Quant à toi, un glaive de douleur te transpercera l'âme... jusqu'au temps où les pensées secrètes des coeurs seront révélées »

Il en fut ainsi, jusqu'à nos jours. Sommes-nous enfin parvenus en ces heureux temps où « les pensées secrètes des coeurs sont mises à nu »? L'heureuse vierge-mère qui, dans la sublime allégresse de l'extase, mit au monde son premier-né, n'a cessé de gémir et de pleurer sur l'Eglise des nations. Va-t-elle enfin sécher ses larmes ?

A l'heure de la Présentation de l'Enfant, survint une femme : Anne, veuve âgée de 84 ans - nombre symbolique des 42 générations de péché qui ont précédé le Christ et des 42 qui le suivirent.- Siméon et Anne, non pas un couple, mais deux isolés : la trinité créée disjointe et courbée sous les sentences du vieillissement et de la mort. L'un et l'autre se rassemblaient dans une même conscience du péché de l'homme et de la miséricorde de Dieu. Ils ont veillé et prié dans l'attente de ce jour !

L'Eglise de la fin des temps est-elle encore vigilante pour persister dans la prière, comme la veuve qui ne cessait d'importuner son juge? « Lorsque le Fils de l'Homme reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc. 1 8/8)

« **Or, encens et myrrhe...** »

Après la présentation de Jésus au Temple - 2 février de l'an -4 - la Sainte Famille demeura dans une maison de Bethléem louée par Joseph. C'est alors que les Mages, venus des régions lointaines de l'Orient arrivèrent à Jérusalem : ils affirmaient que le roi des Juifs était né. Ils en avaient vu le signe précurseur: une étoile d'un éclat exceptionnel, visible en plein jour. Cette nouvelle bouleversa la ville, et s'en fut ébranler le trône d'Hérode, l'usurpateur de celui de David. Pour être assuré de le conserver, il avait déjà fait exécuter deux de ses fils parmi d'innombrables conspirateurs, ou supposés tels.

« *Où est le roi des Juifs qui vient de naître ?* » La question des Mages restait sans réponse, sauf quelques rumeurs qui circulaient dans le peuple, concernant une certaine nuit sur les hauteurs de Bethléem... Hérode voulait savoir : il convoqua tous les grands prêtres et les anciens. « tous » : l'Evangile le rapporte expressément. C'est donc officiellement que la Nation fut informée. Les Mages confirmèrent les bruits qui circulaient sur une apparition d'Ange, au-dessus d'un berceau singulier, dans la bourgade de David.. Les doctes répondirent sans hésiter, citant le prophète Michée : « *La ville choisie entre toutes, c'est Bethléem, car en elle naîtra le Messie !* »

Mis en route vers le Sud, les Mages virent - en plein jour - leur étoile, et se réjouirent d'une grande joie. Mais, ô stupeur! aucun des prêtres, ni des anciens, ne les accompagnait! Quoi donc?... Les Juifs ne se rendaient pas à la rencontre de leur roi ? ... du roi dont les cieux avaient attesté la légitimité ?...

C'est donc au nom de tous les peuples de la terre, en notre nom, que les Mages adorèrent, nous qui, deux mille ans plus tard, professons que Jésus est bien ce roi que les Juifs attendaient.

« *Pour que, moi aussi, j'aie l'adorer ...* » Promesse qui puait le mensonge à plein nez ! Qui ne l'aurait senti ?... De jour en jour Hérode attendit le retour des Mages, pour obtenir enfin des indications précises. Quand il vit sa ruse déjouée, il entra dans une violente colère. C'était le 13 du mois d'Adar, Février, de l'année -4. Date fatidique, puisque le livre d'Esther la désigne comme celle de l'extermination du peuple d'Israël. La pleine lune brillait: occasion favorable pour une expédition nocturne. De son côté saint Joseph avait pressenti le danger. Un ange le confirma dans sa crainte, lui disant en songe: « *Prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte...* » Aussitôt il se leva et partit: juste à temps. Quelques instants plus tard les sbires d'Hérode investissaient Bethléem, pour y massacrer tous les enfants de moins de deux ans. Un an auparavant l'étoile avait signalé le moment de l'Annonciation. Le tyran prenait une bonne marge de sécurité, pour être bien certain de faire disparaître cet obscur prétendant au trône.

« On entendit des cris et des gémissements sur Rama : c'est Rachel qui pleure ses fils, et qui refuse d'être consolée, parce qu'ils ne sont plus... »

Ainsi avait écrit le prophète Jérémie.

Tous ces événements prophétisent l'Histoire des royaumes de ce monde qui s'insurgeront contre la Souveraineté de Jésus-Christ, fils de Dieu.

Un mois plus tard, le 13 mars -4, la lune était éclip­sée. Entre cette éclipse et la Pâque qui suivit, Hérode mourut, non sans avoir donné l'ordre qu'au moment de sa mort, toute sa maison fût également exterminée. Dans son exil d'Egypte, Joseph apprit la nouvelle par un Ange *« Reviens en terre d'Israël, car ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant. »* Ayant appris qu'Archélaüs régnait à la place de son père sur le territoire de Judée, il jugea dangereux de résider à Bethléem, et tout naturellement revint à Nazareth, village abrité par les collines de Gaulée. N'était-ce pas en ce lieu béni que l'Ange de l'Annonciation était descendu ?

C'est là donc que se déroulèrent les 30 années de bonheur où la trinité créée fut associée à la joie de la Trinité Créatrice, dans la sanctification du Nom du Père. L'histoire n'a rien retenu de ce qui fut ineffable, et dont les fils de la désobéissance ne sont pas dignes.

« Mon fils, pourquoi nous as-tu fait cela ? »

Saint Luc ne rapporte qu'un seul épisode de ces trente années de la vie cachée de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il avait alors douze ans. Pour la première fois ses parents l'emmenèrent à Jérusalem, à l'occasion de la Pâque. Au retour, après une journée de marche, ils ne le trouvèrent pas dans la caravane. Ils remontèrent aussitôt à la grande ville. Quelle était leur angoisse !... Leur fils, avait-il été repéré, pris en otage, séquestré, pour être écarté d'un trône dont il était le légitime successeur ? Ils se rappelaient en effet du massacre des jeunes enfants de Bethléem... Quand enfin, après trois jours de recherche, ils le trouvèrent dans le Lieu Saint, dialoguant avec les prêtres stupéfaits de son intelligence, leur joie ne les consola pas de leur immense chagrin. Ils ne comprirent pas que Jésus ait pu les faire souffrir à ce point...

C'est là, effectivement, un grand mystère. Voici la leçon que le Verbe de Dieu donne à la trinité créée : *« Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. »* Pourquoi en effet, saint Joseph et sainte Marie étaient-ils loin l'un de l'autre sur le chemin du retour ? Pourquoi ne sont-ils pas restés ensemble ? Qu'avaient-ils encore à se plier à cette vieille coutume qui imposait sur la route des pèlerinages, la séparation des sexes ?...

Le ministère de la parole

Lorsque saint Joseph fut enlevé dans la gloire auprès de Dieu, comme l'avaient été Hénoc et Eue, Jésus décida de commencer son ministère d'enseignement, pour amener les hommes à la Justice qui procède de la Vérité. Il quitta l'humble maison où il avait vécu les heures les plus délicieuses que l'on puisse imaginer : le bonheur exact du Royaume de Dieu comme Père. Il devait accomplir la Mission qu'il avait reçue dans le Conseil de la Sainte Trinité, avant même la création de l'Univers, avant la chute de l'homme, en vue de son relèvement. Il descendit vers le Jourdain, où Jean baptisait. Il se mêla aux Juifs pieux qui attendaient la rédemption d'Israël et se soumettaient à la pénitence imposée par le Prophète.

Quel homme, ce prophète ! Le soleil avait bronzé ses épaules et ses jambes. Un pagne grossier, en poils de chameau tressés, ceignait ses reins. Cette nudité, scandaleuse, mais libre, outrageait les longues robes, les turbans altiers, les manteaux soyeux des prêtres, des docteurs, des pharisiens, tous gens honorables et vertueux aux yeux des hommes. Les humbles et les pécheurs, cependant, à son exemple, acceptaient de se dépouiller de leurs oripeaux et de se plonger tout nus dans les eaux du fleuve, pour y être lavés et nettoyés. Ce Jean osait contester la supériorité raciale du peuple élu : « N'allez pas vous dire nous avons Abraham pour père... » dénonçant ainsi l'illusion de toute justice charnelle. Et, se faisant l'écho de tous les anciens prophètes, il annonçait comme imminent « le jour de la colère de Yahvé ». « *Déjà la cognée est à la racine des arbres, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu...* » Il parlait de l'arbre généalogique, qui ne fructifie que pour la mort et la corruption.

Il vit arriver Jésus. Il le connaissait : Que de fois ils avaient ensemble parlé du Royaume du Père ! Etait-il dans le secret de son origine céleste ? Assurément ! De quoi parlaient Joseph, Marie, Elisabeth et Zacharie, sinon de la victoire que la foi remporte sur le monde, lorsqu'elle porte son fruit béni ! C'est pourquoi il annonçait au sujet de l'Engendré de Dieu : « *Il va venir celui dont je ne suis pas digne de délier la courroie de la sandale.* » Mais, ô surprise ! voici que Jésus dépouillé de son manteau et de sa tunique descend dans les eaux du Jourdain ! 'Toi, Seigneur, proteste-t-il, toi, moi te baptiser ? Ah ! non, c'est moi qui dois être baptisé par toi ! » Mais Jésus répliqua : « *C'est ainsi qu'il convient d'accomplir toute justice.* »

Alors qu'il baptisait Jésus, Jean sentit ses yeux s'ouvrir sur le mystère de la miséricorde. Celui qu'il annonçait comme un bûcheron prêt à frapper de sa cognée les arbres morts, serait d'abord l'Agneau égorgé pour les péchés de la multitude. Stupeur ! « *Ah, je ne le connaissais pas !* » Jésus remonta de l'eau.

Se produisit alors l'évènement central de toute l'Histoire : celui qui, pour toutes les créatures rationnelles, terrestres et célestes, transmet l'enseignement éternel de Dieu le Père. Depuis le ciel, ouvert au-dessus de Jésus, sa voix se fit entendre :

« Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ».

Parole rapportée sept fois dans les Ecritures. Elle est commémorée solennellement lors des fêtes de l'Epiphanie, et notamment le 13 janvier que la tradition nous rapporte comme l'anniversaire du Baptême du Christ. La Colombe, dont les ailes sont couvertes d'or et resplendissent de l'éclat de l'argent, reposa sur lui. L'Esprit Saint qui procède du Père et du Fils s'est ainsi manifesté corporellement aux yeux des hommes, désignant l'enfant béni d'un couple unifié par la foi et l'amour. En même temps la Trinité Sainte était révélée et l'Evangile promulgué. *Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu n'est-il pas incomparablement plus grand ?*

Qui, sur l'heure, a reçu ce témoignage ? Parmi les disciples de Jean qui se trouvaient là, lequel fut attentif ? Quelques-uns, heureusement, le prirent en considération et attachèrent leurs pas à ceux de Jésus. *« Celui dont a parlé Moïse, qu'ont annoncé les Prophètes, nous l'avons trouvé : c'est Jésus, le fils de Joseph... »* S'il était, cet homme-là, fils de Dieu, de quelle manière donc était-il fils de Joseph? Le Salut de la créature humaine dépend de la solution de cette énigme.

« Si tu es fils de Dieu... »

Jésus ne voulut point profiter immédiatement de cette investiture divine auprès des hommes : il s'éloigna dans les solitudes pour affronter tout d'abord le véritable ennemi de la chair vivante, le confondre et le mettre hors d'état de nuire. Il le fit, non par l'éclat de sa Majesté, mais par l'humble justice de sa sainte génération. En effet c'est en transgressant l'Ordre Virginal qu'Adam et Eve ont engendré Caïn, le premier homicide. Et voici que Jésus est advenu comme le Fruit béni d'une génération toute autre, comme le vrai fils de l'homme, conforme au Conseil de la Trinité Sainte sur son image et ressemblance. Face à cet homme nouveau engendré par la fécondité du Saint-Esprit, que peut faire Satan ? Il est brisé le pacte de la génération charnelle, réduite à rien l'antique séduction ! Que peut dire désormais le menteur, sinon insérer le doute, comme il le fit au commencement : *« Si tu es fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains ! »*

Jésus avait-il besoin d'un signe pour être confirmé dans ce qu'il savait de lui-même ? N'avait-il pas reçu le témoignage de ses parents sur sa propre naissance ? Et surtout, publiquement, le témoignage de Dieu, son Père ? Qu'a-t-il besoin d'un miracle, tant pour apaiser sa faim, que pour confirmer sa foi ? Il oppose donc l'Ecriture au séducteur : *« Il est écrit : ce n'est pas de pain seulement que l'homme vit, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »* Certes! Si Eve et Adam s'en étaient tenus à cette parole primordiale, jamais la mort ne serait entrée dans le monde

Mais Satan, lui aussi, connaît l'Ecriture. Ayant transporté Jésus sur le pinacle du Temple, il lui propose : *« Jette-toi en bas, puisqu'il est écrit : les Anges te porteront sur leurs mains... »* Jésus aurait pu continuer la récitation du psaume : *« Sur*

le lion et le serpent tu marcheras, tu fouleras le lionceau et le dragon. » Satan aurait reculé jusqu'au fond des abîmes, terrorisé. Jésus l'invita plutôt au repentir en lui proposant le commandement valable pour toutes les créatures : « Il est écrit Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ».

Arrêtons-nous ici et mesurons l'importance du choix devant lequel Satan se trouve placé. Heure critique entre toutes ! L'Évangile ne nous dit pas la durée de cet instant si lourd. Satan avait sa chance. Il pouvait tomber aux pieds de Jésus et l'adorer comme son Créateur et Maître, entrer ainsi dans un sublime repentir. Il ne le fit point. Les royaumes de ce monde lui apportaient encore une trop grande gloire. Mais que pesait cette gloire, face à un seul agenouillement devant lui, du Verbe de Dieu, par qui tout subsiste ? Il le transporta donc sur une hauteur d'où l'on pouvait survoler toutes les terres, et voir le défilé des superbes idoles. « Tout cela, dit-il est à moi. Je le donne à qui je veux. Tous ces royaumes et leurs sujets seront à toi, site prosternant devant moi, tu m'adores ! »

C'est encore la puissance de la Sainte Écriture qui remporta la victoire sur toute séduction : « Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui seul. »

Satan s'obstina, sous l'amertume de la confusion. Il se retira, décidé à dresser les hommes contre leur propre Sauveur, afin de retarder le plus possible le Salut de toute chair. Pour ôter de son domaine celui qui venait l'anéantir, il utilisa les Juifs, et parmi eux, ceux-mêmes qui l'emportaient sur tous les humains par leur dignité, leur science et leur prestige les grands prêtres d'Israël !

Cette énigme de l'incrédulité d'Israël domine toute l'histoire. Elle ne peut s'expliquer que par une séduction hallucinante du prince des ténèbres sur les représentants les plus qualifiés de la Loi et des Prophètes, à qui la mission était confiée de reconnaître en Jésus de Nazareth, le Messie annoncé, l'authentifieur, et le présenter à toutes les nations.

L 'Évangile : bonne ou mauvaise nouvelle ?...

C'est une nouvelle affreuse, un scandale insupportable, un drame déchirant que de présenter aux hommes comme leur maître, leur législateur et leur roi, un crucifié « Heureux celui pour lequel je ne suis pas un sujet de scandale !... » « Il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. » Adam et Eve furent créés justes et immaculés. Satan les séduisit. Il eut moins de peine à séduire les rejetons issus de la faute tout habillés qu'ils fussent des vêtements sacerdotaux, assis sur la chaire de Moïse, et drapés du prestige de la vertu. Jésus ne se fit aucune illusion sur l'enthousiasme des foules, au lendemain de ses miracles, lorsqu'elles voulaient le transporter à Jérusalem pour le faire roi. Il déclarait à ses disciples : « A Jérusalem, où nous montons, le Fils de l'homme sera livré aux païens qui le tueront après l'avoir flagellé... » Pierre à cette parole, lui qui avait confessé en Jésus le fils du Dieu vivant, sursauta et s'opposa de toute sa force : « Ah ! non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi ! »

Il ignorait encore que la mission de Jésus, le Verbe de Dieu parmi tes hommes, était de porter témoignage à la Vérité, témoignage qui, s'il le fallait, irait jusqu'au sang : Il est écrit, en effet : « Mon fils, lutte jusqu'à la mort pour la vérité, et le Seigneur Dieu combattra pour toi. »

« Vous dénoncerez la mort du Seigneur. »

Ceux qui prennent le parti du Juste, couvert d'opprobres aux portes de la ville, doivent logiquement réprouver comme perverse et ignominieuse la condamnation dont il fut l'objet de la part des honorables détenteurs de l'autorité théocratique.

En effet, l'affrontement de Jésus et du Grand-Prêtre doit être compris dans toute sa grandeur tragique. Supposons, en effet, qu'Anne et Caïphe aient usé de sagesse et de discernement : ils auraient pris le temps de mener leur enquête, d'interroger les témoins, selon la prescription de la Loi, de convoquer les miraculés guéris par ses mains. Et puisque ce Jésus se disait fils de Dieu, ils devaient avant tout s'informer auprès de celle qui pouvait leur fournir un témoignage de toute première valeur : sa mère. Elle ne se serait pas dérobée, puisque, ce témoignage, elle le porta debout, au pied de la Croix, sans crainte des persécuteurs, avec une indomptable sérénité virginale. Tel était le devoir des juges d'Israël. L'eussent-ils suivi, ils se seraient rendus à l'évidence, ils auraient donné raison au cri de la foule : « Hosanna au fils de David ! » énorme acclamation, qui, quelques jours auparavant ébranlait les rues et les faubourgs, et même les parvis du Temple. Alors le Sanhédrin aurait reconnu en Jésus le Messie prophétisé depuis tant de siècles, ils l'auraient authentifié comme roi d'Israël et fils de Dieu, et l'auraient présenté à l'Univers comme le Sauveur de toute chair.

Il n'en fut rien. Le procès du Christ, assombri par plusieurs irrégularités flagrantes, fut bâclé en quelques minutes. Cependant la question cruciale fut bel et bien posée : « Es-tu fils de Dieu ? - Si je vous le dis, vous ne me croirez pas ». Caïphe insista : « Je t'adjure de nous dire si tu es fils de Dieu ». Et Jésus l'affirma sous une forme de serment : « Tu l'as dit, je le suis. » Et il annonça qu'il serait bientôt assis à la Droite de la Majesté divine, selon l'oracle du prophète Daniel. « Vous avez entendu le blasphème ? Que vous en semble ? » Tous crièrent « Il mérite la mort ». Le tout est de savoir si, oui ou non, Jésus a blasphémé en se déclarant fils de Dieu, en portant ainsi témoignage sur sa propre génération.

- S'il a blasphémé, les Juifs ont authentiquement raison. l'Evangile n'est que vent, t'Eglise une poussière emportée par le vent.
- S'il a dit vrai, les Juifs sont perfides et ont mérité les châtements dont ils furent accablés par l'Histoire, et les autres hommes sont des insensés de n'avoir pas encore pris vraiment le parti du Crucifié. Car ce crucifié est ressuscité d'entre les morts... Un menteur peut-il ressusciter d'entre les morts ? Un blasphémateur paraître dans la gloire ?

Fils de Dieu défi lancé par Satan à l'adresse du fils de l'homme, lors des tentations au Désert. Il savait que la présence d'un fils de Dieu dans son monde à lui détruisait tout son ouvrage. Pour nous, il nous faut savoir si, oui ou non, cet homme, pour être fils de Dieu, a été engendré d'En Haut, par la puissance de Dieu lui-même. Voilà précisément l'argument théologique de la condamnation de Jésus-Christ. Dieu va-t-il venir au secours de son fils, comme il a secouru les anciens prophètes ? Sinon, ce Jésus, malgré sa grâce, son éloquence, la puissance de son argumentation, ses miracles, n'est qu'un séducteur. C'est pourquoi ses juges triomphaient devant sa croix : « Descends donc maintenant, et nous croirons en toi ! » Ne seraient-ils pas tombés à terre, le nez dans la poussière, comme Saul sur le chemin de Damas, si Jésus avait relevé ce défi ? Mais ne fallait-il pas qu'il aille jusqu'à la mort pour démontrer qu'il était vraiment homme ?

Devant Jésus-Christ en croix, beaucoup se frappèrent la poitrine. Tremblement de terre, voile du Temple déchiré, tombeaux ouverts ténèbres au-dessus de la ville..., l'erreur des chefs était évidente ! Le centurion romain, tout païen qu'il fût, voyant ces choses, confessa : « Vraiment cet homme était fils de Dieu »

Au Temple, à cette heure précise, le Grand-Prêtre immolait l'agneau rituel. Il officiait devant la déchirure du voile. Comment ne pas voir que ces rites symboliques venaient de s'accomplir dans la réalité ? Judas, quelques instants auparavant, avait porté témoignage de son erreur et de son repentir : « J'ai péché, j'ai livré le sang innocent. » Ils avaient dit : « A toi de voir ! » En fait, c'était à eux qu'il appartenait de voir et d'examiner, si oui ou non Jésus en fils de Dieu accomplissait les Ecritures, afin, pendant qu'il en était encore temps, d'échapper, si possible, à la malédiction qu'ils avaient eux-mêmes appelée sur leurs têtes : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants »

Obstination inique

On était à la veille du grand Sabbat. Il ne pouvait être question de célébrer décemment la fête, alors que les corps de trois suppliciés pendaient du haut de leur gibet, aux portes de la ville. Il fallait enlever ça ! Les Prêtres et les Anciens en firent la demande au gouverneur. Les soldats vinrent donc avec des barres de fer: il suffirait de leur briser les jambes. Ils s'effondreraient alors à bout de bras, et s'étoufferaient en quelques minutes. Mais déjà, Jésus était mort. Il devenait inutile de l'achever en lui brisant les jambes. Un simple coup de lance au côté, par mesure de précaution. Blessure du coeur, significative des douleurs de l'Epoux céleste en raison des infidélités futures de son Epouse

Saint Jean nous a gardé le souvenir ineffaçable de ces choses. L'Eglise en a-t-elle percé le mystère prophétique ? Que de saints et d'âmes mystiques ont pleuré devant le coeur transpercé de Jésus-Christ

Au coucher du soleil, tout était terminé. Le grand Sabbat pouvait commencer. On avait nettoyé l'entrée de la Ville. Le corps de Jésus fut enseveli précipitamment

dans un tombeau neuf prêté par un notable qui, secrètement, était disciple de Jésus: Joseph d'Arimatee. Nicodème, membre du Conseil, qui avait désapprouvé l'odieuse condamnation, apporta des linges et des aromates. Ils honorèrent le corps de Jésus d'une sépulture royale. D'autres, parmi ses collègues, pensaient à une méprise, une erreur, de la part du Grand-Prêtre... mais qui pouvait s'opposer à l'autorité théocratique ? Il aurait fallu une âme de martyr, pour prendre contre lui, le parti de la Vérité !

Qui pourra jamais décrire l'ambiance de cette funeste délibération où l'on décida de sceller et de faire garder le tombeau d'un homme indiscutablement mort au vu et su de tout le monde ? Mais il avait dit, : « Dans trois jours je ressusciterai ». Parole incomprise par ses disciples, mais non point par les scribes et les pharisiens. Craignaient-ils vraiment que ses disciples auraient l'audace de l'enlever et de répandre dans le peuple la nouvelle de sa prétendue résurrection ? En fait, ils avaient peur, ces Sanhédrins, que le Galiléen soit effectivement le vainqueur de sa propre mort, tout comme il l'avait été de la mort de quelques autres, notamment d'un certain Lazare. Pensaient-ils que la pierre énorme, roulée, scellée et gardée, maintiendrait le fils de Dieu prisonnier de la fosse ? Ils n'ont pas imaginé, semble-t-il, que les gardiens du sépulcre, pourraient devenir, éventuellement, les témoins irrécusables de ce qu'ils redoutaient le plus ? Ils le furent effectivement. Ils vinrent dès le matin du troisième jour, en porter témoignage. Or ces hommes du Sanhédrin, dont l'honnêteté devait être au-dessus de tout soupçon, continuèrent à nier. Pourquoi ? En quoi la résurrection d'un homme peut-elle être cause de tristesse ou d'amertume ? La psychologie des profondeurs fournit-elle une réponse ?

- Oui : les fornicateurs que la Loi justifie ne veulent pas de Jésus, s'il est fils d'une maman vierge.

L'objectivité historique

Soudoyés par l'argent des prêtres, les soldats ne purent longtemps se taire. Lorsqu'ils l'eurent dépensé dans les tavernes de la ville basse, le vin leur délia la langue. Tout le monde pouvait aller voir dans le jardin de Joseph, le creux de rocher béant où pendant quelques heures avait reposé le corps du Prophète de Galilée. Une cinquantaine de jours s'écoulèrent : en secret, tout le monde évoquait ces choses. Aucun des habitants de Jérusalem ne pouvait écarter de sa mémoire l'image du crucifié ni le mystère de sa disparition. Beaucoup pensaient effectivement, que les soldats, qui d'abord avaient menti, avaient ensuite dit la vérité.

Le jour de la Pentecôte les cieux répondirent. La foule des pèlerins accourus de la diaspora des nations, fut secouée par le vent violent et le tremblement de terre. Avec fougue et conviction les Apôtres prirent la parole. Ils expliquèrent ce qui venait de se passer. Désormais, il serait à jamais impossible d'oublier Jésus de Nazareth. En sa faveur, les preuves étaient péremptoires. Beaucoup de prêtres et de lévites se désolidarisèrent de la Synagogue. Contre les Grands-Prêtres, ils prenaient ouvertement le parti des Galiléens. L'erreur théologique était ouvertement dénoncée : « Vous avez condamné le Juste... Vous avez renié l'auteur de la vie... Vous l'avez livré

à Pilate.. » Combien d'autres mots incisifs se fixaient dans les mémoires, et passaient ensuite sur toutes les lèvres, chez les habitants de Jérusalem !

La situation des grandes familles sacerdotales devenait intenable. Quelle décision prendre, puisque ni les menaces, ni la prison, ni les fers ne pouvaient enrayer le témoignage de ceux qui avaient vu et entendu. Réunis dans un conseil suprême, confus et embarrassés, les chefs tendirent l'oreille aux propos de Gamaliel : vieillard modéré qui allait bientôt mourir de sagesse. « Ne prenez pas le risque, leur dit-il, de lutter contre Dieu, si cette affaire vient de lui; si elle vient des hommes, elle tombera d'elle-même.. » Chacun fut de l'avis de monsieur le Doyen.. Et pourtant si ses cheveux blancs avaient encore recouvert quelque lueur d'intelligence, il aurait dit: « Vénérables frères, si ce Jésus est vraiment ressuscité, il faut admettre qu'il est fils de Dieu, tout comme il l'a dit, et comme il l'a prouvé par ses miracles indiscutables... » Que serait-il advenu pour le monde, si le Sanhédrin avait fait pénitence ?

Hélas ! Il était tellement plus facile de recoudre le voile qui fermait le Saint des Saints ! On le fit. Les vendeurs de bestiaux refluèrent sous les sacrés parvis. Le rituel des sacrifices se poursuivit selon son cours normal. Il est vrai que, de jour en jour, les ministres se raréfiaient autour de l'autel des holocaustes. Au lieu de monter droit vers le ciel, la fumée des victimes se traînait sous les portiques et dégageait une odeur âcre, parfois fétide. Les chantres aussi, en grand nombre, désertaient leurs pupitres. Au lieu des chœurs nourris d'autrefois, qui acclamaient Yahvé à grand renfort de trompettes et de cymbales, quelques voix nasillardes s'égosillaient dominées par le brouhaha des vendeurs et des acheteurs, par le tumulte de la populace. Les ors et les marbres des corniches et des colonnes se couvraient de crasse, et personne pour les nettoyer. La liturgie dégradée dégageait un mortel ennui. Le résidu des sacrificateurs, épars autour de l'autel, en considérant leurs mains sanglantes, ne parvenaient plus à éloigner de leur esprit l'image du véritable Agneau, dont le sang s'était répandu hors du camp, aux portes de la ville, sous l'arrêt du Grand-Prêtre. Tout morts qu'ils étaient les anciens rites hurlaient de vérité à la lumière de l'Histoire.

Quarante ans cependant, furent accordés à cette génération pour qu'elle acceptât de reconnaître les voies de Yahvé son Seigneur. Mais, renforcée par le prestige de la chaire de Moïse, la force de la routine empêcha la repentance. De temps à autre, sous la menace des Romains qui surveillaient la fièvre explosive des zélotes, les prophéties alarmantes du Nazaréen pleurant naguère sur la Ville, hantaient les mémoires. De sinistres présages annonçaient aux esprits clairvoyants leur prochain accomplissement. Au fil des années, curieusement, leur virulence ne s'atténuait pas : de jour en jour les événements paraissaient leur donner raison. Mais les murailles de Sion, imprenables, édifiées en blocs énormes par les esclaves d'Hérode rendaient confiance aux pusillanimes : comment de telles masses pourraient-elles jamais s'écrouler pierre sur pierre ?

Le vieux tronc du judaïsme, libéré du chancre chrétien, faisait pousser en tous lieux de magnifiques rejetons, tous rituellement circoncis. Sur la terre d'Israël tout comme dans la lointaine diaspora, les affaires prospéraient, l'or affluait dans le Trésor

du Temple, apporté à pleines mains par d'innombrables pèlerins, à l'occasion des fêtes.

Arriva la Pâque de l'an 70. Les fils d'Abraham, multipliés comme la poussière du sol, se pressaient dans les rues de la Ville, rassemblés depuis les frontières des peuples. Les grandes familles sacerdotales qui veillaient au coeur de la cité, se réjouissaient de cette multitude grouillante, à l'abri de la triple rangée des remparts, renforcés de quatre vingt-dix tours et d'innombrables machines de guerre. Les créneaux de Jérusalem imposaient le respect à la terre entière, et même aux légions de César.

Hélas, les apparences étaient trompeuses. A vrai dire, à l'intérieur, le peuple juif se déchirait en un grand nombre de sectes. Certaines, s'inspirant des Maccabées -le parti des Sicaires- imposaient par le glaive la stricte observance de la loi : quiconque était soupçonné de violer le Sabbat ou de manger de la viande de porc était impitoyablement massacré. Ces exécuteurs des jugements divins faisaient trembler même les chefs, qui, sous la contrainte du terrorisme sacré, affichaient un zèle hypocrite. On en venait aux mains, fréquemment, dans les rues et sur les places, dès qu'une querelle éclatait sur les observances...

Et voici qu'en plein milieu de la fête, la poussière soulevée par les armées de Titus fut aperçue vers le septentrion, par les sentinelles postées à la pointe des tours. Le lendemain, alors que personne n'avait pris au sérieux cette observation, la ville était investie. Un cercle de boucliers, de casques, de cuirasses, lançait des éclairs de cuivre et d'acier poli.. En quelques jours, au delà du troisième rempart, hors de portée des balistes, les légionnaires avaient creusé le Valium et planté les pieux de la palissade. A peine eût-on le temps de délibérer sur ce qu'il convenait de faire, que déjà l'ouvrage était achevé, sur un pourtour de huit kilomètres. Grâce à l'avertissement du Seigneur, les chrétiens encore attardés à Jérusalem avaient eu le temps de prendre la fuite vers les montagnes de Juda, sans même revenir à la maison chercher leur manteau. Titus avait traîné derrière lui tout le matériel d'un siège impitoyable. Il s'organisait suivant un plan parfaitement logique, alors que, toujours aux aguets, les Romains barraient toutes les portes et interdisaient par leurs cavaliers et leurs archers, toute tentative de sortie.

Les six mois qui suivirent, jusqu'au 8 septembre, réalisèrent, avec le réalisme le plus atroce, les prophéties promulguées par Moïse contre l'incrédulité et la révolte de son peuple. La soif et la faim décharnèrent les visages et les membres, et clouèrent au sol les moins vigoureux. Toutefois, au grand étonnement des païens, Jérusalem ne criait pas grâce. Elle refusait de fléchir le genou devant toute proposition d'armistice et de paix. Le fanatisme des sicaires avait écarté toute raison et tout bon sens : l'ancienne foi en Yahvé s'était muée en la plus idiote des superstitions. Les Romains forcèrent le premier rempart, puis le second, étonnés de la vigueur de ces défenseurs exténués et faméliques. Puis, quartier après quartier, la ville fut investie. On raconte que les survivants à la faim et à la soif, gisant dans les rues, furent écrasés sous les sabots des chevaux... Par la main d'un légionnaire impie, le Temple, merveille du monde, flamba comme la torche qui l'avait incendié. Sion, le 8 Septembre, n'était plus qu'un monceau de cendres fumantes, dégageant une puanteur de pourriture cadavérique. Aucune des grandes familles sacerdotales ne survécut au désastre. La

nation juive disparut avec son culte, ses fêtes, ses sacrifices... Depuis ce temps-là, tout l'Occident chrétien frémit à la malédiction qu'ils avaient appelée sur leur tête en exigeant de Pilate la crucifixion du fils de Dieu : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants i »

Et pourtant Pilate lui-même leur avait crié : « Il n'a commis aucun crime qui mérite la mort! Je suis innocent du sang de ce juste »

Aujourd'hui, à la veille de l'an 2000, la situation demeure identiquement la même : la filiation divine de Jésus-Christ n'est pas reconnue par les fils de ceux qui l'ont condamné et crucifié. Cependant l'Histoire pèse sur eux de plus en plus lourd ils n'ont pas voulu tenir compte du tombeau vide; ils n'ont pas acquiescé à la prédication des Apôtres; mais les textes demeurent: le glaive de la parole écrite est aussi acéré qu'autrefois. Peut-on imaginer que la conversion des Juifs ne puisse advenir sans un holocauste plus cruel encore que celui qu'ils ont subi sous Hitler, ou que celui qu'ils endurent encore aujourd'hui sous la dictature soviétique ?

Ils sont toutefois revenus sur leur terre. Jérusalem n'est plus foulée par les Gentils. Signes que les temps sont proches.. Faudra-t-il que la terreur de l'islam fonde sur eux, comme autrefois celle de Titus ? Que la ville soit prise, pillée et violée, pour qu'enfin ils se tournent vers Celui qu'ils ont transpercé et qu'ils pleurent sur lui comme on pleure sur un fils unique? Tels sont les oracles consignés dans le Prophète Zacharie, fils de Barachie, qu'ils avaient massacré entre le sanctuaire et l'autel. Faudra-t-il que l'Histoire enregistre à nouveau de telles horreurs, pour qu'enfin, devant la repentance de son peuple, Yahvé manifeste sa compassion envers Sion ?

oooooooooooooooooooo

Chapitre 2

LA DECHIRURE

oooooooooooooooooooooooooooo

Les disciples dirent à Jésus : « Nous savons que tu nous quitteras : qui, au-dessus de nous sera alors le plus grand ? » Jésus leur dit : « Là où vous irez, vous vous rendrez vers Jacques le juste, celui à cause duquel le ciel ainsi que la terre ont été produits. »

Log. 12 de l'Évangile de St. Thomas

Le rendez-vous manqué

Le Seigneur Jésus les avait bien avertis : « *Je vous précéderai en Gaulée, c'est là que vous me verrez...* » Il célébrait alors la Pâque avec les siens, et leur annonçait ce qui devait arriver le soir même. Surpris et terrifiés par la brusquerie des événements, ils oublièrent le rendez-vous. Le matin donc de sa Résurrection, les Anges le rappelèrent aux Saintes Femmes : « *Allez dire à ses disciples qu'il les précède en Galilée...* » Mais, hélas, ils restèrent à Jérusalem. Marie, en revanche, servante fidèle du Seigneur, quitta la ville apostate après le cri de son Fils vers le Ciel : « Tout est consommé ».

Si les Apôtres avaient obéi et s'étaient rendus en Galilée, auprès de Jacques le Juste, auprès des pionniers de la Foi qui attira sur la Terre la sainte génération du Verbe en la chair, qu'auraient-ils vu ? Quelles confidences auraient-ils reçu ?

Ce qui manque, qui peut le compter?... Si les Apôtres s'étaient rendus en Galilée dès le vendredi soir, pour s'y trouver le matin de la Résurrection, si pendant les huit jours qui suivirent, ils avaient participé à l'immense joie du Christ parmi les siens ? Quelle eût été, dans de telles conditions, leur intelligence de l'Évangile, de la filiation divine de leur Maître ?

Les vases d'argile

Ciel ! Qu'il est beau, qu'il est savoureux, le livre que Saint Luc écrivit pour l'ami de Dieu, et qui commence par ces mots : « J'ai écrit un premier ouvrage, ô Théophile... » livre que l'Église a gardé comme un trésor inestimable : les Actes des Apôtres. Quelle nostalgie monte au cœur du chrétien lorsqu'il évoque ce que furent les commencements du Salut Combien nous voudrions en savoir plus; car après avoir lu et relu ces quelques pages sur les faits et gestes de Pierre, de Jean, des Diacres, de Paul et de ses compagnons, nous restons sur notre faim. Des bribes éparses de

précieux souvenirs, concernant des évènements prodigieux que nous aimerions connaître dans leurs moindres détails...

Il faut renoncer à ce désir; tout n'est pas dit, mais l'essentiel nous est conservé, non pour notre curiosité historique, mais pour notre instruction, afin que la naissance de l'Eglise, qui fut dans la douleur, et ses premiers pas, hésitants et trébuchants, nous apprennent ce qui lui a manqué tout au long des âges, à nous qui devons enfin entrer dans le Royaume et adorer le Père en Esprit et en Vérité.

Le Christ a confié le dépôt de la Vérité à des vases d'argile, et les a chargés du ministère du Salut. C'est à l'homme qu'il appartient en effet de conquérir la vie en retrouvant le bon usage de sa liberté.

Cénacle

Le témoignage fondamental du Verbe fait chair n'a pas été reçu par Israël. Quelques disciples ont cru et se sont attachés à son enseignement. Les voici groupés, blottis, autour de la Mère de Jésus, dans la maison de Jean Marc, cette Chambre Haute, où il leur a manifesté sa gloire, leur montrant ses mains et ses pieds. Son enlèvement dans les hauteurs des cieux est la preuve définitive de sa pleine Justice. C'est lui, ce Jésus de Nazareth, le Messie annoncé par les Prophètes, l'Espérance de toutes les nations. Erreur monstrueuse que celle des Chefs des prêtres et des Anciens du peuple : ils ont rejeté et condamné Celui même qu'ils auraient dû reconnaître, accueillir et présenter à l'humanité comme son Rédempteur.

Les paroles échangées dans ce Cénacle entre les humbles disciples du Seigneur se sont, hélas, envolées ! Pourquoi n'ont-elles pas été consignées dans un registre ? S'il fut écrit, pourquoi ne nous est-il pas parvenu ? Nous pouvons supposer ce qu'elles furent. Une question d'abord, émue, émerveillée, qu'ils adressent à Marie, celle même que son Fils posait aux Pharisiens, à la dernière heure de son ministère, pendant que la lumière du monde brillait encore à leurs yeux :

« David donne au Messie son fils, le nom de Seigneur. De quelle manière alors est-il son fils ? » ...

« Dis-nous, Marie, comment ce fils de Dieu est-il ton fils ? » C'est là que Marie prit la parole et fut la Révélation des Apôtres : elle leur confia le secret de la génération du Fils de l'homme: le « *mystère de la piété* » qu'elle avait conservé dans son coeur jusqu'au jour où des oreilles attentives et dociles pourraient recevoir la confiance de la foi parfaite, d'où procède la justice parfaite.

Ils comprirent alors, ce qu'ils ne devinaient qu'obscurément devant la grâce et la vérité de Jésus...

Mais comment et quand livrer aux hommes charnels une perle si précieuse ?

Leur décision, dans le moment présent, était toute tracée : il leur fallait d'abord convaincre d'erreur les juges qui avaient condamné et rejeté le Christ : selon sa recommandation instante : « Vous serez mes témoins, en commençant par

Jérusalem.. » Le procès du Seigneur n'était pas fini ! D'où leur soin de rédiger un résumé précis de tout ce qui était arrivé, pour le mettre sous les yeux des autorités responsables, avec tout le poids de l'opinion publique. Matthieu fut chargé d'écrire en hébreu l'archétype du témoignage. La Synagogue lirait, dans sa langue officielle, les paroles tombées des lèvres de Celui qu'elle avait naguère entendu, puis rejeté.. N'était-ce pas précisément dans la langue sacrée qu'il les exhortait instamment, pendant les derniers jours qui précédèrent cette Pâque où l'Agneau fut sacrifié par leurs mains ?

Forts de leur foi lucide en Jésus fils de Dieu, décidés à affronter la Synagogue pour l'amener à la repentance, les Apôtres furent alors saisis par l'Esprit-Saint, conformément à la promesse du Seigneur. C'était le jour de la Pentecôte, la fête des prémices. Une multitude de croyants, juifs et craignant-Dieu parmi les gentils, encombraient les rues et les places de la ville : auditoire réveillé par le tremblement de terre, attiré par l'ouragan. Le mystère de Jésus, que les grands voulaient étouffer allait éclater au grand jour.

Le Kérygme

Pierre prit la parole : tout le monde attendait une explication. La voici : « Ce Jésus que vos chefs ont livré pour qu'il soit crucifié, c'est lui que nous attendons depuis les temps anciens, qu'ont annoncé Moïse et les Prophètes. Vous n'avez pas identifié cet homme, et pourtant, que de miracles par ses mains, que de justesse en ses paroles ! Maintenant, la preuve que c'est lui, non un autre, dans lequel nous avons le Salut, c'est qu'il est ressuscité d'entre les morts : « nous l'avons vu, nous, témoins choisis par avance... »

A vrai dire, d'autres témoins avaient attesté déjà cette résurrection : à commencer par les soldats consignés auprès de la pierre scellée qui emmurait le cadavre. Tout avait sauté, ce matin-là, aussi éclatant de lumière qu'avaient été obscures les ténèbres tombées sur la Ville au soir de son exécution. Qui ne parlait de ces choses, dans le secret des alcôves, alors que l'on rougissait de les évoquer sur les places ? Que de gens, par curiosité, s'étaient glissés hors des remparts vers le jardin de Joseph, pour y constater que le tombeau était vide. Voici que tout à coup, les disciples du Nazaréen les criaient sur les toits C'était le kérygme, la proclamation, le cri, le sauve-qui-peut : « Arrachez-vous à cette génération dévoyée ! » On croyait entendre l'écho de la colère du Fils de l'homme : « Génération adultère et pécheresse, jusqu'à quand vous supporterez-vous ? »

Ce qui n'est pas dit...

Le kérygme se lit sous plusieurs formes dans les Actes, adapté à la capacité des auditoires. Le peuple l'entend, puis les chefs... Il est répété dans les synagogues de Samarie; porté par Paul - et beaucoup d'autres - dans celles de la Dispersion, jusqu'à Césarée, Antioche, Corinthe, Rome ...C'est la démonstration des Apôtres, que Saint

Irénée transcrira une dernière fois à la fin du deuxième siècle : « Le messie attendu et prophétisé, c'est Jésus, qui fut rejeté, mais qui est ressuscité.. »

Mais cette proclamation ne dit pas explicitement ce qui est supposé connu par l'Evangile le motif de sa condamnation et de son exécution. Pourquoi donc fut-il rejeté ? Quel grief les Juges du Sanhédrin ont-ils invoqué pour le livrer à Pilate et obtenir son exécution ?... Tous le reconnaissaient comme prophète, le peuple l'acclamait comme Fils de David, et voulait lui conférer la royauté, dans un formidable référendum. Quel mal a-t-il fait ? Qui pouvait le convaincre de péché ? Le Procureur lui-même, se lavant ostensiblement les mains, a professé son innocence : « Je ne trouve en lui aucun motif de condamnation Jugez-le vous-mêmes. » Et ils avaient avoué, devant cet abominable incirconcis : « Nous avons une loi, et suivant cette loi, il doit mourir, car il a dit « Je suis fils de Dieu » Pilate eut peur: à cette parole, il sentit ses jambes vaciller. Il fit entrer Jésus dans le Prétoire, pour obtenir une explication. Mais Jésus ne lui répondit rien. Son silence plein de majesté, à lui seul, suggérait en cet homme un ineffable mystère.

Or, le kérygme ne le redit pas, du moins explicitement.

Qui pourra mesurer les conséquences de cette omission ?

Les mésaventures de la communauté...

On a beaucoup rêvé sur les premiers chrétiens, fervents dans la prière, assidus à la Fraction du Pain, qui mettaient tout en commun après avoir vendu leurs biens pour en déposer le prix aux pieds des Apôtres... Nul ne peut nier l'enthousiasme des premiers jours, qui suivaient de si près la Résurrection; jours irradiés par la splendeur de la chair glorieuse. La mort était écartée. Jours éclatants des miracles opérés au passage des Apôtres sur d'innombrables boiteux, perclus, difformes... La chair était sauvée ! C'était évident, par la Foi de Jésus. Sous la main de Moïse, les Pères avaient traversé la Mer Rouge; par le Nom de Jésus, les croyants franchissaient les portes de la mort. Il fallait donc se réjouir, préparer activement son retour, abandonner tout souci du siècle, vivre un Exode permanent, une fête perpétuelle des Tabernacles. De fait, le commandement du Seigneur, mis en pratique, apporte un bonheur inestimable: les premiers chrétiens en firent l'expérience initiale, mais d'autres aussi, ici et là, au cours des âges, en quelques lieux bénis brillèrent comme des phares au travers des ténébreuses détresses de ce monde.

La fête n'a pas duré longtemps : Luc, en toute loyauté, nous apprend que l'Esprit-Saint n'a pas opéré instantanément le redressement de toute conscience et de toute conduite. En effet, de la bouche de Saint Pierre tombe une condamnation qui produit instantanément un effet de mort: «Vous avez menti à l'Esprit-Saint !» Qui ? Un homme et sa femme, qui apportaient le prix de leur champ au profit de la communauté Punis pour une bonne oeuvre ? Non pas, mais parce qu'ils faisaient croire qu'ils avaient tout donné : et il n'en était rien. Ils gardaient un magot secret pour leur usage personnel. Voilà deux cadavres qu'il faut enterrer. Sinistre présage ! Non seulement vous aurez des pauvres parmi vous, mais des cadavres...

O Christ où sont tes promesses ?

Le seul couple mentionné dans cette Eglise primitive est celui d'Ananie et de Saphire. Les autres chrétiens apparaissent comme des individus. Nulle mention des femmes des Apôtres, dont nous ignorons même le nom, ni des épouses des disciples, s'ils en avaient... La femme ? Quantité négligeable ? . . Elles sont là cependant, chargées de lourdes corvées ! Elles assurent le service des tables, puisque c'est en raison des difficultés qu'elles y rencontrent que l'on institue les diacres.

Le seul couple mentionné dans l'Eglise primitive s'effondre dans la mort en un instant, au lendemain du baptême... Cet échec, comment l'expliquer ? Lacune redoutable dans la doctrine des Apôtres ? Où est le mémorial de Nazareth ? Voit-on s'édifier une maison construite sur le roc, le foyer conforme à la ressemblance initiale avec la Sainte Trinité ?

« *Ils vendaient leurs biens... et ils distribuaient tout selon les besoins de chacun..* » Et après ? Une fois que l'argent est dépensé, que reste-t-il ? Une communauté d'indigents, qui vivra désormais de mendicité. Ce sont les « saints de Jérusalem. » Pionniers du détachement,- du délabrement -, victimes des premières persécutions, porteurs des opprobres du Christ, mais tributaires des aumônes récoltées, non sans peine, dans les Eglises de la dispersion... Paul comprendra la leçon de cette servitude, lui qui travaillait de ses mains pour n'être à charge à personne, et recommanda bien vite à ses fidèles de vivre par le fruit honnête d'un travail paisible.

Lorsque la querelle devint trop vive, autour des tables, entre les ventres affamés qui refusaient les animaux impurs et les estomacs moins délicats des chrétiens venus de la gentilité, Pierre se sentit dépassé il institua des diacres pour le service des tables. La lourdeur des soucis matériels paralysait son apostolat. « *Nous autres, nous serons à la prière et au ministère de la parole.* »

L'obstination de la Synagogue.

Fut-elle tellement efficace, cette parole? Le premier jour trois mille personnes avaient donné leur adhésion de principe à Jésus de Nazareth, présenté comme Christ. Ce nombre peut paraître énorme: il ne représente qu'une fraction infime du peuple et même des habitants de Jérusalem. Tout en admirant les disciples de Jésus, en raison de leur enthousiasme, de leur piété, de leur style de vie assez singulier, de leur assiduité aux rites, l'ensemble des Juifs restait dans l'expectative : que pensait l'Autorité ? La race organisée par la Loi pesait d'un poids énorme sur la décision personnelle. Bien peu furent capables de s'abstraire de la pression grégaire. Pendant plusieurs années la jeune Eglise affronta sans succès la vieille Synagogue murée dans ses traditions.

Très rapidement, dans les mois qui suivirent la Pentecôte, le raidissement judaïque crut bon d'user de la force pour faire taire les témoins de ses faits qui outrageaient le prestige du Sanhédrin. Les Apôtres furent arrêtés, battus, jetés en prison : on leur interdit de prêcher ce Nom. Ils ne pouvaient cacher ce qui était arrivé, et que d'ailleurs tout le monde savait. Il n'était pas difficile de comprendre le kérygme ! Manifestement le Ciel, le peuple et beaucoup de prêtres, prenaient le parti des Nazaréens. Une sorte de *modus vivendi* s'imposa, par suite de l'intervention prudente de Gamaliel. Quelques années passèrent. Jusqu'au jour de la provocation d'Etienne, ce jeune diacre, qui, au lieu de s'occuper des tables dont il était chargé, s'avisa d'attaquer en face rabbis et docteurs de la Loi, pour les convaincre que Jésus était le Christ. Nul ne pouvait résister à la puissance de sa démonstration. La confusion ne produit pas la conversion, hélas ! mais la colère. Etienne, jeune grec, peu soucieux des usages juifs, d'une audace imprudente, tomba écrasé sous les pierres, sans avoir terminé son premier discours ! Cependant, quelle force dans son argumentation ! Quelle maîtrise dans son usage des Ecritures ! Quelle virulence pour dénoncer l'hypocrisie des juges iniques, obstinés contre la vérité ! Il voit Jésus, le Fils de l'homme, à la droite de Dieu ! Il le crie ! En quoi cela peut-il les contrister ? C'est la vision de Daniel, qu'ils conservent dans leurs Ecritures. Mais c'était aussi la parole que Jésus avait dite pour authentifier sa filiation d'En Haut devant le Sanhédrin : « Dès maintenant vous verrez le Fils de l'Homme assis à la Droite de la Majesté ».

Tout, mais pas cela ! Ils ne veulent pas de la sainte génération de Jésus .

A la suite du martyre d'Etienne, la persécution se déchaîna. Les fidèles durent fuir en grand nombre, pour échapper aux poursuites. Ils emportaient dans leurs bagages, l'Evangile de Matthieu, traduit probablement déjà en grec.

A partir du moment où l'Evangile se répandit vers la Samarie, le fossé se creusa entre la vieille souche sémite et la nouvelle Eglise orientée vers les Grecs. Qui peut mesurer les conséquences de cette déchirure ? Pouvaient-ils comprendre la leçon donnée aux fils d'Adam par la génération du Christ, ceux que la Loi de Moïse ne pouvait plus instruire du péché ?

Qui es-tu, Seigneur?

Un loup dévorant de la tribu de Benjamin ravageait les églises chrétiennes. Muni par les grands prêtres de lettres de recommandation, il poussait ses perquisitions jusqu'à Damas, pour arrêter et enchaîner les disciples du blasphémateur. Saul écumait de rage : et pourtant, il avait assisté au meurtre d'Etienne, il avait vu la gloire angélique sur la face de cet homme qui priait pour ses bourreaux. Secrètement, à tombée de nuit, ou dans les pâleurs de l'aurore, il s'était glissé dans ce jardin au sol foulé par tant de curieux, où le tombeau du Prophète de Galilée restait vide, et la pierre roulée immobile devant l'entrée... Mais plus puissante que les faits la théologie

synagogale et l'autorité des scribes lui donnaient raison : il fallait défendre la gloire de l'Unique contre un séducteur qui se prétendait son fils !

Mais par la prière des fidèles, sans doute, et celles de la femme élue qui, déjà, enfantait l'Eglise dans la douleur, un évènement se produisit : le blasphémateur crucifié aux portes de la ville montra sa gloire à ce jeune fanatique de la Loi, au cours de sa chevauchée vers Damas : « Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon, » lui dit-il. Qu'attends-tu pour te rendre à l'évidence des faits ?... Aveugle et couvert de confusion Saul se fit conduire par la main à l'instruction de la foi puis au baptême. Des écailles tombèrent de ses yeux. Il mangea et reprit des forces. Il lui fallut ensuite une convalescence de trois ans, dans les solitudes de l'Arabie, pour réaliser ce qui lui était arrivé. Il reprit ses études par le bon bout. Il découvrit alors que la loi et les prophètes n'avaient d'autre sens que la filiation divine du Christ, ce Jésus-là, qu'il persécutait !

La chaire d'Antioche

Au Nord-Est de la Mer Intérieure, Antioche de Syrie était le carrefour des routes terrestres et des voies maritimes. Cent mille hommes, peut-être davantage, se tassaient autour du port, grouillaient sur les marchés. Au coeur de ce centre commercial les Juifs avaient construit une synagogue somptueuse, célèbre dans tout l'Orient plus encore par ses maîtres que par son luxe. C'est là que la controverse s'échauffa pour ou contre le Nom de Jésus. Les chrétiens avec leurs docteurs et leurs prophètes parvenaient à convaincre leurs adversaires. Paul s'adjoignit aux frères d'Antioche après sa retraite au désert, pour y vivre de la foi. Il avait été dangereux pour l'Eglise, il le serait bien davantage pour la Synagogue; mais, il le disait souvent « C'est vers les Nations que le Seigneur Jésus m'a envoyé... » Les Anciens le comprirent et lui imposèrent les mains, ainsi qu'à Barnabé; et tous deux partirent vers le Nord, les régions de l'Anatolie. Ils prêchaient d'abord dans les synagogues, où il suscitaient la contradiction. Puis, lorsque les fils d'Abraham avaient fait leur choix devant la Vérité, ils s'adressaient aux Nations. Les païens se laissaient persuader et admettaient facilement que Jésus était Fils de Dieu ; ils recevaient alors l'Esprit Saint et par le Baptême accédaient à la filiation divine. Ils s'instruisaient d'autant plus volontiers de la foi, que Luc, le compagnon de Paul, avait rédigé pour eux le récit des faits et le mémorial des paroles du Seigneur, en livrant, dès le principe, à qui voulait l'entendre, le secret de la Sainte Génération du Seigneur Jésus : la confiance de Marie, sa mère, telle qu'elle l'avait confiée aux Apôtres dans le Cénacle, dès le premier jour.

Sainte Génération du Seigneur Jésus : la confiance de Marie, sa mère, telle qu'elle l'avait confiée aux apôtres dans le Cénacle dès le premier jour.

Le premier Concile

L'Eglise connut alors son premier problème intérieur. Jusque là, son unique tribulation provenait du judaïsme incrédule, obstiné dans la condamnation de Jésus

comme blasphémateur. Or, voici que de nombreux grecs entraient dans les assemblées chrétiennes, avec leurs moeurs et leurs coutumes, avec leur mentalité, et aussi leur ignorance des préceptes tenus pour sacrés de génération en génération chez les fils d'Abraham. Parmi ces préceptes, les sabbats, les viandes impures, les sacrifices..., mais surtout la circoncision. C'était une véritable stupéfaction de constater que l'Esprit-Saint ait osé descendre sur des incirconcis ! Ce ne pouvait être là qu'un signe provisoire, précurseur, en attendant que ces incirconcis deviennent de vrais chrétiens en s'instruisant de Moïse pour le mettre à leur tour en pratique.

Paul ni Barnabé n'étaient de cet avis. Ils se disaient certains l'un et l'autre que la circoncision n'était plus nécessaire; que la foi suffisait, indépendamment des prescriptions de la loi, qui, elle, était provisoire, comme une pédagogie en vue du Christ.

Parmi les docteurs et les anciens d'Antioche la discussion devint orageuse. Chacun restait sur ses positions. Nous avons, par les Epîtres et les Actes, les arguments de Paul; malheureusement nous n'avons pas ceux de ses adversaires. Ils étaient de poids : Le Christ lui-même n'avait-il pas été circoncis ? Il était venu accomplir et non détruire ! Et Dieu, le Dieu d'Abraham, dont se réclamait Jésus, pouvait-il changer ses desseins, abolir une loi qu'il avait décrétée perpétuelle?

Il fallut porter l'affaire à Jérusalem, l'Eglise-Mère, à laquelle appartenait la décision finale. Jacques, le frère du Seigneur, fidèle observateur de la Loi, la présidait. A Jérusalem personne ne pouvait lui reprocher un seul manquement. En se rendant auprès d'un tel homme, Paul et Barnabé pouvaient craindre le pire : la rigueur intolérante. Il serait assisté par Pierre et Jean, les colonnes, moins zélés pour la loi, mais eux aussi, très attachés aux traditions.

Combien nous aimerions avoir plus de détails sur les discussions passionnées de ce premier Concile ! Luc les mentionne seulement, passant brusquement à l'intervention de Pierre, qui, voyant que personne n'y comprenait plus rien, et qu'il était impossible de savoir si, oui ou non, il fallait circoncire les chrétiens venus du paganisme, trancha de sa propre autorité; il mit la Foi au-dessus de tout, et abolit d'un mot la barrière de la loi : « Ne leur imposons pas un joug que nous n'avons pas pu porter nous-mêmes. » Un silence de mort tomba sur l'assemblée : non pas celui de l'approbation générale, mais celui de la stupéfaction ! Ceux que l'on appela par la suite les «Judaïsants» furent profondément scandalisés. Si l'on supprimait l'Ancienne Loi, c'était la Révélation elle-même qui s'effondrait. Jacques, en leur nom, prit la parole, mit une sourdine à l'autoritarisme de Pierre. Il maintint quatre prescriptions seulement, dont le sens profond pouvait tout sauver, à condition qu'elles soient comprises dans leur esprit. Puis il prophétisa d'une manière énigmatique, qu'à la fin des temps seulement, lorsque la tente de David serait reconstruite, l'Eglise apporterait aux hommes le Salut et le Royaume. Auparavant, il fallait s'attendre à de longues épreuves...

Les épreuves se sont multipliées jusqu'à nos jours, car ni la loi ni la foi n'ont été présentées aux hommes dans leur cohérence logique et rationnelle.

O Pierre T Pourquoi as-tu tranché d'autorité, trop vite, par opportunisme, sans fournir les raisons de ta décision ? A vrai dire, le temps n'était pas venu pour que les fidèles fussent capables de comprendre la Vérité toute entière ! « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas en état de les porter encore... »

Qui donc a suivi les consignes ?..

Personne! Celui même, qui, héraut de la liberté, avait crié bien haut « Non ! Il ne faut pas contraindre les païens à la circoncision ! », Paul, en sortant du Concile, imposa la circoncision à Timothée son jeune disciple, pour éviter la contestation des Juifs ! Quant aux disciples de Jésus-Christ qui se voulaient fidèles à Moïse, ils entreprirent une campagne de propagande sur les plates-bandes de Paul, le suivant à la trace. Ils rectifiaient son enseignement, apprenant aux jeunes Eglises de Laodicée, de Bérée, de Philippes ... qu'il leur fallait se soumettre à ce rite vénérable qui inscrivait dans la chair le signe de l'alliance conclue avec les Pères, Alliance que Jésus lui-même avait observée ...Pourquoi? Pourquoi pas ?...

Que fallait-il entendre par « Circoncision » ? En quoi est-elle gênante ? En quoi peut-elle être utile ? Etait-ce un péché d'être circoncis ? Un péché de ne pas l'être ?... Questions qui torturaient les consciences, et qui, jusqu'à nos jours, n'ont pas été résolues. Paul lui-même était circoncis, il l'affirme nettement. Et il dit aussi qu'Abraham reçut la circoncision comme sceau de sa foi. Alors pourquoi ses chers Galates ne pouvaient-ils la recevoir eux-aussi, comme sceau de leur propre foi ?...

Le dernier assaut

« Je tremble à la pensée de vous annoncer un Christ crucifié scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs... » Nous sentons dans cet aveu tout le poids des objections qui pleuvaient sur Paul, lorsqu'il ouvrait la bouche devant des païens bien disposés à l'égard du monothéisme, mais scandalisés par le désaccord des messagers de l'Evangile. Ceux que l'Apôtre désigne comme des « faux frères », des « mauvais ouvriers », qu'il traite même de « chiens » qui « n'ont pour Dieu que leur ventre », et qui « mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte » ; ces gens-là se présentent aussi comme des chrétiens professant la foi en Jésus, et sans doute même en « Jésus fils de Dieu ... ». Qui croire donc?

On imagine Paul affrontant un auditoire tumultueux qui lui clame :

« Va d'abord convaincre tes congénères, ceux qui ont crucifié ton Christ ! » L'objection est de poids. Paul, qui désirait se rendre à Rome, porter son témoignage au centre de l'Empire, décida brusquement de revenir sur ses pas, et de monter à Jérusalem. A la racine de tous es maux, l'incrédulité de son peuple ! Elle empêchait la conversion des Gentils, mais surtout, elle divisait l'Eglise. Il avait beau crier: « Dans le Christ, il n'y a plus ni juif ni grec », l'expérience lui crevait les yeux avec une cruelle évidence : ce n'était pas vrai. Tant que, depuis le Temple et les remparts de

Sion, trônait le Grand-Prêtre et son immense prestige, obstiné dans la condamnation de Jésus comme fils de Dieu, aucun Salut ne serait donné, ni aux Juifs, ni aux Grecs !... Il fallait, de toute urgence, persuader les Juifs, que le Sanhédrin rectifie son erreur !...

« Ne monte pas à Jérusalem, ils ne te croiront pas » ainsi lui conseillaient ses amis, l'exhortaient les prophètes de l'Eglise, lui promettant la prison et les fers qu'il allait subir. D'ailleurs, en l'envoyant en mission parmi les nations, Jésus l'avait détourné à l'avance d'une telle illusion : « Ils ne recevront pas ton témoignage... »

Surprenante obstination : Paul poursuivit sa route jusqu'à Jérusalem.

Plusieurs années écoulées déjà depuis le fameux Concile. Jacques était toujours là, ascétique, intrépide, seul contre tous, vénéré des chrétiens circoncis, haï des Juifs obstinés, mais tellement vertueux que personne, du moins jusqu'à ce jour, n'avait osé porter la main sur lui. Paul s'imaginait lui faire comprendre que l'ouverture au monde, promulguée par le Concile, était la ligne véritable indiquée par le Saint-Esprit. Il entra donc chez Jacques. Il se vit aussitôt tout petit : lui, citoyen romain, devant l'Evêque de Jérusalem, la Mère Eglise Il se souvint de Gamaliel, de ses leçons, sous les parvis du Temple, alors qu'il était jeune étudiant en théologie. Il avait brûlé tout cela, un peu vite. Ce fut Jacques qui prit la parole et souligna sans ménagement le scandale que la non-circoncision des chrétiens venus du paganisme provoquait dans l'Eglise vraiment traditionnelle. Que faire donc ? « Tu leur montreras, lui ordonna Jacques, que tu n'as pas renié les pères. Monte au Temple, offre le sacrifice du bouc, en accomplissement de ton vœu. L'argument sera de poids, lorsqu'ils te verront soumis à une coutume si profondément judaïque... » Paul le fit. Il crut qu'il fallait en passer par là pour opérer la réconciliation entre les deux parts de l'Eglise. Concession inévitable...

Hélas, lorsqu'il entra dans le Temple, son visage camouflé sous les longs cheveux du Nazir, il fut reconnu. Un individu s'écria : « Voici l'homme ! Il est ici celui qui introduit des incirconcis dans ce Lieu Saint ! » Scandale abominable ! Crime impardonnable ! - on le lui fit bien voir. De solides gaillards tombèrent sur le malheureux Docteur des Gentils, l'empoignèrent avec rage pour le jeter dehors ! Bien vite le tumulte s'amplifia. Une ruée, une masse de gens s'agglutina sur le coupable. Il allait être écartelé. Le voici roulé à terre, se protégeant la tête, encaissant des coups de poings et de pieds. Détresse extrême ! Il méditait sur les éléments passionnels qui entravent la marche de la vérité dans les consciences, jugeait de la validité des arguments qui avaient provoqué la passion du Seigneur.

Heureusement les soldats romains veillaient. Sans tarder le centurion de la cohorte rétablit l'ordre. Les épées des légionnaires écartèrent les assaillants. Paul, transporté au sommet des marches, devant le porche de l'Antonia, obtint la permission de prendre la parole. Il le fit en hébreu. : « Frères et pères, écoutez... » La foule se tut... Le prévenu déclina son identité, énuméra ses titres de noblesse, et raconta que dans sa fidélité rigoureuse au judaïsme, il avait vu ce Jésus, condamné,

mais ressuscité, lui imposant une mission : celle de porter dans les nations des goïms le Salut promis aux pères C'en était trop. Un cri s'éleva :

« Qu'on fasse disparaître un tel individu : il n'est pas digne de vivre » La suite est déplorable: Paul enchaîné pour des années. A Rome il ira, certes, mais en traversant l'abîme, tout comme Jonas avait été conduit à Ninive dans le ventre du poisson. Pendant tout ce temps, bien long et inutile, ses églises défailirent et se disloquèrent sous l'hostilité de la Synagogue, affaiblies surtout par leurs divisions internes. Quelle théologie pouvait les soutenir, elles qui n'avaient entendu que les rudiments ?

Si Paul avait obéi au Saint-Esprit? S'il était allé directement à Rome, en homme libre, au lieu de s'obstiner à secouer les ragots de ce fanatisme inconciliable du Judaïsme mourant ?...Quel visage nous aurait présenté l'Eglise Apostolique?

« Jérusalem, si tu avais connu le temps de ta visite !... »

A quoi bon faire des hypothèses en histoire? Le temps ne revient jamais en arrière et les occasions manquées ne se rattrapent pas. Il est utile cependant de discerner les causes des échecs, afin d'éviter les pièges dans lesquels sont tombés nos prédécesseurs.

La première année de Néron, la Mère-Eglise fut décapitée. Des forcenés parmi les Juifs s'emparèrent de Jacques, le frère du Seigneur. Ils le portèrent sur le pinacle du Temple et le précipitèrent. Le vieillard se brisa les jambes au contact du sol. Il vivait encore. Des ricanements et des pierres s'abattirent sur lui. Et comme il bénissait ses persécuteurs, un misérable lui brisa le crâne d'un coup de massue.

Le sang des justes et des prophètes allait être bientôt réclamé à la synagogue perfide. Malgré tout l'Eglise se répandait dans le monde. Les chrétiens se multipliaient, la Bonne Nouvelle de Jésus ressuscité d'entre les morts apprenait aux hommes de toute race et de toute langue : le Salut était à la portée de tout croyant. C'était vrai. Paul l'avait si bien expliqué dans ses lettres, partout répandues: «L'homme justifié par la foi vivra». La doctrine de l'Apôtre rendait accessible l'accomplissement de la promesse : « En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort. »

Cependant cette prodigieuse espérance ne s'est pas réalisée. Pourquoi ? Faut-il incriminer la brusque persécution, la première, qui tout-à-coup mobilisa toutes les forces de l'empire romain contre les humbles disciples du Seigneur? S'ils sont allés à la Résurrection par le martyre, suivant en cela l'exemple de leur maître, il faut, hélas ! reconnaître que l'histoire n'a pas enregistré le fait merveilleux de l'Assomption : nous ne sommes assurés théologiquement que de celle de la Mère de Jésus...

La colère des Apôtres

L'explication de l'échec de l'Eglise primitive, nous l'avons dans les derniers textes du Nouveau Testament: Les lettres aux sept églises qui figurent au commencement de l'Apocalypse, la seconde épître de Saint Pierre, et le court billet de Jude. Ce dernier surtout, use de termes d'une extrême violence à l'égard des faux-docteurs qui pervertissent la vraie doctrine. Leur crime est abominable, car ils sont les responsables de l'échec de la Rédemption. Séduits par Satan, et séducteurs à leur tour, ils ont maintenu la sentence de la mort sur la tête des chrétiens. Quelle est donc la fausse doctrine qu'ils ont introduite dans l'Eglise ? La voici, au dire de Jude :

« Ils blasphèment les gloires, et changent en luxure la Seigneurie... »

Parole bien mystérieuse ?... Non pas, si l'on sait que ces gens -là refusent d'admettre que Jésus, le Seigneur, est fils de Dieu en raison de sa sainte génération, donc de la foi exacte de ses parents. Serait-ce dire que si la mort ne s'est pas écartée, c'est parce que l'Evangile n'a pas rectifié la génération humaine ?...

oooooooooooooooooooooooooooo

Chapitre 3 -

A QUI LE POUVOIR?

« Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera sur la maison de Jacob pour les siècles, et son règne n'aura pas de fin. » Luc 1/32

« A Celui qui siège sur le trône et à l'Agneau la louange, l'honneur, la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Amen. » Apocalypse

« Tu solus Dominus.. »

Que de fois cette acclamation est montée sur les lèvres chrétiennes, dans le chant solennel du «Gloria in excelsis Deo... »! Les Anges avaient entonné cet hymne le jour même de la nativité du Fils de David, « dont le règne n'aura pas de fin », dont le trône subsisterait d'âge en âge devant le Très-Haut, tout aussi stable que les lois qui régissent le cours des astres et les phases de la lune. Le prophète Daniel l'avait prévu dans une célèbre vision:

La pierre détachée de la montagne déclencherait une énorme avalanche sur tous les royaumes de la terre, pour les anéantir.

Il est donc advenu celui qui devait apporter à Israël d'abord, puis à toute l'humanité, la paix durable et parfaite, attendue depuis quatre millénaires. Quelle délivrance ! Quelle libération ! Finies donc les séditions meurtrières, les déportations odieuses, les génocides sanglants, les carnages impitoyables, enregistrés dans la mémoire des hommes, dès la plus haute antiquité C'est hélas l'homicide systématisé par la guerre qui forme la trame de l'histoire ! Les femmes n'ont engendré des fils que pour l'épée; les veuves ont toujours pleuré le massacre du fruit de leurs entrailles. Quelle tragédie n'a exhalé la plainte de la chair dolente et torturée ?... Quelle comédie n'a ricané sur le sort des plus misérables?/... Les armes ont exterminé le surplus de la populace affamée et loqueteuse. Un petit reste parmi les plus forts ou les plus rusés, partage le butin et se rassasie au moins pendant quelques jours, quelques semaines ?...L'immense détresse des peuples réduits en servitude, allait-elle se transformer en bonheur par l'avènement de ce Roi merveilleux prédit par les Ecritures ?

«O Dieu, donne au Roi ton jugement,

Au fils du Roi ta Justice »

« Montagnes, apportez, et vous collines, la paix au peuple... »

« En ses jours justice fleurira... »

s Les pauvres mangeront et seront rassasiés... »

Avec la naissance du Christ, les temps sont accomplis. Le pouvoir lui appartient de plein droit. Qui ne se rangerait sous son incontestable autorité ? Qui n'accepterait de plein coeur la perfection suréminente de sa législation ?

C'est donc une espérance inlassable que l'Eglise a chantée pendant des siècles, à la suite des Anges de Bethléem : « *Tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jesu Christe* ».

Hosanna au Fils de David!

Ovation qui résonne jusqu'à nos jours, illustrée par des Messes, des Cantates, des Oratorios d'une beauté singulière. Le mot hébreu fut lancé vers les hauteurs par les enfants d'Israël, lorsqu'ils étendaient leurs manteaux sur le passage du Seigneur, à l'entrée de la Ville Sainte, en brandissant des palmes. Dans leur langue, ils criaient : « Il sauve » et par le même mot ils prononçaient le Nom « Jésus ». C'était un plébiscite : mieux encore l'acte de la foi face à la réalité des faits, puisque l'homme ainsi désigné l'avait été d'abord par le Ciel. Tout le monde se rappelait l'effroi d'Hérode et de sa cour, la consultation des Grands-Prêtres, trente ans auparavant, alors que la ville de David s'était illustrée, non seulement par le chant des Anges, mais bien plus encore par le sang des enfants de moins de deux ans, versé par la main de l'usurpateur du trône de David. Jean le prophète qui lavait les pécheurs dans le Jourdain, l'avait montré du doigt dès le commencement de sa manifestation publique. Après ce que l'on avait vu et entendu, les pains multipliés, les aveugles voyants, les boiteux remis sur pieds, les morts rappelés à la vie, le doute n'était plus possible : « C'est à lui qu'appartient l'empire, c'est lui qui détient le pouvoir... »

Avec un bel effort d'imagination nous rejoignons, par delà les 20 siècles qui nous séparent de ce temps-là - In illo tempore - l'enthousiaste certitude qui donnait à Jésus comme Christ le titre de Roi, de Souverain : celui qui, de plein droit, est investi du pouvoir. Le peuple ne l'a pas désigné, il l'a seulement reconnu. Jésus n'est pas issu de l'élection démocratique : il est accepté comme envoyé par Dieu, le Créateur du Ciel et de la Terre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé... »

Que la proclamation du Père ait été reçue dans sa profondeur théologique, là n'est pas la question : ce qui est certain c'est qu'elle donnait à Jésus l'investiture divine, celle du Roi des rois, et du Seigneur des Seigneurs.

Le conflit des pouvoirs

D'autres que Notre Seigneur Jésus-Christ possédaient alors l'objet de la convoitise la plus infernale de l'homme charnel : la domination sur ses semblables, illusion, tout-à-fait irrationnelle. De quel droit un homme peut-il imposer ses ordres à un autre homme? Seul l'aveuglement de l'intelligence, consécutif au péché originel explique aussi bien la tyrannie de ceux qui gouvernent que la **servilité et la flagornerie** des autres. Rien n'est plus éclairant sur cette question que l'institution de la royauté en Israël. Lorsque les anciens du peuple voulurent un roi, comme les autres

nations qu'ils jalouaient, ils vinrent consulter Samuel, le prophète, qui leur dit: « Quoi donc ? Ne savez-vous pas que Dieu seul est Roi ? Ses lois, transmises par Moïse ne suffisent-elles pas à votre bonheur ?... » Puis ayant interrogé le Seigneur Yahvé sur cette affaire, Samuel revint vers eux, et leur dit : « Vous avez donc rejeté la Souveraineté de votre Dieu; eh bien voici qu'il m'a prescrit de vous avertir et de vous dire à l'avance quels seront les droits de votre roi... » Il énumère alors tous les malheurs qu'attirera sur Israël l'institution de la royauté remise entre les mains d'un homme. Et toute l'histoire a bel et bien confirmé les dires de Samuel, non seulement celle du peuple Juif, mais celle de toutes les nations du monde.

Lorsque Dieu vient régner sur les hommes en la Personne du Verbe, d'un plein droit divin, avec sa souveraine intelligence, sa justice parfaite, son jugement infaillible, sa législation porteuse du bonheur, il se heurte, hélas ! aux détenteurs d'un pouvoir usurpé ou provisoire, qui ne veulent pas céder leur place. S'il fut, par le Sanhédrin, accusé de blasphème et condamné comme Fils de Dieu, c'est aussi comme Roi légitime qu'il fut écarté du trône. Les raisons politiques de l'arrestation du Christ ne sont pas négligeables: Caïphe, Grand-Prêtre, les formule explicitement: « Tout le monde court après lui, et les Romains viendront et nous détruiront... » Et il ajoute : « Ne comprenez-vous pas qu'il est dans votre intérêt qu'un seul homme meure, plutôt que le peuple périsse ? »

Ce peuple qui criait : « Hosanna au fils de David ! » Ce peuple qui présentait qu'il serait plus heureux sous l'empire de Jésus de Nazareth que sous le pontificat des sacrificateurs. Caïphe occupait une position ambiguë: il ne pouvait donner raison aux faits indéniables qu'en approuvant le peuple: mais, il le dit très bien, l'Aigle Impérial survolait sa tiare, et le menaçait de son bec et de ses crocs. En fait, ce qu'il craignait, et qui lui fit écarter Jésus de la Royauté, lui retomba sur la tête: il fut déchu et exilé par l'autorité romaine.

On a donc rejeté le triomphateur du jour des Rameaux : cinq jours plus tard, il pendait au gibet, son corps déchiré, accablé d'outrages, disqualifié - on ne peut plus - par l'opprobre de la croix. Mais la Vérité triomphait quand même : Pilate l'avait écrite en hébreu, en latin et en grec au-dessus de son chef couronné : « Jésus de Nazareth roi des Juifs » . Promulgation officielle et investiture publique par le pouvoir suprême de Rome toute puissante sur l'Univers. Etrange retour des choses ! Les Romains attestant la souveraineté de Celui que les Juifs avaient écarté par peur des Romains !

C'était d'ailleurs par un édit de César Auguste, que ce même Jésus roi était né précisément dans la ville de David, son ancêtre dont il détenait, par une lignée ininterrompue le pouvoir royal.

Le titre de Seigneur

Nul vocable peut-être ne fut plus profané que celui-ci. « Sire, Seigneur, Monseigneur, Monsieur, » dans notre langue et dans les autres. Lorsqu'il était réservé

à Celui qui le mérite de plein droit, il annonçait la disparition prochaine de toutes les usurpations temporelles de la Souveraineté. Les premiers disciples en effet, suivant en cela la doctrine des Apôtres, refusèrent aux idoles de l'Empire Romain l'encens qui symbolisait leur seigneurie. Parmi les dieux divers et illusoire, César figurait en bonne place; sa puissance effective dépassait de beaucoup celle de Zeus et de ses congénères, car il l'imposait par le fer de ses armes et la répandait au loin par le bronze de ses sesterces.

La persécution de Néron décapita l'Eglise en s'abattant à l'improviste. Elle était prévisible, elle s'inscrivait dans la logique des choses, puisque le « Tu Solus Dominus » chanté par les chrétiens détruisait dans les esprits la notion d'une souveraineté terrestre autre que celle de Jésus-Christ. C'est pourquoi lorsque la notoriété des chrétiens parvint aux oreilles de l'Empereur, il devait, en toute prudence politique, les exterminer, tout comme Hérode, dès le principe, avait tenté de supprimer le Christ. L'histoire des persécutions s'étire sur trois siècles. Elle nous présente des pages émouvantes, capables d'arracher des larmes aux coeurs les plus durs. La profession chrétienne de la foi par de frêles vierges, par de jeunes enfants, brave les plus terribles menaces, se moque des plus odieux supplices. Ce n'est pas le sang des martyrs qui fut une semence de nouveaux chrétiens, mais la foi qu'ils attestaient par ce sang. D'ailleurs, pour eux, mieux valait mourir pour ressusciter immédiatement avec le Christ. Leur logique respirait une sérénité si parfaite qu'elle couvrait de ridicule la colère brutale des juges et des bourreaux.

Ni le fer, ni les flammes, ni la dent des fauves, ni les mines, ni les galères ne purent ôter de la surface de la Terre le Nom de Celui qui la régenterait un jour par sa divine autorité. Alors que dans une cérémonie pompeuse et mensongère. Dioclétien élevait sur le forum une stèle au « Nomine christiano deletio », ceux même qui l'assistaient sur les plus hauts degrés de la hiérarchie impériale, donnaient à Jésus seul le secret assentiment de leur conscience. C'est en effet dans une hypocrisie généralisée que mouraient les rites du paganisme, au moment où l'impératrice Hélène, favorisait les chrétiens pour amener sur le siège impérial le rejeton de ses amours illégitimes.

L'ère constantinienne..

Elle fut inaugurée par un calcul machiavélique; non pas par un assentiment de foi. Cette duplicité monstrueuse a survécu jusqu'à nos jours. On a brodé la croix du Christ sur les étendards des légions où de nombreux chrétiens - pourquoi pas ? - sont enrôlés et prêts à tirer l'épée contre les barbares. Si l'empereur se fait chrétien l'univers le sera bien vite Qui peut résister à l'Imperium de César ? N'est-ce pas lui qui convoque le premier concile oecuménique, véhicule les Evêques, et inaugure les débats théologiques par un discours plein d'aménité et de sagesse ? Il semble que l'unité de l'Eglise par la même profession de foi soit la première de ses préoccupations La vérité du monothéisme a balayé les fables poétiques, mais illusoire de la mythologie. Le vieux fatum qui pesait sur les individus et leur aveugle

destin s'éclipse devant la liberté qu'apporte le Seigneur, et surtout devant sa gloire La souveraineté de Jésus-Christ éclate en effet dans sa Résurrection et son Ascension, solennisées en grande pompe chaque année, même si tous ne reconnaissent pas en lui un Fils du Père qui soit Dieu. Si l'on pouvait amener les ariens à la doctrine romaine, l'Empire serait basé définitivement sur la plus solide des assises, celle de la Vérité.

A Nicée l'on crut un instant que tout était définitivement gagné pour le monde. Puisque Jésus-Christ était Dieu comme le Père, il méritait avec lui les pleins honneurs et les pleins pouvoirs. «Seigneur des seigneurs...» Mais comme sa présence restait invisible, il fallait bien que des lieutenants commandent en son nom et assurent pour sa gloire l'ordre public. Qui ? Le Pape ? Les Evêques, dans leur collégialité ou leur primauté locale ? La nouvelle capitale que l'Empereur édifiait comme sa propre ville, la première qui fut chrétienne en ses fondements ? Antioche en raison de ses écoles de théologie ? Alexandrie, à cause de la vieille tradition de l'Egypte, des Pharaons, des Ptolémées ? Ou encore Jérusalem, puisque désormais tous les croyants devenaient fils d'Abraham ? Ou la vieille Rome, dont le culte devait se mêler à celui de l'Eglise terrestre, fidèle image de la céleste et du chœur des Anges ? Mais, le mieux, pour éviter ces querelles de clocher, serait sans doute de conférer à l'Empereur lui-même une délégation divine sur toute l'organisation temporelle du monde... En effet, la grâce baptismale faisait désormais de César un fils de Dieu. Qui ne voyait dans cette promotion une garantie de justice dans le gouvernement et d'équité dans les lois ?

Le siècle des déceptions

L'expérience infirma gravement ces perspectives; les successeurs immédiats de Constantin, tous chrétiens, mais plutôt de confession arienne, se jalouèrent et se déchirèrent avec la même hargne et la même cruauté que les Marius, les Octave, les Pompée, les Caligula, les Vespasien, et autres,, dont les crimes avaient décimé et écoeuré le monde. Où était l'efficacité baptismale, que le Concile d'Ephèse, un siècle plus tard, promulguera comme une certitude plus forte que les faits ?

Dans les temps de l'Edit de Milan et du symbole de Nicée, un rêve fou souleva les esprits et les coeurs : le royaume évangélique était aux portes. Si l'Empereur Auguste avait pu fermer les portes du temple de Janus pour accorder à l'Univers la Pax Romana, garantie par le fer, à **combien plus forte** raison l'ouverture des portes de la Basilique de Saint Pierre et de Saint Paul, répandrait-elle jusqu'aux frontières de la terre habitée la Pax Christi, garantie par la Croix Chaque année, pour Pâques, alors que les catéchumènes se pressaient autour des fonts pour y dépouiller le vieil homme et revêtir le Christ, une liesse immense se répandait dans les rues, avec des guirlandes, des hymnes, des processions, des castagnettes, des tambours et des trompettes. Les prisons vomissaient leurs détenus, toutes les chaînes étaient brisées, tous les liens rompus. Les esclaves affranchis, les galériens libérés. Finis ces temps horribles où des fauves attiraient des hordes avides de sang sur les arènes du Colisée, où les orgues de cuivre massaient sur les gradins des grappes de misérables trépidants

au combat des gladiateurs On s'étonnait, on se regardait dans les yeux, on se congratulait : « Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat ! » et l'on se demandait avec une stupéfaction ahurie, comment, pendant tant de siècles l'homme avait pu se révéler si bestial, pour être gouverné par les lois iniques de la sauvagerie et de la brutalité !...

La civilisation chrétienne était là : c'était une certitude sinon de fait, du moins de droit. On la confondait avec l'Eglise, l'Etat chrétien, et même avec le Royaume annoncé par le Seigneur. Il suffirait de prendre patience pendant quelque temps encore : que les Evêques achèvent de se mettre d'accord sur la profession de la Foi; que les pécheurs - ceux qui l'étaient encore - acceptent de se conformer aux rites liturgiques, et que les fidèles se sanctifient pour atteindre l'idéal stoïcien de la parfaite maîtrise de soi. Les jeûnes et les prières de l'Avent et du Carême s'organisèrent partout, ainsi que ceux des Quatre Temps, plus utiles que les orgies et les bacchanales, qui, autrefois, saluaient la montée et la chute du Soleil parmi les astres. En secret, dans les solitudes de la campagne, dans les bois sacrés, les païens, disait-on, conservaient encore ces coutumes surannées. Elles ne tarderaient pas à disparaître..

L'euphorie chrétienne dura peu, un quart de siècle. Bien vite il fallut déchanter. Les larrons et les bandits amnistiés au nom du Christ reprirent leurs postes aux carrefours des routes pour rançonner les voyageurs, comme autrefois. Les esclaves chrétiens restaient paresseux et insolents, il fallait les courber sous le fouet, comme autrefois. L'appât du gain, comme autrefois, suscitait partout des commerces frauduleux, l'usure, la vente secrète des hommes et des femmes. A mesure qu'ils s'élevaient vers le trône impérial, les grands dont la force s'estimait, comme autrefois, au nombre de leurs légionnaires, se révélaient cupides, implacables, habiles en intrigues, en trahisons, en forfaits de tout genre, infatigables dans leurs campagnes militaires, insatiables de carnage, là contre les barbares, ici contre leurs rivaux. Et la multitude des fonctionnaires de l'Empire, autrefois assermentés à Jupiter, désormais responsables devant leur conscience, continuaient leurs concussions et leur favoritisme. L'évidence s'imposa : un défi contre le Christ. L'empire ingouvernable, l'Eglise divisée montraient à qui voulait le voir, que le baptême n'avait pas transformé la vieille nature pécheresse. Dans les écoles de philosophie qui subsistaient encore, à Athènes, au pied du vieux Parthénon, à Alexandrie, sous l'ombre de l'antique bibliothèque, les maîtres souvent déçus et scandalisés, ricanaient sur la manière dont l'Evangile était pratiqué par les disciples du Christ, et évoquaient, avec nostalgie, les anciens dieux : ils ne promettaient pas le bonheur dans l'au-delà, mais l'assuraient dans le moment présent. « Carpe diem.. » A quoi bon ajouter à toutes les douleurs distribuées sur les mortels par le caprice des Immortels, des préoccupations métaphysiques, et des ascèses bien ridicules ?

Julien, fils du Soleil...

Milieu du 4ème siècle : Saint Hilaire souffre l'exil, condamné par les Evêques d'Occident réunis à Béziers; Saint Athanase la proscription, par d'inqualifiables intrigues ecclésiastiques. L'Eglise, dans le désarroi, pulvérisée par des conciles et des synodes contradictoires, ne sait plus qui est Jésus-Christ. Peut-être, s'il n'est que la plus grande et la plus belle des créatures du Père, n'a-t-il pas tous les pouvoirs que l'on pensait ? Qui a réalisé ses promesses ? Où est la toute-puissance de sa grâce ?

Julien, neveu du grand Constantin, a su, dès sa tendre enfance que le Christianisme n'empêchait pas l'effusion du sang innocent. Cette blessure de son âme n'est guérie ni par ses études, Athènes, Nicomédie, Milan,... ni par ses voyages, ni par ses brillantes campagnes de Gaule contre les Germains. Lui l'intellectuel, le poète, le rêveur, l'écrivain, il atteint, comme général, le sommet de la renommée et de la gloire. Il s'est adapté aux armes, aux chevauchées, à la discipline militaire. Ses légions l'adorent, presque comme un Dieu, elles l'acclament comme César. Il a trente ans, comme Alexandre, comme le Christ, lorsqu'il traverse toute l'Europe, de la Bretagne au Bosphore, cortège de triomphe, cavalcade éclatante. Il se croit fils du Soleil : Hélios dans une vision lui a parlé, l'a investi d'un pouvoir divin. Il chevauchera vers l'Orient impénétrable, jusqu'à cet horizon où point l'aurore, pour y glaner l'immortalité, là précisément où son Père surgit chaque matin pour illuminer les terres. Vingt-deux mois seulement de règne, remplis d'une activité surhumaine : il écrit, des livres, des poèmes, il légifère, il ordonne, il pacifie, il restaure les temples, relève le culte des dieux, terrifie l'Eglise, remet l'Empire sur le Droit. Intelligent et mystique, il a parfaitement discerné, avec un réalisme étonnant, que les lois du Galiléen ne valent rien pour la cité des hommes. Rien n'est meilleur que la vertu romaine colorée de la culture grecque, où les pédagogues esclaves obéissent par crainte des mines, des galères ou de la croix. Le serment sacré des fonctionnaires et des légionnaires, parfumé de l'encens offert aux dieux, assurait un ordre bien supérieur auquel il faut revenir au plus vite.

Julien, dit l'Apostat, était-il sage ? Etait-il fou ? Mort à trente-trois ans, comme le Christ, d'une flèche perfide, lancée sans doute par un légionnaire chrétien, il n'a pas eu le temps d'accomplir sa tâche. Jovien lui succéda. Il était chrétien, tolérant, sans haine, sans malice, sans énergie, sans ambition. Les temples, les écoles de philosophie, durent s'incliner devant la rapacité des Evêques et des moines, et se dépouiller de leurs antiques et légitimes richesses. La culture s'effondra; les théâtres abandonnés et silencieux furent envahis par les ronces et les orties, ensevelis sous les décombres, les immondices, les ordures ménagères. Des rats grouillaient sur les scènes illustrées naguère par les chants de Sophocle et d'Eschyle. Le fanatisme des moines sévissait contre tout ce qui rappelait les vieilles idoles. Qui peut compter les destructions permises, ou commandées par Théodose, au zèle contradictoire ? Il inaugura le fameux Concile qui devait, en principe, mettre fin aux divisions de l'Eglise : celui du Consubstantiel, réuni par ses soins à Constantinople. La divinité du Christ fut cette fois bien confirmée; mais les querelles ne cessèrent pas pour autant, et

ce Concile oecuménique, si vénéré, si prestigieux, se termina dans une telle confusion - quand il fut question de trouver des hommes dignes de l'épiscopat - que Saint Grégoire de Naziance envoya aux orties sa tiare de Patriarche d'Orient. Le Pape restait humble et silencieux dans Rome, presque déserte. C'est Milan qui dominait l'Occident comme cité impériale, et Ambroise, plébiscité comme Evêque pour ses talents d'administrateur, commanda, de fait, l'univers entier, puisque Théodose lui-même, devant lui, fléchissait le genou.

L'écroulement civil et la relève ecclésiastique.

Les légions ne purent contenir les barbares, pour la bonne raison que les légionnaires, enrôlés parmi les Goths, se refusaient à combattre leurs congénères; bien plus : leurs congénères, ennemis de l'Empire chrétien étaient eux-mêmes chrétiens . Situation phénoménale, insensée, qui fit dire au Pape Grégoire, que tous les signes précurseurs de la fin des temps étaient advenus. L'empereur de Byzance régnait encore; mais il avait dû, depuis le code de Justinien revenir au principe païen du pouvoir: le Fer au service du Droit. Impossible autrement de soumettre les hommes à l'obéissance indispensable ? En Occident les rois fainéants se promenaient sur leurs chars à boeufs, ivres de vin et couronnés de roses, fêtés comme des symboles folkloriques, au son des tambourins. C'est alors que la disparition du pouvoir politique et militaire permit aux Evêques et aux moines, les premiers bénédictins, d'opérer un ouvrage de civilisation incomparable. De cette époque les grands défrichements qui ont voué la glèbe au froment et à la vigne; l'entretien des voies romaines, des ponts, des aqueducs, des canaux d'irrigation. Autour des monastères industriels, où les chevaux et les boeufs fournissaient une force motrice puissante, d'où s'élevait nuit et jour le chant de la louange et de la supplication, l'ordre humain s'établissait par la transformation progressive de la villa romaine. Les esclaves étaient aimés dans le Christ: alors que les arts et les lettres s'offraient gratuitement dans d'innombrables écoles cléricales et religieuses. L'histoire est trop souvent muette sur cette époque qui fut l'âge d'or de la France et de l'Europe. Qui dira, en effet les prodiges d'énergie et de dévouement des moines de Saint Colomban ? Leur idéal : un héroïsme forcené au service de Dieu et du prochain. Ils avaient la foi des Anges et la force des légionnaires.

Hélas ! cette avancée vers le Royaume de Dieu fut enrayée de l'extérieur. Alors que l'Occident vivait sous la souveraineté de Jésus-Christ, soumis à la doctrine limpide de Léon le Grand, la chrétienté d'Orient se dégradait dans des querelles de mots : le Christ avait-il deux natures, ou une seule, deux volontés ou une seule ? Fallait-il adorer ou proscrire les icônes ?... Autant de subtiles questions fournissant de fallacieux prétextes aux ambitions personnelles des Eglises autocéphales... Le jour vint où le spectre de la désolation surgit, soufflé par le vent du Sud : Mahomet, inspiré par l'ange rebelle, fondateur de la religion sanglante. Ses missionnaires : une armée de quarante mille hommes. De son vivant elle réduisit en cendres églises, bibliothèques, écoles tout ce qui bravait le Coran. Innombrables les martyrs qui prétendirent opposer la Croix au croissant Au-dessus de la terre brûlée, à jamais

stérile, les minarets s'élevèrent, pour prosterner le nez dans le sable les soumis inconditionnels aux fantaisies du prophète. Les corsaires et les hordes musulmanes comme les mâchoires du Dragon, menacèrent l'Eglise du Christ par l'Est et l'Ouest. L'Anatolie, l'Espagne, après la Syrie et l'Afrique broyées par ses dents, témoignent, encore aujourd'hui, par leurs ruines éternelles, d'une histoire si horrible que personne n'a osé en souiller la mémoire des hommes. Mais surtout, le cimetière interdisait l'accès des Lieux Saints, cette terre foulée par le Verbe fait chair, le tombeau vide, attestation fidèle de la Résurrection du fils de Dieu. Qui donc allait prendre le pouvoir pour assurer la survie de la foi? Charles Martel ? Ses fils ? Combien de collines de France sont encore aujourd'hui surmontées de ces tours sarrasines, sans portes ni fenêtres, carrées ou rondes, où l'on entassait des vivres, dont les créneaux surveillaient l'horizon. En cas d'alerte, les villageois se bousculaient au pied de l'échelle pour en gravir les degrés jusqu'à l'étroite ouverture très haut perchée. Et l'on attendait que soit passé le fléau, que les cavaliers mahométans soient saturés de leurs rapines de fruits, de bétail, de viols et de meurtres pour aller plus avant dévaster les terres chrétiennes. Les moines de Saint Honorat ont survécu confinés dans leur forteresse inaccessible, avec son cloître miniature, son puits central, ses cellules minuscules, face au risque de la mer. Pendant des siècles ils ont nargué l'envahisseur. On visite encore aujourd'hui la Tour de Lerins; comme aussi les formidables murailles de Tarascon, et du Château des Papes. Qui n'a tremblé devant l'Islam ? Quel chrétien, pendant plus de mille ans, n'a versé son aumône pour le rachat des otages enlevés sur les galères de Saladin ?

Le Sacerdoce et l'Empire

Entre le Baptême de Clovis et le Sacre de Napoléon, le déroulement des siècles n'a rien apporté de nouveau, au niveau de la conscience humaine. L'autorité bicéphale, régissant le temporel et le spirituel a prétendu découler de celle de Dieu, ou du Christ, ou du Saint-Esprit, ou des trois ensemble. Ne fallait-il pas plier les croyants sous la religion pour qu'ils tremblent sous la couronne armée du glaive? Et soumettre le souverain aux commandements divins pour qu'il prenne chrétiennement ses responsabilités ? Cette ambiguïté s'était révélée nécessaire, puisque les hommes, même chrétiens, se montraient incapables de discerner par leur propre jugement l'exacte volonté de Dieu. Malgré l'idéal des moines et les décrets des Conciles, la nature humaine n'avait pas changé, quoiqu'elle fût élevée par les sacrements à quelque chose de supérieur, que l'on convenait d'appeler l'Ordre Surnaturel. D'ailleurs, en méditant sur le sac de Rome par Alaric, Saint Augustin avait décidé une fois pour toutes que les promesses et tes conseils du Christ n'étaient pas pour ce monde-ci, mais pour l'âme, après la mort, à condition qu'elle parvienne au Paradis. Les choses étant ainsi établies théologiquement, le pouvoir appartient, sur terre, non pas au plus sage, mais au plus fort: celui qui, comme Justinien, met le fer au service du droit... Encore fallait-il préciser le Droit ... Sur quoi le fonder ? Sur les dogmes ? Sur les Commandements de Dieu ? ou tout simplement sur la volonté de celui qui, de fait, détient le pouvoir ?

Chrétienté: misères recouvertes de pourpre

Où sont les neiges d'antan ? Que reste-t-il des Champs de Mai, où Charlemagne, sous ses oriflammes, convoquait les barons et les chevaliers de son immense empire, pour décider par acclamations et vociférations des épopées militaires, des foires, des marchés, des statuts nouveaux, des blasons, des mitres, et même de la tiare ? Prodigieux mélange de messes et de vêpres, de chapes, de bures et de cuirasses, de crosses et de lances; le mélange du bien et du mal, sans changer de moeurs, ni de conscience, jouait la comédie chrétienne. Le Pape incontesté, vicaire du Christ, ceignait le chef impérial de la couronne de fer - d'or ou d'argent - et posait ainsi la première pierre de la pyramide des pouvoirs. Pyramide singulière qui reposait sur sa pointe: d'où sa fragilité. L'empire d'Occident mourut avec Charlemagne; ses fils furent odieux dans leurs querelles partisans, comme l'avaient été plusieurs siècles auparavant Frédégonde et Brunehaut, dans la lignée de Clovis.

Les Capétiens, comme les empereurs d'Allemagne... furent honorés du Sacre de leur vivant, et parfois, après leur mort, de la canonisation. Les vertus des grands, quand elles existent ne peuvent échapper aux regards. Mais en admirant les vitraux de la Sainte Chapelle, les ogives de la Cathédrale de Cologne, et combien d'autres richesses inestimables, n'oublions pas que du temps de Saint Louis, les Cathares pourchassés comme des bêtes, s'ils persévéraient dans leur « hérésie » sous la torture, brûlaient au sommet des bûchers attisés par la fureur populaire. Il arriva que le Roi Très Chrétien souffleta le Pape : Philippe le Bel revendiquait ainsi sa souveraineté, et Boniface VIII tombait malade et mourut de perdre la sienne Grégoire IX excommunia deux fois son très cher fils Frédéric d'Allemagne qui cependant avait repris Jérusalem aux Mahométans. Ce croisé victorieux fut déposé par le Concile de Lyon ouvert et protégé par le Roi de France. Qui cherchait le pouvoir ? Qui le détenait ?

Reims

La délégation du pouvoir divin sur la tête du Roi ne produisit pas les fruits de prospérité ni de paix tant attendus. Beaucoup de châteaux s'étaient dressés sur les berges des fleuves, sur les hauts-lieux, aux noeuds de la féodalité. Un pacte de confiance mutuelle, du seigneur au vassal, du vassal au serf, et du serf à la terre cultivable, assurait en principe l'ordre social sans lequel aucune vie n'est possible. L'Eglise présente à chaque conscience, garantissait la fidélité, sans laquelle aucune paix n'est possible. Les corps de métiers, sans lesquels aucun travail n'est possible, hiérarchisés par la compétence et le talent, ont inscrit cet ordre dans la pierre et le bois, dans les remparts et les donjons, l'ont gravé sur les piliers et les ogives, comme on le voit encore aujourd'hui. Peut-on rêver mieux que le Sacre du Roi pour que la société forme des saints, capables du Royaume des cieux ? L'huile de force et d'allégresse en imprégnant la personne et la dignité royales, allait diffuser une grâce d'harmonie et de santé jusqu'au miséreux couvert d'écrouelles. A l'heure où l'on

achevait la construction de la Cathédrale de Reims, pourpre et or, bleue de ciel et de mer, rutilante d'écarlate, inondée de sourires célestes, tout semblait gagné. Les deux âges de la France chrétienne subsistent à Reims, incarnés dans les deux églises prestigieuses, celle de Saint Rémi, celle de Notre Dame.

Lorsque les trompettes résonnaient sous les voûtes pour annoncer que le Saint Chrême avait élevé le Roi de France à l'Ordre Surnaturel, qui pouvait supposer qu'un siècle plus tard il y aurait en son royaume si grande pitié ? Charles VII, enveloppé par ses mignons et ses concubines, sous les velours et les dentelles, doutait de sa propre identité ! La Pucelle prophétique dut le prendre par ta main pour le mener à Reims... Que de choses avaient changé depuis Saint Louis ! Le pouvoir rehaussé de son faste divin n'avait écarté ni la peste, ni la guerre, ni la famine...

Fallait-il incriminer les vices du roi, ou la tutelle insupportable de l'Eglise ? Cette deuxième hypothèse plaisait fort à des hommes tels que Philippe le Bel, petit fils du Croisé constructeur de la Sainte Chapelle.

De quel droit le Pape osait-il faire et défaire les rois ? Le pouvoir, même temporel, ne vient-il pas directement de Dieu ?

Machiavel

Derrière les barreaux de sa prison, le penseur florentin méditait sur la politique des princes. Par sa longue expérience de diplomate, il avait perdu toute illusion : la religion, même chrétienne, n'empêchait ni la duplicité, ni l'hypocrisie des hommes; fussent-ils rois, fussent-ils Papes. A quoi bon le sacre, puisque les rois très chrétiens pillaient et ravageaient tout autant que les infidèles ? En fait l'espèce humaine est ingouvernable: chacun trouvera toujours une raison pour s'affranchir des lois, même les plus sages. Alors quelle solution, sinon donner au prince les pleins pouvoirs ? Sa volonté fait le droit, car lui seul est capable d'apprécier la raison d'Etat, par laquelle tout opposant sera contraint de se soumettre ou de disparaître.

Nous sommes loin de la Seigneurie de Jésus-Christ

Il est vrai que Louis XII, entre autres, sacré à Reims, au cours de ses campagnes d'Italie passait pour un démon somptueux, plutôt qu'un modèle de vertu. Mais puisqu'aucune société humaine ne peut subsister sans un chef, il faut trouver une raison politique aussi réaliste et efficace que possible ! Justinien avait dit : « La force au service du Droit »; Machiavel donne au prince tout pouvoir sur le Droit. Qui sera prince ? Faut-il qu'il soit par une cérémonie d'investiture instruit du respect des lois divines ? A quoi bon ? Seule compte l'efficacité d'une astucieuse diplomatie assistée par une force respectable.

Tyrannie et démocratie

Après Machiavel, jusqu'à nos jours d'extrême détresse, les gouvernements furent effectivement machiavéliques. Certes le sacre ne fut pas immédiatement aboli,

car les coutumes ont la vie dure. D'ailleurs on pouvait allier assez bien le sacre et l'absolutisme, Louis XIV en reste l'image presque idéale, à peine surpassée par les Souverains du Saint Empire Romain Germanique, jusqu'à Hitler. Le renversement du principe d'autorité fut t'oeuvre de Rousseau dont l'imagination malade inaugura cette fable bien répandue aujourd'hui, selon laquelle l'homme naturellement bon ne se corrompt que par la société; toutefois, c'est à la société qu'appartient le pouvoir; le peuple est souverain. Singulier embarras ! Qui ne voit l'origine pernicieuse d'un pouvoir surgissant d'une société qui corrompt l'homme ? Malheureusement comme la collectivité ne peut se gouverner elle-même, elle délèguera son autorité à des individus, qui, du fait même de leur élection démocratique, deviendront incorruptibles, et par conséquent irréprochables.

Le numéro 1, représentant infaillible de la souveraineté du peuple, aura les pleins pouvoirs, en supposant toujours que son élection est légitime, honnête, indemne de toute fraude et de toute propagande mensongère. Ce qui, comme chacun sait, n'arrive jamais.

C'est en raison de ces principes que notre siècle a connu les camps de concentration et d'extermination, des déportations massives de populations innocentes, des réfugiés misérables, parcourant les terres et les mers au péril de leur vie, des racismes impitoyables, mais aussi des anti-racismes qui le sont encore davantage, une tolérance que l'on impose avec fanatisme, la lutte des partis, les calomnies officielles, les exécutions arbitraires... Tout ce que la Révolution de 1789 a déchaîné sur la Terre habitée.

Où est aujourd'hui la Souveraineté de Jésus-Christ?

oooooooooooooooooooooooooooo

Chapitre 4

MOISE OU ARISTOTE

« ... Prenez garde que l'un ou l'autre ne vienne faire de vous sa proie par le moyen de la philosophie et de la vieille errance conforme à la tradition des hommes, selon les principes directeurs de ce monde, qui ne sont pas conformes au Christ. C'est en lui qu'habite corporellement toute la plénitude de la divinité... »

(Col.2/8s.)

Paul écrit ces lignes, lui, juif par les racines, circoncis le huitième jour, farouchement attaché aux traditions des pères,... mais citoyen de Tarse, cité grecque. Il y avait grandi sous l'ombre des temples, dans l'ambiance des cirques et la rumeur des théâtres. Il a respiré la contagion de la philosophie païenne. Tirailé entre la civilité (Politeia) et le culte synagogal de Yahvé, il connaissait par expérience les « principes directeurs de ce monde », et par religion la divinité véritable. Séduction d'une part, commandements de l'autre. Le psaume, certes, chantait la belle et douce loi de Yahvé, « réconfort pour l'âme, sagesse de l'homme droit, lumière des yeux », mais pouvait-il rester insensible aux splendeurs de la Tragédie, aux jeux des cochers et des lutteurs, aux flûtes et danses des bacchanales, à l'éloquence enrubannée des sophistes, au lyrisme des poètes ? Sur chaque place, à tout coin de rue, toute boutique d'artisan, tout vendeur de bibelots étalait la jouissance du moment présent tant que la mer écume sous le feu du soleil, devant les yeux du mortel, sous le sourire des dieux immortels. Quel mal y a-t-il à vivre bien ? Sont-ils condamnables les « principes directeurs de ce monde » ? En montant à Jérusalem, pour s'instruire de la loi aux pieds de Gamaliel, a-t-il fui la tentation, pour échapper au vertige, à l'envoûtement, à la morsure du serpent ? A-t-il voulu boire à la source intarissable de la Torah, pour vaincre la séduction du veau d'or et ne jamais fléchir devant l'idole ? Or, qu'a-t-il trouvé dès son entrée dans les Saints Parvis de Yahvé ? Non pas la sérénité de l'immuable tradition des Pères, mais la dispute passionnée à propos de ce Jésus de Nazareth, prétendu prophète, que les anciens avaient écarté quelques années auparavant, et crucifié comme blasphémateur. La chose était connue. On disait que, séduit par sa propre puissance de parole et de miracles, il s'était prétendu fils de Dieu ! Audace sacrilège qu'il fut bon d'abaisser jusqu'à l'ignominie aux portes de la ville...

Tel était le discours des docteurs en Israël, pieusement jaloux de la gloire de l'Unique. Le jeune Saul adhéra à cette doctrine, si conforme à la Sainteté de Dieu, transcendant à toute créature, à fortiori à toute oeuvre de main d'homme. Théologiquement la question de Jésus le faux-prophète était terminée. Mais, il y eut l'affaire d'Etienne: un grec parmi les partisans du Nazaréen, séduit, lui aussi, mais

qui, décidément discutait ferme, et, par les Ecritures, - était-ce possible? - confondait les rabbis Paul assistait à ces controverses indignes du Temple, mais imposées par les circonstances. Ce diable de Jésus (car dans la synagogue on le traitait ainsi) était-il, oui ou non, ressuscité d'entre les morts, trois jours après son exécution, comme la nouvelle en circulait parmi le peuple, comme l'attestaient ses disciples?...

Paul s'en fut une nuit, à la clarté des étoiles, dans le Jardin de Joseph. Il trouva la pierre roulée, toujours là, devant l'ouverture béante. Il entra. Il écarquilla les yeux. Rien, le noir absolu, comme dans le Saint des Saints. Le caveau vide. Il tâtonna. Glissant la main sur les parois, le plafond, la banquette de pierre où le cadavre avait reposé. C'était là sans aucun doute

Etienne, devint insupportable. Il fut un jour poussé hors du Temple, comme un malotru, bourré de coups, sous les crachats et les insultes. Il avait excédé les pharisiens et les scribes. Ces hommes de pondération, de sagesse, en bavaient de colère. Ils traînèrent l'insulteur dans la rue, hors de la ville, dans le vallon de la Géhenne: là il y avait assez de cailloux pour le lapider: la loi l'ordonnait. Saul suivit le tumulte qui dévalait jusqu'au creux du torrent. Les docteurs quittèrent leurs manteaux brodés d'or, leurs toges de pourpre frangées de dentelles. Saul regardait, surpris - séduit? - par un fanatisme inconnu de la civilité grecque. Les justiciers de Yahvé lui confièrent les insignes de leur dignité. Il vit Etienne debout sous les pierres, lumineux comme un ange

“Je vois, criait-il, Jésus à la Droite de Dieu I » Puis il tomba, en murmurant une prière pour ses bourreaux.

Vrai ce qu'avait proféré le supplicié: « Jésus à la droite de Dieu »?

Impossible Inadmissible ! Représenter la divinité sous une forme humaine ! Idolâtrie pire que celle des grecs Ah ! Que les maîtres aient eu donc raison de s'indigner d'une sainte fureur ! Mais, sur le tard, entré dans sa chambre, il médita; les dernières paroles d'Etienne lui montèrent à l'esprit. Il se souvint: Daniel avait prévu cela, dans sa vision du Fils de l'Homme. Etrange !

Le lendemain les Princes des prêtres décidèrent l'extermination de la secte du Nazaréen. Il fallait des volontaires pour les poursuivre, et les ramener enchaînés à Jérusalem. Saul se proposa: on lui remit des lettres de créance pour la Synagogue de Damas. Il partit avec une escorte. La suite: « Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon ». Paul vit à son tour. Mais il mit longtemps pour comprendre qu'en cet homme Jésus-Christ annoncé par les Prophètes, « habite corporellement toute la plénitude de la divinité ».

Delphes...

Quatre-cents ans avant ces événements, un homme cheminait sur la voie sacrée, dallée de marbre, qui s'élevait depuis le golfe de Corinthe, jusqu'au vallon marqué d'une empreinte divine, sources, verdure, parfums, air limpide, clarté céleste:

Delphes. Le lieu divin resplendissait alors des trophées, colonnades, sanctuaires et temples finement ciselés que les cités grecques, rivalisant en art et en beauté, avaient édifiés, parmi les bosquets de myrtes, à la gloire d'Apollon, d'Athéna, de Dionysios, de Zeus... Socrate rendait visite à ce mémorial, le cerveau plein de la tradition des sept sages, Thalès, Pythagore, Solon... Leur discernement, leur adresse politique, leur logique raisonnée, leur piété envers les immortels avait construit la civilité. Toutefois, ils n'avaient pas écarté la guerre, ni la peste, ni la famine. Les pleureuses d'Euripide à chaque saison, élevaient la voix, exhalaient leurs plaintes, poussaient leurs cris sur les scènes d'Epidaure, de Dodone, d'Olympie et même au loin, à Cnossos, à Rhodes... Est-ce vrai ce que chante le vieil Homère, que les dieux distribuent au hasard les biens et les maux et que chacun, avec sa part, se tire d'affaire le moins mal possible tant qu'il voit la lumière du jour?... Depuis que Sophocle, en transportant Oedipe à Colone, a dégagé la conscience individuelle du poids aveugle du destin... Qu'y a-t-il encore à découvrir?

Socrate environné de la civilité lumineuse, fruit lui-même de l'art de discourir, de réfléchir, de mesurer, d'écrire, de tailler, de peindre... «homme beau et bon», arriva devant le fronton du Temple. Le sculpteur avait gravé deux mots sur la pierre: «Connais-toi toi-même». Comme si la chose n'était pas réalisée Les Tragiques n'ont-ils pas fouillé déjà dans les profondeurs de la détresse humaine, pour en extraire les cris, les rires, les prières, les sarcasmes, les colères, les espoirs, les désespoirs?... mieux encore que les esclaves qui, dans les mines du Laurion, arrachent aux entrailles de la terre l'argent sauveur de la prospérité? «Connais-toi toi-même»: pour quoi faire? Ne suffit-il pas de connaître le beau langage, la navigation, l'architecture, le commerce, la géométrie, les phénomènes des astres et des saisons? Eventuellement l'escrime et la stratégie, si la Patrie est en danger? Est-ce un défi lancé par Apollon à l'adresse des vaniteux gonflés de vent? Une pierre de scandale posée par les dieux sur le chemin des aveugles? Est-ce au contraire une astucieuse invitation pour déjouer l'énigme du Sphinx: «Pourquoi l'homme est-il mortel»?

Socrate entra-t-il dans le temple de Delphes pour goûter la fraîcheur du Sanctuaire, après sa pénible ascension? Combien de jours demeura-t-il en retraite, glanant des figues et des olives, des raisins sauvages, errant au chant des cigales, jusqu'aux sources grondantes que la roche ouverte déverse sur les mousses? Il gagna sans doute le sommet du Parnasse, (2450 m). Un sentier y conduisait, se faufilant sous les frondaisons ombreuses. Le bleu de l'Empyrée, si loin qu'on peut le voir, touche l'horizon de la mer... Le vent qui fait chanter les chênes, siffler les pins, les prêtres de Dodone savaient y entendre la voix de Zeus... Que signifient ces choses? Cette nature? Cette immensité toute extérieure, si poignante, si l'homme qui la contemple ignore son propre coeur? «Connais-toi, toi-même». L'antique sagesse de l'Orient, de l'Egypte, s'était diluée dans les fables mythologiques. Récits étranges accrochés aux Etoiles: la chevauchée de Persée sur Pégase pour délivrer Andromède de la fureur de Neptune... Ce roi Céphée dont la couronne branlante tombait sur la reine Cassiopée. Les Gémeaux Castor et Pollux, menacés par les cornes du Taureau avaient-ils existé vraiment, bien avant Mycènes, les Argonautes, les Atlantes,

inventeurs du cuivre ? Chaque nuit, le ciel étoilé rappelait ces mystérieuses confidences. Mais qui pouvait encore y discerner une science de l'homme ? Quel rapport entre les dieux et ces lointaines figures, ces ancêtres sans visages ni tombeaux ? Quels dieux ? Quelle divinité ? Combien y a-t-il de dieux ? Se sont-ils vraiment fait connaître, comme Homère le rapporte ici et là, dans le parti qu'ils prennent capricieusement pour les Troyens ou les Hellènes ? Ont-ils fréquenté les premiers hommes ? Où sont-ils, les hommes, indiscernables sur les collines du Péloponèse, courbés sur la glèbe, ou ballotés sur leurs barques, sous l'immensité céleste, celle du jour, celle plus troublante de la nuit ? «Connais-toi toi-même». Connaître la "vanité d'un souffle" ? Ou croire qu'au-dessus de toute vertu rien ne vaut le sommeil, où s'apaisent tous les soucis ? On a peint des athlètes sur des vases : n'est-ce pas pour enseigner que les muscles et les os sont plus fragiles que l'argile cuit au four ?

« Alcibiade, à quoi bon?... »

Socrate descendit de Delphes. Il n'était plus le même homme. Certes il resterait bon citoyen, ami des lois, dévoué pour le bien public, généreux jusqu'à risquer sa vie dans la guerre, soucieux de payer ce qu'il doit, jusqu'à la dernière obole. Mais il regarderait et entendrait tout autrement le tumulte des ports, les hourras des cirques, les applaudissements des théâtres, les haillons des esclaves et les toges des sénateurs. Avant cette « conversion », il participait en toute solidarité à la vie de la cité, entraîné dans le bouillonnement du fleuve social. Désormais, il s'arrachait au troupeau servile qui broute et colonise la terre. Il disait «Non» à ce devenir aveugle et spontané : activisme fébrile des mortels. Il n'est, peut-être, qu'une gigantesque erreur. Cependant, ô Socrate, tous ces yeux qui te regardent, qui te fuient, qui te hantent, pendant le court instant où ils voient le soleil, tous ces visages, ces masques, ces bouches qui chantent ou hurlent dans le rire ou les larmes, ces multitudes d'anonymes, ne gardent-ils pas au fond d'eux-mêmes quelque mémoire enfouie qu'il faut remonter à la surface ? Interroge, interroge, Socrate Tous ces gens te révéleront à toi-même, ils te livreront une parcelle de vérité !

Socrate le crut ; il tenta l'expérience. Oisif parmi les travailleurs, inactif parmi les trafiquants, il posait à tout venant ses questions indiscrettes : « Que cherches-tu ? Où vas-tu ? D'où viens-tu ? Qu'en penses-tu ? » Il recevait le plus souvent en guise de réponse, des quolibets, des insultes, des haussements d'épaules, le mépris hautain du silence. Il s'obstina, Il voulait obtenir un dialogue. Il y parvint, puisqu'il eut des disciples... Tel le fougueux Alcibiade, qui ne rêvait pas moins que de fonder une cité parfaite, régie par des lois parfaites, pour un bonheur parfait de ses citoyens. L'idéal politique le plus enviable. Avant de s'embarquer pour la Sicile y réaliser son projet, il consulta le maître. Il exposa son plan, réalisable sur les terres vierges de la colonie lointaine, non polluée par la décadence athénienne. Socrate écouta son discours. «Tes lois sont bonnes, mon excellent Alcibiade, inspirées par le désir de rendre heureux tous les citoyens... Mais as-tu songé qu'elles pourraient être transgressées par un indésirable, qui ferait passer son intérêt personnel avant la justice ? » - « Sans doute... » - « Il te faudra donc éprouver les gens qui s'embarqueront sur tes navires, pour être

assuré qu'ils aimeront la droiture plus que l'argent, le respect des lois plus que les honneurs, la bonne réputation, la richesse, le bien-être, tous les avantages que tu leurs promets.... » C'est ainsi que Platon nous a laissé dans sa « République », ce dialogue singulier, où Socrate aboutit à cette conclusion prophétique: « Le véritable juste, qui place la justice au-dessus de l'opulence, maisons, chars, chevaux, de la gloire, de la bonne réputation, et même de la liberté et de l'impunité, c'est celui qui sera éprouvé jusqu'à pendre au gibet couvert d'opprobres, pour avoir persévéré dans la justice....”

La vérité s'identifie donc avec la justice ? Un comportement, une moralité conforme à l'homme beau et bon, et qui rend l'homme beau et bon ? Peut-on imaginer qu'un tel citoyen vertueux s'élève jusqu'aux dieux ? Et les dieux, qui sont-ils ? Combien sont-ils ?... Il existe un Dieu, brillant au-dessus de la lumière, éternel au-delà du temps... Comment le nommer, celui qui a fait et ordonné l'ordre et la beauté des choses pour l'utilité des hommes ? Les Mémoires de Xénophon nous conservent, sur ce point, des paroles sublimes, où la raison philosophique précise les intuitions des plus grands poètes, tel Hésiode, tel Parménide, tel Pythagore dans ses Vers dorés, tel le vieil Orphée dans ses strophes initiatiques, tel Aratos dans le prélude de son Poème Céleste. « Commençons par Dieu, dont le nom est ineffable pour les lèvres, alors que la terre est remplie de sa divinité... Salut, ô Père, admirable en grandeur, bienfaisant pour tous les hommes, primordial engendreur de tous et de toi-même...”

Peut-on parler mieux de la divinité? Hélas, cette vue théologique ne guérit pas de la tristesse, de la détresse qui empoigne le cœur et terrasse l'esprit devant le mystère de la mort. Faut-il se contenter, comme le faisait Théognis, de pleurer tout autant sur la jeunesse qui s'en va que sur la vieillesse qui disparaît ?

« O mort, où est ta victoire? »

La question est de Paul. Elle pourrait-être de Socrate. Il la posa. Il lui donna une réponse. Platon nous en a gardé le souvenir dans le Phédon, où la pointe très fine de la raison socratique a percé jusqu'à l'âme immortelle présente en tout homme. Dans son Apologie, Socrate, approchant de ses lèvres la ciguë qu'il doit boire, remercie ses juges. « De deux choses l'une: ou bien la mort est un sommeil profond qui repose de toutes les fatigues; ou bien elle est un départ vers ces lieux élyséens qu'ont deviné les poètes, où je pourrai chercher encore la Vérité... ». « Cette vérité, mon très excellent Criton, qui reste inaccessible dans les conditions étroites et serviles de cette vie terrestre... »

Ainsi le « Connais-toi toi-même » aboutit à l'amertume de l'Ecclésiaste, le livre aux sept sceaux:

« Que revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ? Tous les fleuves vont à la mer et la mer n'est point remplie... Une génération vient, une

génération va, et tout demeure ennuyeux... Tout est vanité et poursuite du vent, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

Ainsi le monde avec « ses principes directeurs » sombre dans le néant. La philosophie, la meilleure, que peut-elle ? Sinon persuader les hommes de se résigner à leur condition.

Qu'ils la chantent, s'ils le veulent ! Qu'ils la peignent sur des fresques bien colorées Qu'ils fixent dans la pierre immuable l'image des héros, des grands, des sages, qui, un instant seulement, ont brillé par une étincelle de génie ! Puisque la vérité ne peut être connue, au moins, peut-on raisonner correctement pour réussir dans ses entreprises

Est-ce la leçon suprême que retint Aristote à la mort de Platon ? La raison peut, certes, dissiper beaucoup de préjugés. Socrate le répétait à qui voulait l'entendre: « Il n'y a pas de plus grand bien que d'être délivré d'une opinion fausse. » Aristote ouvrit son Lycée. Il s'y promenait en devisant. Ses élèves prenaient des notes. Nous les avons encore. Il devint célèbre: l'homme le plus intelligent du monde. Philippe roi de Macédoine, le choisit comme précepteur d'Alexandre, son fils. Devenu grand, le disciple entraîna son maître dans sa chevauchée prestigieuse, jusqu'à Babylone. Etait-ce à la tyrannie ou à la philosophie que l'orbe des terres serait soumise désormais ? Alexandre savourait ses victoires dans une joyeuse ivresse. Un soir au clair de lune, il naviguait en barque, sous un baldaquin de pourpre, sur les marais de l'Euphrate. Un moustique le piqua. Il en mourut. Aristote ne put expliquer ce hasard irrationnel. Revenu en Grèce, il fut accusé de collaboration avec l'ennemi, et condamné à mort par l'aréopage. On le dénicha dans l'Ile d'Eubée où il se cachait comme un esclave fugitif, lui le cerveau du monde. On l'enchaîna comme un brigand. A peine débarqué, la populace le conspua. Comme Socrate, il dut boire la ciguë: il avait tenté d'écarter la bêtise du comportement des hommes

Qu'importe, puisque l'âme est immortelle! La pensée ne saurait mourir, et le sujet qui la produit moins encore. La philosophie socratique a tranché la question de la mort. La métaphysique enseigne que la substance des choses ne se réduit pas aux apparences, aux « accidents », souvent fugaces, variables, capricieux. La substance spirituelle de l'homme est la forme dont le corps est la matière. Le mystère anthropologique est éclairci. Le défi du temple de Delphes relevé. L'être humain est plus que son corps. C'est l'âme, en lui, qui se rapporte à la brillante Divinité, au Premier Moteur, à l'Acte Pur. Résolu, par voie de conséquence, le problème de la mort. Les antiques croyances des religions, qui ont toujours honoré les mânes des ancêtres, reçoivent une explication rationnelle. Elles acquièrent un degré de certitude. Le coeur n'est pas consolé, mais l'esprit apaisé.

« Nous t'entendrons une autre fois... »

« Comment se fait-il, écrivait Paul aux Corinthiens, que certains parmi vous ne croient pas en la résurrection, alors que nous avons vu le Christ ressuscité d'entre les morts ? » L'incrédulité des grecs contraignit l'Apôtre à préciser ce qu'il faut entendre

par le “corps de gloire” , par le « corps spirituel », tel que le Christ en a fait la démonstration pendant les quarante jours qui suivirent sa condamnation et sa mort. Athènes n'avait pas reçu son témoignage. Paul avait pris trop de précautions, caché certaines choses difficiles à avouer pour un Juif. Ses frères de race avaient rejeté celui qu'il annonçait comme le juge des peuples... authentifié par Dieu du fait de sa résurrection. Résurrection ?... Que dit ce bredouilleur ? L'âme libérée de tout poids et de toute servitude corporelle se suffit à elle-même ! Résurrection ? Réveil du corps ? Existence fantomatique ? Retombée de l'esprit dans la matière ? Absurdité métaphysique, indigne de l'Agora...

Mais, à mesure que les années, puis les siècles passèrent, le réalisme de l'histoire évangélique s'imposa. La résurrection du Christ n'est-elle pas une confirmation de l'immortalité qui suit la mort corporelle ?... Sans doute ! Socrate avait deviné; Platon expliqué; Aristote démontré ce que le Verbe de Dieu avait réalisé. Voilà l'harmonieuse synthèse entre les principes philosophiques et la Révélation du Christ.

L'Eglise a vécu de cet amalgame jusqu'à nos jours. Elle n'a cessé d'offrir le Saint Sacrifice pour les vivants et les morts. Elle s'est contentée de cette coïncidence entre la métaphysique grecque, et l'espérance évangélique. La mort, théoriquement du moins, cessa d'être horrible. Il suffit de l'habiller avec les rites prescrits. Une onction sur les membres déjà froids, une vapeur d'encens autour du cercueil, entre le bénitier et le prêtre, le fossoyeur attend aussi la résurrection du défunt enfoui pieusement dans une terre bénite. De fait, quelle immense consolation dans la liturgie des funérailles, que l'Eglise a chantée pendant des siècles Murmuré en latin, l'essentiel est dit: tant que la mort subsiste, c'est que la créature humaine n'est pas justifiée aux yeux de son Créateur. Mais la miséricorde du Juge est tellement magnifiée, dans ce « Dies irae » sublime ! Il ne rappelle l'indignation de Dieu, que pour mieux exalter la démarche du Rédempteur. Il ne résiste pas aux pieuses larmes ce Jésus, si tendre pour Madeleine, si compatissant pour le larron crucifié à son côté. “ Souviens-toi de moi Seigneur, lorsque tu reviendras pour le Jugement... “

« Sur la Résurrection, nous t'entendrons une autre fois... » Ainsi parlaient sur l'Agora les pères de notre culture occidentale. Nous avons entendu l'Apôtre. L'Eglise des nations, sevrée de la Synagogue, a trouvé dans la philosophie une nourrice de remplacement. Non pas le lait du Verbe à l'état pur, mais un biberon assaisonné des principes directeurs de ce monde, dont Paul avait horreur, mais dont ses disciples se sont fort bien accommodés. Avions-nous besoin de la rationalité grecque?

Rendez-vous tous à Nicée !...

« Survivre d'abord, philosopher ensuite... » telle fut la conduite des disciples du Christ, dont la foi, sous l'empire des Césars, était un délit justiciable des fauves, des galères, des mines ou de la croix... Traqués mais victorieux du monde, ils contribuaient à l'effondrement du polythéisme indigne du vrai Dieu, tout autant que

les philosophes d'Athènes ou d'Alexandrie. La Raison cherchait une idée juste, la Foi présentait le visage du Verbe fait chair. Viendrait-il le jour où il faudrait préciser de quel Dieu Jésus était le Fils?

L'aurore de ce jour tant espéré se leva sur l'orbe des terres: l'Edit de Milan. Les chaînes se rompaient, les cachots s'ouvraient, les chrétiens pouvaient respirer, circuler, professer leur foi. Ils ne portaient plus l'opprobre hors de la cité des vivants. Leur voix retentit partout, en fêtes solennelles, comme à Jérusalem, dont les rues et les places résonnaient de psaumes et de cantiques; des processions inlassables, sous l'ombre des palmes, à la lueur des torches, se déroulaient sur les pavés foulés naguère par le Christ et les Apôtres. Une foule se pressait aux heures du jour, la nuit aux matines, mêlant sa grave psalmodie au chœur des moines. Les textes copiés, multipliés, lus, déclamés, gravés dans les mémoires, expliqués par les prêtres et les diacres, commentés dans les maisons, aux carrefours, dans les boutiques et les bazars... La vie des cités chrétiennes devint une sorte de théâtre liturgique permanent, évoquant les Mystères du Christ. A bas les vieux temples, les cirques, les tavernes, les tripots, lieux de corruption de l'âme et de l'esprit Mais les jeûnes, la louange, l'action de grâce, la dignité des moeurs, l'austérité monacale, l'impassibilité stoïcienne couronnée par la foi, l'espérance et la charité. “ Que votre manière de vivre soit connue de tous les hommes, car le Seigneur est proche !.. “

L'Orbe des terres qui ceinturaient la Mer Intérieure, connut une euphorie de dix ans. Non plus la Pax Romana d'Auguste, mais la Pax Christi. Certains s'imaginèrent que toute chair était sauvée... Que le Royaume de Dieu était advenu...

Toutefois, dans la célèbre Alexandrie plus éclatante par sa bibliothèque que par son phare, illustre par son antique école de philosophie, se fit entendre un prédicateur prestigieux: il comprenait tout, il expliquait tout. Anus, grand, sec, majestueux, jeûneur assidu, chanteur aux traits d'ascète, charmeur écouté, drapé du sacerdoce, orateur séduisant, ennemi des femmes, discoureur infatigable, dialecticien subtil, d'un seul coup d'aile il dominait le mystère du Christ. Par sa raison philosophique, il avait tout éclairci, même si parfois ses phrases, intelligibles pour les initiés, restaient obscures pour le vulgaire. Avant la manifestation de ce verbo-moteur sublime, les Evêques, chargés de l'enseignement, avaient usé d'une prudente réserve. Ils se contentaient de la démonstration apostolique: Jésus fils de Dieu, messie et sauveur est bien celui qui fut annoncé par les Prophètes d'Israël. Est-il Dieu? Mérite-t-il ce nom de plein droit, ou seulement par convenance, en raison de ses éminentes vertus, et de la gloire de sa Résurrection ? Est-il égal au Père ? Est-il de la même substance divine que le Père? Nul n'osait se risquer trop avant dans les arcanes d'une théologie mal définie... La simplicité de la Sainte Ecriture leur paraissait suffisante.

Anus avait eu l'audace de poser de telles questions, transcendantes à l'entendement !.. L'audace encore plus grande d'y répondre sans hésiter ! « Non pas, disait-il Ne voyez-vous pas qu'il n'est qu'une seule substance divine , un seul Souverain Bien, un seul Unique, comme le dit Moïse, comme l'a toujours aussi pensé le grand Aristote, comme avant nous l'ont chanté d'innombrables poètes ? Mais, si le

Christ ne saurait être cette substance Divine, il est, sans contredit, la plus grande et la plus belle, la primordiale créature de Dieu, la plus haute expression de la Sagesse d'En Haut Comment pourrait-il être dit l'égal de celui qui l'engendre ? Ne confesse-t-il pas lui-même: "Le Père est plus grand que moi"?

La foi chrétienne parut tout à coup profondément raisonnable, pour ne pas dire rationnelle. Certes, quelques Evêques obstinés s'attachaient à d'autres paroles des Saints Livres, surtout de Jean: « Le Père et moi nous sommes un.... Qui m'a vu a vu le Père »... Une tradition sérieuse tenait fermement que la vraie nature divine n'était pas aussi simple que la raison le conjecturait. Le mot de Trinité avait frayé son chemin, d'une Eglise à l'autre, et l'on projetait le Christ avant les temps, en affirmant, ici et là, qu'il était éternel, comme le Père, immense comme le Père. Mais la plupart des ecclésiastiques, surtout les nouveaux venus, qui accédaient au Baptême sans risquer le martyre, penchaient pour Arius et sa théologie rationnelle. La controverse, en moins de dix ans s'amplifia furieusement, gronda dans les Eglises, empêchait le cours normal de l'Eucharistie, provoquait des bagarres sur les marchés. Même les moines, disait-on, divisés à propos du même Christ qu'ils servaient tous, réglèrent leurs comptes à coup de gourdin !...

La foi chrétienne rendit l'empire ingouvernable ! Constantin, après avoir affermi son trône sur le sang de ses rivaux, convoqua tous les Evêques. Il mit à leur disposition les postes impériales. En personne, il présida le Concile: Nicée, à mi-chemin entre les Colonnes d'Hercule et les berges de l'Indus. Il prononça le discours inaugural, exhortant les Pères à toute modération, sagesse, douceur, vertus éminentes dont il était lui-même dépourvu. Ils adoptèrent le dessein de paix universelle proposé par César... Le vieil Osius de Courdoue avait rédigé un texte court et clair, précisant nettement ce que contestait la majorité:

“Jésus-Christ son fils unique, de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu...”

On ne pouvait plus ostensiblement réfuter l'hérésie, c'est-à-dire l'opinion générale. Le miracle se produisit en moins de quarante jours le symbole fut adopté et voté à une écrasante majorité. L'empire pouvait survivre, l'Eglise était sauvée: telle serait désormais la foi chrétienne en la divinité du Christ.

On sait la suite: l'Arianisme, humilié, releva la tête. Il prospéra, il s'amplifia, il envahit le monde. Certains Evêques, hypocrites, le soutenaient en secret. D'autres le professaient ouvertement, malgré le Symbole de Nicée. Anus grandissait en gloire. On voulut le faire Patriarche. A Constantinople il était sur le point de triompher: sous les étendards de l'Empereur devenu arien, au son des trompettes, aux ovations d'une foule délirante. Déjà couronné de la tiare et couvert de la pourpre, en pleine cérémonie d'intronisation, il fut terrassé par une fièvre intestinale et s'en fut mourir dans les latrines. Au centre de l'amphithéâtre, dont les gradins étaient bourrés de ses partisans, une estrade rutilante pourpre et d'or dressée en son honneur l'attendait.

Une confidence sordide courut de bouche à oreille : “Oui, dans les cabinets, la colique..”. Vit-on la main de Dieu dans ce singulier contre-temps? Dans cette consternation qui, du Ciel, s'abattait sur la chrétienté ? Gardaient encore la vraie foi Athanase d'Alexandrie, et Hilaire de Poitiers. Mais le premier, proscrit, poursuivi, se cachait dans un tombeau, et rédigeait à la lueur d'une chandelle ses argumentations sévères sur la Divinité du Christ et celle aussi du Saint-Esprit. Le second exilé dans le Taurus, par le concile de Béziers, écrivait dans les larmes, son «De Trinitate»...

En 381 l'Eglise se ressaisit, après l'avènement de Théodose, grâce au prestige de Saint Ambroise. On définit à nouveau le Consubstantiel; la divinité du Saint-Esprit fut inscrite au Symbole. Mais il fallut attendre Saint Léon le Grand qui, enfin, rendit intelligibles à la raison les principales vérités de la Foi.

Il serait aisé de montrer que l'Arianisme a survécu dans l'islam. L'islam en effet est un arianisme radical qui exclut rigoureusement et la Trinité et l'incarnation, au profit d'un dieu unique qui n'engendre pas et qui n'est pas engendré. Allah solitaire, sans mystère et sans amour, conquiert par la guerre sainte la soumission de toute conscience et la prostration de tout homme devant lui. De son vivant, avec ses quarante mille sicaires, le faux Prophète réduisit en cendres les Eglises, les Ecoles, les bibliothèques de l'Orient... Faut-il accuser le rationalisme grec d'avoir brisé l'unité de la foi ? Cette unité a-t-elle jamais existé réellement ? L'intelligence humaine s'est-elle jamais élevée jusqu'à la Pensée de Dieu pour la bien comprendre et la mettre en pratique ? Il faut croire que non, puisque le Salut n'est pas advenu.

Aristote, oublié pendant les temps dits « barbares » où les moines de Saint Benoît et de Saint Colomban civilisaient l'Europe, reflua sur l'Occident par le canal des commentaires d'Averroès, un arabe, oisif et fortuné, qui, parmi les plaisirs défendus de son harem, exhumait la philosophie païenne, moins ennuyeuse que le Coran. Le Pape et les Evêques, apprirent que circulaient dans les Ecoles les manuscrits suspects de la Logique et de la Métaphysique du Péripatéticien. Ils convoquèrent à Paris et à Londres plusieurs conciles pour en interdire la lecture et l'enseignement: « Car il leur semblait que toutes les hérésies ont leur racine dans cette philosophie ». Nous sommes au début du XIe siècle. Les maîtres et les théologiens passèrent outre à ces interdictions. Aristote ressuscita de sa mort séculaire. Sa dialectique, à nouveau, affronta le Mystère du Christ...

Il fallut le génie de saint Thomas pour concilier le Philosophe et l'Apôtre... Une nouvelle rationalisation de la Foi permit une réussite extraordinaire de la civilisation chrétienne, il faut le dire. Tous les historiens le reconnaissent. Nous en vivons encore. Les arts, les sciences les techniques en dérivent. La Scholastique rechercha sincèrement l'intelligence de la divine Révélation. Mérite-t-elle un reproche pour son immense effort ? Le Moyen Age avec sa splendeur de doctrine, a couvert l'Europe de ses cathédrales, où la foi est enchâssée, cristallisée, solidifiée pour des siècles Ses institutions assuraient un ordre social le meilleur possible - peut-être - pour l'homme déchu ?... Dans cette tradition de rationalité s'appuyant sur la foi en un Créateur

intelligent, la matière a livré ses secrets, l'Univers ses lois,,, mais.. la destinée humaine....?...

Eh bien, non la destinée humaine reste aussi mystérieuse, aussi opaque qu'elle l'était pour les premiers auditeurs de Paul sur l'agora d'Athènes. A bien des reprises cependant le Magistère a rappelé aux chrétiens que la mort n'était pas naturelle, comme le voulaient les philosophes. Mais cet enseignement reçu en théorie, comme une lecture obligée du Texte Sacré, n'a pas provoqué la remise en question des «principes directeurs de ce monde», que l'Apôtre déclare “contradictaires au Christ”.

Que dis-tu Moïse?

Moïse ne parle pas de l'âme immortelle. Il dit certes que le vivant est un souffle, aussi bien l'homme que les animaux. C'est enseigner la fragilité de ce que nous sommes ! Il ne parle pas de Résurrection. Les Sadducéens, qui la rejetaient, croyaient appuyer leur négation sur les cinq livres de Moïse. Seul le Seigneur Jésus put les convaincre d'erreur en trouvant l'argument qu'aucun Rabbi n'avait avant lui découvert, que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants (Luc 20/37s et parall). De fait l'Ancien Testament, certains textes en ouvrant le schéol sous nos pas, nous ont tomber dans la fosse sans espoir d'en remonter. Même le psaume ose dire: « Les morts ne louent point le Seigneur, comme nous le faisons, nous qui sommes vivants... » Ezéchias, guéri par la main du Prophète, persiste dans un pessimisme sans appel: « Il n'y a plus, pour qui descend au trou, d'espérance en ta Vérité. »

Sur les ailes de Platon les chrétiens sautaient à pieds joints ces obscurités jugées « provisoires ». Saint Augustin enseigne quelque part, que la Divine Providence a modulé suivant l'opportunité des temps la lumière de sa Révélation, pour maintenir dans la crainte les juifs au coeur dur et à la nuque raide, incapables de la loi d'amour. Ce n'est pas si vrai.., Il suffit de comparer les préceptes du Sermon sur la montagne, à ceux de l'Exode, ou du Lévitique, chapitre 19, pour voir que les Hébreux reçurent déjà une loi d'amour, dès leur sortie d'Egypte. Il y avait une civilisation en Egypte, basée sur l'estime et l'amour du prochain comme on peut le lire dans la célèbre Sagesse de Ptahhotep. Les derniers venus, comme nous autres, au XXè siècle, se croient plus évolués que leurs aînés...? Ce n'est pas si sûr.

Moïse ne distingue pas le corps et l'âme. Il ne sépare pas ce que Dieu a uni. Il s'interdit toute métaphysique. Il ne console pas par des hypothèses invérifiables, et qui le seraient toujours restées sans la Résurrection du Seigneur. Son réalisme que l'on croit primitif, adapté, comme on le dit « à un peuple enfant », évite les détours infinis des distinctions abstraites et formelles. De fait l'Hébreu, par son vocabulaire concret déçoit les occidentaux, dont les langues ont perdu le contact avec le visible et le sensible. Est-ce donc le dualisme philosophique qu'il faut rejeter, pour échapper aux « principes directeurs de ce monde »? Mais, au profit de quoi?

Nous ne pouvons pas digérer, nous autres, gréco-latins, la crudité accablante de Moïse; car il nous dit, contrairement à tous les philosophes, que la mort n'est pas naturelle pour l'homme. Il nous enseigne avec la plus grande évidence, adaptée, je le veux bien, même aux enfants, dès qu'ils ont l'âge de raison, que la mort est un châtement du péché. Horrible proposition ! Accusation intolérable ! Culpabiliser les gens ! Ajouter à l'épouvante de la mort, la terreur d'une condamnation !

Un péché !... Où est-il le péché de la femme qui a tant souffert pour enfanter et éduquer ses fils ? Le péché de l'honnête père de famille, qui a pris ses responsabilités pour donner des citoyens à l'Etat et des prêtres à l'Eglise ? Le péché du saint que l'Eglise élève sur ses autels ? Certes, que les bandits et les débauchés soient dignes de mort, c'est acceptable: quel est le droit, la législation qui ne sanctionne le crime et le délit ? Mais affirmer d'une manière absolue, générale et ontologique que la mort est le salaire du péché, non ! C'est rebutant. D'ailleurs c'est trop simple. Paul le dit cependant... Oui, mais il parle en fils d'Hébreu, il cite de mémoire. Veut-il vraiment que son lecteur le prenne au pied de la lettre ? Quel est le prêtre, présidant une sépulture, qui, dans une circonstance si douloureuse, oserait prêcher ouvertement: « Ce juste qui reçoit aujourd'hui les honneurs funèbres, ne vous y trompez pas, mes frères, subit le juste châtement du péché »

Ce prêtre a raison, face à la psychologie, à la conscience collectives. Il condamne le monde, comme il le mérite. Il accuse, mais pour sauver. Il déplaît pour susciter un réveil salutaire. Car s'il est vrai que le péché a provoqué la mort, nous serons délivrés de la mort, si nous savons ce que fut ce péché.

Malheureusement jusqu'ici une ambiguïté redoutable obscurcit la théologie chrétienne. Jamais le magistère n'a précisé exactement ce qu'il faut entendre par ce péché appelé « originel » sur lequel, selon la première page de Moïse, est tombé le poids de la sentence: « Parce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais dit: "Tu n'en mangeras pas", tu retourneras à la poussière dont tu as été tiré ».

Voilà l'enseignement fondamental de la divine Révélation mosaïque. Je ne vois pas comment la rédemption de la chair humaine puisse advenir sans qu'il soit reçu et compris. N'est-il pas évident que lorsque sera précisé et rejeté le péché qui bus perd, nous obtiendrons la justice qui nous sauve ?

oooooooooooooooooooooooo

Chapitre 5

LA PRIERE DE KEPLER

« Jusqu'ici j'ai proclamé l'oeuvre du Dieu Créateur. Il me reste maintenant à laisser la table des démonstrations pour lever vers le ciel les yeux et les mains, et, pieux et suppliant, prier le Père des lumières. A toi, qui allumes en nous le désir de la lumière de la grâce afin de nous conduire par elle à la lumière de gloire, je te rends grâces, Seigneur Créateur, qui m'as délecté par ce que tu as fait; par l'oeuvre de tes mains, l'ai exulté. Maintenant l'ai terminé l'oeuvre de ma profession, ayant employé toutes les forces du génie que tu m'as donné; j'ai manifesté la gloire de tes oeuvres aux hommes qui liront ces démonstrations; du moins dans la mesure où ma faible intelligence a pu saisir leur infinité, mon esprit a toujours été attentif à philosopher correctement. Si j'ai produit quelque chose d'indigne de tes desseins, moi, vermisseau, né et nourri dans la fange du péché, inspire-moi ce que tu veux que sachent les hommes, pour que je me corrige. Si j'ai versé dans la témérité en face de la beauté admirable de tes oeuvres, ou si j'ai cherché ma propre gloire, sois propice, doux, miséricordieux. Enfin daigne nous accorder que ces démonstrations servent au salut des âmes et n'y fassent pas obstacle. »

« Harmonices mundi » livre V

Lorsque Kepler écrit cette admirable prière, il est Mathématicien provincial à Linz. Il a dû quitter Prague, après l'abdication de Rodolphe, subissant le contre-coup des vicissitudes du siècle. Lui, protestant en terre catholique, il ne subsiste que par la protection des Jésuites : presque tous Coperniciens, ils reconnaissent la science éminente du Mathématicus, dont les démonstrations persuadent toute l'Europe savante. Les ellipses que suivent les planètes dans leur ronde autour du Soleil justifient les observations si précises de Tycho-Brahé. Ptolémée n'a plus à ajouter des épicycles sur les cercles d'Aristote, pour que Mars obéisse aux lois de la mécanique céleste. C'est bien l'Harmonie et l'Ordre qui président à l'Univers. Loin de nous la pensée que le Créateur puisse être arbitraire ou fantaisiste C'est en termes rationnels que désormais l'homme éclairé rend à Dieu l'Adoration qu'il mérite.

Cependant pour qu'advienne cette délivrance de l'intelligence humaine par la voie du raisonnement scientifique, que de chemin à parcourir, que d'obstacles, que d'équivoques, que de préjugés entassés en une montagne colossale, au-dessus des nations chrétiennes Quelle foi pourra jamais les renverser ? Un siècle avant la rédaction de cette admirable prière, Copernic sentait peser sur ses travaux son énorme masse. Malheur à celui qui tenterait de la bousculer: son châtimeut serait pire que

celui de Samson qui, pour avoir secoué le temple de l'idole, fut écrasé sous les décombres. C'est pourquoi le chanoine de Frauenburg fut si prudent, si lent, pour lancer dans le public son livre sur les Révolutions des Orbes célestes: il devinait que l'Astronomie nouvelle provoquerait sur terre d'autres révolutions, non pas paisibles et harmonieuses, mais passionnées et sanglantes. Les esprits n'étaient pas prêts à recevoir la Vérité, tout comme l'enseignait depuis bien longtemps la lettre de Lysis à Hipparque.

Kepler le sait aussi, plus que personne. Dans son pays natal trente huit sorcières, ou prétendues telles, ont été brûlées vives. Sa mère accusée du même crime, tremble sous la menace du Prévôt. Elle est soupçonnée, accusée, arrêtée, emprisonnée, pauvre femme de près de quatre-vingt ans. Johannes accourt. Il intercède. On fait semblant de l'écouter. La procédure se poursuit, elle dure quatorze mois. A la fin la malheureuse est affrontée aux instruments de torture, qui vont l'obliger à l'aveu. Elle récite le Pater, à genoux devant ses juges. « Que Dieu, dit-elle, si je suis sorcière, le montre ici même par un signe » Rien. Elle n'est donc pas sorcière. On la relâche. Mais épuisée par tant d'émotions et de craintes, elle meurt quelques semaines plus tard.

Secoué par les spasmes de la chrétienté délabrée, incendiée, sanglante, feu des bûchers, feu des armes, séditions, pirateries, guerres, conspirations et massacres, Kepler, volontairement, refuse de descendre dans la mêlée, comme refusa Copernic, comme Erasme refusa. Un mot de lui le révèle, alors qu'il est excommunié par l'Eglise Luthérienne:

« Quand la tempête fait rage, que l'Etat est menacé de naufrage, nous ne saurions rien faire de plus noble que d'ancrer nos études pacifiques dans le roc de l'éternité. » Espérait-il qu'un jour la rationalité surmonterait la passion ? Que la raison viendrait à bout du fanatisme ?

Kepler mourut sans voir cet heureux temps. Le verrons-nous ?... Il s'éteignit d'un accès de fièvre, dans une obscure auberge de Ratisbonne, au cours d'un voyage hivernal, pénible, douloureux, pour son corps fragile et maladif. Il était pauvre, mais l'Empereur d'Autriche lui devait une fortune. Il avait perdu sa première femme, plusieurs de ses enfants. Il était en quête d'un toit pour abriter les détresses de son foyer. Un combat permanent, une vigilance sans faille pour l'avènement de la Vérité dans le domaine de sa profession. Tel fut Kepler, qui ne vit jamais ce qu'il avait démontré. Il ne put sauver les instruments de Tycho, mais seulement les registres de ses observations. Il ne regarda qu'une fois les satellites de Jupiter, dans une lunette empruntée. Mais en décryptant les anagrammes de Galilée, il avait curieusement deviné les deux lunes de Mars et la tache rouge de Jupiter Nouveauté inacceptable, bien propre à faire rugir les gens d'Aristote: il avait vu des taches sur le Soleil Toutefois, s'il s'était toute sa vie délecté dans la contemplation de l'ordre des cieux, il avait expérimenté depuis sa tendre enfance, jusqu'à son lit de mort la détresse de la condition humaine. Il n'en était pas scandalisé. Il n'y voyait pas un obstacle pour croire en un Dieu sage et bon. Il tenait en effet comme un axiome aussi certain que 2

+ 2 = 4 le dogme du péché dans lequel il avait été engendré en ce monde. « moi, vermisseau, né et nourri dans la fange du péché ». Est-ce là une formule conventionnelle du milieu luthérien de ses études, qu'il répète servilement ? Cette supposition est incompatible avec la noblesse d'esprit et la grandeur d'âme d'un génie tel que Kepler. Il parle par conviction raisonnée. C'est le péché qui explique que le monde des hommes ne soit pas aussi harmonieux que celui des astres.

Il reste donc à définir scientifiquement, avec une rigueur égale à celle des chiffres, ce qu'est ce fameux péché... Kepler est mort trop tôt. Vingt ans plus tard, en collaborant avec Pascal, il aurait pu trouver. S'il avait prolongé ses jours pour rejoindre Newton méditant sur les Ecritures, il aurait découvert ce que voulait le Père des Lumières.

A vrai dire, aussitôt après la mort de Kepler l'évènement le plus grave peut-être dans l'histoire de la découverte de la Vérité, vint briser l'unité de la connaissance. Un schisme avait provoqué la rupture entre l'Eglise et la Synagogue, qui rendit inintelligible la cohérence entre l'Ancien et le Nouveau Testament. A l'orée des temps modernes, où la Terre se met en place dans l'Univers, où sa petitesse devient dérisoire face à l'immensité de ce qui existe, une cassure aussi grave interdirait-elle tout dialogue, ou presque, entre les professeurs de la science et les docteurs de la Foi ?

« Elle tourne, pourtant! »

Lorsque Descartes apprit que Galilée avait été condamné et contraint à l'abjuration, sous la menace du supplice frappant les hérétiques, il brûla le livre où il avait écrit son « Système du Monde ». Perte irréparable Est-ce la mort que craignait ce militaire de carrière ? N'est-ce pas plutôt le déshonneur ? L'Eglise gardait encore un immense prestige. Elle trônait sur le monde, elle sacrait les rois, déposait les empereurs, dispensait le savoir dans ses Ecoles et ses Universités. Elle éprouvait les maîtres, sanctionnait leur enseignement. Elle assurait l'unité des peuples par sa langue unique connue de tout honnête homme. Depuis le badaud du village qui guidait la main des jeunes enfants pour leur apprendre les lettres, jusqu'au grand inquisiteur qui pouvait inculper de délit d'hérésie et réduire en cendres même un Cardinal, même le Pape, elle s'identifiait en quelque sorte avec la Vérité.

Kepler vécut dans cette Allemagne révoltée, que Luther avait soulevée contre l'absolutisme papal, brandissant contre des abus manifestes autant qu'insensés, la hargne des anciens prophètes. Hélas ! le réformateur n'entendait rien aux mathématiques. Quand il apprit qu'un catholique polonais, chanoine de surcroît, réduisait la Terre à une bille errante, il le traita de crétin, lui opposant le fameux: «Soleil arrête-toi » crié par Josué au soir de la bataille de Gabaon. Connu pour être Copernicien dans le secret de sa conscience, Kepler fut écarté de la cléricature par ses maîtres de Tübingen, et relégué à Gratz, dans un collège obscur, comme un misérable pédagogue. Cette humilité lui rendit la liberté de s'instruire et de voyager. Le 1er janvier 1600 - date mémorable - il rencontra Tycho. L'année suivante il succéda à son

remuant collègue au poste de Mathematicus imperialis. Il eut tout son temps pour penser et écrire, plus solitaire, à la cour de Prague, qu'un moine dans son couvent.

Inversement Gaulée dans l'Italie Catholique, cachant prudemment ses opinions sur le nouveau système du monde, passant de Florence à Pise, puis à Padoue, instruisit l'Europe, l'initiant à la méthode des Sciences nouvelles, la méthode expérimentale: les faits sont des maîtres devant lesquels même l'Autorité doit s'incliner. Nobles et clercs, têtes ceintes de couronnes, de bicornes ou de tiars, s'inclinaient avec respect devant le professeur catholique dont la renommée, en moins de vingt ans, recouvrit toutes les terres, de la Vistule à l'Ebre, de la Bretagne au Bosphore.

1609: invention de la lunette. Gaulée la met en station sur le Campanile de Venise. L'instrument permet de discerner un homme à quatre lieues, et le mât des navires à l'horizon de l'Adriatique C'est un triomphe. Sur la place Saint Marc une ruée de foule ovationne pendant trois jours le génial inventeur. Mais lui, flatté, mais volontairement dédaigneux de son triomphe, tourne vers le ciel son précieux objectif. Il peut y voir, avec des centaines d'autres témoins, le système de Copernic en action, la nouvelle mécanique céleste. Jupiter est entouré de « lunettes » qui révolutionnent autour de lui selon les thèses de Copernic ! Vénus montre des phases: elle gravite donc autour du Soleil, tout comme la Terre. Son globe connaît alternativement des nuits et des jours. A la hâte, dans un enthousiasme débordant, Galilée griffonne un fascicule de trente pages « Sidereus nuntius » « Le message céleste ». Il le lance sur l'Europe. Kepler exulte. Tous les coperniciens tressaillent de joie. L'Univers, tel qu'il est, tel qu'il se montre, va renverser la philosophie d'Aristote, la dernière des idoles de l'antiquité, sur laquelle s'appuie encore la scholastique ecclésiastique et l'absolutisme théologal.

1610 Henri IV tombe sous le poignard de Ravallac. Qui lui succède ? Catherine de Médicis. Florence s'assoit sur le trône de France.

Galilée saisit aux cheveux une occasion providentielle: depuis la cour des Médicis il enseignera toute l'Europe. Finis les pénibles exposés scolaires devant les étudiants de Padoue ! Parmi ses anciens élèves plusieurs, à Rome, ont revêtu la pourpre, dont un certain Barberini assez remarquable pour coiffer un jour la Tiare. Il est Copernicien, comme beaucoup de Jésuites du Collège Romain. Certes les Dominicains, farouchement thomistes, s'accrochent désespérément à Ptolémée, aux sphères, aux épicycles, à l'immutabilité des fixes, à la Terre immobile au centre du monde, érigée par l'incarnation du Verbe à la hauteur d'une gloire suréminente, outragée par un certain Giordano Bruno, qui, voici une douzaine d'années, avait purgé son blasphème dans ses cendres chaudes. Gaulée sait cela. Il se rappelle aussi du supplice de Savonarole que lui racontait son père, lorsque, le tenant par la main, il arpentait avec son jeune fils la grande place de Florence. Le moine politique avait nargué le Pape Alexandre VI, contesté sa théocratie absolue, fustigé ses vices, et fondé une République chrétienne.

Champion d'une libération qu'apporte la science expérimentale sur les interprétations étroitement littérales de l'Écriture, Galilée ose écrire sur un sujet strictement réservé aux théologiens. Ce n'est qu'une lettre, adressée à la grande Duchesse Christine de Lorraine qui hésitait encore à cause de Josué, pour s'engager à fond du côté de Copernic. Certains Dominicains jaloux des « Viri Galilei » qui regardent vers le ciel, portent à l'inquisition les audaces de l'inventeur de la lunette. Copernic est condamné. Heureusement pour lui, il est mort depuis longtemps. La discussion s'enflamme à Rome, en personne que Galilée vient assiéger. Bellarmin, de qui tout dépend, a consulté les Jésuites du collège romain: « Est-il vrai que l'on voit dans cette lunette les phases de Vénus et les lunes de Jupiter ? » - « Oui ». Alors le Cardinal responsable de la Foi, souverainement intelligent, fait observer à Galilée, dans une lettre remplie de sagesse, qu'il n'a pas encore apporté la preuve expérimentale de la rotation de la Terre sur elle-même. « il faut attendre, lui dit-il, chercher encore. Prenez patience, jusqu'à ce que les passions s'éteignent et que les esprits puissent juger lucidement. » Or Galilée avait longuement observé les oscillations synchrones des lustres qui pendaient à la voûte... Il avait sous les yeux la preuve que la Terre tournait sur elle-même ...

Cette prudence, pour un temps, apaisa Galilée. Il employa ses heures à la minutieuse rédaction de son «Il Saggiatore» vocable traduit par «L'expérimentateur». Le pape eut l'heureuse idée de mourir et remplacé par Barberini. Quelle aubaine ! Bellarmin qui, en secret, protégeait Galilée, mourut aussi. Quelle perte ! « Il Saggiatore » parut; Urbain VIII s'en délecta. Galilée revint à Rome: Copernic allait être réhabilité, et son système reconnu vrai: l'Église allait canoniser la vérité astronomique et les nouvelles méthodes de la Science...

Un instant, on le crut. Mais Galilée, par son caractère ironique et sa polémique agressive, avait, hélas ! outragé trop de monde. Urbain VIII n'était plus le Barberini, qui, naguère, se fiait plus aux mathématiques qu'aux syllogismes de Saint Thomas. Pape, les opportunités diplomatiques l'emportaient, pour le gouvernement de l'Église, sur les évidences scientifiques. Le roi d'Espagne très catholique était tout puissant sur le Grand Inquisiteur. Galilée sentit le vent tourner. Il aurait dû fuir et se taire, selon l'avis de feu Bellarmin. Il s'obstina; se rendit importun. Les portes se fermèrent à son nez.

De retour à Florence, soutenu par une rage secrète qui stimulait son intelligence, il prit tout son temps pour écrire son irréfutable vengeance : « Le Dialogue entre les deux grands Systèmes du Monde ». Aussitôt rédigé l'ouvrage obtint, plus par faveur que par conviction, deux « Imprimatur », l'un à Rome, l'autre à Florence. Il sortit des presses et prit son vol. Les Dominicains, plus attachés à leur philosophie scholastique qu'à la nature des choses, épiaient tous les oiseaux de mauvais augure. Ils attrapèrent celui de Galilée dans leurs filets. Ils y sentirent l'Hérésie à plein nez. On fit croire au Pape que l'illustre professeur s'était moqué de son ancien élève. Urbain le crut. Il laissa les procureurs faire leur travail de taupes. Une fosse se creusait sous les pas du vieillard florentin, dont la santé déclinait sous la

rudesse d'un hiver rigoureux. Convoqué au Tribunal de l'inquisition il tardait à s'y rendre. Au printemps de 1633 il entreprit le voyage de Rome. Il comparut. Ses juges avaient été sélectionnés: aristotéliens de vieille souche, obstinément aveugles, accusant la lunette d'être un talisman diabolique, ensorcelé. Une tragi-comédie voulait, sous peine de mort, acculer Galilée à la rétractation de toute sa vie... Il crut rêver. Devant quels « pygmées mentaux » devait-il fléchir le genou ? Hélas, ces hommes de paille tenaient la sentence et la torche. Galilée répondit par une plaisanterie géniale, empreinte de gravité solennelle, pour dire qu'il n'avait pas voulu dire ce qu'il avait dit et qu'il avait voulu dire ce qu'il n'avait pas dit. On eut peur du ridicule. On craignit surtout de brûler celui que toute l'Europe avait adoré. Personne ne sut si le coupable s'était ou non rétracté. On lui imposa de lire une abjuration rédigée dans les formes d'un latin juridique et emphatique, qui l'humiliait, certes, mais lui laissait la vie sauve, avec l'obligation de réciter chaque jour les psaumes de la pénitence, ce qu'un bon moine ou une religieuse dévouée pourrait accomplir en son nom.

Galilée vécut encore neuf ans après ce 22 Juin 1633. Il rédigea son *Traité des Sciences Nouvelles*. Son « Dialogue », quoique interdit et voué au feu, se répandit comme une traînée de poudre, en italien et en latin, dans toute l'Europe, aussi bien en terre catholique que dans les Allemagnes protestantes. Personne ne se souvient aujourd'hui des juges de Galilée... Mais l'intelligence humaine est pour toujours marquée de son empreinte. Eût-il suivi le conseil de Bellarmin, Galilée aurait apporté la preuve expérimentale: car il l'avait, il l'avait depuis l'âge de 17 ans, dans le pendule. Il voulait que les marées fussent la conséquence de la rotation de la Terre... Etait-ce faux ? Il ne pouvait lui-même donner un assentiment à ses propres arguments. Mais les courants marins, oui, que les grands navigateurs connaissaient déjà, fournissaient la preuve cherchée. Il aurait fallu réfléchir davantage...

La branche coupée...

L'humiliation de Galilée a disqualifié l'Eglise. Providentiellement, elle trouvait dans la pensée de cet homme, l'occasion unique de regagner tout le terrain perdu depuis l'immolation de Jean Hus trahi devant le Concile de Constance comme un agneau au milieu des loups, brûlé vif en priant pour ses bourreaux (1415); depuis le bûcher de Savonarole,(1498); la révolte de Luther contre les Indulgences destinées à la construction de la basilique Saint Pierre, son commentaire de l'Epître aux Romains qui relègue dans un rêve utopique la rédemption concrète de la nature déchue; « Wittenberg pire que Sodome »; Les Allemagnes aux abois entre le fer des hérétiques et les flammes des catholiques; l'Espagne étranglée entre Mahomet et le grand Inquisiteur; le retour des cultes païens renforcés par les presses à imprimer; les manuscrits de tous poils exhumés des vieux greniers... Ah si l'Eglise avait alors canonisé la Vérité rationnelle des Sciences Nouvelles !...

Ignace de Loyola, revient de Manrèse, il coupe un arabe en deux d'un seul coup d'épée, et chevauche jusqu'à Paris, auprès de Notre Dame et de la Vieille Sorbonne. Il

y fonde sa compagnie de lutteurs intrépides au service du Pape et de la Mère Eglise. Paul III réunit le Concile de Trente. Calvin triomphe à Genève. Son Institution Chrétienne s'infiltré partout. Marie Tudor échoue, sa réforme catholique s'effondre devant l'Eglise nationale de Londres. Les deux rois très chrétiens Charles Quint et François 1er se font une guerre stupide et fastueuse. Les Musulmans écument la Méditerranée, depuis Constantinople devenue leur capitale. La rançon des otages chrétiens remplit leurs trésors de tout l'or du monde... comme au temps de Saint Louis. Ils menacent le Danube. Le Pape Marcel meurt avant son couronnement. Paul IV, le terrible arme l'inquisition romaine. Il fait barbouiller de bleu et de rouge les nudités de la Sixtine. Michel Ange en mourra de chagrin. Paul IV meurt bien avant lui, haï de tous. Sa sépulture tourne au carnaval d'allégresse. Le Calvinisme ronge les Pays-Bas et infeste la Hongrie. Calvin s'éteint dans le désespoir, à 47 ans, avouant: « Je ne suis qu'un étudiant ! » Genève, libérée, tressaille de joie. En France s'allument comme un feu de poudre, les guerres de religion après l'échec du colloque de Poissy et l'attentat de Vassy. Les cloches nocturnes sonnent le glas, ou l'appel aux armes... Qui peut savoir ? Qui faut-il pleurer ? Qui faut-il tuer ? Quel parti prendre ? Qui a raison ? La Bible ou l'Eglise ? Le Baron des Abrets passe de l'une à l'autre, tantôt traqué, tantôt justicier. Il transforme son château en souricière. Lesdiguières dévaste le Dauphiné, tantôt pour le Duc de Savoie, tantôt contre lui. Sainte Thérèse fonde le Carmel sur les fondements ascétiques des Pères, oubliés depuis tant de siècles. Il faut que l'immolation des vierges apaise le courroux du Ciel ! Saint Jean de la Croix, suspect d'hérésie est emprisonné dans sa cellule. Il s'enfuit par la fenêtre, au bout d'une ficelle. Philippe de Néri se déguise en saltimbanque pour faire entendre l'Evangile. Son rire désarme les soldats du Pape. Pie IV reprend le Concile de Trente et le termine. Trois cardinaux véreux sont emprisonnés, proscrits, puis pendus haut et court, place Saint Pierre. Malgré les décrets limpides et les anathèmes impitoyables de ce sublime Concile, les protestants ne reviennent pas à l'unité de la foi. Déjà ils doivent se raidir contre eux-mêmes, avec armes et bûchers, pour extirper du sein de leur Eglise mort-née des faux prophètes vraiment fous, comme les anabaptistes de Munster. Mélanchton meurt de chagrin face à la division des réformés...

Etait-il si bon que Luther traite Copernic « d'imbécile » ? Que l'on condamne Galilée pour ne pas déplaire aux Protestants, coperniciens depuis la mise à l'index du « De Revolutionibus » ? Les Turcs ont envahi les Balkans. Leurs rames éclaboussent la méditerranée. Pie V, l'ascète, le rigoriste, l'irréprochable, le saint, donne l'exemple universel de la stricte vertu depuis les hauteurs du Vatican et les rubis de la tiare. Ses galères engloutissent les Musulmans à Lépante. Il meurt de gloire l'année suivante. La « raison », confondue avec l'incrédulité, erre en exil, de ville en ville, sous les déguisements de Giordano Bruno, ex-dominicain assis entre deux chaises: la science qu'il a mal digérée et la foi qu'il confond avec la scholastique. Réfugié à Venise il est trahi par son hôte, livré au Saint Office, traîné à Rome. Il y subit un interrogatoire de sept ans. Il persiste à faire de l'astronomie nouvelle un argument contre les dogmes. On le brûle. 1600, l'année même où Kepler rencontrait Tycho... Quatre ans auparavant Descartes naissait à la Haye, petite bourgade de Touraine.

La chrétienté divisée, et broyée comme par les douleurs d'un enfantement, ne devait jamais retrouver l'unité de la foi, ni, par conséquent celle du savoir. Quel monde bâtard, hébété, frivole, va donc sortir de son ventre ouvert ? Durer avait-il, au début du siècle, gravé prophétiquement la détresse de ces temps-là, sous les traits de sa « Mélancolie », de son « Chevalier » poussé par le diable vers le sablier inexorable de la mort ?

« Je pense... donc je suis... »

Lassé de ses longues marches parmi les ruines encore fumantes des guerres de religion, Descartes, soldat de carrière, pacifiste dans l'âme, se recueille un soir d'hiver auprès d'un brasero, dans une hutte abandonnée. Que fait-il? Rien. Que retient-il de ses immenses lectures, aussi larges que ses voyages? Rien. Tant de penseurs, de politiques, de prédicants, de philosophes, n'ont cessé de parler pour ne rien dire, d'écrire pour se contredire mutuellement, qu'il ne reste plus aucun fondement pour l'intelligence en quête du vrai. L'Eglise ? Laquelle ? Les facultés de théologie ? Lesquelles ? Tübingen ? Wittenberg ? Padoue ? Saragosse ? Paris ? Copernic est logique, Galilée plus encore, n'est-il pas également logique le thomisme qui les rejette? « Toute absurdité concevable a été enseignée par quelque grand philosophe... » Faut-il douter de tout, même devant la splendeur des cathédrales, comme Socrate devant les Propylées ? Qui trouvera le roc stable sous l'océan des opinions mouvantes et contradictoires ? Où sinon en soi-même ? Lorsque la pensée ne s'accroche plus à rien, elle est là, consciente d'elle-même, seule réalité indiscutable. Que les sceptiques disent que les sens nous trompent sur l'existence des choses: la pensée pure ne trompe pas. « Je pense, donc je suis... » Voilà le point de départ, le fondement certain, sur lequel la déduction prudente peut commencer son cheminement vers la vérité.

Remontant de la perception intellectuelle de sa propre existence, Descartes élabore son « Discours de la Méthode », et ses « Méditations métaphysiques ». Son argument pour être certain de l'Existence de Dieu ressemble fort à celui de Saint Anselme le Docteur de la volonté rationnelle: « Je n'existe pas par moi-même, le Souverain Bien qui possède toutes les perfections m'a créé, et sans se tromper ni me tromper. » La conclusion, certes, n'est pas nouvelle; elle rejoint celle de tous les Sages. La Divine Providence est sûre. Dieu, intelligent comme il l'est, s'est exprimé: rationnellement, rien ne s'oppose à la Révélation. Tout homme qui philosophe avec probité intellectuelle aboutit à ces évidences. Descartes, toutefois, se refuse à recevoir comme un argument d'autorité cette unanimité des penseurs, depuis Socrate et Pythagore. Il ne trouve qu'en lui-même la preuve qu'il y a une vérité, il reste à l'exploiter par une marche prudente, si lente qu'il soit nécessaire. Il ne veut pas, sur l'heure, s'engager sur le terrain trop délicat de la Révélation, comme le fit imprudemment Gaulée. Il lui suffira - et ce travail est déjà trop grand pour un seul homme - de chercher la Vérité dans le domaine des mathématiques et des sciences de la nature. L'algèbre joint à la géométrie, l'optique expliquant la lumière, et le système

du monde, s'appuyant sur Copernic, Kepler et Galilée... Hélas, nous le savons, le Système du monde, fut brûlé lorsque Galilée fut sur le point de l'être !

La chrétienté fut-elle sauvée par Descartes ? Hélas non ! Cette entreprise était au-dessus de ses forces, mais non pas en dehors de ses perspectives. De fait, la hiérarchie catholique avait en Descartes une autre occasion, qu'elle n'a pas saisie. Après la mort d'Urbain VIII, savant et éclairé, les Papes furent surtout des sacristains, occupés de leurs cierges et de leurs encensoirs. Les Evêques des hommes du monde, soucieux de leurs fastes et de leur autorité temporelle, hormis quelques nobles exceptions, Saint Charles, Saint François de Sales... La milice ardente des Jésuites cultivés qui déjà prenaient en mains l'instruction de toute l'Europe, modérés par la prudence légendaire de Bellarmin, trépignait dans l'attente d'un Décret Pontifical qui ouvre la voie aux Sciences nouvelles ! Imaginons en effet que l'on ait canonisé Copernic, porté Galilée sur les autels, comme martyr de la vérité expérimentale, héros de la vertu intellectuelle, tout comme on a canonisé les héros de la vertu morale. Imaginons une bulle du Pape à la louange de Kepler, pour son *Astronomia Nova*, approuvant l'héliocentrisme, les bases de la Mécanique céleste. Rêvons d'un décret pontifical approuvant le Discours de la Méthode, et le recommandant aux chercheurs expérimentés. Un chapeau de Cardinal sur la tête du Père Clavius, en récompense de ses longues et pénibles, mais fructueuses observations !...

Le Cardinal Schoenberg avait vivement encouragé Copernic, par une lettre demeurée célèbre. Trop tôt? Pie XII multipliera ses exhortations aux savants de toute la planète. Trop tard ! Pendant trois siècles l'Eglise s'est figée et emmurée dans les rites sclérosés. Au moment voulu, aucune autorité ne sanctionna la valeur de la raison humaine dans la recherche de la vérité.... Etait-ce nécessaire? Non pas pour les savants, mais pour les étudiants et l'ensemble du peuple qui, ne pouvant juger par lui-même, doit nécessairement se fier à ses pasteurs. Que dis-je ? Serait-il du ressort de l'Eglise de se prononcer sur un théorème de mathématiques ? Absolument, car la certitude qui découle d'un raisonnement honnête est tout aussi respectable que celle qui s'appuie sur la parole de Dieu. Dieu s'est exprimé d'abord par son ouvrage avant de faire entendre sa voix. D'ailleurs les principes d'Euclide, de Thalès, de Pythagore, furent inlassablement rabâchés dans tes écoles et les facultés de l'Eglise.

De Pascal à d'Alembert...

Le premier mourut comme un saint. Le second se suicida plutôt que de tomber aux mains des Jacobins.. Le siècle des lumières s'écroulait dans l'absurdité. Des penseurs profondément chrétiens ont inventé le calcul intégral, fondé les bases de la chimie et de l'électricité, disserté sur la variété des plantes et des animaux. De Blaise Pascal et l'abbé Mariotte, jusqu'au Duc de Lavoisier, en passant par ce maître universel que fut Leibnitz, l'essor de la pensée scientifique reste soutenu par un enthousiasme admiratif de l'ouvrage du Créateur. Ainsi Newton, lecteur assidu de la Bible, mystique, retiré dans sa chambre comme un moine dans sa cellule, irréprochable, humble dans la gloire, scrupuleux dans son devoir, calcule en 1687,

l'aplatissement de la terre, en le déduisant de la loi universelle de la Gravitation. Les lois de Kepler s'unifient par un principe unique. Aujourd'hui, ce même principe explique l'évolution des Etoiles. Sur lui s'édifient les hypothèses les plus audacieuses sur l'avenir de l'Univers....

L'Esprit-Saint était-il à l'ouvrage en ces grands hommes ? Sans aucun doute. Ils n'ont pas livré leurs confidences sur leur piété intime. Ils étaient trop discrets, trop respectueux de la conscience de leur prochain, trop blessés au fond d'eux-mêmes par les divisions de l'Eglise, trop prudents pour se risquer sur le terrain des disputes théologiques. Pascal a laissé dans ses papiers posthumes le cheminement de son âme vers le Mystère de Jésus. Il a expérimenté, dans une extase étonnante, la Présence du Verbe Incarné non seulement comme Maître de vérité, mais comme le Rédempteur crucifié par la folie sacrilège des hommes. C'est alors qu'il délaissa, lui aussi « la table des démonstrations » pour s'attaquer au vrai problème celui de la destinée de l'homme. Il mourut trop tôt: il prenait des notes hâtives, en vue de son « Apologie de ta Religion chrétienne ». Il sentait l'impérieux besoin de convaincre d'erreur les libertins, d'humilier devant la Sainteté de Dieu l'orgueil intellectuel d'une gloire charnelle et d'une raison tournant à vide. Seul le vieux dogme du péché originel expliquait la détresse et les misères de l'humanité. Qui l'appellerait à la pénitence exacte? Encore fallait-il préciser la nature de ce « péché »? Etait-il dans « les passions de l'amour », ou dans quelque dérèglement de ces passions ? Fallait-il donner raison à Port Royal, qui s'appuyait tellement sur le pessimisme de Saint Augustin, comme l'affirmaient aussi les Luthériens?... Fallait-il excuser les Jésuites de leurs compromissions avec ce monde, pour mieux y travailler à la plus grande gloire de Dieu ? Ou faire le discernement exact entre ce que l'Eglise enseigne et ce que font les gens d'Eglise ? Jusqu'où devrait s'avancer la critique de l'histoire pour y saisir les Jugements de la Divine Providence ? Toutes ces questions demeurent sans réponse depuis que Pascal osait les soulever, bien avant les ricanements de Voltaire et les rêves hallucinatoires de Rousseau.

La Science proprement dite, celle de la nature extérieure à l'homme, s'en est tenue à la prudence de Descartes, qui n'a pas voulu appliquer les règles de sa Méthode au contenu de la divine Révélation.

Il aurait fallu, dès ce moment, en préciser le sens exact, en écarter les déviations morales, sociales, politiques... La tentative de Pascal, stoppée par sa mort, est restée sans lendemain. Lorsque, bien plus tard, Charcot, Freud... tenteront une analyse scientifique de la psychologie humaine, la foi presque oubliée, ne leur sera d'aucun secours. Il ne suffit pas en effet, de découvrir le sentiment de culpabilité comme une « constante universelle », il faut dénoncer la faute qui l'explique. Nul ne pourra, nul n'osera remettre la créature humaine devant les lois que lui a imposées son Créateur. Elle restera, comme elle l'était pour Socrate, comme elle l'est aujourd'hui, une énigme insupportable et indéchiffrable.

«...Inspire-moi ce que tu veux que sachent les hommes... »

«...pour que je me corrige ». Prière émouvante ! Kepler était tout disposé à se corriger, mais dans quel sens ? Il avait conscience d'un handicap accablant: «né et nourri dans la fange du péché. » Echo du prophète Isaïe, lorsqu'il fut terrassé par la vision de la sainteté de Dieu :

« Hélas, je suis perdu, car j'ai vu le Seigneur, moi qui suis un homme aux lèvres souillées, et qui habite au milieu d'un peuple aux lèvres souillées.. »

Comment se laver de cette souillure? L'ange a répondu au désarroi du prophète: il a purifié ses lèvres avec un charbon ardent pris sur l'autel, pour qu'il puisse se tenir debout devant Dieu et devant les hommes. Kepler a-t-il reçu par inspiration divine ce surcroît de connaissance qu'il n'a point trouvée sur la table de ses démonstrations ?

A vrai dire, que d'hommes sincères avant lui, après lui, ont poussé vers le ciel une pareille supplication : « Fais-moi connaître ce que je dois savoir... » Il serait fort étrange, si Dieu est Dieu, s'il est sage et bon, qu'il soit resté sourd à ce concert unanime de voix suppliantes ! L'Evangile de Saint Thomas nous rapporte dans un logion célèbre que les disciples de Jésus l'interrogeaient disant: « Quand le monde nouveau viendra-t-il ? Quand donc viendra-t-il le repos de ceux qui sont morts? » Et Jésus leur dit: « Ce que vous attendez est venu, mais vous ne l'avez pas connu ». Kepler avait sous la main, quinze siècles après l'Evangile, ce qu'il voulait savoir. Mais tout comme les contemporains du Seigneur, il ne l'a pas connu.

Le remède, c'est l'Evangile. S'il n'a pas guéri le malade, cela ne prouve pas que le remède soit mauvais: faut-il savoir le prendre, ou vouloir le recevoir..., ou alors la démonstration de l'Evangile est-elle trop brûlante, trop dure pour nos faibles forces ? La Révélation divine nous est entièrement donnée, sommes-nous capables de la comprendre ? Si nous la comprenons, sommes-nous suffisamment dociles pour la recevoir sans scandale ? « Inspire-moi ce que tu veux que sachent les hommes, pour que je me corrige... » Les hommes vont-ils volontiers se corriger lorsqu'on leur dévoile ouvertement ce qu'ils doivent savoir ?

A vrai dire, l'expérience, disons, l'expérimentation humaine, qui s'étend sur toute l'histoire, nous fait constater l'échec, à savoir la morbidité et la mortalité de la chair. Il y a donc une erreur, erreur de jugement, erreur de comportement. C'est ce que Paul exprime par sa formule lapidaire : « Les fils de la désobéissance ». C'est ainsi qu'il désigne le genre humain. Où donc se situe cette désobéissance ? Quelle est la loi qui fut transgressée, qui l'est encore ? Voilà précisément la question logique que tous les hommes de science doivent poser. Jusqu'à ce jour, la médecine assure à ceux qu'elle guérit une survie de quelques années, parfois moins... On a découvert les microbes, les toxines, les anticorps, les antigènes, les virus, et leurs vaccins. La liste en est si longue qu'elle dépasse les capacités d'une mémoire ordinaire. Des virus nouveaux apparaissent, résistants aux antibiotiques. Il faut en trouver d'autres, comme il faut trouver de nouveaux pesticides contre les insectes ravageurs... Combat déprimant, impossible, dont l'issue semble infiniment lointaine, alors que, du temps de Pasteur, on a cru à l'imminence de la victoire. Si les microbes ou les virus sont une condition de la maladie, peut-être n'en sont-ils pas la cause. Il faut revenir à des

distinctions dignes d'Aristote... La chair humaine, serait-elle, ô scandale, le milieu privilégié de la corruption ? Pourquoi ? Depuis quand ? Par quel processus ? Par quel comportement ? Que faut-il donc « savoir » pour changer cet ordre des choses, ou plutôt ce désordre de la biologie humaine ? Qui nous le dira ? Qui présentera, enfin, la manifestation d'une vie incorruptible, qu'aucune putréfaction ne peut atteindre, qu'aucun microbe ne peut entamer, qu'aucun virus ne peut abatre ? Cette réussite, qui serait la preuve expérimentale de la Vérité, est-elle possible ? A-t-elle existé ? Avons-nous des indications, des preuves historiques ? Si le mot « Salut » a un sens, il ne peut être que celui-là... Mais alors dans quelle attitude faut-il se mettre pour le recevoir ? Que de malades ont crié dans leur détresse : « Mais qu'ai-je fait au Bon Dieu ? » C'est la plainte de Job, qui oppose son innocence à la condamnation que portent sur lui les théologiens. Aucun d'entre eux, - car ils ne se réfèrent pas à Moïse, - ne trouve la cause du mal. Job non plus. Mais il finit par admettre qu'en lui Dieu voit une faute dont il n'a pas conscience. C'est alors qu'il est guéri et qu'il se trouve à nouveau comblé de bénédictions.

L'erreur a produit la mort. La vérité engendra la vie.

oooooooooooooooooooooooo

Chapitre 6

« CONTES DE FEES POUR GRANDES PERSONNES....»

« Viendra en effet un temps où l'on ne supportera plus la doctrine salubre, mais selon leurs propres convoitises, ils accumuleront des maîtres; ils auront l'ouïe énervée et la détourneront de la Vérité pour la tourner vers des mythes. »

2 Tim. 4 /3-4

« Contes de fées... » De quoi s'agit-il ? C'est vous, monsieur Jean Rostand, qui disqualifiez ainsi le transformisme ?

- Hélas, me répond cet auguste chercheur. Le transformisme était la seule hypothèse scientifique que nous avons depuis Darwin pour expliquer l'apparition des espèces vivantes, si nombreuses, si différenciées, mais si semblables par les lois générales de la cellule vivante. J'ai moi-même travaillé avec un acharnement démentiel. J'ai sacrifié mon existence terrestre, usé mes forces, dans le confinement de mon laboratoire, pour détecter la mutation nécessaire, indispensable, sur laquelle reposait une énorme pyramide de suppositions... Rien ! Toute une vie perdue.... Tout le monde le sait. Je l'ai reconnu publiquement. J'ai avoué mon échec l'Evolution n'est pas soutenable comme thèse scientifique.

- C'est pourquoi, cher Monsieur Rostand, vous l'avez qualifiée de «Conte de fées»?

- Mais non, mais non, vous n'y entendez rien ! Ce n'est pas le transformisme que j'appelle «Conte de fées». Ce sont les ouvrages de Teilhard. Ce mot est monté sur mes lèvres après la lecture du «Phénomène humain». A vrai dire, ce livre n'a pas l'intérêt d'un conte de fées ! Il est mortellement ennuyeux. Texte indigeste. Vocabulaire indécis. Un fleuve de considérations sur « la matière et l'esprit »... qui déborde à la fois sur la science et sur la religion, pour les noyer l'une et l'autre.

- Oh!... Le Père Teilhard ! Vous offensez sa mémoire ! Savez-vous qu'il a gagné la faveur du monde catholique ? L'Eglise le vénère comme un saint, ou presque. Il a réconcilié la science avec l'idée de création : c'était là son intention.

- L'enfer, vous le dites, est pavé de ces bonnes intentions. Mais s'il y a un ciel, on y entre par la probité intellectuelle.

- Quoi ?... Oseriez-vous insinuer que le Père Teilhard...?

- On peut hésiter sur les conclusions hâtives qu'il a tirées de ses cailloux ramassés sur les déserts de Chine... Sur la découverte du prétendu « Sinanthrope »...

Catéchisme de l'année 2250....

S'il existe encore des catéchismes en cette année-là, on y trouvera une leçon sur les Hérésies :

« - Et pendant le vingtième siècle, y eut-il encore des Hérésies?

- Oui, Il y en eut trois principales: l'Evolution, la Relativité, et l'Idéalisme philosophique.

- Qu'appellez-vous Evolution?

- Cette erreur qui submergea l'intelligence humaine, comporte deux degrés, l'Evolution des espèces vivantes, et les origines simiesques de l'homme.

- Qu'entendez-vous par : "Evolution des espèces vivantes"?

- Ces mots signifient que par les seuls processus physico-chimiques de la cellule, les animaux supérieurs sont issus des animaux inférieurs.

- Qu'entendez-vous par les origines simiesques de l'homme?

- Ces mots signifient que l'homme est apparu par hasard dans une lignée de primates.

- Pourquoi dites-vous que la théorie de l'Evolution est une hérésie?

- Parce qu'elle est contraire à l'enseignement de Moïse, qui a parlé au Nom de Dieu notre Créateur.

- Montrez cette contrariété.

- En ce qui concerne les espèces vivantes, il est écrit: "Dieu créa les plantes et les animaux selon leurs espèces". Pour l'homme il est écrit qu'il le fit directement de la glaise du sol, en pétrissant son corps, en lui donnant un souffle de vie, et en l'établissant selon son image et sa ressemblance au-dessus de tous les animaux. Dès le principe, "Adam était Fils de Dieu".

- La fixité des espèces est-elle scientifiquement démontrée?

- Oui, en raison de la barrière et de la programmation chromosomiques qui interdisent toute mutation qui ne soit pas mortelle ou dégradante. -

- Vous pensez donc que les espèces étaient parfaites dès leur création directe par Dieu?

- Oui, puisque Dieu ne peut se tromper: son ouvrage est parfait dès l'origine.»

Arrêtons ici la lecture de ce catéchisme des temps futurs, qui brillera par la clarté d'un discernement intellectuel qui fait cruellement défaut à la catéchèse de notre temps. Admettons qu'en l'année 2250 il existe encore des paroisses et de bons curés pour y enseigner la foi. Ils auront perdu le souvenir de l'ignorance où nous gémissons aujourd'hui.

Les origines des erreurs qui nous étouffent seront oubliées. En effet, nous sommes assiégés, harcelés, étouffés par l'Evolution. C'est une peste, un gaz asphyxiant répandu dans les universités, les facultés, les lycées, les collèges, les écoles maternelles, les sacristies, les noviciats, les séminaires. Il tombe de la chaire. Il s'échappe des écrans de télévision. Il est exhalé par les speakers des radios publiques et privées. Les maîtres le distillent dans leurs cours. Le pape en souille la blancheur

de sa robe... Les Evêques le respirent en leurs synodes. Qui ne dit aujourd'hui que la Genèse n'est qu'une légende adaptée à un peuple primitif ? Le Paradis Terrestre un mythe, avec le serpent et sa pomme, les pagnes de feuilles, les épines et les chardons, et la poussière de la mort ? Moïse a fait autrefois un Dieu, pour libérer un peuple d'esclaves; de même aujourd'hui, faisons un Dieu, un Christ, un Evangile pour libérer les gens de notre temps de la Société qui les corrompt. «Exercens laborem»... «Sollicitudo rei socialis...».

L'Origine du mythe...

Le mythe ou le rêve ? Qui a rêvé le premier ?... Lakanal ?... Geoffroy saint Hilaire ? ...Lamark ?... Cuvier ?... Ou simplement Rousseau ?...

L'Evolution est contemporaine de la Révolution. Le chef royal de Louis XVI roula sous le couperet de la guillotine, et l'Ancien Régime s'effondra. Bouleversement politique et social, mais surtout renversement des valeurs et des idées tenues jusque-là pour l'expression de la vérité. Un seul Dieu Créateur et Providence des choses visibles et invisibles: comme il l'avait fort bien expliqué lui-même par la bouche de Moïse. Ce Dieu Créateur est aussi Législateur: le roi son intendant pour les affaires temporelles, le Pape son vicaire pour les spirituelles. Quoi de plus simple ? Quoi de plus pratique pour que la société chrétienne offre à tout homme l'ordre le plus adéquat pour se sanctifier, s'instruire et développer ses talents? Dans cette chrétienté vénérable, 18 fois séculaire, que de travaux accomplis ! Que de problèmes résolus ! Que de Mystères expliqués ! Dans le domaine de la botanique et de la zoologie, que de dénombremets, de descriptions, de classifications ! Registres, mémoires, traités confluèrent vers l'Encyclopédie, alors que le Jardin du Roi s'était enrichi d'innombrables variétés. En deux siècles les navigateurs au long cours, avaient apporté des graines, des pousses, des boutures, ramassées sur les rivages lointains des Indes, de Chine, du Nouveau Monde. Dieu avait créé beaucoup plus d'espèces que ne le pensait Moïse, et plus d'animaux qu'Adam en avait nommés au Paradis Terrestre. Jusqu'où irait-on dans cette admiration éperdue pour son ouvrage si vaste, si varié?

- Citoyens, puisque Capet est mort, je propose que l'on fasse du jardin du Roi un museum d'histoire naturelle !

- Bravo !...

-Il sera dirigé par des hommes nouveaux, libérés de la superstition !

- Bravo !

-Je propose les citoyens Lakanal et Geoffroy-saint-Hilaire comme titulaires des chaires de zoologie et de botanique.

- Bravo !

...

Ainsi dialoguaient les Conventionnels pour mettre sur pied, avec le Calendrier Républicain, les structures qui devaient débarrasser du catéchisme les rejetons du peuple souverain. Lakanal, dont le nom figure encore ici et là, aux angles des rues et

aux frontons des lycées, établit les trois échelons de l'enseignement universitaire. Aucune mention ne serait faite désormais des notions de Créateur, de Religion, de Dieu, de ses commandements, de ses droits. L'Esprit Saint, auteur des plus anciennes écritures, exclu du programme. La déesse Raison figurée par une prostituée juchée toute nue sur l'autel de Notre Dame, recevait d'hommes aussi sérieux que Le Gendre ou d'Alembert, le culte que présidait Talleyrand. En s'adorant elle-même, la raison déraisonnait au point de perdre le sens de la dépendance de la Créature à l'égard de son Créateur. Sous le masque de la liberté, l'homme s'affranchissait de l'Ordre Divin. La nature devait, elle aussi, se suffire à elle-même.

- Oui, mais..., le texte de Moïse est dans toutes les mémoires Tous les citoyens ont appris que les plantes et les animaux furent créés selon leurs espèces.

- Ils ne le seront plus désormais. Nous ferons la politique, la médecine, l'enseignement, la religion d'une manière toute nouvelle!

- On ne peut nier les espèces des plantes et des animaux!

- On affirmera que la nature les a produites progressivement les unes des autres.

...

Et l'homme? Sur ce point, Rousseau, dont les Révolutionnaires lisaient en pleurant d'émotion l'Emile et le Contrat Social, avait tout imaginé. Quoi de plus vrai que le rêve élaboré par son génie? Ah ! ces temps idylliques, antérieurs à toute écriture, toute culture, toute civilité !

Nulle inégalité n'avait alors corrompu l'homme naturellement bon. Il marchait encore à quatre pattes, mais quelle douceur dans les moeurs, quelle simplicité dans cette vie champêtre ! La société policée ne l'avait pas encore corrompu. Que faire donc pour rendre à l'homme la bonté de sa nature première ? Supprimer la société ? Oui, pour en faire une autre, sans injustice, sans classes, sans contraintes. On le crut. Kant le crut ! Cette séduction ridicule subsiste encore aujourd'hui. Elle est au fondement des démocraties modernes.

- On aurait donc inventé l'idée d'Evolution pour détruire l'idée de Création, donc la foi en Dieu Créateur?

Tout porte à croire qu'il en fut ainsi, à la suite des décisions des loges maçonniques. L'Evolution fut lancée sans aucun argument observationnel. Tout au contraire: on sait de mémoire d'homme que les chiens ne font pas de chats: que le croisement entre les espèces est impossible. Les coqs ont-ils cessé de chanter «cocorico» depuis l'antiquité ? Les vases grecs en portent des images: ils étaient alors identiques aux nôtres. Le bon sens rejoignait le texte de Moïse. En écrivant que Dieu avait créé les plantes et les animaux « selon leurs espèces », l'auteur sacré disait ce que tout le monde savait sans contestation.

- Mais Dieu a pu faire les espèces les unes par les autres, les plus complexes à partir des plus simples ?

- Certes, cette hypothèse n'est pas impie, du moment qu'elle garde la notion de la Création par Dieu. Il est en effet légitime de chercher comment il a pu s'y prendre pour amener les vivants à l'existence. L'erreur est d'ériger l'Evolution en idole, de

l'investir d'un pouvoir divin. Les anciens hérétiques déjà attribuaient la création de la matière à des Eons, des Démiurges...

- Qui donc a inventé cette « Evolution Créatrice »?

- Bergson a écrit un livre sous ce titre, mais en notre siècle, où l'Evolution était admise comme une certitude. Il n'en est pas l'inventeur. Il disserte philosophiquement sur la question, exposant que la matière est une « retombée de l'esprit ».

- N'est-ce pas aussi la pensée de Teilhard?

- Teilhard?... Croyait-il vraiment à ce qu'il disait?... Il disait ce qui lui semblait opportun que les autres croient.

- Il a donc plaidé pour l'Evolution?

- Oui, comme un avocat pour son client. Il a voulu qu'elle soit absoute par l'Eglise et réconciliés avec l'Eglise ceux qui la professaient. C'est une tactique, une stratégie d'apostolat.

- Qui donc a inventé cette Evolution?

- Le Diable, qui, selon sa nature, ment. Sa fable, infiniment répétée a dissipé la lumière de l'Ecriture. Quoi de plus direct, de plus évident que le récit de la création de l'Homme? Cette lumière, si fondamentale s'est éclipsée dans la nuit des temps préhistoriques...

- Quel fut le dessein du Diable?

- D'abord ruiner l'autorité de l'Ecriture. Si les espèces ont évolué, le texte sacré est mis en défaut. Ensuite identifier l'homme avec une espèce animale: le « Phénomène humain » vient s'insérer comme le sommet obligé de l'Evolution. Il n'y a plus de péché. L'entreprise divine du salut de la chair humaine n'a plus d'objet...

- Je vois, on peut alors se demander ce que signifie la Foi, les Sacrements... c'est un énorme problème!

- C'est celui de notre temps. Il faut le résoudre scientifiquement. Est-il vrai que les espèces ont évolué les unes dans les autres ? Est-il vrai que l'homme est le résultat heureux - ou malheureux - d'une mutation dans les chromosomes d'un pré-hominien ?

- L'Ecriture avait par avance répondu « non ».. Mais la science?

- En bien la science, qui naguère pouvait hésiter, dit également « NON » aujourd'hui à la thèse Evolutioniste. Nous sommes à la veille de voir la science confirmer l'autorité de la parole de Dieu...

Le naufrage de Darwin

Qui n'évoque à ce nom le visage barbu d'un vénérable vieillard, dont le front soucieux se cache parfois sous un large chapeau? Darwin, songeur et sinistre. Son nom résonnait comme un glas funèbre. Son système, mal connu, faisait osciller sur leurs bases les noviciats et les séminaires. Son livre, interdit, frappé d'anathème, circulait sous le manteau. On le lisait en cachette, comme un vin capiteux, comme une drogue lubrique. Il distillait, disait-on, un venin pernicieux pour la foi. Darwin s'est imposé. Il a dominé avec un flegme de capitaine au long cours, des tempêtes effroyables de contradictions et de controverses. Son succès tient-il à la valeur de ses thèses ? Non pas, mais à la terreur de ses adversaires, qui à force de l'accabler ont

grandi jusqu'à des dimensions phénoménales ce gentleman campagnard, modeste, paisible, étranger à tout esprit séditionnaire ou provocateur.

Darwin eut une aventure. Une seule. Il était jeune encore, une vingtaine d'années, amoureux de tout ce qui vit, naturaliste de coeur et de vocation, il s'embarqua sur le Beagle, un beau voilier de haute mer, pour un long voyage - cinq ans - vers les îles du Pacifique sud. La tempête le poussa sur les récifs des Galapagos. Son séjour se prolongea sur cet archipel sauvage. Le jeune Darwin eut le temps d'observer et de méditer sur les espèces qu'il y découvrit: fort différentes de celles du reste du monde, notamment les tortues.

- D'où viennent ces tortues? D'ici ou d'ailleurs? Depuis quand? Pourquoi ces caractères particuliers ? Adaptation progressive au climat? Ont-elles évolué par rapport aux autres, ou les autres par rapport à celles-ci? Tortues de mer, tortues de terre? La métamorphose est-elle possible ? Une seule espèce primitive de tortues, ou au contraire plusieurs espèces qui furent éliminées par la sélection des mieux adaptées ... ?...

Le jeune Darwin n'avait que tortues en tête.

Tout comme Galilée avait vu dans les Satellites de Jupiter la réalisation de l'idée copernicienne, Darwin contemplait dans les tortues des Galapagos, les oiseaux aux formes étranges... la preuve de l'évolution des Espèces. L'Evolution... ou la fixité, si ces tortues dataient de millions d'années ! Qui pourrait le savoir ! Et les oiseaux depuis quand venaient-ils pondre leurs oeufs sur ces lointains rivages?

Le voyage s'acheva: 5 ans de haute mer Les navigateurs rejoignirent la vieille Angleterre... Darwin rentra chez lui, guéri du « mal de la mer ». Il lisait, observait, réfléchissait. Le livre de Malthus lui tomba sous les yeux. Ce philosophe découvrait que les espèces vivantes se multiplient plus vite que leurs ressources alimentaires: ce qui est vrai aussi pour l'homme. Rien de plus juste, comme le démontre aujourd'hui la famine quasi universelle. C'est donc une inexorable lutte pour la vie qui préside au règne animal. Seuls les plus forts survivent. Telle est la raison de la sélection naturelle qui explique l'évolution: ceux qui s'adaptent subsistent, les autres disparaissent.

Tombant un jour en admiration devant la danse nuptiale de ses paons, il comprit ce que savaient depuis des temps immémoriaux tous les bergers du monde: les mâles les plus vigoureux jouissaient de la primauté nuptiale. L'Evolution s'attachait donc aussi à cette sélectivité sexuelle qui écarte les plus faibles de la fonction reproductive....

La photographie n'existait pas encore. Darwin, comme un écolier soigneux, émerveillé par les insectes, les oiseaux, dessinait sur ses cahiers des becs, des pattes, des ailes, des plumes, les articulations des membres, les dents, les doigts, aussi bien des chauves-souris, que des coqs, des lièvres, des chevaux... Il établissait les bases de

l'anatomie comparée. Tous les vertébrés, dont les espèces sont si nombreuses, possèdent en commun une similitude de base dans leur squelette profond. Un auteur n'avait-il pas écrit: « La fonction crée l'organe »? L'hypothèse de l'Evolution devenait plausible. Il fallait le dire au monde.

1859 « De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle. » Fruit d'un immense travail... L' anatomie comparée suggère que les espèces dérivent les unes des autres? Oui? Non? Si l'on accepte le « oui » la loi de la jungle qui assure la sélection des plus forts, ira dans le sens d'une adaptation de plus en plus parfaite au milieu... Sagesse de la nature. Malheur au plus faible. Loi rigoureuse: à elle-seule elle assure l'équilibre des vivants. Tout comme la gravitation celui des astres...

- Monsieur Darwin, objecte-t-on, une similitude de forme ne prouve pas que l'une des espèces provient de l'autre!...

- Je ne dis pas cela! Elles peuvent toutes deux dériver d'une espèce plus ancienne aujourd'hui disparue

- Il y a trop de différence entre une écaille et une plume, pour oser dire que les oiseaux sont issus des reptiles

- Je ne dis pas cela ! Il y a une similitude de formes...

- Vous n'allez pas nous faire croire qu'un poisson en s'élançant au-dessus des flots a vu son corps se couvrir de plumes...

- Il y a des poissons volants. Il y a eu, peut-être, dans des temps très reculés des reptiles volants...

- Comment imaginer qu'un poisson puisse survivre assez longtemps hors de l'eau pour s'adapter à l'air?

-Un poisson, non, mais une espèce intermédiaire. Il y a des amphibiens. Il y a des anguilles. Dans les lagunes et les marais du Secondaire, qui sait ce qui put se passer ou ne pas se passer?..

- ...

Sur ce thème la discussion n'a jamais cessé. En l'absence d'observations formelles, on peut tout imaginer. On le fait toujours...

Darwin le reconnaissait parfaitement. Il fut bon joueur. Il ne prétendait pas tout expliquer. Il livrait avec prudence ses réflexions; il se refusait à échafauder un système. On pourrait montrer qu'il était adversaire du transformisme. Ses partisans, fanatisés pour d'autres mobiles que l'admiration de la nature, imbus de l'esprit révolutionnaire, utilisèrent ses travaux pour leur entreprise de destruction. Ils attirèrent la foudre sur la tête du vieux maître, qui, sous son chapeau, endura d'innombrables et mémorables insultes, sarcasmes, outrages de tout genre.

Il suffit d'être honnête pour admettre l'amélioration des espèces par sélection naturelle. C'est la méthode des éleveurs et des fleuristes. Dès l'époque de Darwin, les naturalistes compétents refusaient de croire qu'un processus si limité puisse provoquer l'avènement d'une espèce nouvelle. Il n'est pas possible d'hybrider des espèces nettement différenciées. Tous les jardiniers le savaient, sans en comprendre

la raison. Cet argument dont le poids s'est accru jusqu'à nos jours, n'empêcha pas le triomphe quasi universel du Transformisme.

Les équidés et la pêche du coelacanthe

On échafauda beaucoup de suppositions sur l'adaptation à la course de l'ancêtre lointain du cheval. Nul doute en effet, que le cheval court bien... C'est, dit-on, parce que ses membres se terminent par un seul doigt, le majeur, développé au détriment des autres. Il est vrai que, pour sa taille, le lièvre court, sur ses quatre doigts, encore mieux que le cheval... Dieu n'avait pu assurément créer du premier coup ni le cheval, ni le zèbre, ni l'onagre du désert qui ne cheminent que sur un seul doigt, ni l'âne qui, il faut le dire, n'est point retenu dans les écuries pour être monté par les jockeys ! Il fallait trouver des chaînons intermédiaires pour avoir l'évidence de l'adaptation à la course. On les découvrit en effet. Des résidus fossiles, que l'on baptisa Eohippus, Epihippus, Miohippus, Parahippus, Pliohippus... mammifères de la taille du lynx, du renard, du chien, du veau, dont les membres semblaient s'allonger et se simplifier, au cours des lointains millénaires inscrits dans les strates du lias, du trias, du jurassique, du crétacé... On crut à l'Evolution vers la course rapide, comme si les animaux avaient la mentalité de la « Formule I »....

...sans remarquer que les renards et les chiens existent encore aujourd'hui, alors qu'ils trottent et courent encore aujourd'hui sur quatre doigts !

...Et combien d'autres considérations du même genre tout aussi fantaisistes..

Un antique poisson dont le squelette fossilisé se dessinait dans les vases solidifiées du Secondaire, par sa forme ramassée, ovoïde, parut tout indiqué comme l'ancêtre lointain des tortues marines, des phoques, des marsouins, des crocodiles et autres reptiles, qui, avant d'être franchement terrestres, avaient nagé longtemps entre deux eaux dans les baies et les golfes du Pléistocène, du Néocène, de l'Oligocène... Tout le monde se reposait sur ce Poisson disparu, mais qui survivait dans une innombrable postérité, dont la diversité l'entourait comme une resplendissante auréole. Du Coelacanthe rayonnaient en étoile les Phylums Evolutifs aboutissant d'une part aux grenouilles, d'autre part aux baleines.

Or en 1935, un paléontologue acharné crut mourir d'apoplexie. Il effectuait une promenade en mer sur la barque d'un pêcheur indien. Or il vit de ses yeux le coelacanthe vivant ! Il se débattait dans le filet de son compagnon ! Effaré, il crut rendre l'âme.

- Eh, Monsieur, qu'avez-vous?- L'indien le croyait malade.
- Regardez !... Ce poisson ! Là....

Il hurlait-il en montrant le coelacanthe.

- Vous est-il arrivé déjà de pêcher cette espèce de poisson?

D'un large sourire, l'indien dit « Oui », en assurant qu'il était d'un goût délicieux et rare. C'est pourquoi il refusait les pièces d'argent que lui offrait le paléontologue.

- Vendez-le moi, suppliait-il, sur un ton déchirant. Il me faut ce poisson. C'est un spécimen si précieux pour nous, savants... Deux cents millions d'années, entendez-vous ?

Entendant ce nombre, l'indien, d'abord éberlué, éclata de rire. Il ne pouvait admettre que ce poisson-là fût si vieux.

- Pas celui-ci, mais son ancêtre... !

En vain le savant s'évertua pour lui faire admettre que ce poisson avait eu comme petits des lézards, de crapauds, des hirondelles... L'indien riait, riait de toutes ses dents à l'idée qu'un petit de poisson ne fût pas un poisson. Jamais indien au monde n'avait tant ri ! Bref! Il abandonna son coelacanthé dont le cadavre acheva de se décomposer dans l'amphithéâtre d'une célèbre Faculté, pour y secouer les bases du Transformisme.

Cette découverte, parmi d'autres, fit dire plus tard à Jean Rostand: « Nous sommes moins avancés pour prouver l'Evolution, après un siècle de recherches, que du temps de Darwin ».

Le microscope électronique

Grossir 1500 fois ! Un millimètre devient un mètre cinquante. Un millième de millimètre atteint la grosseur d'une tête d'épingle. Mais il fallait s'écarquiller les yeux, au binoculaire polarisant, pour discerner les corpuscules colorés qui semblaient présider à la mitose des cellules. On pouvait déjà les compter, ces « chromosomes » dont le nombre restait le même pour une espèce donnée. Nombre fatidique ? Nombre infranchissable ? Etait-il le signe ou la cause de l'impossibilité de la fécondation d'une espèce à l'autre? Tout accident, tout changement de ce nombre, arrêta le processus de multiplication, de génération... Etait-ce la barrière chromosomique qui assurait la fixité des espèces?... On y discernait d'autres corpuscules mystérieux, dans le protoplasme qui entourait les noyaux. Il était difficile de colorer par des bases ou des acides...

La longueur d'onde de la lumière interdisait toujours de grossir davantage. Il fallait recourir aux rayons X, difficiles et dangereux à manier. C'est alors, vers les années 1950 qu'apparut un appareil énorme pour actionner des particules infiniment petites: les électrons. On leur confia le soin de radiographier des cibles bien

préparées, et d'en révéler la structure fine. Il suffisait de diffracter le flux électronique par l'action d'un champ magnétique.

On descendit mille fois plus profond dans la finesse des images. Cette fois les chromosomes ouvraient leur mystère intime. Ils étaient constitués de filaments entortillés, comme des échelles de corde, dont les barreaux étaient des molécules géantes. L'analyse chimique en découvrit les éléments. Stupeur d'admiration éperdue ! Simplicité déconcertante Quatre bases nucléiques seulement, vingt-quatre acides aminés seulement - parmi des milliers possibles ! - régissent l'innombrable diversité des espèces vivantes. L'arrangement de ces molécules assure la permanence de leurs caractères spécifiques. Surprise ! Le chromosome humain, déplié, a un mètre de long Si on lui donne un millimètre de large, il a, toutes proportions gardées, un kilomètre de long Que d'informations sur cette immense échelle comportant plus d'un milliard de barreaux, tous savamment ordonnés Il fallut fléchir le genou, devant la Sagesse organisatrice qui ordonne la géométrie subtile, inaltérable, mais d'une fragilité et d'une précision extrême, pour que la vie puisse advenir dans les conditions si étroites de la biosphère terrestre.

Il devint alors évident que toute mutation dans cette rigoureuse ordonnance ne peut amener qu'une tare irréversible, ou alors provoquer la mort de la cellule. Au départ les dispositions sont fixées définitivement pour chacune des espèces. Cette évidence biologique se confirme de jour en jour, à mesure que l'on explore, non plus seulement la chaîne d'A.D.N. dans les chromosomes, mais les protéines qui travaillent pour la vie dans le protoplasme. Quoi ! Des centaines de milliards d'atomes dans une seule cellule ! C'est prodigieux ! Ils y sont organisés en molécules si complexes que l'on compte leur masse par des nombres supérieurs à 100.000. Enzymes, ribosomes, mitochondries... opèrent avec plus de précision que les abeilles d'une ruche pour assurer leurs fonctions, la structure et la reproduction fidèle des cellules. L'analyse des protéines - notamment du cytochrome C - a mis un point final aux rêveries de l'Evolution: il n'y a pas de cytochrome intermédiaire de la bactérie aux mammifères. Les lois sont les mêmes pour tous. Les probabilités d'arrangements et de combinaisons sont si grandes que les espèces peuvent être en nombre infini. Celles qui existent ne représentent que la plus infime partie.... On compte cependant 3000 espèces de liserons, 20 000 d'araignées, 140 000 de papillons...

Croyons que la sélection que fit le Créateur parmi les espèces possibles a construit un équilibre biologique admirable sur toute la planète. Notre folie est en train de le renverser... Il pourra le recréer, comme les prophètes l'ont annoncé, au terme des millénaires de péché et de désordre, qui sont sur le point de s'achever. « Le désert refleurira, des forêts reviendront sur la terre aride... » Et dans le Royaume nous aurons enfin la sagesse pour cultiver le jardin dans l'adoration du Créateur et le respect émerveillé de ses oeuvres.

Et l'espèce humaine?

Appliquer le transformisme à l'homme ? Audace insensée... Mais, pourquoi pas ? On le fit. On voulut le faire. A vrai dire la préhistoire est née de l'imagination débridée de Rousseau. En se hissant sur leurs pattes de derrière les ancêtres lointains de l'homme, tout frustes qu'ils étaient, illettrés, badauds et souriants, avaient tout de l'homme sauf le mal... Le paradis s'identifiait avec une vie végétative et campagnarde, dont la principale occupation était de dormir sur le ventre, le dos au soleil.

Peu avant Darwin, un certain Boucher de Perthes, en ramassant des silex éparpillés un peu partout, plus abondants ici que là, imagina les longues errances d'hommes velus qui, malgré leurs poils, dès ces âges lointains, allumaient du feu pour se chauffer. Pourquoi pas ? Il ignorait, ce contrôleur des douanes, que tous les grognards de la Grande Armée avaient des silex plein leurs poches, au cours de leurs interminables campagnes militaires pour allumer la poudre de leurs fusils. Des pointes de lance, plus ou moins triangulaires, cassées par le gel ? Non pas mais la Pierre Taillée, parfois accumulée en arsenaux de munitions au pied des falaises jurassiques Par les Celtes ? Les Gallo-romains ? Les Barbares ?... Des restes de foyers, encerclés de blocs noircis. Vestiges des bergers du siècle dernier ? Du Moyen Age ? Des Gaulois contemporains de Vercingétorix ? Non pas Mais des Acheuléens, des Moustériens, des Aurignaciens, des Solutréens.., dont les squelettes ont disparu, bien sûr puisqu'ils remonteraient à des dizaines et même des centaines de milliers d'années. L'homme de la pierre brute, plus ancien encore, arc-bouté sur ses membres antérieurs, méritait-il déjà le nom d' « homo erectus »? Savait-il encore grimper aux arbres, comme ses grands-parents à queue prenante? En lançant des projectiles, des cailloux rugueux qu'il saisissait à pleines mains (pattes) il acquérait une habileté transcendante qui peu à peu lui donnait l'intelligence de la chute des corps, comme l'ont encore nos modernes artilleurs ! L'Australopithèque, au crâne aplati, plus que celui d'un Chimpanzé, fut l'intermédiaire entre le singe et l'homme. Il fallut le dire pour le croire. A moins que ce ne fût le Pithécanthrope ? Ou mieux encore l'homme de Piltdown, fabriqué tout exprès avec des restes contigus de fossiles d'homme et de singe. L'homo d'Orce dont un reste fut découvert par hasard sur un plateau désolé de Castille, eut un moment de célébrité mondiale. On crut voir le fragment d'un crâne trop allongé pour être d'homme, trop courbé pour être de singe. Hélas il s'agissait d'un palais d'âne ! «l'Asinus Communis». Que d'hypothèses accumulées sur le crâne de « l'homme» de Néanderthal !... Soyons loyaux: un bout d'os ne dira jamais s'il fut singe ou homme bête ou intelligent Des espèces de primates ont pu disparaître sans qu'ils soient les ancêtres des hommes. Certains de nos concitoyens, très intelligents, présentent un front fuyant, des pommettes saillantes, un occipital aplati. Caractères moins évolués que Néanderthal ?...

Le «Transformisme appliqué à l'homme » (Teilhard) permit à tous les rêves de devenir des suppositions, puis des certitudes. La science le voulait, le décidait, l'imposait. Une nouvelle Genèse balayait celle de Moïse. Il faut repenser la foi en fonction des Espaces et des Temps. Les pères Jésuites, qui cherchent la première

place en tout pour la plus grande gloire de Dieu, sentaient le vent. Ils délèguèrent l'un des leurs et le poussèrent dans les profondeurs géologiques. Teilhard, supérieurement perspicace, excella par la hardiesse de ses vues, jointes à la séduction de son style. Ses essais circulaient sous le manteau. « Le Milieu Divin » avait la saveur du fruit défendu. Par une chance inouïe, au cours d'une expédition en Extrême Orient, d'où il ramena de lourdes caisses de pierres taillées - par qui? par le gel? le sec ?- les contemporains de Confucius...? - il tomba sur le Sinanthrope. Au bord d'un fleuve. Sous une falaise protectrice une caverne jonchée de restes épars, charbons de bois, pierres noircies, ossements d'animaux, fragments humains. Une dizaine, une vingtaine peut-être ou plus, d'individus, mi-nus mi-intelligents, avaient laissé ces vestiges disparates. Leur datation ? difficile... Elle pouvait remonter aux profondeurs d'un passé indéfini, largement antérieur à l'Histoire, à partir duquel on pourrait imaginer que l'avenir de l'Evolution s'étirerait encore pendant des millions d'années, voire des milliards, pour atteindre enfin, le point Oméga de la super-conscience. L'Evolution Humaine avait été très très très lente. Cent ans pour construire les chemins de fer, mais combien de millénaires pour apprendre à marcher sur deux pieds et fabriquer la première hache de guerre ?

L'abbé Breuil, copain de Teilhard, plus audacieux encore, se spécialisait dans l'analyse et la restauration des fresques préhistoriques, sur les parois des grottes. 30000 ans, peut-être, pour Lascaux, par exemple. Elles étaient en parfait état de conservation au moment de leur découverte. En moins de quarante ans elles se sont déjà très abîmées du fait de l'humidité, des dépôts calcaires, des champignons et moisissures de tout genre. Le noir de ces peintures merveilleuses, n'est pas du charbon de bois, mais du bioxyde de manganèse, que l'industrie moderne a su identifier. Les torches utilisées par les artistes d'alors n'ont laissé aucune trace de fumée sur le plafond. Avec quoi s'éclairaient-ils dans cette caverne opaque ? Avaient-ils inventé la pile et l'ampoule électriques ? Par son art rupestre, l'abbé Breuil a médusé tous les paléontologues de la planète.

La Bible nouvelle ne s'appuiera plus sur les vivants Prophètes, mais sur les fossiles muets que le carbone 14 exclut de l'Histoire. Il ne peut rien préciser au-delà de 5000 ans, et s'il ne précise rien, on peut s'enfoncer aussi profondément que l'on veut dans le passé. Telles sont les nouvelles légendes par lesquelles on veut nous faire croire que le Pentateuque était légendaire .

Toutefois, il est utile, avec l'hypothèse des mutations génétiques d'approfondir un peu la genèse de l'Homme à partir du Primate. On doit imaginer en effet, selon le Transformisme bien compris, qu'un heureux couple de mangeurs de bananes, eut l'honneur de mettre au monde le premier rejeton humain, dépourvu de queue, de poils, bipède à deux mains seulement, sur ses pattes de derrière. Les 46 chromosomes issus des 48 expliquent ces déficiences. Les géniteurs de l'homo habilis durent redoubler de soins pour lui procurer la nourriture qu'il ne pouvait plus atteindre: vu son incapacité de grimper aux arbres. Ils durent surmonter leur étonnement, voire leur terreur, quand il disait « Merci papa » « merci maman ! » à la présentation d'un fruit

ou d'un rat ! Il traçait des signes sur des écorces, sur la boue fraîche, sur le sable. Il apprenait à écrire avec des tâtonnements d'une lenteur décourageante. Il n'y avait pas d'école, même laïque, en ce temps-là, sinon l'Evolution eut été combien plus rapide !

L'heureuse mutation a produit un mâle (supposons). Il faut attendre des millions d'années pour qu'une semblable improbabilité génétique suscite la femelle correspondante. Divisons par 10000. Il le faut. L'heureux mari a 100 ans à la naissance de sa fiancée. Ainsi commença le genre humain. Il n'est pas étonnant que nous ayons le vieillissement dans la peau !

Arrêtons ces divagations illusoire, mais inéluctables si le Transformisme est vrai. Faut-il rire ou pleurer ? Pleurer amèrement, car rien n'est plus désespérant qu'une destinée humaine régentée, comme ils le disent, par les seules lois physico-chimiques. Si nos malheurs sont liés à notre nature, ils sont sans remède. L'Evangile n'est rien. La Rédemption, du vent. L'Espérance, sans aucun fondement. L'athéisme = la privation de Dieu, aboutit à l'enfer scientifique.

Je pose encore quelques questions. J'en ai le droit, au nom de la probité intellectuelle. Si l'homme dérivait des primates, les anciens en auraient eu quelque notion, peut-être quelque souvenir. Or les plus vieilles traditions historiques écrites, gravées, en Egypte, en Chaldée, nous parlent d'une origine divine de l'homme, puis d'une chute et d'un rachat nécessaire. Au point que Champollion croyait voir dans le sacerdoce égyptien les racines du Christianisme. Comment se fait-il que les langues les plus anciennes soient les plus parfaites, tant pour la grammaire que pour le vocabulaire? Pourquoi d'un seul coup surgissent l'architecture, le travail des métaux, l'orfèvrerie la plus fine au quatrième millénaire ? Pourquoi le regard anxieux de toutes les religions vers les Ancêtres et leurs secrets qui risquent de se perdre à chaque génération ? - et qui se sont perdus chez les peuples orphelins et déracinés que l'on dit sous-évolués ? Notre progrès technique n'a pas coïncidé avec un progrès moral ! Pourrons-nous échapper à la menace qu'une science impie suspendue sur le monde? L'incendie et la ruine nucléaire ? Quelle foi lucide rendra aux hommes un minimum de sagesse ? Privée de la Révélation la conscience sombre dans la folie suicidaire. Signe de la fin des temps?...

2 + 2 =?...

Deux et deux font-ils encore quatre ? Cent ans sont écoulés depuis la célèbre expérience de Michelson. L'appareil qu'utilisait ce chercheur servait à mesurer les longueurs des ondes lumineuses. Une lampe émettant une lumière monochromatique envoyait son faisceau sur un jeu de miroirs judicieusement disposés pour faire apparaître dans le champ réticulé d'un microscope des interférences mesurables. Il obtint ainsi des résultats d'une haute précision qui furent confirmés et améliorés par Pérot et Fabry, puis par des procédés plus performants encore, grâce à la lumière cohérente du Laser.

Michelson et son assistant eurent l'idée de changer l'orientation de leur appareil. Ils prévoyaient que la lumière de leur lampe allait interférer avec le mouvement de la Terre, dans sa translation autour du Soleil. 108 000 km à l'heure (30 km/sec.) rapportés au 300 000km/sec. donnait une fraction de l'ordre du dix-millième. Nombre aisément appréciable, en raison de la précision optique de l'appareil. En effet, depuis bien longtemps, Bradley avait découvert « l'aberration »; il l'avait expliquée par la composition des vitesses de la lumière et de la Terre. L'effet Doppler, qui s'appuie sur le même principe, permettait déjà d'apprécier le mouvement radial des Etoiles. Or, étrange surprise, sous les yeux de Michelson, rien ne se produisit. L'expérience restait résolument négative. Que l'appareil soit orienté Est-Ouest ou Nord-Sud, aucun changement dans l'écartement des franges, sensibles cependant au moindre courant d'air, à la moindre variation de température.

Le monde scientifique fut en émoi. Il le fut de plus en plus à mesure que d'autres chercheurs renouvelaient l'expérience obstinément négative. Lorentz, si compétent, si célèbre, si honoré par la pénétration de son intelligence, imagina que c'était l'appareil lui-même qui subissait un raccourcissement dans le sens du mouvement de la Terre. Il construisit un système d'équations qui, s'appuyant sur ce résultat négatif, démontrait l'indépendance de la vitesse de la lumière par rapport à tout mouvement uniforme de la source ou de l'observateur. Considérant ces formules, où figurait le fameux « radical relativiste », Einstein en déduisit que la vitesse de la lumière était une limite « car, dit-il, nul ne saurait extraire la racine carrée d'un nombre négatif... » Aucun corps ne saurait se déplacer plus vite qu'elle.

Tel fut le postulat de la Relativité. Dès l'année 1905 Einstein, très admirateur de Lorentz, lança dans le public sa théorie de la Relativité Restreinte. L'idée fit son chemin parmi les esprits douteux et hésitants blessés par la Critique kantienne. En 1917 Einstein publia la théorie de la Relativité Générale. Un petit livre, de lecture facile. Le maître de l'Université de Berlin, explique fort bien, comme à de jeunes élèves, qu'un voyageur dans un train ne voit pas la chute d'un corps depuis la fenêtre du wagon comme celui qui la regarde assis devant le talus du chemin de fer... Il en tire la conclusion que les mesures étant nécessairement relatives, les phénomènes doivent l'être également. Et il en arrive, sans les discuter, aux formules de Lorentz construites sur l'expérience négative de Michelson, où intervient la vitesse, non plus du train, mais de la lumière.

Une étrange servilité soumit le monde scientifique aux Equations de Lorentz. Personne n'en critiqua la fragilité, n'en dénonça l'artifice. On admit, les yeux fermés, le postulat d'Einstein. Le « terme relativiste » envahit tous les manuels de physique, d'astronomie, de mécanique céleste, de cosmogonie. La Relativité devint le dogme scientifique intouchable, dont le mystère doit être admis sans démonstration, car elle n'est pas accessible au commun des professeurs et des étudiants.

Peu après 1920 le télescope du mont Wilson donnait ses premiers résultats. Sa puissance formidable, lui permettait de photographier un grand nombre de galaxies lointaines, et même d'en prendre le spectre. Stupeur ! Elles s'éloignent de nous. Les raies de leur lumière se décalent vers le rouge en fonction de leur éloignement. Plus elles sont loin, plus vite elles s'éloignent. « L'Univers en expansion ». Le monde entier connut un moment d'extrême vertige. La constante cosmologique inventée par Einstein était donc vraie, plus grande qu'il ne l'avait supposé. Non seulement elle retenait les astres dans un équilibre statique contre la gravitation, mais elle l'emportait sur la gravitation !

On tente encore aujourd'hui d'expliquer cette expansion de l'Univers par diverses hypothèses, comme celle du Big Bang, qui a connu son moment de faveur. Depuis 1960 environ, grâce à des méthodes performantes, il apparaît que certaines galaxies particulières d'une extrême puissance sont encore détectables à des distances telles que leur vitesse d'éloignement dépasse celle de la lumière. Ces Quasars -galaxies dont le diamètre apparent devient nul, - se sont multipliés sur les plaques photographiques et autres moyens d'enregistrement. Parmi ceux qui furent découverts en 1987, six ont une vitesse d'éloignement quatre fois plus grande que celle de la lumière.

Que devient le postulat d'Einstein? Il tombe en poussière. S'il avait connu les quasars, les sources superluminiques...Einstein ne l'aurait jamais posé. Mais n'était-il pas imprudent de le déduire d'un résultat négatif d'une seule expérience ? Il est aisé de montrer en effet que Michelson ne pouvait observer aucune autre interférence que celle qui se produit à l'intérieur de son système de miroirs: le chemin optique des rayons de sa lampe n'est pas modifié par le mouvement de la Terre.

«Tout est relatif »... Certes, dans le domaine des mesures, en fonction de leur précision. Mais non point dans celui des nombres, ni des lois que les nombres expriment. Cette expression, lancée à tout vent, prend un caractère frauduleux. Elle aboutit dans la conscience collective de notre temps à la relativité du jugement moral, des moeurs, à la justification des mensonges, des refus, des négations arbitraires. Elle plaît à l'homme déchu, comme il lui plaît aussi de se voir solidaire des primates: ce qui le dispense de reconnaître la valeur absolue des commandements de Dieu.

Hélas ! La politique, la paix et la guerre, le culte, la religion, la mode, le commerce, les traités, les arrêts des tribunaux..., dépendent rarement de la seule intelligence. Aux sombres jours de la révolution française les adorateurs de la déesse raison, sous la pression grégaire, obéissaient aveuglément à des réflexes passionnels non seulement ridicules mais ignominieux.

La relativité généralisée, non plus au domaine des Sciences, a tout envahi: les ateliers des peintres et des sculpteurs, les partitions de musique, les orchestres, les orgues, les concerts, les écrans, les théâtres, les musées, les expositions, les festivals. Nos yeux, nos oreilles sont assiégés et offensés par la débauche de la laideur.

L'absence de lois aboutit à la monstruosité. Le libertinage artistique permet à tout imposteur d'épater le public et de tirer un profit scandaleux de la naïveté des simples et de la bonne volonté des honnêtes gens. Picasso, et combien de ses émules, eussent été chez les Grecs proscrits de la cité ou condamnés à la ciguë pour offense à la beauté des dieux. Faut-il évoquer une conspiration diabolique contre le patrimoine culturel de la chrétienté ?

Kant revient à la mode...

Comme le sont les farceurs ou les histrions ? Il y a toujours dans le monde un diseur de bons mots, un narrateur d'histoires drôles qui devient pour un temps la coqueluche du public. Kant sur la scène, avec une troupe de comédiens ? Il aimait rire à ses heures, dit-on. Heures bien rares Car sa vie limitée aux faubourgs de sa ville natale, Königsberg, d'une régularité monastique, donna l'exemple le plus assidu de l'obéissance rigoureuse à l'impératif catégorique. Debout à cinq heures, il lisait et méditait, jusqu'au moment de ses cours, qu'il dispensait chaque jour pendant six heures: mathématiques, sciences naturelles, géographie, surtout logique et philosophie. Il eut en astronomie des vues prophétiques sur les « Univers-lies » qu'Herschel avait cataloguées comme des nébuleuses parmi les étoiles. Il écrivit sur le soleil des descriptions d'un lyrisme enivrant, comme s'il en avait vu les éruptions et les protubérances. Chaque jour au début de l'après-midi, il fit pendant trente ans la même promenade, si régulière que les habitants de la ville réglèrent leurs pendules sur le passage de Monsieur Kant. Il parlait de tout, en plusieurs langues, dont le latin, sous l'impulsion d'une imagination créatrice qui, éventuellement, rejoignait la réalité. Comme Le Verrier qui avait dans la tête, par le seul calcul, toute l'ordonnance des cieux, sans s'être abaissé jamais à regarder dans une lunette, ainsi Kant, par la seule pensée, créait le monde. Même les femmes, -ou la femme- sur laquelle il dissertait aussi, n'était pour lui qu'un concept parmi les autres.

Il voguait ainsi dans un rationalisme serein, dans le meilleur des mondes, celui de l'abstraction, jusqu'au jour où il lut en cachette, pendant trois jours et trois nuits, un livre interdit: « L'Emile » de Rousseau. Il manquait à son devoir, pour la première fois de sa vie. Mais passionné par cet écrit, il en oublia sa promenade. On le crut malade. Il n'en était rien. Il découvrait l'homme. Il l'avoue lui-même. Ses amis s'en aperçurent. Il cessa brusquement d'être un adolescent qui réussit dans ses études. Une inquiétude tomba sur lui. Le devoir ? Oui. Mais dans quelle mesure la morale est-elle capable de le définir ? La raison ? Oui, la plus noble des facultés de l'homme. Mais est-elle capable d'atteindre la vérité ? Et qu'est-ce que la vérité sinon le produit de la raison, ou du raisonnement, ou de la déduction... A partir de quoi ? Des sens qui nous trompent, puisque nous ne voyons et n'entendons que les apparences, les phénomènes. Le Noumène est-il accessible, n'est-il pas le fruit direct de la pensée. Mais entre la pensée et le monde, quel abîme infranchissable ! ...

Telles furent les réflexions qui conduisirent notre bonhomme à la critique systématique de tout et de rien, ce qu'il appela pour épater les philosophes et les non-philosophes: « L'Analyse transcendantale ». « Peut-être n'est-il pas tout-à-fait absurde de nier que l'absurdité contienne quelque aspect de non-conformité à la logique ? Et s'il en est ainsi, peut-on nier que le contraire soit en quelque sorte l'absurdité de la logique ? Si quelqu'un pense juste en croyant se tromper, pourquoi se tromperait-il en croyant penser juste ?... Si la science commence par un doute sur ce que l'on croit spontanément, le doute en soi peut-il ne pas être considéré comme une démarche parfaitement raisonnable ? Il appartient donc à la raison de douter, et au doute d'être la plus haute caractéristique de la raison.... » Tel est le genre littéraire de Kant, dont la plume glissait sans rature et sans retour. Le point final arrivait lorsque l'imprimeur sollicitait le manuscrit.

Si Kant avait lu le Mariage forcé de Molière, au lieu de l'Emile de Rousseau, se serait-il reconnu sous les traits de Marphurius? Hegel a dépeint d'un mot cette critique kantienne: « Kant veut nager sans jamais se mouiller ». Avant de se servir de sa raison il veut être certain de sa valeur. Plus il la cherche plus elle lui échappe. Le disciple dépassa le maître. L'univers de Hegel se confine dans un labyrinthe hexagonal, où l'en-soi et le pour-soi tournent comme un carrousel asymptotique autour du Je et du Moi, point inaccessible et peut-être illusoire...

Et Dieu? La Trinité est-elle autre chose qu'un mouvement de thèse, d'antithèse et de synthèse ? Que reste-t-il de ta révélation après la critique de Fichte ? De l'Evangile après la « vie de Jésus » de Hegel? Le doute érigé en système a déferlé même sur les Mathématiques, puisqu'avec la théorie des Ensembles, il devient impossible de définir ce dont on parle. Euclide, où es-tu avec tes cas d'égalité des triangles? Et toi Diophante? Et toi Newton? Qui reconnaît aujourd'hui la force démonstrative de tes « Principia »?...

La philosophie thomiste cherchait l'art de raisonner juste. Elle aidait la foi à mieux expliquer ses Mystères. La philosophie moderne, répandue partout, et surtout dans les Facultés de Théologie, apprend à tout critiquer: critique littéraire, critique historique, critique psychologique de la Sainte Ecriture, des Pères, des Saints, des Conciles. La débâcle intellectuelle de notre monde était-il prévu par le Seigneur lorsqu'il prophétisait: « la détresse de ce temps-là »

« Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? »

oooooooooooooooooooo

TRANSITION

Le bilan de l'histoire reste funestement négatif: il faut le reconnaître, le Salut n'a pas été obtenu. Les Saints que l'Eglise a reconnus comme les meilleurs de ses fils, dont elle proclame l'héroïcité des vertus, n'ont pas été enlevés dans la gloire. Des tombeaux somptueux attestent leur mort en conservant ce qui reste de leurs cadavres. Certes

Un grand nombre, plus d'un millier, dit-on, n'ont pas connu la corruption. Ils sont endormis. Ils attendent le réveil de la Résurrection selon la fermeté de l'Espérance chrétienne. Peut-être a-t-elle été accomplie, dans le secret, pour quelques individus ignorés du martyrologe, la promesse centrale de l'Évangile: “ En vérité, je vous le dis, celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort”. L'immense générosité des Saints n'a pas réalisé la promesse: que leur a-t-il manqué ? Avons-nous quelque chance de faire mieux qu'eux ? Leurs pénitences et leur ascétisme nous seront à jamais inaccessibles; mais la réussite tient peut-être à quelque chose d'infiniment plus simple et plus facile? Dieu n'aurait-il pas été injuste de lier le Salut à des prodiges de science, d'érudition, de discipline intellectuelle ou corporelle... auxquels les humbles ne peuvent prétendre ?

Toutefois il importe absolument que le Salut soit manifesté, comme l'aboutissement pratique, expérimental de la Vérité. Tant que la preuve tangible de la doctrine n'est pas donnée, le raisonnement, même le meilleur ne suffit pas. C'est pourquoi Jésus-Christ lui-même qui parlait mieux que personne et argumentait avec une force invincible, interdit à ses témoins choisis de parler de sa Transfiguration avant qu'il ne soit ressuscité d'entre les morts. Seul le fait objectif de cette Résurrection apportera la preuve indiscutable de sa filiation divine, donc de sa justice ontologique.

« Qui donc vaincra et ne verra la mort? » Tel est le défi lancé par le psalmiste à tout fils d'Adam. Celui qui le relèvera aura prouvé devant toute créature rationnelle qu'il a rejoint la justice par laquelle l'immortalité est assurée. Certes, cette preuve, nous l'avons en la personne de la Bienheureuse Vierge Marie... Mais jusqu'à nos jours la théologie a défini ses privilèges sans montrer qu'ils furent étroitement liés à sa liberté personnelle, à son engagement de foi lucide, à son intelligence de la Révélation. On a donc prêché sur les vertus morales de Marie - dont l'Écriture ne dit rien - et non point sur sa «Justice obtenue par la foi ». C'est pourquoi aucun chrétien n'a osé tirer pour lui-même un enseignement pratique de la Théologie mariale: celle qui fut vierge, épouse et mère est restée l'exception inimitable. Or nous avons aujourd'hui les mêmes textes fondamentaux sur lesquels elle s'est appuyée, en plein accord avec son époux, Saint Joseph. Comment les comprenaient-ils ? Dans le sens le plus obvie et le plus direct, puisqu'à leur époque, aucune philosophie, scholastique ou

autre, n'avait encore filtré, comme un prisme déformant, les enseignements de Moïse et des Prophètes.

Nous sommes donc sûrs de ne pas errer en nous avançant dans cette interprétation objective et directe de l'antique Révélation, sans laquelle nous ne pouvons accéder à l'intelligence de l'Évangile de Jésus-Christ fils de Dieu. Cette attitude n'apparaît révolutionnaire que pour les penseurs tout à fait modernes, qui, séduits par les idoles techniques ou politiques de notre siècle, ont mal assimilé les principes d'une vraie méthode scientifique, et ont oublié ceux de la saine Théologie de l'Église.

Convergence fondamentale des deux voies de connaissance

Toute théorie doit céder devant les faits: tel est bien le principe de toute découverte et de tout progrès scientifique. La théorie s'élève à la dignité de Loi lorsque les faits lui donnent raison, et qu'aucun ne vient la contredire. C'est bien ainsi, en effet, que depuis trois siècles les Lois de la mécanique céleste, de la chimie, de la physique, de la physique nucléaire..., ont été découvertes et exprimées. Cette voie de la connaissance scientifique repose, qu'on le veuille ou non, sur un axiome théologique: *Le Créateur du Ciel et de la Terre - de tout ce qui existe - est souverainement sage et intelligent.* Rien ne peut être arbitraire ou fantaisiste dans ses ouvrages. Il faut en effet croire d'abord en la logique cachée des phénomènes pour entreprendre la démonstration rationnelle de leurs corrélations et de leurs correspondances.

De fait, c'est bien en Terre Chrétienne que les sciences se sont développées jusqu'à nous « révéler » les secrets intimes, les mystères cachés de l'Univers. C'est en raison de la logique nécessaire de l'ordre divin que les planètes furent disciplinées sur leurs orbites régulières. Avant d'avoir la preuve expérimentale de la rotation de la Terre, ce fut la cohérence mathématique de l'héliocentrisme qui emporta la décision. Et combien d'autres exemples de ce genre...

Semblablement, la Théologie chrétienne se base sur les faits historiques rapportés par des témoins dignes de foi. Lorsqu'il fut question de remplacer Judas dans le groupe des Apôtres il fallut trouver un « *témoin des faits* » de toute la vie publique du Christ, « *depuis le baptême de Jean jusqu'à l'Ascension* ». Nulle autre religion ne s'est jamais établie sur les faits, mais uniquement sur les expressions, plus ou moins rationalisées du sentiment religieux, et d'une recherche anxieuse et tâtonnante de la Divinité. Et là encore, dans le domaine de la Théologie Chrétienne, et surtout catholique, la Théorie, c'est-à-dire la doctrine, ne tient que dans la mesure où elle reste fidèle aux faits de base, à leur stricte historicité. Et c'est évidemment la réussite concrète et tangible du Salut qui montrera que la doctrine est vraie, et qu'elle exprime des Lois divines immuables et irrévocables.

Voici pourquoi il est tout à fait légitime et raisonnable de parler de Théologie Scientifique. C'est un même Dieu, en effet, qui ne saurait supporter aucune contradiction en lui-même, qui est à la fois Créateur et Révéléateur : son ouvrage confirme sa parole en la réalisant; sa parole nous donne le sens de son ouvrage puisqu'elle en est le fondement. C'est ce que le Christ exprimait par une formule lapidaire en prophétisant l'achèvement des Temps: « *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* »

oooooooooooooooooooooooooooo

Chapitre 7

RETOUR AUX FONDEMENTS

«... il vous a rachetés et libérés dans le corps de sa chair, en passant par la mort, pour vous établir avec les saints irréprochables, immaculés devant sa Face; à condition toutefois, que vous restiez fondés sur la foi, inébranlables et immuables, à partir de cette espérance que vous avez entendue par l'Évangile qui a été proclamé devant toute créature sous le ciel, et dont moi, Paul, j'ai été fait ministre... »

(Col. 1/22-23.)

Entendons-nous bien sur le mot « Foi ». Il s'agit ici de l'assentiment que la créature rationnelle donne à la Révélation divine. Il importe, certes, qu'elle soit informée de cette Révélation, sinon, comment pourrait-elle donner son accord à ce qu'elle ignore? Il est ensuite nécessaire que cette Révélation soit intelligible. Sinon comment une créature rationnelle pourrait-elle dire “Amen” à une proposition incompréhensible.

Nous touchons ici les raisons de l'incrédulité sous laquelle gisent non seulement les peuples incultes, mais l'élite intellectuelle des nations civilisées. En effet les races se sont développées sans que la tradition de la Vérité passe d'une génération à l'autre. De fait l'explosion démographique l'emporte de beaucoup sur les possibilités et les capacités des géniteurs à transmettre la langue, la culture, les connaissances qu'ils ont reçues ou acquises.

« Le peuple périt faute de connaissance ».

Cette parole du Prophète annonce un désordre grandissant, qui aboutit à la catastrophe. Moins il connaît, moins il est capable de transmettre le peu qu'il garde en mémoire, si bien que, en quelques générations, la vie humaine se trouve dégradée et réduite au stade végétatif. Dans une vue biblique de l'Histoire, il n'y a pas de peuples « primitifs », mais seulement des races abâtardies et dégénérées.

Même dans les nations dites chrétiennes, la Révélation n'a jamais été présentée, ni expliquée, selon toute sa cohérence logique. A côté de certains dogmes bien affirmés et clairement définis, d'autres sont restés obscurs. La doctrine chrétienne souffre de contradictions internes insurmontables. “Credo quia absurdum” écrivait Tertullien, dès le II^{ème} Siècle. Il exprimait ainsi sa volonté résolue de surmonter les étrangetés choquantes des Mystères chrétiens. De fait, pour ne point se décourager dans la quête de la Vérité, tant que l'on n'a pas tout éclairci rationnellement, mieux vaut s'en tenir à l'humilité libératrice qui consiste à reconnaître les limites de notre

entendement face à la souveraine Sagesse de Dieu. « *Seigneur à qui irions-nous, toi seul as les promesses de la vie éternelle.* » L'Espérance précède souvent la Foi! Nos Pères adoraient le Verbe Ecrit, tout en reconnaissant qu'ils n'en avaient pas scruté tous les secrets. Leur docilité à l'égard du Maître assurait leur sanctification personnelle et les progrès de l'Eglise. Cet assentiment de principe au Verbe Souverain a permis la définition de certaines Vérités dogmatiques, et l'on pouvait croire qu'avec le déroulement des temps, la pleine lumière de la Révélation se lèverait bientôt sur l'horizon de la conscience humaine.

Or, à la fin du siècle dernier, un vent de folie intellectuelle s'est rué sur les voiles de la Barque de Pierre. Gonflé d'orgueil à la suite des découvertes scientifiques le chrétien occidental s'est constitué juge et critique de la divine Révélation. Ce fut le temps du « modernisme ». Dans le vain espoir d'éclaircir les difficultés des Textes Sacrés, l'exégèse nouvelle en a fait une telle analyse historique et psychologique qu'elle a disséqué le Verbe écrit. « Moïse a fait Dieu », a-t-on dit... La hauteur des Mystères divins est nivelée au plafond de l'imagination des Prophètes. Interprétation sacrilège, teintée d'un sarcasme impie, qui détruit l'idée que tous partageaient autrefois, même les hérétiques, de la transcendance de la Révélation par rapport à l'histoire, comme à toute philosophie ou science humaine. De ce fait l'Ecriture perd son sens universel et déterminant pour trancher les questions demeurées obscures. Certains révoquent en doute les dogmes clairement définis et prétendent que nous devons aujourd'hui recevoir les textes sacrés tout autrement que ne l'ont pensé les anciens docteurs et théologiens.

Il ne saurait être question de faire un historique détaillé de cette funeste défiance à l'égard de la Révélation divine. Cette étude dénoncerait l'hypocrisie de l'homme charnel qui, dans un absurde aveuglement, refuse à la fois la conversion et le Salut. Qu'il nous suffise de mentionner ce que tout honnête chrétien est obligé de constater: le désarroi psychologique universel, l'épouvante planétaire face aux fléaux qui nous atteignent et nous menacent, notre incapacité à en discerner la véritable cause. Certains ricanent, d'autres se divertissent, la plupart s'endorment. Elle semble imminente cependant la prophétie de l'Apôtre:

« Lorsque les hommes diront: « Paix et sécurité », alors le fléau tombera sur eux, comme les douleurs sur la femme enceinte, et personne ne pourra s'y soustraire... »

C'est alors, je pense, que les survivants prendront en considération la divine Révélation pour y conformer leur pensée et leur conduite. En prévision de ces temps-là, plus proches que nous n'osons l'espérer, nous rappelons ici l'enseignement traditionnel, oublié, mais indiscutable, sur les fondements de la Foi.

L'Axiome fondamental de la Théologie

Cet axiome tient en un mot d'une simplicité extrême sur lequel les siècles chrétiens ont appuyé leur assurance et leur espérance: « Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper ». C'est dire d'une manière pratique la Sainteté souveraine de l'Etre qui possède en lui-même toutes les perfections, ce qui exclut toute ignorance, toute hésitation, tout mensonge, toute ambiguïté. Dieu s'est donc exprimé en toute Vérité et Véracité dans la Révélation, tout comme il a légiféré en toute Sagesse et Prudence. « *Ses oeuvres sont achevées et parfaites dès le principe* », car Dieu ne saurait créer par approximations successives; et sa Révélation est également dès le principe pleine et entière, en même temps que souverainement simple.

Il résulte de ce principe fondé sur la Sainteté de Dieu, que les prétendues obscurités de la Sainte Ecriture ou de la Doctrine de la Foi sont liées à notre incapacité d'apprendre, de retenir et de comprendre. Il arrive que les élèves qui se plaignent de leur maître sont les moins doués et les plus paresseux. Devant les désastres de l'humanité déchue, il faut en effet être très intelligent pour ne pas être athée.

C'est par un acte de sa souveraine Justice que Dieu a fait connaître au premier homme le sens de sa destinée et le but dans lequel il l'avait appelé à l'existence. De même qu'il a donné à tout vivant la nourriture nécessaire, il a donné à toute créature rationnelle la Vérité plus utile que le pain. Cette affirmation dogmatique nous assurant de la Révélation primordiale s'appuie, on le voit, sur une considération parfaitement logique. Elle résulte de la plus ancienne Tradition littéraire que nous avons gardée dans les livres de Moïse.

La Révélation confiée à la mémoire de l'homme.

Le génie de la langue sacrée nous apprend que le mot « mâle », signifie par son étymologie: « Celui qui se souvient ». C'est le même verbe hébreu, en effet qui s'emploie pour désigner "l'homme" , le «vir»: l'époux de la vierge, et le mot «se souvenir», "se rappeler", "mémoriser". Mais de quoi le premier homme pouvait-il "se souvenir" puisque nulle histoire ne s'était déroulée ? En nous enseignant comme une Vérité de foi que le premier homme a reçu de son Créateur une "Révélation", l'Eglise nous apprend que l'insondable complexité du cerveau d'Adam n'était pas vide; mais "programmée" - selon le terme employé pour les ordinateurs et calculatrices - c'est-à-dire "informée par un ensemble de connaissances innées," s'exprimant par un langage. De fait Adam a donné des noms aux animaux. Où les prenait-il, sinon en lui-même ? Et il les disait dans une langue ordonnée qui montait sans effort sur ses lèvres. Il parlait spontanément, tout comme les animaux émettent spontanément le cri qui leur est spécifique. Ainsi la langue primitive exprimait toute la Vérité nécessaire à l'homme, tant sur lui-même que sur son milieu vital.

L'étude des langues montre en effet que les plus anciennes sont les plus parfaites du point de vue grammatical et logique et les plus riches en vocabulaire, du moins dans ce qu'il en reste. Car le péché de l'homme déchu a détruit d'innombrables civilisations, et n'a laissé subsister jusqu'à nos jours que des langues dégénérées par l'oubli des règles de la grammaire et la confusion des vocables. Il est impossible de maintenir la stabilité du langage, malgré la fixité de l'écriture, les écrivains honnêtes et la surveillance des Académies. A combien plus forte raison est-il impossible de retrouver la langue-mère de laquelle dérivent toutes les autres ! Heureusement, et par une attention miraculeuse de la Divine Providence, le peuple hébreu, si malheureux et persécuté, déporté, humilié qu'il fût au cours des temps, a subsisté en maintenant l'essentiel de sa langue antique. Il est certain que de nombreux vocables sont à jamais perdus. La plupart des verbes employés dans la Bible, ne figurent que sous quelques formes, -voire une seule - de celles que peut présenter la richesse multiple de leurs conjugaisons. Nous en avons assez cependant pour être assurés que l'essentiel de la Révélation primitive n'a pas été oublié. Bien mieux, les quelque 1500 pages de la Bible hébraïque suffisent pour qu'un lecteur assidu puisse se pénétrer du génie de la langue sacrée. Il est donc possible, encore aujourd'hui, d'apprendre non seulement la lettre qui sert de support à la Pensée de Dieu, mais l'Esprit qui vivifie la lettre.

Les Sources de la Révélation: Ecriture et Tradition

Illusion de croire ou de s'imaginer que la Source de la Révélation est l'inspiration prophétique. Cette opinion récente, née semble-t-il d'un souci œcuménique plutôt que du sens de la Vérité, laisse libre cours à tous les "prophètes" ou prétendus tels, fondateurs de sectes multiples, d'églises diverses et bigarrées, de ce pullulement de religions mutilées, aux dogmes flottants, aux morales fantaisistes, où le fanatisme dictatorial tient lieu de certitude. Il est vrai que Moïse, auquel nous devons les 5 premiers livres de l'Écriture et les auteurs sacrés, des autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, ont écrit sous l'inspiration de l'Esprit-Saint de Dieu, de sorte que nous affirmons avec l'Église de tous les temps que l'Écriture Sainte a Dieu pour auteur. Mais les Livres de la Bible ont été reconnus canoniques en raison de leur accord profond avec cette mémoire fondamentale qui a toujours guidé la conscience et la conduite des hommes, et qui s'appelle la Tradition. Ce mot, si précieux, désigne la transmission de génération en génération de la Vérité et de la Sagesse qui viennent d'En Haut. Si la mémoire fait défaut au point d'arrêter cette Tradition, toute civilisation disparaît. Il devient impossible d'identifier le prophète et de discerner s'il parle au Nom de Dieu, ou bien au nom des convoitises charnelles. C'est pourquoi l'Église a toujours enseigné que la Révélation se rattachait à deux Témoins dont l'accord doit être reconnu : l'Écriture et la Tradition.

La Tradition et les traditions

Une grande confusion s'est introduite sur le mot "Tradition" depuis l'hérésie protestante. Il est aisé de remarquer, en effet, que le Christ a condamné sans ménagement les « traditions humaines », disant aux Pharisiens qui s'en targuaient :

“Par votre tradition vous abrogez le Commandement de Dieu”. Que de traditions humaines purement conventionnelles, souvent inutiles, parfois perverses, n'ont cessé de surgir et de disparaître au cours des âges. Habitudes et comportements liés aux conditions locales, sociales, nationales de la diversité des peuples et des langues. Dans l'Eglise même, des constitutions, règlements, conventions diverses ont dévié le sens de l'obligation morale vers des comportements arbitraires, irrationnels, parfois contraires aux divins commandements; et surtout mutilants pour la nature. Nous sommes donc à tout âge et en tout lieu invités instamment à ce discernement capital entre ce qui vient des hommes et ce qui vient de Dieu.

S'il est une Tradition valable, c'est la Tradition Apostolique : celle qui remonte, par les premiers témoins choisis, au Verbe Incarné, lors de sa visite en Israël. La mémoire de l'Eglise, dans sa prière, dans ses rites, dans sa liturgie a conservé des éléments qui ne sont pas dans les Ecritures. Tout le monde le sait: les quelques pages des Evangiles ont passé sous silence tellement de faits et de paroles du Seigneur Jésus-Christ: « Il y a beaucoup d'autres choses que Jésus a faites, affirme Saint Jean, si on les écrivait une à une , je ne sais pas si le monde lui-même pourrait contenir les livres qui en seraient écrits. » (21/25). Mais, heureusement cette mémoire fidèle de l'Eglise, cette Tradition, donne la véritable interprétation des textes conservés comme canoniques, car elle en retient l'Esprit.

Voici pourquoi précisément l'Eglise a souvent interdit la lecture de la Sainte Ecriture pour des hommes qui ne veulent, ou *ne peuvent* s'éclairer par la Tradition. C'est dans le sein de l'Eglise, et tout spécialement dans le culte liturgique, accompli en vue du Salut, que tous les Textes prennent, ou prendront un jour leur sens, jusqu'à ce que soient révélées « les pensées secrètes des coeurs », et que vienne le Jugement. « C'est la parole que j'ai prononcée qui vous jugera au dernier jour ».

“La Révélation est close...”

...avec la mort du dernier apôtre.” Qu'est-ce à dire ? Que Dieu nous a dit tout ce qui était nécessaire et suffisant pour notre salut. A partir du moment où le Verbe de Dieu lui-même s'est exprimé parmi nous, il est mathématiquement impossible qu'une simple créature puisse ajouter à ce que veut nous apprendre notre Souverain Créateur et Législateur. Tout est donné. Ce qui ne signifie pas que tout soit compris C'est en effet ce que prévoyait Jésus-Christ : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire : vous ne pouvez pas encore les porter. Mais l'Esprit-Saint que je vous enverrai d'auprès du Père, lui vous éclairera sur tout ce que je vous ai dit, et vous guidera vers la Vérité toute entière... » (Cf. Jn. 14,16).

Telle doit donc être notre unique préoccupation : accéder à la pleine intelligence de la divine Révélation. Non pas certes, pour y apporter quelque élément nouveau, puisque rien ne saurait être ajouté à la plénitude. Mais pour en voir clairement toute la cohérence interne, et en admirer la proportion juste et complémentaire des diverses parties, de sorte que les Vérités déjà définies soient

comme les phares qui projettent leurs rayons sur les zones encore obscures. Du message divin nous gardons fermement tous les termes, même ceux qui, malgré leur simplicité apparente, demeurent mystérieux, dans l'Espérance qu'ils dévoileront bientôt leur intime secret à toute conscience sincère. Telle était en effet le désir constant de Saint Paul et la ligne directrice de son apostolat : « Nous instruisons tout homme dans le Christ, en toute sagesse, afin de rendre tout homme parfait dans le Christ ».

Le Magistère infaillible.

Infaillible Attention ! Quelles sont les normes de l'infaillibilité ? Autre est le magistère ordinaire, autre le magistère infaillible. Le premier dispensé au cours des offices liturgiques, dans les sermons, les lettres pastorales, ou même les Encycliques doit être reçu avec déférence et respect. Tout fidèle garde le plein droit de l'apprécier par la règle de la foi, de juger « ce qui est juste » et de « garder ce qui est bon ». Il en est tout autrement par rapport aux textes canoniques où l'Eglise engage son infaillibilité, et précise la foi dogmatique, en proposant à l'assentiment de toute conscience d'homme une vérité authentiquement révélée par Dieu. De fait les textes infaillibles sont peu nombreux : les canons et les décrets des Conciles oecuméniques, certains documents pontificaux où le Pape a défini la Foi. Les fidèles doivent s'y référer comme à une norme sûre, pour se diriger sans risque d'erreur et sans perte de temps sur la voie du Salut.

Les Apôtres ont-ils connue cette “Vérité toute entière” que le Christ leur promettait par l'assistance du Paraclet ? Saint Irénée l'affirme. L'Eglise a toujours vénéré les Apôtres comme la lumière éclatante de tous les peuples. Cependant certains passages de Saint Paul, le Docteur des Nations, sont très difficiles, pour ne pas dire obscurs... Alors que s'est-il passé ? Avons-nous perdu la clé de la doctrine apostolique ? En s'adressant aux Grecs, puisque les Juifs avaient rejeté leur Seigneur, Pierre, Paul et leurs compagnons, n'ont pas jugé nécessaire d'instruire les disciples de Socrate de certaines évidences mosaïques. Un abîme en effet séparait les Hébreux soumis depuis tant de siècles aux obligations de la Loi Ancienne, des païens qui n'avaient qu'une idée assez fruste de la Divinité et surtout de ce qu'elle exigeait de sa Créature. Dans ces textes si courts que sont les Epîtres, avons-nous le reflet complet de l'enseignement que les messagers de l'Evangile dispensaient oralement dans les premières communautés chrétiennes ?

«Garde le bon dépôt », recommandait Paul à Timothée, “et confie-le à des hommes sûrs”. Le corps de doctrine désigné par ce mot nous est-il parvenu par les Ecritures et la Tradition, d'une manière telle que toute la pensée divine resplendisse devant notre intelligence ? Il faut, hélas, répondre négativement à cette question, et reconnaître avec les historiens qualifiés, que la persécution que Néron déchaîna sur la fragile Eglise de Jésus-Christ, si brutale, si imprévue, (et celles qui suivirent) a fait disparaître à tout jamais un trésor infiniment précieux de souvenirs, récits et discours. Perte irréparable, qui a réduit l'Eglise à chercher à tâtons, comme dans la nuit, les

normes d'une conduite morale conforme à la Vérité. Même les vierges sages seront assoupies au moment du retour du Seigneur : où retrouveront-elles l'huile spirituelle pour rallumer leurs lampes ?

Mais la promesse du Christ demeure : « L'Esprit-Saint vous conduira vers la Vérité toute entière ». C'est pourquoi nous devons être certains que, dans le domaine de la foi, lorsqu'il s'agit de préciser si une doctrine est vraiment d'origine divine et appartient à ce précieux dépôt de la Révélation, le Magistère de l'Eglise ne peut errer. Bien mieux, l'étude approfondie des Conciles et des Décrets pontificaux, pour longue et fastidieuse qu'elle paraisse au premier abord, montre une construction progressive, dont les éléments s'articulent et se solidifient mutuellement à mesure que la réfutation des hérésies précise la formulation de la Foi. Nous voyons ainsi apparaître en ces derniers jours du « siècle » la cohérence intime de toutes les vérités révélées, et surtout leur adorable hiérarchie. A condition de n'omettre aucun des points rigoureusement définis, souvent à plusieurs reprises, dans les conditions historiques qui révèlent en général le risque mortel, que courut la conscience humaine et chrétienne, d'oublier ou de renier ce qui, dans les premiers temps, était admis sans problème par l'ensemble des Pères et des Docteurs.

Le point noir...

La Sécurité Routière a désigné par ce mot un carrefour dangereux où les accidents mortels se multiplient à mesure qu'augmente la circulation automobile. La mort provient toujours d'une erreur ou d'une faute. Celle du conducteur imprudent ou maladroit, mais aussi, parfois, celle de l'Equipement qui n'a pas, ou mal signalé le « point noir » aux usagers de la route. Si la Théologie avait éclairci toutes les ambiguïtés, avait éclairé toutes les obscurités qui hantent la conscience humaine, la vie nous serait rendue, et la Rédemption serait accomplie. Il est inadmissible en effet que Dieu fasse périr arbitrairement sa propre créature. Bien mieux, au dire du Prophète Ezéchiel, Dieu ne prend plaisir à la mort de quiconque, même pas du méchant (Cf. Ez. ch. 18). Alors pourquoi sont-ils morts ceux que l'Eglise reconnaît comme des « saints » ?

Absurdité insupportable, en effet que celle de la mort d'une créature rationnelle ! Angoisse insurmontable que celle du dernier soupir ! Si Dieu a créé la pensée pour qu'elle ait conscience de sa disparition prochaine, mieux vaut le sort de l'animal !

La permanence et l'universalité de la mort sont la preuve de l'état de péché dans lequel gît l'humanité, péché, c'est-à-dire transgression des lois biologiques et morales propres à la nature et à la personne humaines. Quelles sont ces lois, qui furent transgressées et qui le sont encore, non seulement par les nations païennes, mais dans l'Eglise des baptisés ? La mort est un mal si grave et si horrible, surtout si on la réfère à l'infinie bonté de Dieu, que nous devons conclure que la loi transgressée était de toute première importance. La gravité de la faute, en effet, doit être mesurée par

l'horreur du châtement. Cela signifie donc que sous la parabole historique de la première tentation, du fruit défendu et du premier pagne, réside un enseignement biologique et psychologique capital dont personne, même parmi les théologiens les plus éminents, n'a vraiment pris conscience... ? Enseignement que les plus grands saints ont peut-être entrevu, sans pouvoir le transmettre à des esprits trop faibles pour le supporter? Qui donc supprimera ce « point noir » ?

Le problème du mal est insoluble si l'on affirme la bonté, la sagesse et l'amour de Dieu, sans parler d'une désobéissance de l'homme à l'**ordre** qui devaient assurer sa justice et son immortalité. Mais il est très difficile de faire entendre aux hommes, surtout en notre temps, que le comportement universel du genre humain repose sur une erreur et une faute générales. Saint Anselme affirmait cependant qu'à la suite du péché originel tout homme, dès sa conception, est "privé de toute justice et de tout bonheur". Face aux détresses extrêmes vers lesquelles nous courons par les égarements de notre conduite, allons-nous enfin donner raison à cette proposition irrecevable par les humanistes et les démocrates actuels : « Le salaire du péché c'est la mort. »

Le « point noir » est donc bien, sans contredit, ce que l'Eglise a toujours présenté comme le « péché originel », sans toutefois en donner la définition exacte.

Les Thèses de Foi.

On peut dire aussi les « Vérités de Foi ». L'Eglise présente un certain nombre de propositions, rassemblées dans les Symboles, promulguées en des formes diverses par les Décrets et les Canons du Magistère infallible, expliquées en diverses langues, surtout en latin, dans les traités de Théologie. Tout Catholique est tenu de croire et de professer les Vérités de la Foi. C'est là précisément la clause du contrat qui le rattache à l'Eglise, pour y recevoir la Grâce sanctifiante et le Salut par le moyen des Sacrements. Tout fidèle, s'il veut être digne de ce mot, se doit de diriger sa pensée dans l'acceptation pleine et entière de ces Vérités, en prenant le plus grand soin de ne tomber sous aucun anathème qui le couperait du Corps Mystique du Christ. Attitude logique, tout comme celle des savants, qui pour progresser dans la connaissance scientifique, doivent retenir fermement les théorèmes établis avant eux, et qui constituent un corps de doctrine incontestable.

A vrai dire la plupart des chrétiens n'ont pas pris le soin de s'informer clairement de ce que le Magistère infallible a défini comme une Thèse Divine, comme une "Vérité révélée par Dieu" De ce fait ils sont dans le plus grand danger de tomber sous un anathème, de sorte que, soit par leur ignorance, soit par leur négligence, ils demeurent incapables d'accéder à "la Vérité toute entière qui les délivrera"

Le lecteur pourra se référer aux ouvrages qui exposent et expliquent les vérités de la foi. Les traités de théologie classique procèdent suivant un ordre logique, admis depuis des siècles dans les Ecoles, dont nous devons préciser les grandes lignes.

L'ordre classique de la doctrine de la Foi

Les maîtres de Théologie parlent d'abord de Dieu « En lui-même », s'efforçant de répondre à la question qui ouvrait la première page des catéchismes : « Qui est Dieu » En se référant à Moïse et aux Prophètes, aux Psalmistes et aux Sages, il est facile d'établir l'unicité de Dieu et ses attributs indiscutables : éternité, immensité, transcendance, souveraine bonté et sagesse, possédant en lui-même toutes les perfections, que toute intelligence droite induit à partir de la contemplation des créatures, et surtout des créatures rationnelles.

La Théologie pénètre au delà des attributs de Dieu : elle explore sa vie intime, c'est-à-dire la Trinité des Personnes distinctes possédant chacune la même et identique Nature divine. C'est ainsi que les longues controverses des premiers siècles, par lesquelles l'Eglise a douloureusement cherché une expression aussi juste que possible du Mystère divin, trouvent une heureuse conclusion par les concepts de « Personne » et de « Nature ». Les confusions qui demeurèrent jusqu'à Saint Léon le Grand sont définitivement écartées. De fait, la conscience chrétienne, instruite de la Foi se réjouit très fortement de savoir que Dieu, en sa Trinité immuable est le Bonheur subsistant le plus grand, le plus immense, bien au delà de tout ce que l'on peut dire, penser ou imaginer.

Qui est Jésus-Christ ? Comment extraire des Evangiles et des Epîtres une définition de cet homme, qui fut plus qu'un prophète et cependant le plus simple des hommes ? Fils de Dieu ? Fils de l'Homme ? Monogène du Père ? Premier-né de toute créature ? Sur ces points difficiles où s'affrontèrent parfois avec hargne diverses écoles de Théologie, l'Eglise a définitivement adopté le « Tome à Flavien » de Saint Léon le Grand, où le grand Pape du début du 5ème Siècle expose au Patriarche de Constantinople la Thèse rationnelle de l'Unique Personne divine du Christ, assumant les deux natures : la divine qui lui est commune avec le Père et l'Esprit-Saint, et l'humaine qu'il a prise dans le Sein de ta Vierge Marie.

De ce fait, faut-il authentifier le cri de la foule d'Ephèse hurlant aux oreilles des Pères réunis en Concile : « Théotokos », dont l'écho retentit jusqu'à nous ? Oui, elle mérite le nom de Mère de Dieu : car elle a donné à la deuxième personne de la Sainte Trinité la nature humaine. Là encore l'heureuse distinction léonienne « nature » et « personne » pouvait satisfaire, sans préjudice pour la Vérité, les cri de ces idolâtres, qui, du temps de Paul, manifestaient bruyamment pour la Grande Artémis des Ephésiens.

Après avoir exposé les Mystères de la Trinité et de l'incarnation, le Magistère infallible a précisé ce qu'il faut penser des Anges, de l'homme, de sa nature et de sa destinée.

L'existence des Anges est une incontestable vérité de foi. Elle s'appuie sur de nombreux passages des Ecritures, et sur les paroles mêmes de Notre Seigneur: «Leurs Anges contemplent sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux » Lui-même fut secouru par un Ange lors de son Agonie. Michel, Raphaël, Gabriel, trois grands archanges sont connus par leurs noms, évocateur de leur mission dans le plan du Salut. Par le récit de la Genèse, nous apprenons que c'est « par l'envie du Diable que la mort est entrée dans le monde. » La révolte de Satan et de ses anges rebelles est un grand mystère, le « mystère de l'iniquité », car il est difficile de comprendre comment un être rationnel et intelligent s'est fait sous la forme du Serpent le séducteur de la femme pour la pousser dans la désobéissance à sa sublime vocation. Toutefois les Anges fidèles, délégués par Dieu auprès de nous, sont toujours prêts à nous assister, nous protéger, et nous guider dans l'accomplissement de la volonté de Dieu sur nous.

Conformément aux Ecritures le Magistère a précisé que l'homme fut créé directement par Dieu dans un état de perfection, avec la pleine jouissance de ses moyens intellectuels et la connaissance de la vérité. Il pouvait donc se conduire dans la Justice devant la Face de Dieu en obéissant à ses préceptes et demeurer ainsi dans l'immortalité. Par suite de la séduction diabolique, il s'est engagé dans la voie interdite perdant ainsi justice et immortalité et subissant de génération en génération les sentences de l'indignation de Dieu, sentence dont il avait été informé et menacé s'il transgressait la loi naturelle que Dieu lui proposait, pour qu'il garde sa transcendance sur tous les animaux. Toutefois Dieu n'a pas abandonné sa propre image : il a entrepris de la sauver, la relever et la ramener à la justice et à la vie. Tel est l'objet de l'espérance chrétienne vers laquelle nous conduit la grâce sanctifiante dispensée dans l'Eglise par le moyen des Sacrements.

L'Eglise a précisé qu'ils sont au nombre de sept, et pour chacun elle a promulgué des Décrets et des Canons d'une grande importance, notamment en ce qui concerne le Baptême et la Sainte Eucharistie, nous assurant de la présence corporelle du Christ sous les apparences du pain et du vin consacrés. De fait c'est bien autour du Corps Eucharistique du Christ Sauveur que s'est ordonnée toute la prière liturgique et que se regroupent les diverses institutions ecclésiastiques.

Après le Concile de Trente qui a présenté un corps doctrinal admirable dans sa complétude et sa cohérence, les Papes Pie IX et Pie XII ont précisé deux dogmes de foi concernant la Vierge Marie: sa Conception Immaculée, en 1854 et son Assomption au ciel en corps et en âme, en 1950.

En tenant le plus grand compte de ces vérités de foi déjà bien établies, il est possible d'une part de progresser dans l'intelligence du Conseil de la Sainte Trinité

sur l'homme, sa créature de prédilection, point culminant de ses ouvrages; et, d'autre part, d'éclaircir les points encore obscurs, notamment celui que nous avons signalé plus haut : la nature exacte du péché originel.

Indications de la dévotion catholique

« Lex orandi, lex credendi... » Sans doute, tous ceux qui prient ne prient pas en Esprit et en Vérité, comme le font, dans la mesure où ils existent, les adorateurs du Père. Toutefois les fidèles pieux et zélés, qui malgré leurs épreuves ont levé vers le Ciel un regard chargé d'Espérance, ont obéi à un désir de l'Esprit-Saint, exprimant au cours des siècles, à mesure que grandissait le Corps du Christ, son ineffable gémissement. C'est pourquoi les théologiens sérieux tiennent le plus grand compte du mouvement mystique de la conscience catholique, et même des révélations privées ou des faits surnaturels reconnus comme venant d'En Haut. Je dis « les théologiens sérieux », c'est-à-dire ceux qui sont capables d'un discernement exact, pour apprécier si c'est bien l'Esprit-Saint et non pas n'importe quel démon déguisé en ange de lumière, qui opère, ici ou là, songes, visions, prodiges et dicte des messages et des oracles. De fait, puisque la Révélation est close, rien ne saurait y être ajouté.

Ce qui ne signifie pas que Dieu n'ait plus le droit de s'exprimer. Sa sollicitude, son désir de nous voir accomplir ses promesses demeurent tout au long de l'histoire. Il a donc permis à ses Anges, ses Saints et la Bienheureuse Vierge Marie de se manifester et d'intervenir dans des « révélations privées ». L'Eglise a retenu comme authentiques un certain nombre d'entre elles, après un examen objectif des faits et une sérieuse critique des témoignages. Dans les temps modernes, il faut retenir les grandes apparitions de la Salette, de Lourdes et de Fatima. Les chrétiens ont ainsi reçu des avertissements prophétiques très graves pour les temps de détresse où nous sommes arrivés. Une grande dévotion a drainé des foules dans ces trois sanctuaires. Mais les paroles de la Vierge, surtout celles de la Salette, n'ont pas reçu, de la part du Magistère, l'audience qu'elles méritaient. C'est pourquoi l'oracle céleste, contesté et tenu caché s'est accompli, pour le plus grand malheur des peuples chrétiens. Qu'en est-t-il du “troisième secret de Fatima ?...”¹ Le critère fondamental de l'authenticité d'une révélation privée est sa conformité avec les Vérités de Foi. Ainsi, la Vierge de Lourdes a confirmé le dogme, défini quatre ans auparavant, de l'immaculée Conception.

Le culte rendu à la Bienheureuse Vierge Marie par toute l'Eglise Catholique doit être tenu comme une indication primordiale : c'est sur elle en effet que tous les saints, sans exception, que tous les vrais théologiens, ont porté leur attention constante. L'Evangile commence avec sa foi en la Paternité réelle de Dieu. Le texte

¹ - La révélation dite “officielle” de ce troisième secret nous laisse perplexe, puisque dans ces circonstances grandioses de la canonisation de deux des petits voyants, François et Jacinthe, Lucie qui était encore vivante alors, n'a pas eu droit à la parole. Que vaut un tribunal qui refuse d'entendre les témoins ?...

sacré nous rapporte exactement ce que nous devons savoir pour tout comprendre. Et c'est pourquoi, selon la pratique et l'enseignement de l'Eglise, la méditation des Mystères du Rosaire est le moyen le plus simple et le plus assuré pour que les yeux de notre coeur, délaissant le désordre charnel de ce monde, s'ouvrent sur l'admirable Sagesse divine et éternelle. Certes le nom de Marie ne figure pas dans les écrits des Apôtres. Il semble bien que les Pères Apostoliques n'aient pas vu immédiatement l'importance de la foi de Marie ni le rôle éminent qui fut le sien dans l'économie du Salut. Nous n'avons pas tous leurs écrits... Osaient-ils livrer à t'encre et au papier les confidences royales de l'Arcane Chrétienne ?... C'est ici justement qu'il nous faut au XXe Siècle enregistrer fermement et définitivement ce que les siècles précédents ont découvert pour nous.

Plus récemment encore s'est développée dans les âmes pieuses la dévotion à Saint Joseph. Que de congrégations et de familles religieuses se sont rangées sous son Patronage ! Léon XIII l'a grandement élevé comme tuteur de l'Eglise universelle, appelant tous les chrétiens à prendre en considération le rôle primordial qu'il a joué dans l'avènement du salut. Dans le même esprit ce grand Pape a exalté la Sainte Famille, la proposant comme "modèle exemplaire et absolu de toute vertu et de toute sainteté, pour tout homme, quelle que soit sa condition et sa situation." Certes, tout chrétien peut solliciter l'aide des saints ou des anges pour obtenir une grâce actuelle, dans les circonstances de sa vie. Mais rien ne saurait mieux honorer les pionniers de la Foi qui nous ont donné le Sauveur, que de voir leurs dévots s'élever à l'intelligence de l'immuable Pensée de Dieu, qu'ils furent les premiers à comprendre et à mettre en pratique.

Les normes d'une théologie vraiment scientifique

Il était sans doute plus facile de découvrir les lois qui régissent l'Univers, qui expliquent le mouvement des astres et les propriétés de la matière, que de retrouver celles qui furent transgressées au commencement et qui eussent assuré le bonheur et l'immortalité de la créature humaine. Les savants et les chercheurs ont beaucoup peiné en observations minutieuses et sur des calculs difficiles pour aboutir à cette «civilisation» technique où nous jouissons de nombreux avantages, sous la menace permanente de dangers redoutables et multipliés. Il eût été plus raisonnable et plus utile de retrouver nos lois spécifiques pour nous y conformer et nous établir dans la justice, le bonheur et l'immortalité. Nous aurions eu alors tout le temps nécessaire pour conduire avec sagesse nos recherches sur le monde extérieur et améliorer notre condition terrestre dans l'ordre et la paix véritables.

Quoi qu'il en soit la Science nous a conduits à la notion de certitude : celle qui se dégage de l'expérimentation et s'exprime par la rigueur mathématique. Nous n'en sommes pas encore là dans le domaine de la Théologie. La seule certitude scientifique expérimentale que nous avons - mais elle est de taille - c'est que le genre humain tout entier est frappé par la mort, et qu'aucun des fils d'Adam n'échappe à la condamnation de Dieu. D'où nous concluons mathématiquement que la loi - ou les

lois - spécifiques de la créature humaine ne sont ni exprimées ni appliquées. Le Christ Jésus, Verbe de Dieu fait chair, nous a cependant tout dit et toute démontré, puisque la Révélation est close. D'où nous déduisons que l'Eglise n'a pas encore compris le dépôt de la foi dont elle est la gardienne. Elle a reçu les clés du Royaume des cieux, mais elle n'a pas su s'en servir.

Beaucoup de théologiens actuels prennent conscience de cet échec; ce qui provoque chez eux un grand désarroi, et même une réaction de rejet par rapport à la théologie « classique » qu'ils ont reçue. Manifestement la Rédemption n'a pas abouti, malgré les Sacrements, et le Sauveur n'a rien sauvé puisque la chair humaine retourne à la poussière comme précédemment. C'est pourquoi on a cru bon, surtout dans l'ambiance séditeuse de Vatican II, de tout remettre en question et de présenter au monde une «Eglise Renouvelé» qui renonce à l'espérance concrète du Salut, et n'envisage plus autre chose que la civilisation de l'amour couronnant les efforts des «hommes d'aujourd'hui» dans leur poursuite du bien-être individuel dans la paix internationale. Quoi de meilleur qu'un gouvernement mondial assurant la pratique de l'altruisme universel ? Cette réduction de la théologie à l'horizon terrestre écarte de fait la Révélation divine, sa nécessité et même son utilité. L'Eglise elle-même perd le sens de sa mission et de son identité. Voici pourquoi elle est en perte de vitesse, malgré le succès qu'elle veut conquérir auprès des hommes par le leurre de «l'ouverture au monde». C'est ici qu'il convient de méditer la parole de Paul aux Galates : « Si je cherche à plaire aux hommes, je ne suis plus serviteur du Christ »; et de même l'avertissement du Sermon sur la Montagne : « Malheur à vous si les hommes disent du bien de vous, car c'est ainsi que leurs pères traitaient les faux-prophètes ».

En effet la première démarche du vrai Théologien qui constate la morbidité et la mortalité de la créature humaine est de porter une accusation de péché sur le comportement et le jugement moral dont elle se prévaut. Or la structure classique de la théologie s'ordonne suivant un schéma tout autre, où l'accusation de péché n'apparaît plus comme essentielle, mais comme un simple corollaire parmi les autres thèses de la Foi. Il convient donc de repenser la Théologie suivant le schéma réaliste de l'histoire et non plus suivant l'ordonnance philosophique des Ecoles.

L'Histoire, maîtresse de Vérité

L'hébreu, langue originale de la divine Révélation ne comporte aucun terme abstrait; c'est pourquoi l'Ecriture Sainte paraissait écrite pour des enfants. Elle ne fait que raconter des histoires, dont la plupart sont loin d'être édifiantes, laissant au lecteur, souvent scandalisé, le soin de porter un jugement sur les faits et d'en saisir la signification. «Comprenne qui pourra !» lançait souvent le Seigneur à ses auditeurs pantois devant les énigmes de ses paraboles. Mais la grande « parabole » qui nous invite à réfléchir, c'est l'histoire: celle du genre humain, et la nôtre propre.

Malheureusement la plupart des fils d'Adam commencent à se poser les questions fondamentales quand ils n'ont plus, sur leur lit de mort, que le souffle à perdre ! «Vous allez paraître devant Dieu», dit alors le prêtre, « pour être jugé sur votre conduite ». Mais quoi ! Le sort de cet homme est celui de tous ! Voilà bien des siècles que les hommes savent qu'ils sont devenus mortels ! Comment se fait-il qu'ils s'occupent de tant de choses, qu'ils se livrent à tant de divertissements, au lieu de se poser cette unique question : celle du jugement de Dieu sur leur conduite ? Il n'est plus temps pour l'agonisant qui appelle la mort tout en la redoutant, de consulter un manuel de Théologie ! Que lui importent alors les définitions des Conciles et les Bulles des Papes ! Vanité que tout cela, puisque les pieux auteurs qui ont élevé leur intelligence jusqu'aux sublimes mystères de la foi sont morts tout comme les vendeurs de cacahuètes sur les foires ou les comédiens sur le théâtre !

L'Eglise apportait aux agonisants la consolation de l'au-delà : ce n'était pas rien ! L'attitude scientifique nous invite à poser tout autrement le problème : quelle est la raison de cet échec manifeste qu'est la mort d'une créature rationnelle ? Est-il suffisant de faire une "bonne mort" ? La mort n'est jamais bonne: elle n'est autre que la démonstration de l'erreur. Où donc est l'erreur qui la provoque ? Suffit-il de se repentir au dernier moment ?... C'est au premier moment qu'il convient de faire pénitence, dès que l'âge de raison permet la première réflexion. Avant de savoir comment l'homme quitte ce monde, apprenons comment il y est entré !²

C'est ici précisément que la théologie historique apporte l'exacte solution, tellement simple, tellement directe qu'il faut une âme d'enfant pour l'accepter: "Je te rends grâce, o Père Créateur du Ciel et de la Terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux prudents, pour ne les révéler qu'aux petits !" Abandonnons donc pour un instant le schéma vitrifié de la théologie classique pour saisir la trame de l'entreprise divine, telle que nous l'expose la Sainte Ecriture.

oooooooooooooooooooooooooooo

² - C'est le sens du célèbre logion de Jésus rapporté par Saint Thomas: "Pourquoi m'interrogez-vous sur la fin, alors que vous n'êtes même pas dans le commencement ? Heureux celui qui atteindra le commencement ! Il connaîtra la fin et ne verra pas la mort."

Chapitre 8

LA THEOLOGIE HISTORIQUE

“Je ne veux pas que vous ignoriez que nos pères étaient tous sous la nuée, et que tous ont traversé la mer, et que tous par Moïse, ont été baptisés dans la nuée et dans la mer. Tous également ont mangé l'aliment spirituel et bu le breuvage spirituel : ils buvaient en effet à ce Rocher spirituel qui les accompagnait et qui était le Christ. Cependant Dieu ne se complit pas dans le plus grand nombre d'entre eux; en effet leurs cadavres jonchèrent le Désert Tout cela est arrivé exemplairement à ceux-ci et fut écrit pour que nous en soyons avertis, nous pour qui est arrivée la fin des temps.”

(I Cor. ch. 10)

Un logion (=parole) de l'Evangile de Saint Thomas nous rapporte que les disciples interrogeaient le Seigneur Jésus, disant « Dis-nous comment sera notre fin. » Il leur répondit : *“Avez-vous donc dévoilé le commencement pour que vous m'interrogiez sur la fin ? Car là où est le commencement, là sera la fin. Bienheureux celui qui atteindra le commencement, il connaîtra la fin et ne goûtera pas la mort. »*

Parole sublime, digne du Verbe de Dieu, qui, dès le commencement, auprès du Père, dans le Conseil de la Sainte Trinité créait toutes choses dans l'ordre et l'harmonie des Lois Divines. Venant en ce monde homme parfait parmi les rejetons d'Adam et d'Eve couverts de plaies, accablés de maux, asservis les uns aux autres sous le poids de la terreur homicide... il ne reconnut pas son ouvrage:

“Ni mon Père ni moi, n'avons voulu cela ! »

Tel est le sens profond de la parole accablante rapportée en plusieurs passages des Evangiles:

«Génération adultère et pécheresse, jusqu'à quand vous supporterez-vous ?»

Si nous pouvions imaginer ce qu'aurait été notre gloire et notre bonheur sans le péché, ce qu'aurait été la créature humaine s'il elle s'était conformée à sa loi spécifique, confirmée dans la justice et la vie au lieu de sombrer dans la détresse de la mort, nos yeux se rempliraient de larmes incoercibles. Je ne pense pas que nous pourrions supporter ce contraste entre le bonheur perdu et l'état pitoyable où nous sommes tombés. C'est pourquoi, sans doute, ce mystère reste caché à notre conscience. Nous pouvons ainsi subsister et nous relever peu à peu, sans être désespérés par notre propre misère.

Pour la plupart des hommes, le spectacle amusant de la vanité du siècle suffit à les distraire des questions trop lourdes. Mais au moment de la mort, dans le jugement

particulier, il est très certain que toute créature rationnelle mesurera le désastre du péché face à la splendeur du Dessein de Dieu, dans lequel Adam fut créé à l'origine.

Adam et Eve

Sans attendre l'heure du jugement particulier, entrons dès maintenant dans cette intelligence du « Commencement », en nous reportant aux premières pages de Moïse. Elles se gravent dans la mémoire à première lecture. C'est dans cette pertinence que l'on apprécie l'inspiration divine qui les a dictées et l'assistance divine qui nous les a gardées.

Cette garantie que la Foi nous donne sur la valeur primordiale de ce Texte, confirme ce qu'une sage réflexion nous apprend. Car ces pages sont un témoignage historique. Adam eut en effet largement le temps, pendant les neuf cents trente ans qu'il vécut, de confier à ses fils ce qui lui était arrivé au Paradis Terrestre, et de créer cette tradition retenue dans les plus anciennes sources de l'Histoire, soit en Chaldée, soit en Egypte. Un examen attentif de la chronologie biblique nous apprend qu'Adam connut Lamech, père de Noé, et que Noé connut Abraham. Si Melchisédech, dont rien n'est dit sur la longueur des jours, avait huit cents ans quand il bénit Abraham, il a pu recevoir la Tradition de son Sacerdoce d'Adam lui-même. La Bible retient la lignée de Seth comme porteuse du « Nom de Yahvé »; l'Eglise a toujours porté une grande vénération aux Patriarches les vingt-quatre anciens de l'Apocalypse, qui devant « Celui qui est assis sur le trône et l'Agneau » se prosternent et jettent leurs couronnes à terre. Elle chante Marie « Regina patriarcharum » pour nous apprendre que la sainte génération du Christ se réalisa dans la ligne directe de la Vérité transmise depuis l'Origine.

L'homme est créé “mâle et femelle” selon l'image et la ressemblance de Yahvé Elohim. Du premier coup l'Ecriture atteint la psychologie des profondeurs la plus moderne. Ce n'est pas l'individu seul qui porte l'image de la Trinité Créatrice, mais le couple: la femme est engendrée de l'homme, tout comme le Verbe du Père. Cette hiérarchie des sexes dans leur unité résulte de la Hiérarchie des Personnes divines dans la Trinité. L'établissement initial de l'homme dans la justice, le bonheur et l'immortalité dérive logiquement de la Sagesse et de la Bonté infinies de Dieu.

Adam est créé, mais aussi façonné avec « la poussière du sol »; nous dirions aujourd'hui avec les 92 éléments de la matière, présents dans la Terre, mais aussi dans le Soleil et les Etoiles; d'où l'on voit la solidarité de l'homme avec l'Univers. Il est « Fils de Dieu », par le souffle de l'Esprit-Saint, « dans ses narines ». Le corps est le temple du Saint-Esprit, dès le principe. Adam fils de Dieu, son fils devait l'être aussi, car c'est dès l'origine que le Nom du Père devait être sanctifié.

La femme est engendrée de l'homme, “de sa chair et de ses os,” par la main de Dieu qui manifeste ainsi que la génération lui appartient. Son Nom est Père. La femme est vierge par nature. Disposition anatomique universelle, prise en compte par

les anciennes religions, et les lois matrimoniales de toutes les civilisations. L'hymen préserve le sanctuaire de la vie comme la paupière protège l'oeil. La virginité conditionne l'équilibre biologique. Sa perte est une déchirure corporelle et surtout une blessure psychologique. Tout le monde, spontanément, le sait. L'expérience le prouve. La science psychologique le démontre. La convoitise de l'accouplement charnel procède de la séduction diabolique et des réflexes conditionnés de la nature déchue, mais non pas des dispositions originelles.

« *Ils sont une seule chair* », et « *ils seront une seule chair* » : l'unité du couple, par laquelle est écarté l'adultère, est la Loi première, qui fut transgressée, mais que le Christ a restaurée comme fruit béni de l'amour virginal, et comme législateur eucharistique. Telle est la condition de l'immortalité dans laquelle la trinité créée était établie dès le principe. « Ils étaient nus tous deux l'un devant l'autre, et ne rougissaient pas » : parole géniale qui, d'un mot, révèle l'état d'équilibre psychologique, de beauté et de santé corporelle dans laquelle l'homme fut établi au commencement. Justice, bonheur, et immortalité pouvaient être gardés à condition que l'Ordre divin soit observé.

« *Tu mangeras de tous les arbres du jardin de délices* » : précepte positif. Une nourriture suave est donnée à la bouche de l'homme; mais aussi toutes les joies de la connaissance de son milieu vital. Adam va donner des noms aux animaux, en fonction du Verbe dont il a la science infuse, et avec ce Verbe la Révélation.

“*Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal*” : cela signifie tu excluras tout mal, tout ce qui altère l'intégrité de l'ouvrage excellent de Dieu... Que peut-être en effet, le péché originel sinon la transgression d'une loi naturelle, un viol de la nature ? Si ce péché n'avait été qu'un orgueil de l'esprit, l'homme aurait mis un chapeau sur la tête et non point un pagne sur le sexe. Le port universel du vêtement, même lorsqu'il est réduit au maximum, manifeste d'une manière évidente le péché de la chair, comme l'ont toujours dit les Pères, et comme le rappelle la liturgie à toute occasion. Cette interdiction signifie aussi « *Tu n'engendreras pas pour la mort* » : il est en effet rigoureusement absurde de donner la vie à un être qui aura, dès sa conception, la mort dans la peau.

Aussitôt après leur désobéissance au précepte divin, ils cachent le sexe dont ils ont fait un mauvais usage. Ils ont imité les mammifères, et même les serpents vivipares, tombant au-dessous de l'Ordre transcendant où Dieu les avait créés. Ils deviennent les parents d'une “espèce” qui subit les lois des espèces, tant des plantes que des animaux : prolifération incoercible, lutte pour la survie collective, et mort des individus. L'homme est déchu de sa vraie nature : « homme animal », suivant l'expression de Saint Paul. Il est courbé sous le poids des sentences : malédiction du sol, travail pénible, enfantement dans la douleur, souffrance et mort.

Le poids des sentences s'abat sur la suite des générations, jusqu'à nos jours. Il est si lourd qu'il nous fait mesurer l'énorme gravité de la transgression... Dieu voulait pour la femme une maternité virginale, dans la joie et l'allégresse. L'homme devait

aider la femme, son épouse, à accomplir cette sublime vocation. Ce qui fut réalisé au début de l'Evangile nous instruit sur ce qui ne fut pas réalisé en raison de la désobéissance à l'Ordre divin. La science et l'histoire nous permettent d'apprécier que nous sommes dans ce « mélange de bien et de mal », dont l'issue eut amené la destruction de la créature humaine, sans la vigilance et l'intervention personnelle de Dieu, à chaque grande étape du Salut.

Le mystère vraiment difficile est la révolte de l'Ange, qui par « jalousie » a poussé la femme, puis l'homme, à enfreindre l'Ordre divin (Sag. ch.2). Il s'explique néanmoins si l'on sait que les anges furent créés intelligents et libres. De ce fait ils purent envier les privilèges réservés à l'homme et à la femme, le couple image de la Trinité. Toutefois les comportements rigoureusement absurdes, - fabrication des armes par exemple, - ne peuvent s'expliquer autrement que par un aveuglement de la raison provoqué par l'Ange des ténèbres. On ne voit pas que le Salut puisse advenir autrement que par un réveil de l'intelligence: discernement et rejet des mensonges diaboliques, et retour aux dispositions originelles bien comprises et logiquement appliquées.

Caïn et Abel

“Adam enfanta des fils et des filles”... Combien ? L'Ecriture ne le dit pas. C'était impossible autant qu'inutile.: impossible, car la seule mention de leurs noms eût rempli d'énormes livres. En effet, le calcul par les progressions géométriques révèle qu'à la fin de sa vie, qui dura 930 ans, Adam vit la Terre entière surpeuplée de plusieurs milliards d'individus. Voilà qui explique assez bien la gloire et l'opulence des civilisations du 4e millénaire avant Jésus-Christ. Inutile, car il suffisait de raconter l'histoire de deux d'entre eux pour recevoir toute l'instruction désirable sur le comportement de tous les autres.

Ce que l'Ecriture enseigne c'est que le premier fruit de l'accouplement « Adam connut sa femme... » fut homicide. On ne peut mettre en doute qu'il fût le produit de chromosomes parfaitement sains. Pourquoi donc fut-il privé de la sainteté et de la justice de son père ?... Pourquoi cette subite déchéance ?... Pourquoi cette jalousie mortelle ?... Cette première “guerre de religion”, puisque déjà ils offraient chacun à la Divinité un culte différent. L'Apôtre Jean répond : « Caïn était du Diable ». Et Jésus, de même, déclare aux hommes éminemment religieux qui veulent le tuer pour ses « blasphèmes » : « Vous avez le Diable pour père... » Est-ce dire que Satan s'est emparé de la génération humaine ?... Qu'il en a fait sa possession pour en tirer une gloire usurpée ? D'où sortent en effet les peuples, les races et les nations qui l'adorent sous le truchement d'idoles bigarrées, grimaçantes, grotesques... sinon de cette génération proliférante, privée de l'Esprit-Saint de Dieu ? Finalement que nous révèle l'histoire des royaumes de ce monde, sinon qu'ils se sont exterminés les uns les autres par de continuels génocides, au profit des plus forts et des plus méchants ? Caïn et Abel... « Cette génération rendra compte de tout le sang qui a abreuvé la glèbe,

depuis celui d'Abel, qui crie vengeance... » Ces paroles du Verbe de Dieu prennent une singulière résonance lorsqu'on les confronte au bilan de l'histoire humaine...

Le Déluge et l'Arche de Noé

Si l'Écriture avait dû raconter tous les fléaux qui se sont abattus “sur l'impiété et l'injustice généralisées” des fils d'Adam, d'immenses bibliothèques n'auraient pu contenir les livres. Ouvrage impossible et inutile, puisqu'à chaque âge, toutes sortes de calamités nous rappellent la parole du Seigneur :

« Croyez-vous que ces victimes aient été plus coupables que les autres ? Non pas; mais si vous ne faites pénitence vous périrez tous de même ».

Et comme la pénitence ne vient pas, nous périssons effectivement de même, car il n'y a pas de différence substantielle entre le soldat qui meurt glorieusement sur le champ de bataille, et celui qui expire à l'hôpital militaire. Le médecin finit par mourir tout aussi bien, parfois plus mal, que ses clients.

Le raz de marée qui submergea la Mésopotamie au milieu du deuxième millénaire avant J.C. est resté gravé dans la mémoire du Moyen Orient: la trace en est gardée dans la fameuse épopée de Gilgamesh, et autres textes plus ou moins affublés de digressions mythologiques. Ce que l'Écriture enseigne à propos de ce cataclysme, c'est que Dieu ne l'envoie pas de bon cœur: il est contraint de s'y résoudre dans un acte de justice et de miséricorde, pour éviter le pire:

«La terre étant désormais remplie de violence, toute chair a corrompu sa voie... »

Il est donc préférable que cette multitude de gens périssent noyés qu'éborgnés et torturés les uns par les autres. Les camps de concentration et d'extermination modernes dépassent de loin l'antique Déluge en horreur et en abomination : ils sont l'ouvrage de nos mains; nous sommes, par eux convaincus d'un péché plus grand que celui qui affligeait alors le cœur de Dieu. Que penser? - Que le Déluge de feu, prédit si clairement par Saint Pierre est suspendu sur les tours et les trafics de Babylone.

«Cependant Noé trouva grâce aux yeux de Dieu » : un seul parmi des millions, peut-être des milliards. Pourquoi ce choix ? Est-il arbitraire ? Non pas. Noé invoquait le Seigneur avec foi. Il attendit cinq cents ans pour avoir des fils. Son père Lamech, son grand-père Mathusalem lui parlaient de l'enlèvement d'Hénoch, son arrière grand-père. Dans cette lignée patriarcale issue de Seth, le nom de Yahvé restait connu, et gardé le mémorial de la Révélation première, plus tard transcrite par Moïse. Au milieu du péché qui ravage la biosphère et réduit les années de l'homme à 120 ans, Dieu veille pour que son ouvrage ne périsse pas, en vue de la Foi à venir qui lui permettra d'amener la régénération en son Nom et de tout restaurer. La lignée de Noé subsistera, dans laquelle va se développer l'entreprise du Salut.

C'est uniquement cet effort divin que retient désormais l'Écriture. Le reste n'a aucun intérêt, puisqu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, les générations se

succédant identiques à elles-mêmes : « Ce qui est chair est chair » et tombe en poussière. Seuls les monuments funéraires, en effet, témoignent de l'existence précaire d'innombrables peuples. Les fils de Caïn, dispersés dans le «pays de l'oubli» vont proliférer sur les territoires immenses de l'Orient. Ils dévorent toute verdure, laissant derrière eux les déserts et les solitudes de l'Asie centrale... Mais en Occident, sur les fils de Noé, la Face de Dieu sera vigilante pour le relèvement de sa Créature.

Abraham et la foi

On s'imagine faussement qu'Abraham fut justifié le jour où il laissa la maison de son père pour partir à l'aventure vers la Terre Promise. Il n'en est rien. Saint Paul l'indique au ch.4 de l'Épître aux Romains: Abraham obtint la faveur de Dieu lorsqu'il donna son acquiescement à la promesse : « Moi je te donnerai un fils ». Abraham avait eu de nombreux rejetons issus de diverses concubines : en cela il n'était pas meilleur que ses pères, et fort éloigné de la continence monastique.

Mais le vrai fils de l'épouse légitime et de la femme aimée Sarah, lui avait été refusé parla stérilité de son sein. Tout était terminé désormais: lui-même était vieux, et sa femme avancée en âge. C'est dans ces conditions d'impossibilité naturelle que Dieu intervient personnellement pour susciter une mutation singulière, à laquelle il n'était plus possible de croire, et que Sarah salua par son rire : « Isaac ».

C'est là, peut-être, ce qu'avait prédit Melchisédech le jour où il bénit Abraham en prêtre du Dieu Très-Haut ? Nulle trace, à ma connaissance, des entretiens de ces deux hommes sur lesquels s'enracine l'entreprise du Salut.

Isaac conçu d'En Haut, « de l'Esprit» et non pas « de la chair » comme Ismaël et autres bâtards. Telle est bien la parole de Saint Paul aux Galates, lorsqu'il explique l'opposition irréductible des deux générations: celle des fils d'Adam et celle du Christ. Le vrai Dieu, à partir de ce moment révèle quelque chose de son NOM:

« Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob »

Le Dieu d'une lignée dont le point de départ est une naissance obtenue par la foi, qui rompt avec la reproduction ancestrale. Isaac manifesta sa justice par ses entreprises pacifiques. Avec ses puits la terre refleurit, les bêtes des champs sont abreuvées, le désert recule. Isaac, cependant, ne suivit pas la foi de son père : il reproduisit la faute d'Adam, puisqu'il fut reconnu que Rebecca était stérile. Dieu acquiesça cependant à sa prière, et deux jumeaux sortirent de son sein, l'un demeura sous les antiques sentences; l'autre, heureusement, fut béni : Jacob. A son égard se reproduisit le même processus de jalousie fratricide : Esaü tenta d'exterminer l'espérance du monde avec une armée de quatre cents hommes. Jacob, terrorisé, voulut renoncer, refusa d'affronter son frère. Dieu le contraignit dans un combat

singulier par l'Ange qui lutta contre lui toute une nuit. Alors il se décida à passer le fleuve qui le séparait de la Terre Promise.

Israël et les nations

Etrange peuple en effet que celui d'Israël, qui, unique parmi toutes les tribus de la terre, du moins en Occident, a su garder sa langue et ses traditions. La permanence des Juifs, surmontant guerres fratricides, invasions, déportations, toutes les persécutions, proscriptions, exterminations dont ils furent le jouet, nous stupéfie comme la constante la plus étrange et la plus extraordinaire de toute l'histoire. Doit-on parler de miracle ? Oui, si l'on entend par ce mot la vigilance de la Divine Providence, agissant au travers des hommes et des circonstances pour qu'un petit reste subsiste et atteste de l'authenticité de la Révélation. Peuple choisi non pas pour ses vertus : tout au contraire pourrait-on dire, avec les Prophètes qui souvent ont rabaisé leurs congénères au-dessous de Sodome et de Gomorrhe Mais désigné par une vocation spéciale : celle de manifester dans sa propre histoire les jugements de Dieu sur la justice et le péché. En effet, toutes les races peuvent s'instruire en apprenant ce qui est arrivé aux Juifs : bénis lorsqu'ils obéissaient aux préceptes divins, durement châtiés, comme ils en furent avertis dès le principe, s'ils s'écartaient de la discipline de la Loi.

Leur vocation spéciale se rattache, en Isaac leur ancêtre, à la foi d'Abraham : Dieu est intervenu personnellement dans la génération humaine, montrant ainsi que toute vie lui appartient de plein droit. Quoique revêtu de la bénédiction, Jacob, proliféra d'une manière assez lamentable : onze de ses garçons furent issus de quatre mères différentes qui toutes cohabitaient sous les tentes du patriarche, accédant tour à tour à son lit, maîtresses et servantes. Le vrai fils fut Joseph, engendré, comme le fut Isaac, de la femme aimée et stérile, par une intervention divine manifeste. Beau, intelligent, rempli de grâce, instruit par ses songes, Joseph fut haï de ses aînés, tous hommes de sang et de fraude. Qui ne voit dans la famille de Jacob l'opposition irréductible des deux générations ? La merveilleuse histoire de Joseph, abaissé jusqu'aux fers, élevé jusqu'au trône, préfigure celle de Jésus-Christ.

La justice immanente de Dieu amène sur cette singulière famille des circonstances imprévisibles. Joseph, au faîte de la gloire, voit arriver un beau jour ses bandits de frères. Les voici rampant à ses pieds, pour quémander quelques grains, afin de survivre à la famine. Il faut payer, sortir des manteaux les pièces de bronze partagées à la vente du fils de Rachel. Traités d'espions, ils dégustent l'amertume du cachot. La charité de Joseph les éprouve jusqu'à ce que l'un d'entre eux, Juda, se livre en otage à la place de Benjamin, le plus jeune. Les menteurs insolents viendraient-ils enfin à la repentance, eux qui pendant de longues années durcissaient leur coeur devant les larmes de Jacob ? Eux qui entretenaient la fable de la tunique tachée de sang ? Jugeant qu'ils avaient quelque peu évolué vers le bien, Joseph se fit reconnaître dans une réconciliation sublime. C'est alors que Jacob avec sa smala descendit sur la terre de Gessen, pour s'y gaver pendant quatre cents ans, et se

multiplier jusqu'au nombre de 603 550, en ne comptant que les mâles de plus de vingt ans. Progression fort raisonnable d'ailleurs, dont le calcul révèle que les familles patriarcales se limitaient à quatre ou cinq enfants, en moyenne. Tous circoncis selon le rite reçu du Père Abraham, les géniteurs rappelaient à leurs rejetons qu'ils étaient issus, contrairement aux Egyptiens, d'un homme que le Créateur du Ciel et de la terre avait suscité dans le sein stérile et mort de Sarah, leur aïeule.

De fait, ce souvenir, à lui seul, contenait la vérité toute entière. Mais aucun parmi les Hébreux, aussi bien dans le temps de leur prospérité, que dans celui de leur servitude, ne tirait la moindre conséquence pratique de la foi de leur père Abraham.

Moïse et le Temple: l'Economie de la Loi

“ Economie ” dans le sens que Saint Irénée donnait à ce mot, pour désigner le gouvernement divin, ordonnant son entreprise de Salut au travers de la liberté récalcitrante des hommes. Cette Loi divine fut promulguée par ce législateur, transcendant à tous ceux qu'ont honoré les peuples de l'univers : Moïse.

Moïse, sauvé des eaux, après son baptême dans le Nil, devient un fils adoptif, non de Dieu, mais du Pharaon. Il grandit au palais. Il profite de l'Education réservée aux princes, aux héritiers du trône. Mais surtout il est informé de toute la Sagesse des prêtres égyptiens, détenteurs de la plus antique tradition de Vérité. Aménophis III règne et comprend que la gloire de l'Egypte, qui s'étend aux extrémités de la terre habitée, ne subsistera que par une religion rationnelle, digne de l'Unique Divinité, connue sous le nom d'ON par les premières dynasties. La splendeur des anciens cultes resplendit dans les Pyramides et les Nécropoles de marbre, vieilles de plus de mille ans déjà. Il faut revenir à cette Tradition immuable, et liquider les dieux lucratifs qui grouillent à Thèbes sous le patronage d'Amon. Moïse a 23 ans lors du couronnement d'Aménophis IV qui prend le nom sacré d'Aken-Aton: “Le bien-aimé d'Aton”, pour témoigner de la foi qu'il a reçue de son père, dont il se veut le prophète invincible. Mais le polythéisme qui draine sur les Temples de Karnak et de Louqsor des pèlerins chargés d'or, refuse l'évidente simplicité d'Aton. Aménophis IV, sous les yeux de Moïse, son aide tutélaire, construit en quelques mois, avec plus de 100 000 mains, la ville sacrée de Tell-Amarna “l'horizon d'Aton”; six mille hectares pour la nouvelle capitale de l'Univers qui devait être éternelle. Après dix-huit ans de règne Aken-Aton mourut, cruellement enlevé à son épouse Néfertiti, dont l'incomparable beauté n'eut d'égale que sa douleur. Les prêtres d'Amon se ruèrent avec tout le fanatisme de leurs idoles, sur sa fragile douceur de femme, veuve d'un génie, mère de l'espérance du monothéisme: l'enfant roi, Tout-Ank-Aton. La Reine fut vaincue par la hargne sanglante de la superstition vengeresse. Son fils, emmené captif subit, à Thèbes un lavage de cerveau qui parut justifier son nouveau nom: Tout-Ank-Amon. Il en mourut, comme le prouvent les fabuleux trésors de son tombeau. Avec lui s'éteint la XVIIIe Dynastie. Quatre ans plus tard, la ville sacrée d'Aton fut rasée, les fondations des temples et des palais recouvertes de chaux vive. Rien ne devait

demeurer du rêve monothéiste; l'Egypte va s'effondrer dans l'anarchie et la misère, où disparaîtront toute Sagesse et toute science.

Mais, au milieu de cette indicible désolation, Moïse avait eu le temps de s'enfuir au désert, emportant le secret de la Vérité. Dans les solitudes de Madian, il médita pendant quarante ans l'amertume d'un échec incompréhensible : jusqu'à quand les dieux de l'Egypte et leurs sortilèges l'emporteraient-ils contre le Créateur du ciel et de la terre, Celui qui, par la main de Melchisédech, avait autrefois béni Abraham ?

Proscrit le fils déchu du Pharaon s'embaucha chez un éleveur de bestiaux nommé Jéthro, sous le couvert d'un prudent anonymat. La fille de ce Jéthro, Séphora, devint sa femme, il la connut. D'elle il eut un fils. Mais la colère du Dieu qu'il invoquait dans le mémorial de ses pères, s'abattit sur lui : une fièvre cruelle. La mort lui serra la gorge. Il endurait la sentence rapportée dans la tradition sacerdotale qui gardait en Egypte les souvenirs d'Adam. C'était donc vrai : « Si tu manges du fruit défendu, mourant tu mourras ». Il fallait accomplir un rite expiatoire... lequel... ? sinon celui que Dieu avait prescrit à Abraham: la circoncision. Séphora circoncit l'enfant. Avec le prépuce sanglant elle toucha le sexe de Moïse, prononçant la formule : «Tu es pour moi un époux de sang ». Sur cette parole, la colère d'En Haut s'éloigna et Moïse revint à la vie.

La révélation du péché mortel que reçut ainsi Moïse, corroborait en lui celle de la Sainteté de Dieu, éblouissante dans la flamme du buisson ardent. Il apprit que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob s'appelait non seulement El Shaddaï, le Dieu des mamelles, le Dieu de la fécondité, le Dieu de la chair vivante, mais aussi Yahvé, « Celui qui est ». « Qui es-tu » ? - Je m'appelle «Je Suis » : Celui que les plus anciens Egyptiens vénéraient sous le nom de « On », et qu'Aménophis IV avait ressuscité en «Aton ». Ces noms divers exprimaient-ils la Divinité, du moins, ce que les hommes peuvent en connaître ? Plus tard sur le Sinaï, lorsque Moïse entra plus avant dans les confidences divines, le Saint refusa de lui montrer sa Face. Qui donc pourrait, un jour, la révéler ?

Moïse et Aken-Aton avaient rêvé d'une égalité entre les hommes, par une révolution religieuse, culturelle et sociale, au terme de laquelle il n'y aurait plus d'esclaves, ni de soldats, ni de prisonniers, ni de mendiants, ni de riches, ni de pauvres,..., mais seulement des vrais adorateurs d'Aton. Devant la Sainteté de ce Dieu qui lui demandait de marcher pieds nus sur un sol touché par sa Présence, Moïse fut appelé à promouvoir une libération non pas juste et rationnelle, mais inimaginable, folle, absurde: conduire un million d'hommes dans les steppes désertiques de la presque île la plus aride du monde et les nourrir de sable brûlant ! Par la force de la persuasion, Moïse arracha les forçats aux fouets qui courbaient leur échine. Pharaon toutefois, malgré les taons, les moustiques, les eaux changées en sang, les abcès et les furoncles, ne se laissa fléchir que par l'application sur son propre fils de la loi qu'il avait imposée depuis près d'un siècle aux enfants mâles des hébreux. L'Ange

Exterminateur passa et l'Egypte éclata en sanglots. Ce fut la Pâque, l'Agneau immolé, l'abîme ouvert sous les armées royales.

Horemheb ³ avec ses grands capitaines y fut englouti, et son cadavre ne reçut pas de sépulture.

La mémoire chrétienne a médité plus encore que les Juifs sur cet Exode significatif de la fin de l'empire de Satan sur l'humanité.

Saurons-nous jamais quelle était cette loi écrite par Dieu lui-même, puisque Moïse en brisa les tables? La fuite hors d'Egypte, l'éclatante intervention de Dieu, sa présence lumineuse dans la colonne de feu pendant la nuit, sous l'ombre de la nuée pendant le jour... Les premières étapes du Désert, l'eau jaillie du Rocher, la manne, les caillies, la victoire sur les Amalécites... ces choses inouïes n'avaient pas ramené à son Dieu le coeur de ce peuple, impuissant à s'élever à la hauteur de ses desseins. Il lui faudrait une longue pédagogie, sous la férule de préceptes provisoires ou symboliques, au travers desquels le Décalogue resplendit comme l'expression parfaite de la morale naturelle, fondement nécessaire de toute société : les fameux Dix Commandements. Mais gardons-nous de négliger les autres il faut en saisir l'esprit, c'est-à-dire la signification profonde.

En effet par le rite des sacrifices la créature humaine apprend que tous les maux qui l'accablent, et la mort même, proviennent d'une faute qui doit être expiée par l'effusion du sang... Les lévites accompliront chaque jour, de génération en génération, « le ministère de la condamnation » celui-ci met l'homme dans son tort, en lui apprenant que tous ses malheurs proviennent d'une transgression des Lois Divines: humbles et sages sont instruits. Les insensés ne sont pas rebutés, et les pusillanimes ne sont pas accablés. Un Temple sera construit au milieu du peuple; son architecture suggère un mystère : celui du corps humain. Mais il faudra près de 14 siècles pour qu'il soit enfin découvert par les derniers descendants du roi David. Par la foi, ils accéderont à l'intelligence pratique de la Pensée du Très-Haut. Dans sa patience, Dieu maintient sa miséricorde sur les générations de péché. Mais il a de la suite dans les idées. Dans sa prescience il a prévu, dès la Création de la Lumière, qu'un homme, un jour, au delà des ténèbres de la longue errance, comprendrait ce qu'il a voulu dès le Commencement. Qui est-il cet homme ? Joseph ? Jacques le Juste son père ?...

Nathan et David

« Livre de la génération de Jésus-Christ fils de Dieu, fils de David, fils d'Abraham ». Pourquoi ces deux noms, retenus par l'Evangeliste ? Parce que la

³ - On a cru longtemps que l'Exode s'était produit sous Ramsès Ier. Mais il est très certain aujourd'hui que le pharaon qui finit par laisser partir les hébreux, après les 10 plaies, fut Horemheb. La date de l'Exode est ainsi parfaitement dévoilée. Voir notre étude dans "Le Retour au Paradis terrestre", livre 4 où j'expose les dates concordantes avec la chronologie biblique et celles de l'histoire d'Egypte.

génération de Jésus s'est accomplie dans la ligne de la foi d'Abraham et de la repentance de David. David le roi: il en avait le pouvoir. Il en abusa, comme tous les rois, pour satisfaire ses convoitises par le moyen de l'homicide. Nathan intervient au risque de sa vie. Une parabole enveloppe la pointe acérée de son accusation. « Un pauvre n'avait qu'une brebis... Un riche la lui prit... Tu es cet homme-là... » David tombe la face contre terre, découvrant avec une horreur insupportable ce qu'il est, lui le monarque oint par le Seigneur, qui, transgresse les lois du Seigneur I Il est affreux : un squelette disloqué, - “ossa humiliata” -des os brisés, une chair en voie de corruption, cachée sous la pourpre et l'or Comment se fait-il qu'il en soit ainsi ?... “J'ai été conçu dans le péché, c'est dans l'iniquité que ma mère a été perforée”. Le texte hébreu est d'un réalisme aussi rude que l'accusation du Prophète.

David sous le sac et la cendre, prostré pendant une semaine entière, est le premier des fils d'Adam qui ait reconnu le péché de la génération. Devant la Face de Dieu, l'acte de contrition était enfin posé. Fut-il reproduit par Salomon, Roboam, Josias... Ezéchias... ? Non. pas avant qu'advienne un lointain descendant de David, dépouillé de la couronne, du sceptre et du trône : Jacques le juste, dont Jésus dit, dans l'Evangile de Saint Thomas: «C'est à cause de lui que le ciel et la terre ont été créés.»

Joseph et Marie: « quand la foi est venue dans le monde ».

Avec une insistance angoissée l'Apôtre Paul exhorte les Galates à quitter définitivement cette pédagogie provisoire de la Loi puisqu'elle est accomplie avec l'avènement du Christ... Il identifie ainsi la « plénitude des temps » et « l'avènement de la foi ». Nous aimerions qu'il eût été plus explicite. Car la Foi n'est pas un météore qui survient inopinément: il faut dire pour être exact : « *Lorsque des hommes et des femmes eurent enfin compris la vraie pensée du Créateur, par la foi qui leur donna l'intelligence des rites et des préceptes, alors ils furent justifiés à ses yeux, tout comme l'avait été Abraham, bien avant la promulgation de la Loi...* Cette proposition donne la clé de cette épître si difficile.

Reste à définir cette foi, ou mieux, cette pensée éternelle et immuable de Dieu à laquelle la Créature humaine doit accéder, pour que lui soient rendus justice, bonheur et vie impérissable. Quelle est la femme qui mérita d'être dite: « heureuse parce qu'elle a cru » ? Quel est l'homme qui mérite vraiment le nom de Juste, au terme de la lignée des pécheurs, qui d'Abraham jusqu'à lui, en passant par David, ont reproduit la faute d'Adam avec une absolue servilité ? Cet homme est Joseph, dont la gloire est encore cachée, tout comme le patriarche du même nom, exilé en Egypte, fut caché dans une prison, sous le poids de la calomnie, avant d'être exalté sur le trône du Pharaon. Joseph sera de même le dispensateur universel des bienfaits du salut, tout comme son homonyme a distribué le pain sauveur aux affamés de son époque. Nous n'aurions pas eu le Christ sans cette rupture héroïque de la chaîne des générations de péché; sans un « non » définitif à l'entraînement grégaire de la convoitise qui pousse les mâles au viol et les femmes à la frénésie malade de pouponner et d'allaiter.

X et Y: Qui saura saisir le Salut?

La dévotion enrubannée qui, dans l'Eglise, habille les personnages de Saint Joseph, de Sainte Marie, de Sainte Anne, de Saint Joachim... doit être dépassée, non par un iconoclaste maladroit et stupide, mais par l'intelligence du secret mystique gardé sous des formes naïves et vénérables. Quelle gloire les pionniers de la foi ont-ils reçue par les cantiques et les cierges, les bannières, les oriflammes, les foules qui ont défilé en pèlerinages compacts jusqu'à leurs autels, pour y postuler à grands cris et à chaudes larmes le miracle capable de conjurer la famine, la peste et la guerre ? Culte vain ? Non pas puisqu'il a obtenu d'innombrables exaucements. Les ex-voto l'attestent, gravés en rangs serrés sur les murs et les colonnes des sanctuaires. Culte insuffisant, qui a guéri certains malades, mais n'a pas écarté la morbidité; qui a ressuscité certains morts, mais sans supprimer la mortalité. Il y avait mieux à faire imiter la Foi pratique des champions qui nous ont donné le vrai fils de l'Homme. Tant que la religion se limite au temple fait de main d'homme elle tue comme la lettre des observances. L'Esprit ne peut vivifier la chair que si le sens du corps est retrouvé, au terme de la pédagogie des rites. Paul insistait auprès des Galates pour qu'ils s'enhardissent à mettre leur foi en application. Il ne fut pas compris, ou si peu. Parmi les hébreux formés par Moïse, rares furent les fils de la Sagesse qui, enfin, sanctifièrent le Nom du Père en accédant à la Génération du Christ. Combien sont-ils, parmi les chrétiens, ceux qui comprennent et reproduisent le Mystère de la piété qui fut la règle du Foyer de Nazareth ?

L'Alpha et l'Omega: Bilan de la Théologie Historique

Entre la parole du commencement et celle de la fin s'est déroulée toute l'histoire, dans laquelle nous sommes à la fois victimes et responsables, prisonniers du désordre, courbés sous les sentences, mais appelés à nous arracher à notre esclavage pour retrouver les richesses dont nous avons été frustrés. A vrai dire une seule parole domine à la fois le commencement et la fin : « Ils seront deux en une seule chair ». C'est la Trinité Créatrice qui place au sommet de son ouvrage son image et sa ressemblance. De même que le Père vit et règne dans l'unité du Saint-Esprit avec son Verbe Eternel, ainsi l'homme et la femme, par la foi qui comprend la Vérité et qui opère par l'amour, devaient participer au bonheur de leur Créateur dans le même Esprit-Saint. La parole initiale qui appelle l'Univers à l'existence en détermine aussi la finalité. Ce qui fut au commencement sera réalisé dans la fin. Et la fin aurait coïncidé avec le commencement si l'homme avait appliqué le commandement qui lui était donné dans la Révélation première.

Adam et Eve auraient eu pour premier né le Verbe fait chair. Ils ont eu Caïn comme premier fruit de leur transgression. Cette considération suffit à nous faire mesurer la gravité du péché originel

De fait, en raison de la désobéissance, une autre parole domine le cours des siècles : « Génération adultère et pécheresse... » Malgré les enseignements de Moïse et les exhortations des Prophètes, Israël persévéra dans cette génération pécheresse, au point que Saint Paul déclare : « La loi est la force du péché. » Bien accomplies, les observances donnaient bonne conscience à ces “justes”, qui n'ont rien à se reprocher lorsqu'ils ont offert les sacrifices prescrits, gardé le sabbat, payé la dîme, jeûné en temps de pénitence et mangé l'agneau pascal. Trop contents d'être honorés aux portes de la ville dans le conseil des anciens, trop fiers de leurs rejetons, comment pouvaient-ils descendre en leur propre conscience jusqu'à supporter la cuisante épée des psaumes :

*“ Ma mère m'a conçu dans le péché... Ma faute est devant toi sans relâche.. Tu as mis nos torts devant toi,
nos secrets sous l'éclat de ta Face ...
sous ton courroux tous nos jours déclinent :
qui aura su la force de ta colère ?...”*

Voici pourquoi lorsque le véritable Juste, le vrai Fils engendré d'En Haut, resplendit devant leurs yeux « plein de Grâce et de Vérité », ils ne peuvent le supporter : sa seule présence est une accusation qui les interpelle jusqu'aux entrailles.

Et dans l'Eglise ? Que s'est-il passé dans l'Eglise ? A la suite des Apôtres, son aile marchante a “renoncé aux oeuvres mortes” : elle a compris que le Christ, dès sa naissance, a «dénoncé le péché dans la chair ». Même si l'ensemble des baptisés, à la suite des Judaïsants fustigés par Paul, est revenu à la chair, la hiérarchie sacerdotale s'est liée à la foi par le voeu de chasteté. Pour que ce voeu soit affermi, elle s'est entourée de murs et de remparts, afin que la femme soit écartée du mâle appelé aux ordres sacrés. Le Droit ecclésiastique, par un excès de prudence a outrepassé le Testament de l'Apôtre, qui prescrivait à l'Evêque, au Prêtre et au Diacre de reproduire en leur maison le mystère de la piété. (Tim.ch.3) C'est ainsi que, par cette discipline monastique, l'adultère, c'est-à-dire” la séparation de ce que Dieu a uni”, fut la norme de l'Eglise hiérarchique.

La parole du commencement ne fut donc jamais réalisée : « Ils seront deux en une seule chair », sinon dans cette conjoncture singulière, où le destin de l'homme pouvait changer de direction; ce moment unique dont il semble que personne encore n'en ait vraiment pris conscience, cette primordiale obéissance qui devrait être la règle générale, alors qu'elle reste une exception: ce couple qui parvint à l'unité, où “la foi opère par l'amour”, et qui nous a donné le fils de l'homme.

oooooooooooooooooooo

Chapitre 9

LE FILS DE L'HOMME

« Je vous le déclare : désormais vous verrez le Fils de l'homme assis à la Droite de la Puissance et venant sur les nuées du ciel. »

Mt. 27/64

Le Fils de l'Homme : expression saisissante, d'une mystérieuse majesté. Elle étonna les premiers disciples, scandalisa les ennemis du Seigneur. Aujourd'hui encore, elle nous interpelle. *« Que disent les foules du Fils de l'Homme ? » ... « Il faut que le fils de l'homme soit rejeté par cette génération » ... « En vérité, en vérité je vous le dis : vous verrez le fils de l'homme revenir sur les nuées du Ciel ».* Saint Etienne en avait-il compris le sens profond, pour oser braver les pierres de ses persécuteurs ? *« Je vois le Fils de l'Homme debout à la Droite de Dieu... »*

Pourquoi donc “ fils de l'homme”, alors qu'il n'est pas advenu par la semence de Joseph ? Inversement pourquoi appelle-t-il « fils de la femme » les autres humains, en faisant l'éloge du Baptiste : *« Parmi les fils de la femme, il n'en est pas de plus grand que Jean... »* Et il prophétise pour le monde futur : *« Mais le plus petit dans le Royaume est plus grand que lui. »*

« Le fils de l'homme » de quel homme s'agit-il ? Evidemment de son père celui que tout le monde connaissait comme l'artisan de Nazareth : *« Le Messie, annoncé par Moïse et les Prophètes, nous l'avons trouvé, c'est Jésus, le fils de Joseph. »* De même qu'il lui plût de désigner sa mère par le beau nom de « Femme », voyant en elle la femme accomplie, Il voit de même en Joseph l'homme réalisant sa pleine vocation : *« l'homme de Marie, de laquelle fut engendré Jésus appelé Christ ».* Paradoxe : il mérite enfin le nom d'HOMME celui qui n'engendra pas selon le modèle ancestral !

Est-ce déchoir de l'humanité que de se reproduire selon la chair ? Est-ce accéder à l'humanité authentique, conforme à la Pensée du Très Haut, que d'engendrer selon l'Esprit ? Pensait-il à Saint Joseph l'Apôtre Paul, en prescrivant aux Galates :

« Frères, sachez -le bien, on ne se moque pas de Dieu e l'homme récolte ce qu'il sème. Celui qui sème dans sa chair récoltera de la chair la corruption; celui qui sème dans l'Esprit récoltera de l'Esprit la vie éternelle. ?

Telle est la conclusion de son exhortation sévère, où il les adjure de s'arracher à la chair et à la tyrannie de la loi... Faut-il en déduire que l'application directe de la Foi consiste très exactement à s'engager dans une génération toute autre ?

Les obscurités du Kérygme

Saint Paul était trop intelligent pour imaginer que ses auditeurs ne l'étaient pas. Non pas que les Grecs aient manqué de finesse et de subtilité ! Mais les Gentils n'étaient pas instruits de la Loi de Moïse. Ils n'avaient pas le discernement du péché donné aux Juifs par les rites des sacrifices et surtout par les premiers chapitres de la Genèse. Quatorze siècles de patiente pédagogie: « *Mes pauvres Galates, vous n'avez donc rien compris...* » Quelle déception ! Était-il possible que l'Eglise des nations accède en une seule génération au Royaume de Dieu comme Père ?

Lisons attentivement les Actes. Suivons les discours que Luc y rapporte, ceux de Pierre, ceux de Paul. De quoi s'agit-il ? A quoi tend directement l'argumentation des deux fondateurs de l'Eglise ? Saint Irénée, témoin précieux de ces temps reculés, nous a laissé sa « Démonstration de la doctrine des Apôtres ». Il les suit pas à pas et nous fait découvrir leur primordiale préoccupation: montrer que Jésus était bien Celui qu'avaient annoncé Moïse et les Prophètes. C'est lui le Messie désigné par Dieu comme Roi d'Israël et Sauveur de toute chair : et il n'y en aura pas d'autre que lui. Mais quoi ! Ce Jésus a été rejeté par ceux qui devaient le reconnaître ? Rejeté et crucifié Quel scandale ! Scandale que la Croix, scandale plus grand encore que cette condamnation de Jésus, portée contre lui par la plus haute autorité théologique du temps !

Si les juifs n'ont pas accepté Jésus comme Christ, pourquoi les païens lui donneraient-ils leur foi ? De fait, ni Pierre ni Paul, ni les autres, ne rappellent, ne serait-ce une seule fois, dans leurs discours ou leurs écrits, le grief précis de la condamnation du Christ : blasphème insupportable qu'il se soit proclamé fils de Dieu... Certes, ils mentionnent la crucifixion, ils proclament qu'elle fut une erreur et une faute. Ils portent témoignage pour le Crucifié. Ils dénoncent comme ignominieuse la sentence qui le frappa et prennent parti contre les juges qui la portèrent. C'est pourquoi ils subissent à leur tour la persécution et l'exclusion de la Synagogue. Toutefois un silence pudique voile ce qui ne figure que dans les Evangiles : « Le Fils de l'homme mérite la mort parce qu'il a blasphémé en se disant fils de Dieu ».

« Oint de-l'Esprit... » « Saint de Dieu... » « Jésus le juste... », à la rigueur: « *Enfant de Dieu (pais)* », que l'on traduit aussi « *Serviteur de Dieu* »; mais non point « *Fils de Dieu* », (HUIOS tou Theou). Nulle mention explicite de la Maternité virginale dont il fut le fruit... Nulle allusion directe à la visite de l'Ange Gabriel. Le nom de la mère de Jésus, Marie, ne figure dans aucune épître des Apôtres. Quelle lacune ! Quelle omission ! Et Joseph, celui dont le fils est le Fils de l'homme, semble un inconnu pour les disciples du Seigneur, ceux même qu'il a choisis et envoyés comme témoins ! Nous sommes stupéfaits de ce silence. Le mystère de la sainte génération du Seigneur Jésus était-il réservé à l'arcane, à l'initiation secrète donnée après le baptême, à ceux qui avaient donné un assentiment de principe au Ressuscité d'entre les morts ?

Pourquoi était-il ressuscité ? Pourquoi quelques témoins seulement de cette Résurrection et non pas la foule des indifférents et la meute des accusateurs ? Pourquoi devait-il mourir ? Pour que sa résurrection fût une preuve de sa justice ? De quelle justice ? D'une justice égale ou plus grande que celle de Moïse et des Prophètes?... Ces questions - et beaucoup d'autres - ne pouvaient être résolues, ni même posées, dans les moments si rapides, si foudroyants qui suivirent le grand vent de la Pentecôte. En effet, il appartenait à l'Esprit-Saint, à cet autre Paraclet envoyé par le Père au Nom du Christ, de manifester progressivement, selon la capacité des croyants, ce que le Verbe fait chair était venu enseigner aux hommes pour les délivrer de leurs opinions fausses et de leur conduite aberrante.

Le sens de la conception virginale du Christ

« C'est ainsi que fut accomplie la parole du Prophète : « La vierge concevra et enfantera un garçon... » » Saint Matthieu invite ses lecteurs Juifs à reconnaître dans la conception virginale de Jésus l'accomplissement d'une parole prophétique. De fait il y en eut beaucoup d'autres, que la vie publique du Seigneur mit en évidence, et qui le désignaient comme le Messie promis. La première est-elle plus importante que les autres ? Etait-il indispensable que le Christ naquit d'une vierge ? Etait-ce une nécessité de nature, ou simplement une convenance ? La justice de Jésus-Christ est-elle déterminée par cette conception ? Si le Père a mis en lui ses complaisances, comme il le proclame lors de son Baptême, n'est-ce pas plutôt en raison de ses bonnes dispositions morales ?

Beaucoup d'hérétiques, en effet, dès les premiers temps de l'Eglise, hésitèrent sur ces questions. Pour les uns Jésus n'était fils de Dieu que formellement, le jour de son Baptême par la déclaration du Père; mais, pour être homme authentique il devait être issu de semence humaine. C'est donc le terme de "fils de l'homme" qui l'emportait sur celui de fils de Dieu. Pour d'autres, au contraire, ce Jésus s'identifiait avec la Sagesse purement spirituelle de Dieu qui est Esprit, il n'avait pu se souiller par la chair, qu'elle fût ou non virginale. Le corps du Christ n'était qu'une apparence provisoire, sous le truchement de laquelle il avait joué une théophanie brillante et magistrale pour stupéfier et confondre les hommes et aussi pour les arracher à la matière. Les Anges aussi, notamment au matin de la Résurrection, avaient revêtu artificiellement semblable apparence humaine. Tel le Christ, qui nous avait appris sous le voile d'une chair empruntée, à nous bien conduire et à mourir mieux encore.

Entre ces deux glissements lubriques de part et d'autre de la Vérité, que d'hésitations ambiguës ont surgi tout au long des siècles, et même en notre temps, pour refuser tel qu'il est le Mystère de Jésus, vrai Dieu et vrai homme.

C'est ici que la constance du Magistère infallible nous est du plus précieux secours, pour nous amener à l'intelligence exacte de l'Evangile. En effet, si riche est le Nouveau Testament, qu'après vingt siècles, sa divine cohérence n'apparaît pas

encore. Les saints de l'Eglise ont surtout retenu les vertus morales qu'il exige de ceux qui se veulent de vrais disciples : pauvreté, chasteté, continence, maîtrise de soi... L'imitation de Jésus-Christ attirait le moine confiné dans sa cellule à un stoïcisme mystique, où la contemplation devait l'arracher à toutes les contingences matérielles. Evasion, hors d'un monde pollué, exode héroïque : là-haut se sont rués d'indomptables ermites, de vigoureux ascètes. Les déserts torrides de la Thébàïde se peuplèrent de huttes et de cabanes. Les Vallées lugubres des Apennins et des Alpes abritèrent de somptueux monastères... Pour Saint Jean de la Croix, type des auteurs spirituels chrétiens, l'idéal religieux s'identifie avec «la mortification des tendances» - une sorte de suicide sacré - au terme de laquelle, moyennant le passage ardu par la « nuit obscure », sera noué le mariage tant convoité de l'âme individuelle avec l'Essence divine. Tout le sensible doit disparaître, devant la Transcendance de l'Esprit.

On peut alors se demander : A quoi bon l'Univers matériel ? A quoi bon la beauté des fleurs, des arbres, des aurores ? A quoi bon l'éclat du Soleil ? Pourquoi les psaumes chantent-ils les hauts des montagnes et les flots de la mer, la lune dans ses phases, les étoiles dans leur immuable ordonnance ? « Il compte le nombre des étoiles et il appelle chacune par leur nom ». Pourquoi notre Seigneur lui-même retient-il notre attention sur les lys des champs, les oiseaux du ciel, les corbeaux, les renards, la poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes... ? Et même, à la limite, pourquoi le Verbe a-t-il pris chair, si toutefois sa chair était bien réelle... Et pourquoi a-t-il proposé comme un remède nécessaire à notre morbide fragilité la singulière nourriture de son corps et de son sang ?...

Et pourquoi, au sommet de l'Ecriture, ce Cantique des Cantiques, d'un réalisme ahurissant, que les moines ne pouvaient supporter que sous le vêtement d'une interprétation allégorique ?

Ces déviations manichéennes anéantissent non seulement le commandement de Dieu, mais l'entreprise divine du Salut. Elles subsistent de nos jours dans la conscience, ou la sous-conscience, de l'immense majorité des chrétiens. Que de théologiens ont tamisé la nudité de la Révélation par les écrans de diverses philosophies humaines. Paul, cependant, avait averti : « Méfiez-vous de la philosophie, qui n'est que la rationalisation de l'erreur, et qui s'appuie sur les principes directeurs de ce monde » : monde qui gît sous l'empire du mauvais et du menteur, empesté par la peur et la honte. Monde suicidaire par la jalousie de celui, qui, jusqu'à nos jours a empêché la gloire de la chair humaine.

Laissons ces vieilles errances. Confessons le fils de l'homme en celui qui fut engendré d'une mère vierge par la puissance fécondante et créatrice de l'Esprit-Saint de Dieu. Dans cette expression paradoxale réside toute la Vérité. C'est la définition que donne Saint Paul de l'Evangile : « Jésus Christ, de la semence de David selon la chair, manifesté fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté du fait de sa résurrection d'entre les morts... » Texte difficile, il faut le reconnaître, qui provoque l'embarras des traducteurs. Il faut laisser les mots dans leur ordre, et comprendre que Jésus, tout en étant de la race de David, ne fut pas engendré selon la chair, mais par

l'Esprit de Sainteté. Personne ne put être témoin de cette conception d'En Haut, sinon son père et sa mère. C'est pourquoi nous aimerions trouver ici la mention de leur nom. Mais le mystère caché de cette conception se révèle en toute puissance, en toute évidence, dans le fait indéniable de sa résurrection. Ainsi le témoignage porté par le Christ jusqu'à la mort, est confirmé par Dieu son Père.

De même que l'arbre est tout entier dans la graine, ainsi l'Évangile est tout entier dans la conception virginale du Fils de l'Homme. Depuis le Baptême de Jean, où Dieu le Père le proclama son fils, jusqu'à sa Résurrection qui prouve avec éclat l'authenticité de son témoignage et la perversité de ses juges, sa vie cachée puis son ministère public découlent du principe initial de sa justice ontologique. Les miracles rapportés, les paroles retenues auraient pu l'être différemment. Autres auraient pu se présenter les contingences de ses rencontres, de ses discours, de ses voyages. Ce qui nous fut rapporté par de fidèles témoins concourt uniquement au but que Jean s'est fixé : « *Ces choses furent écrites pour que vous croyiez que Jésus est fils de Dieu, et que croyant en son nom, vous receviez la vie impérissable...* » Dans cette perspective, la conception virginale du Christ prend toute sa dimension, car elle est à l'origine, non seulement de sa filiation divine en notre nature humaine, mais de sa Justice : Jésus réalise ce qu'a voulu la Sainte Trinité sur la génération humaine : « Le Fils de l'Homme... »

La paternité de Saint Joseph

Le **Fils de l'Homme** n'est pas n'importe quel fils d'homme, et son père n'est pas n'importe quel père. En employant cette expression Jésus ne marque pas seulement la réalité de sa chair humaine - que tout le monde pouvait constater de visu et de tactu - mais la justice de l'homme dont il était le fils. En quoi saint Joseph était-il souverainement "juste" ? L'Écriture ne dit que ce mot; elle ne parle d'aucune de ses vertus morales. Elle ne rapporte aucune de ses paroles. Elle mentionne son obéissance aux monitions divines en trois circonstances seulement : la fuite en Égypte, le retour et l'installation en Galilée. En raison sans doute de cette extrême discrétion des Évangiles, Saint Joseph est resté longtemps inconnu, enfermé dans le cachot de l'oubli, comme le patriarche dont il porte le nom. Ce dernier fut calomnié et outragé : ainsi en fut-il de l'Époux de la Vierge Marie, en raison d'une fraude diabolique qui a obscurci le texte de Saint Matthieu dans toute la tradition chrétienne.

Il y a lieu, en effet, d'être surpris et même scandalisé en écoutant la traduction reçue partout : « Voyant que sa femme était enceinte, il ne voulut pas la dénoncer, mais résolut de la renvoyer en secret.. » Et l'on a fait croire au peuple chrétien que Saint Joseph avait soupçonné Marie d'adultère. Invraisemblable calomnie portée contre le Juste... Qui en est responsable ? Je suppose que Saint Jérôme, misogyne quoique auréolé d'une cour bourdonnante d'admiratrices, manichéen dans l'âme, à l'occasion railleur et insulteur, lança le contresens grammatical et psychologique désastreux qui relégua Saint Joseph à l'opposé des mystères dont il fut cependant le principal artisan. De fait, l'Église a vénéré Marie comme une fille-mère abandonnée

par son fiancé. Héroïque vainqueur de la concupiscence, il aurait eu l'immense mérite de renoncer aux charmes irrésistibles de la plus belle femme du monde. Mais l'Ange de Dieu lui commande de suivre une voie bien plus ardue: garder la sainte vertu non dans l'isolement du cloître, mais dans l'intimité de la femme

Le Texte de l'Evangile ignore ces choses, si l'on accepte de le lire tel qu'il est écrit en faisant abstraction de la mentalité claustrale des solitaires d'Egypte qui, pour sauver leur âme fuyaient les prostituées d'Alexandrie jusqu'aux confins de la Thébaïde. Voici donc la traduction fidèle, avec quelques mots d'explication, du chapitre I de St Matthieu, à partir du verset 18.

« Quant à la génération de Jésus-Christ elle fut ainsi... »

L'Evangéliste vient d'interrompre en effet la liste de ceux qui ont engendré, de siècle en siècle, à partir d'Abraham pour dire: "Joseph, l'homme de Marie, de laquelle fut engendré Jésus qui est appelé Christ ». Ce n'est plus Joseph qui engendre.

“Alors que sa mère Marie était mariée à Joseph, avant qu'ils aient été ensemble, elle fut trouvée portant en son ventre par le fait du Saint-Esprit...”

Il faut bien lire « mariée », dans le sens étymologique du mot « Confiée à la mémoire” de Joseph ». Par qui fut-elle “trouvée “, sinon par Joseph lui-même, qui, bien entendu obtint le premier la confiance de l'Annonciation, que nous lisons en Saint Luc. Joseph est absolument certain, sur le témoignage de cette femme parfaite qu'était Marie, que dans le Sein de son épouse, habite le « Germe Saint » annoncé par les Prophètes. Il fut en effet le gardien et le témoin de son voeu virginal, selon la prescription du livre des Nombres (Ch.30). Si Marie peut dire à l'Ange: “Je ne connais pas l'homme “, au sens hébraïque du verbe, c'est en plein accord avec son homme. « avant qu'ils aient été ensemble », et non pas “habité ensemble”, comme le disent certaines traductions. Le grec est identique au latin co-ire, d'où en français le mot “coït”. Le mieux donc serait de traduire, « avant qu'ils aient posé l'acte conjugal », selon l'expression employée de nos jours.

“Joseph son homme, étant juste, ne voulant pas la citer en exemple, se résolut en secret à la renvoyer libre.”

Il ne faut pas lire « dénoncer », mais « citer en exemple », selon le sens exact du verbe grec. Joseph ne veut pas révéler lui-même la sainte génération du Christ : Qui le croirait ? Il ne saurait porter témoignage pour lui-même. D'autre part, en toute loyauté, il n'ose assumer la paternité d'un enfant qui n'est pas de sa semence. Il ne lui reste qu'une seule issue : non pas de “répudier” Marie, mais de la délier de son obligation de rester avec lui, afin que soit évitée toute équivoque. Il ne faut pas qu'Israël s'imagine que Jésus est le résultat d'un coït charnel.

« Etant dans cette disposition, voici que l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : “Joseph, fils de David, ne crains pas de garder avec toi Marie ta femme, du fait que ce qui est en elle est de l'Esprit-Saint. Elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. »

« Fils de David », Joseph reçoit une confirmation céleste de son origine royale, de son droit au trône de David dont il est le légitime héritier. Il en sera de même pour son fils. Son fils en effet: en lui donnant un nom il assumera la paternité sur cet enfant devant tout Israël. « *Du fait que* » : on peut traduire également : “*Car ce qui est en elle...* » L'ange confirme Saint Joseph dans ce qu'il sait déjà. Il précise que la conception spirituelle de Jésus est une raison de plus pour que Saint Joseph s'en reconnaisse le vrai père. L'Eglise a bien compris que la génération sainte du Christ, à elle seule, supprime les péchés, puisqu'elle chante, à la vigile de Noël : « *Demain sera détruite l'iniquité du monde* ». Encore faut-il tirer les conséquences théologiques et biologiques de la sainte nativité du Christ, pour que le péché disparaisse.

“ Tout cela est arrivé pour que soit accompli ce qui fut dit par le Seigneur par le ministère du prophète : « Voici que la vierge portera en son ventre et enfantera un fils, et on l'appellera de son nom Emmanuel » ce qui se traduit « Dieu avec nous ». Joseph s'étant réveillé exécuta l'ordre de l'ange du Seigneur : il garda sa femme, et sans qu'il la connut elle enfanta un fils, et il l'appela de son nom Jésus. »

Il semble que l'Ange poursuit son discours jusqu'à la citation du Prophète Isaïe (7/14), tout comme il avait également cité l'Ecriture en s'adressant à Marie. Il révèle ainsi son accord avec la Pensée d'En Haut et authentifie l'origine divine de sa mission. Toutefois le prophète n'avait pas prévu, du moins dans ce passage, le nom “Jésus”, mais le nom “Emmanuel”. Ces deux noms : “Jésus “ et “Emmanuel” sont significatifs : le petit nom, si l'on peut dire, est celui qui détermine la mission terrestre de Sauveur. Emmanuel est le nom grand et éternel, prévu dès le principe, le Verbe de Dieu fait chair étant « le premier-né de toute créature ». Si Adam n'avait pas péché, Eve aurait enfanté comme premier-né d'une multitude de frères le Verbe de Dieu lui-même. Qui ne mesure ici la gravité du péché originel ?... Joseph « garda » sa femme. Le verbe grec exprime une idée d'accueil et de protection. “Sans qu'il la connût” : c'est la meilleure traduction de la conjonction grecque « EÔS » suivie de l'indicatif. C'est précisément parce qu'il ne la connut pas qu'elle enfanta saintement. L'Eglise a précisé comme un dogme de foi, que Marie est restée vierge avant, pendant et après l'enfantement. Elle a enfanté sans être blessée, dans une extase de bonheur. Sa virginité inviolée reste le sceau de sa gloire et de sa victoire. Il faut être d'une stupidité misérable pour imaginer un seul instant qu'une femme qui a enfanté dans la joie et l'allégresse puisse revenir aux douleurs et aux angoisses de la génération charnelle ! L'Evangile rapporte que les «frères» de Jésus ne sont pas les fils de Joseph mais ceux de Cléophas, l'époux de la cousine de la bienheureuse vierge, qui portait comme elle le nom de Marie.

Le Sacerdoce de Saint Joseph

Les prêtres d'Aaron, selon la législation mosaïque, se tenaient nuit et jour dans le Temple, devant le voile qui interdisait l'entrée du Saint des Saints, et offraient des sacrifices sanglants pour l'expiation des péchés les leurs et ceux que le peuple commettait en raison de son ignorance. Les Sacrifices sanglants sont abolis, mais l'ignorance demeure. Leur vigilance à la porte du Sanctuaire fait de main d'homme restait un enseignement significatif. Il ne fut compris que par les pionniers de la foi exacte en la Paternité de Dieu. Par cette foi, ils "dépassèrent" (Joseph = celui-qui-dépasse) la génération pécheresse sur laquelle pesait l'obligation des sacrifices sanglants. La Loi dénonçait le péché: c'était son rôle. L'étonnant est qu'il fallut tant de siècles pour qu'elle produisît le changement de mentalité, la rectification du jugement, qui, enfin, élevèrent la femme à l'accomplissement de sa vocation. Quel est, en effet, le sanctuaire véritable, dont le Saint des Saints n'était que le symbole ? Où est-il le voile infranchissable qui en ferme l'entrée ? Le corps est ce temple non fait de main d'homme : qui ne le comprend ? L'utérus virginal en est le sanctuaire; l'hymen en est le voile. Qui ne le sait au plus profond de son coeur ? Tel est « le discernement du corps » que procure une foi rationnelle, scientifique, puisque l'anatomie est une science. Nul ne saurait nier la nécessité des paupières pour la protection des yeux. L'hymen est le voile protecteur qui interdit un processus de reproduction tributaire d'innombrables et imprévisibles dégradations hasardeuses. La conscience humaine universelle a toujours réprouvé le viol. Mais la législation matrimoniale, si parfaite soit-elle, n'en change pas la nature. C'est pourquoi Saint Paul déclare que « La loi est la force du péché ». Les gynécologues savent mieux que personne les conséquences désastreuses de l'accouplement charnel fibromes, cancers, fièvres puerpérales ...Et les psychologues pourraient parler, s'ils osaient le faire, des désarrois, dépressions, désespoirs qui résultent de la déchirure du sein et de l'effusion de sang. Les contraceptifs, les préservatifs, l'avortement légalisé, et toute la propagande mensongère qui s'étale avec une diabolique insolence accélèrent la ruine de la chair, qui, aujourd'hui, plus qu'au temps du Déluge, a « corrompu sa voie ».

Face à la convoitise masquée sous des oripeaux de carnaval, un homme juste et chaste reste debout et imperturbable : c'est Saint Joseph. Il ne dit rien parce que le monde n'est pas digne de l'entendre. Il a raison, lui seul, contre tous. Il est le scientifique qui a tenu compte des faits, avec une parfaite objectivité. Sa loyauté à l'égard de la nature confond les mensonges cachés sous les habits et les habitudes, sous les méandres tortueux de la philosophie. Son silence fait taire les railleurs. Son calme confond les insolents. Sa réussite biologique, puisque sa femme fut assumptée dans la gloire, et son fils ressuscité d'entre les morts fait mordre la poussière aux fornicateurs huppés qui traînent dans leur sillage les corbillards et les fossoyeurs. Sa gloire est si grande que Dieu l'a cachée de sa main, pour que les fils d'Adam n'en soient trop humiliés. Moïse lui aussi, se voilait la face pour que les fils d'Israël n'en

fussent aveuglés. Tel fut le père du Juste, dont le bonheur est immense, bonheur conquis par une foi qui contredit le monde entier.

Telles sont les raisons qui nous incitent à mettre en évidence le Sacerdoce encore inconnu de Saint Joseph non plus symbolique et provisoire comme l'était celui des Lévites, mais réel et corporel, lié directement à l'ouvrage de Dieu, en vue de son Royaume et de la Sanctification de son Nom. Les fils d'Aaron gardaient une alliance, gravée sur des tables de pierre, imposant des rites et des sacrifices. Saint Joseph est ministre de l'Alliance Virginale première et immuable, inscrite dans la chair. Le code de l'ancienne loi menaçait les transgresseurs de peines sévères. Le code biologique impose la mort à quiconque ouvre le sein, soit par convoitise, soit pour fonder une lignée charnelle sur la terre; mais il assure l'immortalité à celui qui en respecte et en applique les normes. Tout le monde sent cela; le genre humain tout entier meurt par la transgression : comment n'est-il pas encore instruit par une si longue expérience ? Les officiants de l'Ancien Temple présentaient au Très-Haut les sacrifices sanglants pour expier le sang versé lors de la conception et de la naissance. Joseph aussi offrit un sacrifice le seul qui fut agréable à Dieu celui de la paternité charnelle, sans être assuré d'ailleurs qu'il serait récompensé par la maternité glorieuse de son épouse. En cela, il fut prêtre du Très Haut, selon l'Ordre de Melchisédech, qui, sous le signe d'un sacrifice pacifique de pain et de vin, rompait avec la génération, « n'ayant ni père ni mère, ni descendance... » L'avènement de Joseph, fils de Jacob met le point final à la lignée royale de David. Paradoxe : celui qui n'a pas engendré selon la chair nous a donné le véritable héritier du trône, le législateur suprême non des seuls Juifs, mais de l'Univers.

Fils de l'Homme-Unifié.

Cette expression « le Fils de l'Homme » par laquelle Jésus se désigne lui-même, s'oppose aux « fils de la femme » dont il se sert pour désigner ce que nous sommes, à la suite de la séduction d'Eve. « Parmi les fils de la femme, il n'y en a pas de plus grand que Jean ». Le mystère de ces expressions échappe, encore aujourd'hui, à l'ensemble des théologiens. En effet, puisque Jésus n'est pas de semence d'homme, pourquoi se dit-il « Fils de l'Homme » ? Jean Baptiste, tout au contraire, est bien le fils de Zacharie son père ! Saint Paul nous ouvre la voie pour l'intelligence de ces expressions paradoxales, lorsqu'il enseigne que la « véritable semence » d'Abraham, fut Isaac, qui, précisément n'était pas de sa semence, mais le fruit miraculeux d'une intervention directe de l'Esprit de Dieu. (Gal 4/29)

Cependant, quelle est l'exacte définition de l'Homme ? Est-il un citoyen libre par ses droits, asservi par ses devoirs, comme l'entendent les lois des nations ? Est-il cet animal (prétendu) raisonnable, dont parlait le catéchisme ? L'homme se réduit-il à son âme, à la conscience, à sa personne ? Certes l'homme déchu n'est plus qu'une poussière d'individus forcés de se coaguler en groupes sociaux pour ne pas périr, mais qui ne supportent ni la solitude ni la compagnie. En ce monde-ci notre situation nous

trompe sur la définition de l'homme: car nous ne voyons que le sous-produit du péché; nous n'avons d'autre expérience que celle du comportement vicieux qui nous a fait déchoir de notre véritable identité. Reportons-nous donc à l'intention divine première celle qui plaça au sommet de l'univers matériel, et même angélique, l'image et la ressemblance de la Trinité Créatrice non pas une société proliférante et mourante, mais un seul couple, formé et façonné d'une seule substance, et destiné à rester "une seule chair". Adam n'est pas un individu isolé, il est mâle et femelle, participant au bonheur de l'Unité divine. Comme notre monde gît dans la putréfaction de l'adultère, nous avons beaucoup de peine à nous hausser à l'intelligence de ce Dessein premier de notre Créateur. Nous cherchons vainement un couple heureux et unifié parmi les innombrables conjoints mariés ou non selon les rites. Comme autrefois Diogène tenant une lanterne allumée en plein jour dans les rues d'Athènes noires de monde : « Je cherche un homme » Quant au clergé, il reste enfermé dans la systématisation légale de la séparation de ce que Dieu a uni.

L'enseignement de la foi chrétienne est resté tributaire de l'ignorance désastreuse du rôle éminent de Saint Joseph, sur qui repose le Principe de l'Evangile. Marie est présentée comme vierge très prudente, très fidèle; ensuite comme mère admirable et inviolée... Tout cela est vrai. Mais on oublie son titre d'épouse. Ce n'est pas une fille-mère qui nous a donné le Christ, mais une épouse virginale comblée de joie, bien-aimée, chantée par le Cantique des cantiques, "chair de la chair" de Joseph « os de ses os ». Le Fils de l'homme est le fils d'un couple unifié qui rejoint la définition première de l'Ecriture. C'est précisément parce que la Trinité Créatrice a vu la réalisation exacte de son image et de sa ressemblance que les temps furent accomplis pour la génération du Fils premier-né. Or, voici le paradoxe suprême, le pacte virginal assure l'amour fidèle et la permanence du bonheur en accomplissant le tout premier commandement : "Ils seront deux en une seule chair". Ce qui signifie, -évidemment- que la sexualité humaine a un tout autre sens que celui de la génération charnelle, dont elle est devenue l'esclave. « *Ne faites plus de vos membres des esclaves asservis à l'injustice et au désordre, mais offrez vos membres à Dieu en vue de la sanctification, au terme de laquelle vous aurez la vie impérissable...* »

Ecrivant cela, Paul pensait à ce Mystère de Nazareth, « mystère de la piété », vie cachée si simple. Il pensait qu'elle était désormais à la portée de tous les baptisés, morts à ce monde, mais ressuscités avec le Christ pour une vie renouvelée.

Ainsi Saint Joseph, prêtre du Dieu vivant et vrai, offrit le sacrifice rationnel, écartant l'absurdité du hasard, évitant tout mal pour ne garder que le bien. Il abandonne à Dieu le soin de manifester sa toute puissante paternité. Quoi de plus raisonnable ? Quoi de plus sage ? Quel mâle en effet, peut prévoir le genre d'individu qui va sortir de sa semence ? Pour un être intelligent, n'est-il pas insensé de poser un acte dont il ne peut prévoir le résultat ? D'autre part, qui nous assure qu'une semence charnelle suscitera un être rationnel ? Les petits des hommes reçoivent-ils la raison dès leur naissance ? Dès leur conception ? Combien d'années doivent-ils l'attendre ? Et malgré l'Education Nationale, que d'adultes restent privés de toute sagesse « Quittez la sottise et vous vivrez... Marchez droit dans les voies de la raison... » Qui prend en considération cette longue exhortation des livres de la Sagesse ? Où est en

effet la sottise sinon dans le coït animal ? Où est la Sagesse, sinon dans l'acte de foi qui reconnaît que l'initiative de la vie appartient à Dieu : lui seul pouvant créer de rien un être vivant, et façonner en lui son image. Quoi de plus noble pour l'époux que de guider son épouse vers sa sublime vocation : la génération d'En Haut ? Tel est en effet l'idéal de l'amour, non point aveugle, mais éclairé par la Vérité. Telle fut la gloire de Saint Joseph, non point une exception inimitable mais l'archétype de toute conduite conforme à la justice de la créature humaine..

Saint Joseph, « terreur des démons »

Et l'on ajoute aussi « confusion des enfers ». « Par la jalousie du Diable la mort est entrée dans le monde... » Comment en sortira-t-elle ?

Et avant la mort, la déchéance au rang des animaux : l'homme, une espèce parmi les autres. N'imaginons pas que le dessein des Enfers soit une velléité fantaisiste ou frivole, qu'une bonne intention suffit à en- rayer ! Que l'image du diablotin folklorique disparaisse pour faire place à un concept conforme à la réalité terrifiante : celle des Dominations et des Puissances célestes, dont le chef, Satan, entreprit avec une extrême impudence, de défier le Verbe Créateur, et même d'affronter le Verbe Incarné dans le Désert. Quoique confondu, il refusa de fléchir le genou devant Dieu le Verbe ! Les royaumes du monde lui appartiennent, et pendant six millénaires lui ont rendu le culte de leurs idoles, avec un faste inimaginable, celui que nous découvrons dans d'innombrables monuments archéologiques. Tout ce qui restait de science et de sagacité, de savoir-faire et de discernement fut consacré au Prince de ce monde. Il est vrai qu'aujourd'hui, les royaumes de la terre, peuplés d'analphabètes et d'insensés, tyrannisés par l'ambition, l'impiété et le sacrilège, sont devenus pour leur Prince invisible, une honte plutôt qu'une gloire, et le couvrent de ridicule Ils lui offrent la possibilité d'anéantir le genre humain, son propre ouvrage, sous le déchaînement des bombes atomiques, et même de faire disparaître toute vie de la planète Terre. C'est Satan qu'il faut désarmer, en lui enlevant la prise qu'il a usurpée sur la génération humaine. Sinon les pourparlers politiques n'écarteront jamais la sentence : « mourant tu mourras ».

Que d'exorcistes présomptueux ont seulement pincé la queue du Serpent sous la pointe de leur soulier, et bien vite se sont fait mordre ! Lorsque Paul écrit aux Romains : « Et le Dieu de la paix ne tardera pas à écraser Satan sous vos pieds », il pensait que ses lecteurs entreraient dans l'intelligence de la foi exacte et qu'ils seraient victorieux dans leur combat contre les « régisseurs de ce monde de ténèbres, les esprits mauvais répandus dans les airs. » Qui a remporté la victoire, sinon Marie qui réussit où Eve a échoué ? Sinon Joseph gardien de la Vierge « Custos Virginis », fidèle témoin auprès d'elle de la Pensée du Très Haut ? L'Evangile garde le silence sur les épreuves qu'ils durent affronter ensemble, en raison de la contradiction permanente qu'ils opposaient à ce monde, à son entraînement grégaire, sous le prestige des grandes familles sacerdotales vigilantes sur l'ordonnance patriarcale de la Loi. Soyons-en sûrs, la Sainte Famille ne trouva ni encouragement ni approbation

auprès des savants et des docteurs. Elle dut tracer seule son chemin, gardant les yeux fixés sur la promesse faite à Abraham, en tenant fermement, plus que tout autre, le primordial commandement; « Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal... » Certes la dégradation chromosomique n'avait pas encore amené autour d'eux ce débordement de handicapes de tout genre qui nous fait perdre toute joie de vivre; mais ils avaient dans les Saints Livres et dans leur expérience quotidienne tout ce qu'il leur fallait pour « juger l'Arbre à ses fruits ». L'étonnant c'est que l'Eglise n'ait pas compris ce qui leur était clair comme le jour. Le vrai culte qui honore les Saints parents de Jésus-Christ n'est autre que l'imitation exacte de leur foi et de leur conduite. L'Eglise ne l'a pas dit. Cette omission déplorable explique que la tête du Serpent ne soit pas encore écrasée par ceux qui se prétendent disciples du Christ, et plus encore, dévots de Saint Joseph et de Sainte Marie

Le Cantique des Cantiques

Il est vrai qu'en ce temps-là il n'existait aucun traité de morale conjugale; et l'on ne parlait pas non plus de planning familial. Le mépris de la chair était inconnu, du moins en Israël. Aucune philosophie dualiste n'avait exalté l'esprit au détriment du corps. La honte dont nos psychologues sont affublés autant que les moines de leur coule, n'avait pas fait les ravages que l'on déplore dans la conscience humaine. Il faut dire que la plupart des maladies humiliantes et déformantes étaient rares, hormis la lèpre, qui, sous diverses formes, manifestait aux vivants le danger de la contagion du mal. Mais au sommet de l'Ancienne Révélation, le Cantique des Cantiques exaltait la beauté du corps, tant de l'homme que de la femme, et mettait les joies de l'amour virginal au-dessus de tous les délices : le vin, le miel, le lait, les baumes, les arômes, les meilleurs parfums « Un jardin bien clos, une fontaine scellée, telle est ma bien-aimée, ma parfaite, mon immaculée...» L'Eglise a chanté cet hymne de l'amour chaste, mais libre, pour les festivités des Vierges qu'elle a honorées comme les plus purs témoins de l'Évangile. Il fallait en effet, en premier lieu, tenir compte de cette disposition anatomique de la nature : la fermeture du Sein virginal. Mais pourquoi a-t-on hésité à porter la virginité dans le mariage ? Pourquoi a-t-on imaginé que l'accouplement - nommé pudiquement l'acte conjugal - était permis, ou conseillé, et même prescrit comme un devoir aux époux chrétiens ? Qui donc a élaboré cette morale du viol légitimé ? De vénérables patriarches se glorifiant de leur prolifique descendance ? Non pas, mais des théologiens volontairement castrés, eunuques « en vue du Royaume de Dieu », des Evêques qu'aucune femme ne pouvait approcher, des religieux cloîtrés, et même des Papes, tel Paul VI, qui ne fit aucune expérience personnelle des règles qu'il prescrivit dans sa fameuse et redoutable Encyclique « *Humanae vitae* ». Ne parlons pas de la propagande phénoménale pour la famille, que Jean-Paul II diffusa aux quatre coins du monde, sans faire aucune allusion au “péché originel” !

La Maison construite sur le roc

Achevant le discours inaugural du Royaume, le Verbe fait chair conclut en disant : « *Celui qui écoute ces paroles que je viens de prononcer, mais ne les met pas en pratique est semblable à un insensé qui construit sa maison sur le sable. Les vents se lèvent, les flots débordent, et ils emportent cette maison, et grande est la ruine de cette maison...* »

De quelle maison s'agit-il ? de la Maison de France, de ta Maison d'Autriche, de la Maison d'Espagne ? De ces grandes familles aux nombreux quartiers de noblesse, qui ont laissé sur la terre d'Europe les ruines de leurs châteaux ? De ces petites maisons de hobereaux ou de serfs, de paysans, d'ouvriers dont aucune trace ne subsiste, ni sur le sol ni dans les archives ? Les dynasties des Pharaons et des Empereurs ont disparu de même, car les fastes mensongers de ce monde n'éliminent pas la faute originelle.

Au contraire « *Celui qui écoute mes paroles et les met en pratique ressemble à un homme prudent qui construit sa maison sur le roc. L'averse est descendue, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont jetés sur cette maison, et elle n'est pas tombée, car elle était fondée sur le roc...* »

Quelle est-elle cette Maison immuable, sinon celle de Saint Joseph, dont le foyer fut l'Eglise à son point de départ ? Une Eglise qui demeure encore aujourd'hui, quoique battue par les vents de l'erreur et de l'hérésie, sous la ruée d'incessantes persécutions ? Une Eglise qui professe la foi, sans encore la mettre en pratique. Que sera-t-elle cette Eglise lorsqu'elle comprendra et appliquera ce Mystère de la piété qui nous a donné le Sauveur ? Non seulement elle obtiendra le Salut et l'accomplissement des promesses, mais elle sera le Royaume du Père, par la Sanctification de son nom. Tel fut en effet le foyer de Joseph, dont Jésus disait au commencement de sa prédication en Gaulée : « Le Royaume de Dieu s'est approché de vous ». Royaume, dont il était le Fruit béni, Royaume dont il avait fait l'expérience pendant les trente ans de sa vie cachée.

La foi pratique, opérant par l'amour, vécue par Saint Joseph et son épouse, est à la portée de tout chrétien, d'autant plus qu'il en a le modèle sous les yeux. Les parents du Christ n'avaient que Moïse et les Prophètes : par le chemin obscur des symboles et des oracles, ils durent s'approcher de la Pensée primordiale de la Sainte Trinité sur son ouvrage achevé. Nous avons ce qu'ils avaient : les mêmes sources de la Révélation. Et nous avons plus dans l'exemple concret de cette justice que procure la foi, de l'immuable bonheur qui en découle. Nous avons les Sacrements : la régénération baptismale, le corps du Christ offert en nourriture de guérison et de vie. Pourquoi donc n'avons-nous pas abouti ? Pourquoi les chrétiens furent-ils tout au long de l'histoire, tributaires des sentences, tout comme les autres hommes ? N'est-ce pas précisément parce qu'ils n'ont pas posé l'acte de la foi véritable en la Paternité réelle de Dieu ? Ils ont invoqué Dieu comme Père sans comprendre ce que ce Nom signifie. Ils n'ont pas fait le vrai discernement du corps, Ils n'en ont pas découvert la

signification sacrée. Et voici pourquoi n'ayant pas obtenu la justice qui procède de la foi, les Sacrements eux-mêmes ne leur ont servi de rien..., si ce n'est, il faut le reconnaître, une sanctification individuelle, une consolation dans leurs épreuves et un gage de Résurrection future.

Faut-il croire qu'en s'éloignant de ses sources, l'Eglise a perdu progressivement le sel de la doctrine ? Faut-il espérer, comme il en fut pour Israël au terme de la pédagogie de la loi, que quelques pionniers, en cette fin des temps, en cette agonie de l'Eglise, oseront s'emparer du Royaume, qui, cependant, “nous est préparé depuis la Création du monde” ?

oooooooooooooooooooooooooooo

Chapitre 10

L'INVARIANT LITURGIQUE

« C'est pourquoi aussi j'endure ces souffrances, mais je n'ai point honte, car je sais en qui j'ai mis ma confiance, et j'ai la conviction qu'il a le pouvoir de garder mon dépôt jusqu'à ce jour là. Prends modèle sur les saines paroles que tu as entendues de moi, en la foi et la charité qui est dans le Christ Jésus. Garde le bon dépôt, par l'Esprit Saint qui habite en nous. »

(2 Tim. 1/12-13)

La science a ses « invariants » : nombres sur lesquels elle établit ses équations de recherche, afin de préciser les paramètres et de calculer les variables. Elle s'appuie sur des certitudes pour découvrir ce qui est encore inconnu. Processus logique fondamental qui caractérise la rationalité de l'intelligence humaine. La science le traduit dans son langage spécifique : mais tout le monde l'applique spontanément pour quelque démarche que ce soit, ne serait-ce que pour retrouver un objet égaré.

L'invariant dans le domaine de la théologie, est sans contredit la Liturgie Catholique, le langage spécifique de la prière du Christ, Sauveur du corps, où l'Esprit-Saint n'a cessé, tout au long des vingt siècles de l'ère chrétienne, de pousser vers le Père ses ineffables gémissements. Nul ne saurait entrer dans les arcanes des mathématiques, sans une longue et parfois difficile initiation. De même, nul ne saurait acquérir l'intelligence de la Sainte Liturgie par une simple messe écoutée distraitement, comme par hasard, un dimanche matin de vacances à la campagne ...ou même devant la télévision qui diffuse le « Jour du Seigneur ». Cette liturgie réduite au strict minimum, offerte aux fidèles, comme aux infidèles, sur le petit écran pollué par l'iniquité du siècle, apporte aux premiers la dose homéopathique qui les endort dans la Vérité, provoque chez les seconds des blasphèmes ou des insultes, des haussements d'épaules, lorsque les paroles sacrées des Saints Mystères viennent frapper leurs oreilles indociles. Suis-je injuste en portant ce jugement ? Que l'on explique pourquoi les Messes radiodiffusées n'ont pas enrayé le mouvement de déchristianisation dont l'Eglise souffre atrocement en notre siècle?

Copernic, qui hésitait beaucoup à livrer les merveilles de son héliocentrisme à des gens frivoles, transcrit dans son ouvrage la fameuse lettre de Lysis à Hipparque. Ces deux hommes furent disciples de Pythagore. Hipparque voulait publier les divins enseignements du maître. Lysis s'y opposait, redoutant que la pureté philosophique ne soit profanée par des gens pervers, ou méprisée, voire tournée en dérision par des

insensés, incapables de la recevoir. Verser une liqueur précieuse dans un vase souillé, dit-il, c'est corrompre la liqueur sans que le vase en soit nettoyé. Purifiez d'abord le vase, avant de lui confier la pure doctrine de la Vérité ! Judicieuse prudence, qui devrait être la règle générale aux portes des Universités tout autant que des Eglises ! Nous rejoignons la prescription du Seigneur : « Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent de leurs pieds, et que, se tournant, ils ne vous déchirent » (Mt. 7/6)

La discipline de l'Arcane

Foulée aux pieds, elle le fut, cette prescription du Seigneur, dès la fin des persécutions. Elle l'est plus encore aujourd'hui. Personne au XXe Siècle, ne peut la supporter ! Qui ne voit qu'elle offense le dogme moderne de l'égalité démocratie ? Juger de la qualité morale ou intellectuelle d'un citoyen : quelle impudence ! Quelle violation des droits de l'homme ! Jésus ne laissait pas les démons proférer la vérité: il jugeait qu'elle était salie par leur bouche. A sa suite, les Apôtres et les premiers Pères ont réservé à des hommes éprouvés et sûrs les ultimes confidences qu'ils avaient reçues du Seigneur dans le secret du Cénacle. Ils fermaient l'Eglise aux infidèles pour ne l'ouvrir qu'aux fidèles. Certes, le kérygme, la proclamation de la vie publique du Christ pouvait et devait atteindre tout le monde : les Juifs dans leurs synagogues, les gentils sur l'agora. Mais quiconque voulait s'informer davantage, progresser dans la connaissance de la Vérité, obtenir le Salut, accéder aux promesses, être reconnu comme un vrai disciple, et pour s'élever par le Saint Baptême à la Filiation Divine, il était placé devant l'obligation de s'inscrire au catéchuménat, en gravir les étapes, pour apprendre non seulement les lois d'un comportement digne d'un chrétien, mais les mystères secrets que le Seigneur n'avait livrés qu'à ses intimes la veille de son départ. La Messe, appelée alors « la Fraction du Pain », était un culte privé, même les catéchumènes en étaient exclus. Le précieux Corps Eucharistique n'était offert qu'aux signataires du pacte de la nouvelle et définitive Alliance, jusqu'à l'effusion, s'il le fallait, de leur propre sang. Le Sacramentum, en effet, consacrait l'homme éprouvé dans son engagement pour la cause du souverain Roi et Législateur, crucifié par les hommes, mais accueilli par Dieu, dont il faudrait tôt ou tard porter l'opprobre aux portes de la ville.

L'Eglise, selon l'étymologie de ce mot, restait alors une sélection; non pas une assemblée, un grouillement chaotique de gens qui s'ignorent, comme on en voit sur le pavé des places, les gradins des cirques, les stades ou les foires. Elle ne groupait qu'un petit nombre d'élus, qui, parmi leurs concitoyens, avaient entendu l'appel de la grâce d'En Haut, et ne l'avaient pas négligé. « Personne ne vient à moi, si mon Père ne l'attire... ». C'est pourquoi Saint Paul adresse toutes ses épîtres aux « appelés », aux « choisis », qui, en raison du Don de l'Esprit de Lumière pourront comprendre la vérité qu'il leur rappelle. Sans une arcane initiatique, comment l'homme déchu, empêtré dans ses habitudes charnelles, dont la psychologie reste tributaire d'un monde ennemi de Dieu, peut-il s'élever à l'intelligence des Mystères divins? Si les

Juifs, disciplinés par la Loi, n'ont pas accueilli Jésus comme Fils de Dieu, comment des païens idolâtres pourront-ils jamais le recevoir ?... L'étonnant est qu'ils l'ont reçu ! Que nous l'avons reçu, et que nous en avons gardé fidèlement le mémorial dans la Sainte Liturgie.

Disons, pour être plus exacts, que l'essentiel a été conservé, l'essentiel seulement, mais souvent d'une manière si routinière que les formes liturgiques, gestes, cérémonies, obligations rituelles, se sont peu à peu sclérosées, dans des rubriques formalistes, au point de perdre leur signification intelligible et elles ne transmettent plus le mémorial de la Vérité. Faut-il alors les supprimer ? Non pas : car la suppression d'un rite devenu obscur, enlève toute possibilité d'en retrouver le sens. C'est pourquoi l'effondrement de l'Eglise a suivi de près la révolution liturgique opérée imprudemment par le Concile Vatican II. Il fallait garder la lettre pour y retrouver l'Esprit, puisque l'homme, pour s'instruire, doit nécessairement passer par la lettre.

Certes, si l'on réduit le christianisme à ses dimensions sociales et caritatives, il est totalement inutile et même ridicule de conserver une arcane ! Il n'y a aucun besoin d'initier quiconque au partage et à la solidarité ! Dans cette perspective, une théologie dégradée a rabaisé le Sacrement Eucharistique au casse-croûte des compagnons, au verre de vin bu entre copains. Si l'on ravale la mission du **Verbe Incarné** à une exhortation de politique égalitaire ou de morale altruiste, l'oeuvre séculaire de l'Esprit-Saint tombe en poussière. Les chapitres disparus, les cathédrales vides et silencieuses, les abbayes désertes, les prêtres désemparés, errants dans les faubourgs, salariés comme des manoeuvres sans qualification, piégés dans les partis politiques, les religieuses embauchées dans les hôpitaux, les écoles, les maternités, asservies comme les autres femmes à la tyrannie de Babylone, oubliées, inconscientes même de leur engagement virginal et de son sens... touchons-nous cette extrême détresse prophétisée par Habacuc : «L'Enclos sera vidé de ses brebis, l'Olivier ne portera plus qu'un fruit trompeur...»?

Il est heureusement possible de trouver encore quelques anciens bréviaires, missels, rituels, avant qu'ils ne soient brûlés comme des journaux périmés, ou bradés au poids du papier à recycler. Avant que le déferlement des traductions fantaisistes ait submergé l'honnêteté de la Vulgate, essayons de faire resplendir « l'Esprit de la prière liturgique traditionnelle ».

« In Illo Tempore... »

Si nous avions été contemporains du Seigneur, pour le voir, l'entendre et le toucher !... Si nous avions été témoins de sa condamnation, de sa mort, et de sa résurrection !.. Inexorablement, le temps a suivi son cours. Les traditions, les souvenirs se sont effacés. Presque rien ne reste de ces heures prestigieuses. Les

paroles sublimes du Verbe lui-même se sont envolées, tout autant que celles des tribuns et des histrions Faut-il accuser, ici surtout, l'inconscience incommensurable des insensés et dénoncer le péché : obscure ténèbre de la raison et vide affreux de la mémoire ? Même Jérusalem "n'a pas connu le temps de sa visite" . Les princes des prêtres, les grandes familles sacerdotales, les anciens du peuple, n'ont ni vu ni connu ce qu'ils avaient mission de discerner et d'authentifier ! Tout s'est déroulé si vite ! La leçon du Verbe fait chair a resplendi comme un éclair... « En ce temps-là », ni appareil photographique, ni microphone, ni pellicule de cinéma, ni magnétoscope, ni même l'imprimerie... Nous pouvons aujourd'hui d'un coup d'aile, survoler les océans et atteindre les frontières de la Planète. Nous dominons l'espace, du moins l'espace terrestre. L'information circule d'un continent à l'autre à la vitesse de la lumière. Mais il nous est impossible de remonter le temps : depuis Moïse et les Prophètes, le Christ et les Apôtres, l'humanité a poursuivi sa course accélérée vers la fosse de perdition, sans avoir pris connaissance, ni conscience, de ce qui, "en ce temps-là" s'est passé. L'Eglise, veuve de son Epoux, en garde une nostalgie chargée de larmes. Elle voudrait tant que tout ait été enregistré ... Mais comment ? Sur quel bronze, quel marbre, quel porphyre inaltérable ? Avec quelles lettres ? Dans quelle langue, pour que la Vérité éternelle soit enfin présentée comme immuable ?...

Rien ne vieillit si vite qu'un document inerte, que la poussière recouvre, qui se dissout, s'efface, s'altère, que les hommes délaissent, et bien vite ne savent plus déchiffrer. Ils ont tellement de choses à faire: assurer la paix en préparant la guerre, pour que chacun puisse se distraire et fuir la réflexion et la pénitence. Heureusement, le Verbe Incarné a trouvé quelques oreilles attentives, quelques coeurs ouverts. Il leur a livré ses enseignements avec la mission de les transmettre. A leur mémoire vivante fut confiée la divine Révélation. « Les commandements que je te donne, tu les répéteras à tes enfants... » Ainsi parlait Moïse. Et Jésus à ses disciples : « Faites bien attention à ce que je vous dis car personne n'allume une lampe pour la cacher sous un boisseau mais pour l'élever sur le candélabre, afin que tous ceux qui sont dans la maison voient la lumière.» Et c'est ainsi que, dès l'âge apostolique, la Tradition de la Vérité s'est liée à la prière des communautés chrétiennes. C'est là, manifestement, au témoignage de Saint Paul, que l'Esprit-Saint s'exprimait par les prophètes et les docteurs, pour rendre présent le témoignage évangélique, et en préciser la doctrine. Peu à peu les expressions spontanées d'une ferveur enthousiaste se sont canalisées dans des lectures prescrites, des chants, des gestes dans un ordre convenable, conforme à l'Esprit de sagesse et de piété. La liturgie sacrée s'apprêtait à franchir les siècles, pour garder le mémorial jusqu'à l'avènement du Royaume. «Vous dénoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. »

Le rite liturgique possède à coup sûr un pouvoir très mystérieux, en raison de son institution divine : il transporte celui qui l'accomplit au delà du temps et de l'espace :«en ce temps-là », en ces moments exceptionnels de l'Histoire, où Dieu s'est exprimé, soit par les Anciens Prophètes, mais surtout en la Personne du Verbe. Il nous est donc possible, encore aujourd'hui de goûter la grâce, la poésie, mais aussi de revivre la grandeur éminemment dramatique de la Présence de Dieu parmi les

hommes. Quoi de plus poignant que la Croix, la mise au tombeau, la Résurrection, l'Ascension: ce dénouement à la fois horrible et glorieux qui suivit le terrible affrontement du Verbe fait chair avec les plus hautes personnalités religieuses et cultivées de ce temps-là ? Les frères de la Passion jouaient autrefois les saints mystères sur le parvis des Cathédrales, comme une prédication en acte. On l'a toujours fait, par les arts plastiques, par des personnages vivants. L'image sonore du film a souvent évoqué les traits de Jésus-Christ... Ainsi le kérygme se perpétue d'âge en âge. Mais seule la liturgie, l'Office divin, accompagnant la célébration eucharistique, porte en elle la Présence vivifiante du Sauveur de toute chair.

Pour entretenir le mémorial du passé, et l'espérance des promesses, d'innombrables «religieux» ont consacré leur vie à rendre efficace l'impact de l'immuable message divin. Evoquons ici les monastères où les heures du jour et les veilles de la nuit, sonnées par les cloches argentines, offraient le précieux cours du temps à la louange de Dieu et à l'écoute de sa Parole. Par milliers ces hommes, librement séparés du siècle, ont consacré leur bouche et leurs forces à la continuité liturgique. Certaines abbayes florissantes et ferventes regroupaient tellement de moines, que l'on pouvait assurer la «Laus perennis». Les voûtes ne cessaient de retentir du chant des psaumes, des hymnes et des répons. Longuement entraînés, les choristes savaient tout par coeur, ou presque, dans l'immuable latin qu'ils comprenaient parfaitement. Les textes de l'Office, judicieusement choisis dans les Saintes Ecritures, savourés dans la chaude expressivité de la musique sacrée, leur apportaient à chaque saison, à chaque fête, la lumière pénétrante et progressive d'une foi enracinée dans l'histoire et fertilisée par la Tradition. Cette incomparable Cité, nouvelle Sion, nouvelle Jérusalem, protégée par le rempart du cloître contre la pollution du monde, assurait la vigilance immuable des veilleurs, prêts à bondir au devant du Seigneur, lors de son retour... «Sobrii estote et vigilate...» «Soyez comme des serviteurs qui attendent leur maître lorsqu'il reviendra des Noces... »

Personne ne doutait que l'institution Monastique, si largement répandue, immuable témoin des préceptes évangéliques, squelette partout ramifié du Corps du Christ en croissance parmi les nations, durerait jusqu'à la fin des temps. De fait, les murs, les pavements, les plafonds, les charpentes, les toitures, par leur masse et leur stabilité, défiaient les siècles, voire les millénaires... Il suffisait que les vocations assurent le peuplement des saints parvis. Cette ordonnance de la louange divine et de la charité vivante du Christ dans son Eglise, affermie sur les Sacrements, fortifiée par la discipline, pourquoi s'est-elle effritée et corrompue au point de disparaître ? Les rares abbayes encore debout ne sont qu'une ombre de ce qu'elles furent : ruines, musées, ce que le pillage et l'incendie n'ont pu réduire à néant. Un écho seulement s'exhale encore en certains lieux privilégiés, dont la fragilité persiste comme par miracle, dans notre monde impie et désaxé, où l'on n'entend que crimes et frivolités...

Qu'il nous soit permis, en vue de la restauration de l'Office divin dans le Royaume qui vient, de rappeler les grandes lignes de cette Tradition Liturgique, pour en garder l'Esprit, puisque la lettre est presque morte.

L'Année de l'Histoire

Avent, Nativité, temps de l'Épiphanie, Septuagésime, Carême, Temps Pascal, Temps après la Pentecôte... à mesure que l'ombre de l'aiguille descendait, puis remontait sur le cadran solaire qui marquait les heures, les couleurs et les harmonies de la nature accompagnaient l'oblation de l'encens, du pain et du vin... Rien de la Création n'était étranger au Créateur. Rien dans le déroulement du temps, n'ignorait l'Économie divine, où la Providence du Père veille à punir les méchants, récompenser les bons, et les conduire tous, dans la mesure de leur pieuse conversion, de l'état de grâce à l'état de Gloire.

Le temporel de la liturgie résumait en une seule année les enseignements que Dieu a dispensés aux hommes tout au long des siècles, les promesses qu'il a consignées pour le futur. Les quatre semaines de l'Avent évoquent les quatre mille ans de la si longue attente, où les Patriarches et les Prophètes soupiraient vers le Sauveur, en prévoyant ses épreuves et ses gloires. Le dernier d'entre eux Jean le Baptiste, chaque année embouchait sa trompette véhémement : « Race de vipères, faites pénitence pour de bon » Les chrétiens comme les juifs d'autrefois devaient vomir leur sordide hypocrisie. A chacun de se remettre en question pour se confesser sincèrement ! ... Était-il possible, pendant ces quelques jours de Décembre, si vite écoulés, avant Noël, de rectifier les sentiers raboteux, d'aplanir les voies tortueuses ? ... ce qu'auraient dû faire ces fils d'Abraham, au cœur plus dur que les pierres du chemin, qui bien loin d'accueillir le Messie, l'avaient crucifié. Chaque an, l'Église méditait le verset fatidique : « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu... » elle espérait, en reprenant au début de l'hiver la même exhortation prophétique, que quelques-uns de ses fils le recevraient pour avoir part à la Sainte Génération du Christ. « Reconnais ô chrétien ta dignité, et devenu consort de la nature divine, renonce aux oeuvres de la chair... » Ainsi l'appel de saint Léon résonnait aux matines de Noël.

Malgré l'impiété généralisée, la joie de Noël subsiste encore. Elle revêt un caractère commercial et folklorique. La chrétienté la savourait avec une grande dignité, même dans ses cantiques populaires. Le chant grégorien exhalait une nostalgie empreinte de tristesse... Pendant trois semaines le Mystère de l'incarnation du Verbe s'affrontait aux contradictions des hommes. Le martyr d'Étienne, le massacre des Saints Innocents : quel contraste avec l'exultation des chœurs célestes Seuls les Mages, trois parmi des millions d'hommes, ont compris le sens de l'Étoile visible par tous. Parmi les Juifs, même les notables et les prêtres, pas un ne les a suivis jusqu'à Bethléem, pour y adorer le légitime descendant de David leur Roi C'est aux jours les plus courts et les plus sombres du Solstice d'hiver que l'Église célèbre le mémorial de l'Évènement le plus formidable de l'histoire : l'incarnation du Verbe. Les superstitions païennes invitaient à cette date les idolâtres à d'étranges cérémonies, chargées d'une vague signification prophétique, comme si le Diable y avait exprimé sa terreur.

Dans nos paroisses chrétiennes, le gel, la neige, l'inaction forcée, les longues veilles favorisaient la méditation des fidèles en vue de la sainte espérance... Exilés en ce monde, ils levaient le regard de leur coeur sur le Mystère qui contenait déjà les normes du Royaume : celui de la chair rédemptrice du Dieu fait homme. La Circoncision, le Saint Nom de Jésus, le long voyage des Mages, leur adoration, l'or, l'encens et la myrrhe, jusqu'au Témoignage de Dieu le Père lors du Baptême du Juste au milieu des pécheurs. « Tu es mon Fils bien-aimé... » Toutes ces choses, tellement élevées au-dessus de la vanité du siècle, occupaient leurs imaginations et leur pensées. Quelle merveilleuse pédagogie pour s'adapter au Royaume qui vient !

Pendant les jours grandissants de Janvier, l'Eglise appelait ses fils à s'attarder sur le fait central de toute l'histoire des hommes sur la Terre : la venue de leur Sauveur. Avec des chants et des flambeaux, elle évoquait sa Présentation au Temple, où le Rédempteur se soumit à la loi, pour racheter les sujets de la Loi, Celui que le Vieillard Siméon avait reconnu et proclamé comme la Lumière pour éclairer les peuples. Voix dont l'écho se répercutait d'âge en âge, devant l'incrédulité persistante des Juifs. « Orne ton lit Sion et cours au devant du Christ... » (*Adorna thalamum tuum Sion*, » antienne d'une singulière beauté que chantaient les moines, dans leur interminable procession de la Chandeleur. Comment comprendre cette obstination si funeste de l'incrédulité presque générale non seulement des Juifs, mais de tous les fils d'Adam à l'égard de leur Sauveur?

Pour répondre à cette angoissante question, s'ouvrait alors le temps de la Septuagésime. La Sainte Liturgie nous ramenait au commencement, à la primordiale tentation, à la faute originelle, aux sentences expressives de la juste colère de Dieu. Elle invitait tout homme à descendre en lui-même, à découvrir dans sa psychologie personnelle, les racines de l'échec du Christ auprès de ses contemporains. L'hiver se terminait dans les brumes du Carême. Les quatre-temps accusaient encore le poids du jeûne, pour que s'imprime au profond de chaque conscience la gravité de l'énigme « Malgré sa beauté, nous ne l'avons pas connu ...Malgré sa grâce, nous ne l'avons pas aimé. Il portait nos misères, et il fut conduit comme un agneau à l'immolation... ». « O mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je contristé ?... »

L'Eglise n'a cessé d'interpeller Israël, en lui reprochant son déicide avec une dignité pleine de compassion. Le dimanche des Rameaux, elle revivait le moment décisif où le sort du monde fut suspendu à un cri: « Hosanna » : « Qu'il sauve » Mais l'enthousiasme pour le Fils de David n'avait duré qu'une heure. Il était vrai. Il fallait le redire, le faire résonner, le faire éclater en ce premier jour de la Semaine Sainte. Elle reproduisait ensuite mystiquement, pendant les trois jours des ténèbres, la trahison de Judas, la dernière Cène, l'arrestation du Fils de l'homme, sa condamnation, son chemin de Croix. Heureusement, le Verbe fait chair a livré ses secrets, juste avant que Satan n'écarte de son empire celui qui venait le confondre. A peine a-t-on entendu d'ineffables paroles, et voici le sépulcre ouvert pour recueillir le cadavre sanglant du

fil de Dieu ! Personne n'a reçu son témoignage. Au cours des siècles, qui le recevra ? Certes, on “ proclamera sa mort ” : « Il est mort pour nos péchés ! » Mais qui osera l'identifier, ce péché ? Chaque année donc tant que des ténèbres opaques entourent le comportement des fils d'Adam, il faut reprendre les mêmes cérémonies, relire les mêmes textes, rejoindre « Ce temps-là » pour en percer les secrets... Et la fin des temps arrive, on ne comprend pas davantage qu'autrefois. On s'est lassé des vieux rites. On a tout simplifié, on a tout perdu.

Les Alleluias des festivités pascales succédaient sans retard aux affres de la Passion. Ils saluaient le retour des hirondelles, l'éclosion des fleurs, le chant de la tourterelle : l'épouse de l'Agneau exulte dans la gloire de l'Époux, jusqu'au jour de Pentecôte. C'est la fraîcheur et l'indicible joie du Temps Pascal. Le grégorien s'élève avec une légèreté sublime, jusqu'à ce que s'allume l'ardeur de la charité répandue par l'Esprit-Saint. Elle retentira jusqu'aux extrémités de la Terre la Bonne nouvelle de l'Évangile. Enfin la fête de la Sainte Trinité veut inaugurer le temps où les Trois personnes qui portent témoignage dans le Ciel seront entendues par tout être rationnel.

Cette perspective apparaissait au temps des récoltes, lorsque la Terre donnait son fruit, avec la solennité de la Toussaint. L'Église terrestre appelée à contempler cette « foule immense de tout peuple, toute race, toute nation, qui se tient devant le trône de Dieu et de l'Agneau », recevait de cette vision prophétique un immense encouragement dans ses épreuves. Ils sont courts, et presque instantanés les jours du combat, sans fin les siècles de la Récompense. Toutefois la Sainte Liturgie n'a pas perdu de vue le retour du Seigneur à la fin des temps, lorsqu'il reviendra sur les nuées du ciel inaugurer son Royaume terrestre. En ce vingtième siècle, aussitôt après la grande guerre, Pie XI établit la Fête du Christ-Roi, invitant les chrétiens de la Terre entière à soumettre leur conscience et leur conduite au véritable législateur et roi, qui, de plein droit, détient la Souveraineté.

Sur le cycle annuel de l'antique liturgie s'adjoignirent d'éclatantes solennités à mesure que l'Église prit conscience de la grâce contenue dans les Mystères de sa Foi. La « fête Dieu » illustra ce qui s'était déroulé si rapidement au soir du Jeudi Saint: ce banquet eucharistique où Jésus-Christ avait livré son corps en nourriture et son sang en breuvage. L'excellente charité de cette divine institution recèle sans aucun doute la cause efficiente du Salut pour toute chair. Cette certitude de l'Église épouse s'exprime dans les hymnes admirables de Saint Thomas, où la rationalité la plus fine s'allie avec la forme la plus pure. C'est pourquoi la procession du Saint Sacrement déroulait ses méandres fleuris au milieu des moissons jaunissantes, sur toute l'Europe chrétienne... Explosion universelle de ferveur et de foi, qui pendant des siècles a formé le cortège triomphal du Christ Sauveur, combien plus éclatant que celui du Dimanche des Rameaux. Cependant le Salut n'est pas advenu, ni dans les monastères, ni dans les paroisses. Une vague de doute et de désespoir a submergé l'Église. On a nié, outragé, protesté. Les dogmes et les ciboires furent foulés aux pieds. « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé.. » Pendant deux siècles cette plainte a

retenti dans la liturgie du Sacré-Coeur. Elle n'a pas empêché le carnage des guerres fratricides qui ont ensanglanté les nations chrétiennes.

Immense, immense scandale, assourdissant comme le bombe atomique fabriquée par des baptisés !

Il n'est pas possible de citer ici les textes admirables que les prêtres, hommes de la louange et du mémorial, méditaient au long des jours et des octaves, en récitant leur éternel bréviaire; que les moines chantaient pendant les longues veilles des matines, égrenaient au fil des heures du jour. A la beauté du chant s'alliait celle de l'architecture, sobriété et gravité, du déroulement liturgique dans la majesté du Sanctuaire où ne s'élevait qu'une seule voix : celle de la louange du Vrai Dieu qui s'était rendu palpable aux hommes ! Pourquoi cet effort gigantesque n'a-t-il pas abouti ? Pourquoi ces serviteurs du Christ n'ont-ils pas enlevé les promesses ? Pourquoi des cimetières au milieu des cloîtres? Qu'a-t-il manqué à l'ordonnance liturgique pour qu'elle écartât les sentences de la mort et de la corruption ?

Le Sanctoral...

A vrai dire le travail de la grâce rédemptrice a déjà marqué profondément la destinée de l'homme sur la Terre. Si les saints, dans leur ensemble, n'ont pas obtenu l'assomption dans la gloire, ils ont offert de sublimes exemples, dans leur marche vers la plénitude de l'âge du Christ. L'Eglise les a déclarés « bienheureux », non qu'ils l'aient été sur la terre, mais elle nous assure qu'ils ont obtenu dès maintenant la plénitude du bonheur promis par le Christ à ses vrais disciples. Par nature, ils n'étaient pas meilleurs que les autres hommes. Ils étaient grevés du même handicap du péché originel. Mais ils ont pris à la lettre les préceptes du Seigneur, même ceux qui scandalisent le monde. Ils se sont appliqués à régler sur eux leur conduite. Chacun peut en faire autant. Ils n'étaient pas des génies, ni des champions. Beaucoup d'entre eux souffraient de diverses infirmités. Il faut imiter les saints, sans les copier servilement, mais acquérir en notre temps les vertus qu'ils ont autrefois pratiquées, et prendre aujourd'hui les décisions qu'ils prendraient, s'ils étaient à notre place. Charité, bonté, générosité, science et sagesse spirituelles, chasteté autant de trésors précieux dont restent privés les fils d'Adam.

Si nombreux qu'ils soient, ils ne sont jamais pareils. Quiconque se penche sur la vie des saints, s'émerveille de la diversité du Corps Mystique. Il peut choisir, invoquer celui de ses préférences. Il peut se vouer à l'un ou à l'autre selon les étapes qu'il doit parcourir pour tendre à la perfection. Les saints, tour à tour, tiennent la **vedette de** la popularité : miracles, réussite, ampleur de leurs entreprises. Leurs écrits la plupart du temps ont été perdus. Le temps efface leurs oeuvres. Mais d'autres les remplacent. Certains noms retentissent d'un bout du ciel à l'autre. Au fil des années et des siècles, leur renommée pâlit, s'éteint; elle disparaîtrait, sans le mémorial liturgique qui, en quelques mots, rappelle leurs actes, leur foi, leur charité, leur pénitence, leur martyre, et nous assure de leur puissante intercession.

Certains, fort nombreux, ont eu le redoutable privilège de visions et de missions particulières. Dieu a compté sur eux pour que dans l'Eglise, avance l'entreprise de sa Rédemption. Tels furent les fondateurs d'Ordres, suivis par d'innombrables disciples, pour instruire, soigner, guérir, défricher, consoler... Ceux qui furent envoyés comme des messagers pour transmettre de graves avertissements durent affronter la contradiction de la part des autorités ecclésiastiques d'abord, et du monde ensuite. Encore aujourd'hui, certains ne sont pas reçus, volontairement exclus et méprisés. Telle fut Mélanie, bergère de La Salette... Tels furent les prophètes.

La liturgie rangeait les saints suivant un ordre hiérarchique Apôtres, Martyrs, Confesseurs pontifes et non pontifes, Vierges martyres, Vierges non martyres, Veuves. Sainte Marie, la Mère de Jésus-Christ a toujours été spécialement honorée, comme elle le mérite, moins qu'elle ne le mérite, depuis les temps les plus anciens. Les rubriques, à chaque saison, à chaque lunaison même, rappelaient par une fête spéciale la femme heureuse qui avait connu la gloire de la maternité sans perdre l'honneur de sa virginité. La piété chrétienne a parfaitement saisi qu'en elle la créature humaine trouvait son achèvement et l'univers son sens. C'est pourquoi l'immaculée Conception, la Nativité de la Vierge, son Assomption, en tout monastère, en toute paroisse, attiraient les foules à de larges réjouissances, qui se prolongeaient bien au delà de l'église, par des processions, des illuminations, des musiques et des danses. L'Orient et l'Occident, sur ce point, furent toujours d'accord pour célébrer liturgiquement les dogmes avant même qu'ils fussent promulgués.

Il a fallu de nombreux siècles, dix-huit au moins, pour que l'Eglise discerne enfin la gloire de Saint Joseph, qui occupe cependant la première place dans l'Evangile. Jean le Baptiste, quoique moins grand que Saint Joseph, a toujours obtenu la faveur et la ferveur des ermites, des ascètes, des anachorètes. Il fut leur modèle de pénitence en vue du Royaume. Mais si l'on a recherché surtout les vertus héroïques, on n'a pas encore vu, dans les Saints, qu'ils aient imité la Foi des géniteurs du Christ. La Sainte Génération du Fils de Dieu ne les a pas instruits, ni sur le péché, ni sur la Justice.

Nous tenons, dans cette considération, la raison de l'échec liturgique. Echec, non pas total, mais évident, par la déchristianisation, et le retour en force de l'impiété et des vices de toutes sortes du monde moderne. Pourtant l'Eglise a vénéré tout spécialement les « Confesseurs de la Foi », c'est-à-dire ceux qui ont gardé la chasteté, ou qui, l'ayant perdue, y sont revenus par une juste et loyale pénitence. Elle a chanté et célébré les vierges, en affirmant que leur engagement était le premier et primordial témoignage de la Foi. C'est logique : du moment que le Christ est né d'une mère vierge, il importe que la Femme prenne conscience en elle de sa propre virginité. Elle a donc ainsi sanctionné de son approbation, ceux qui ont risqué toute leur existence sur le précepte fondamental du Seigneur : « Celui qui ne hait pas son père, sa mère, ses enfants... - c'est-à-dire l'ordre charnel - ... ne peut être mon disciple... »

Est-ce dire que la sainteté des chrétiens fut strictement personnelle ? C'est exact. Hormis la Sainte Famille, illustrée par le pacte virginal et la fécondité d'En

Haut, jusqu'ici les disciples du Christ reconnus comme tels furent des individuels, illustres par leurs miracles, leurs qualités morales, leurs vertus poussées jusqu'à l'héroïsme. Mais ils sont morts. On n'ose pas dire « lis en sont morts » et pourtant la chose est vraie. Car la plupart des saints ont tellement souffert en ce monde devant l'impiété, les blasphèmes et les outrages proférés contre leur Dieu, qu'ils n'avaient d'autre désir que de quitter cette terre au plus vite, pour rejoindre la cité céleste. Ils récitaient le Pater: « Que ton nom soit sanctifié sur la terre comme il est sanctifié dans le ciel, que ton règne s'établisse sur la terre comme il est établi dans le ciel... » mais ils étaient certains de ne jamais voir l'exaucement de leur prière. La mentalité et les mœurs de leurs contemporains leur semblaient tellement opposées à cette volonté si bonne de Dieu, qu'ils la jugeaient irréalisable en ce monde. La voyaient-ils clairement pour eux-mêmes... ? Ils ont souvent baissé les bras et souffert en silence, devant l'impossibilité de faire entendre le témoignage de l'Évangile. Consolés et affligés à la fois par leur compassion aux souffrances du Christ, au point de les ressentir en leur propre chair.

L'échec liturgique...

Il faut hélas le constater. Les Églises sont désertes. Personne ne va plus aux fêtes. Lorsque les curés se faisaient obéir avec autorité, ils retenaient à grand peine leurs ouailles à la messe du Dimanche et aux Pâques. Depuis que ces vieux curés ont disparu, le culte catholique s'est effondré. On a voulu rénover pour se faire mieux comprendre. On a imaginé que la langue dite vulgaire ramènerait la foi. On a donc eu l'audace de rompre l'invariant liturgique. Le calendrier et le missel furent changés. Le rituel supprimé, Dieu sait s'il était émouvant et poétique pour répandre sur toute chose l'ineffable bénédiction de la Sainte Trinité ! On a brisé l'antique ordonnance de l'Office Divin. Les bréviaires voués à la destruction, au profit de livres de prière affadis, aux traductions fantaisistes, aux hymnes équivoques. Le latin, langue sacrée, abandonné et même interdit, alors qu'il rassemblait les chrétiens de tous les peuples, mais surtout les hommes d'aujourd'hui à leurs aînés dans la foi. L'ordre du sanctoral bouleversé, auquel se rattachait la piété populaire. Certains saints rayés des listes, alors que leur mémoire était partout vivante et rattachait le travail quotidien à la foi éternelle. Un « temps ordinaire » fut introduit, réduisant au néant démocratique les antiques solennités et leurs octaves triomphales. Nous ne sommes pas loin du « décadi » républicain... La Visitation de la Bienheureuse Vierge, célébrée le jour de la circoncision de Saint Jean Baptiste, le 2 juillet, détrônée de cette date éminemment significative... La Circoncision du Christ volontairement ignorée... comme la fête si délicate et poétique du Saint nom de Jésus...: jours autrefois très saints, illustrés par les sublimes homélies des Pères, lorsqu'ils confessaient sans rougir le réalisme de l'Incarnation. Nos théologiens sociologues rejettent aussi le Précieux Sang, qui seul peut les laver de leurs crimes... Ils croient en l'homme, à la suite de Paul VI, au point qu'ils ne voient plus la nécessité de la Rédemption. Cependant cet « homme » tient en sa main non plus le gourdin qui tua le juste Abel, mais l'arme atomique qui peut détruire toute vie sur la Terre...!

Il est vrai que la liturgie n'a pas encore procuré le Salut, ni engendré le Royaume. Etait-ce une raison pour la bouleverser ? Il fallait certes la rendre intelligible, lui redonner son éclat; pour que les fidèles soient élevés aux vrais Mystères divins. Si la liturgie n'a pas apporté le salut c'est parce que sa pédagogie pourtant si prenante et si claire, n'a pas été acceptée par « cette génération adultère et pécheresse », celle même qui rejeta le Fils de l'Homme qui était aussi Fils de Dieu. Le témoignage qu'il porta jusqu'à la mort et la mort même de la Croix perpétué au long des siècles, n'a pas pénétré la mentalité de l'homme déchu. La liturgie malgré sa belle ordonnance n'a pas provoqué la conversion, le changement de mentalité et de conduite que Jean Baptiste et le Christ ont réclamé dès le principe. Mais sans la liturgie, nous aurions perdu toute possibilité et tout espoir de Rédemption.

Croyons donc que le “bon dépôt” fut gardé quant à l'essentiel, pour qu'aux derniers temps où nous sommes parvenus, un certain nombre de vrais disciples parviennent à la plénitude de l'âge du Christ, et soient au moment de son retour, les pionniers de son Royaume.

oooooooooooooooooooooooooooo

Chapitre 11

LE MAITRE DES SCIENCES

«C'est Dieu qui conduit la Sagesse et qui dirige les Sages. Nous sommes dans sa main, nous et nos discours et toute prudence et habileté. C'est lui qui m'a donné la véritable science des êtres, pour me faire connaître l'architecture de l'Univers et les propriétés des éléments, le commencement, la fin et le milieu des temps, les retours des astres et leurs variations, les cycles des années et la position des Etoiles, la nature des animaux et les instincts des bêtes, la puissance des esprits et les raisonnements des hommes, les différentes familles des plantes et leurs vertus. Tout ce qui est caché je l'ai découvert et je l'ai appris, car la Sagesse, ouvrière de toutes choses, me l'a enseigné. » Sag. 7/15-21.

Que ce mot “Verbe” est bien choisi pour désigner la Parole Créatrice qui fait exister et subsister toutes choses ! *« Il dit et cela est, il commande et cela existe... »* Ainsi le psaume résume le premier chapitre des Ecritures où la lumière, les astres, la terre, les plantes et les animaux surgissent à l'appel de Dieu, obéissant à sa voix, réalisant sa Pensée. Car le « Verbe » n'est pas seulement parole : il est raison, ordre, logique. Il est l'intelligence divine qu'exprime la parole. Le mot grec « LOGOS », plus expressif que le latin « VERBUM », évoque cette Sagesse admirablement Logique devinée par les Prophètes comme la compagne du Très-Haut, fidèle exécutrice de ses désirs. On ne se lasse pas en effet de lire et de méditer les sublimes pages des livres saints, Proverbes, Ecclésiastique..., où la beauté et l'harmonie de l'Univers découlent des divins oracles pour nous en manifester l'éternelle grandeur. A nous donc de regarder pour comprendre, de chercher pour trouver, puisque *« rien de caché ne doit être un jour mis en lumière »*

L'effort scientifique s'inscrit dans cette exhortation divine. Il est né en Terre Chrétienne. Il s'appuie sur une conviction de foi: Le Verbe Créateur n'a pu ni se tromper ni nous tromper. Si donc les phénomènes nous paraissent mystérieux et contradictoires, c'est en raison de la faiblesse de nos sens, qui ne peuvent atteindre ni l'infiniment grand, ni l'infiniment petit, dont l'information est étroitement limitée dans le temps et l'espace, et dans une bande très étroite de l'énergie rayonnante. Seul un discernement mathématique, c'est-à-dire purement intellectuel, ouvre la voie vers l'ordonnance invisible et insensible des êtres créés. Cet effort plusieurs fois séculaire a déjà porté du fruit.

La Mécanique Céleste explique, par l'omniprésence de la Gravitation, le chemin que les astres parcourent dans l'Espace avec le déroulement du Temps. La Physique Nucléaire, découvrant les forces prodigieuses dont est capable la matière, nous dit pourquoi les étoiles ne s'effondrent pas sur elles-mêmes, pourquoi les amas

globulaires restent en équilibre, et pourquoi les galaxies se repoussent mutuellement à mesure que l'énergie rayonnante se condense en particules, en atomes et en molécules. Bien mieux, le microscope a exploré les tissus vivants, pour en révéler les surprenantes structures. Il devient possible de deviner quelque chose du mystère de la vie, jusqu'aux profondeurs de la cellule: programmation merveilleusement fidèle qui assure à la fois la stabilité des espèces et la singularité de chaque individu. Et nous avons hérité en ces tout derniers temps, des avantages techniques qui dérivent des sciences appliquées: moteur, électricité, métallurgie, automobile... et bien d'autres « produits » qui deviennent très vite des « sous-produits » bien encombrants.

De fait, en nous apprenant les dimensions de l'Univers et la complexité de la matière vivante, la Science nous a révélé notre petitesse et notre fragilité. Elle aurait dû nous acheminer à l'humilité conforme à notre dépendance de créatures. Que sommes-nous, sur cette planète Terre, poussière imperceptible parmi les Etoiles ? A quoi tient notre souffle de vie, conditionné par tant de paramètres dont la coïncidence est à chaque seconde miraculeuse ? Par un curieux effet de la faiblesse de son entendement, ou de l'obscurité de sa conscience, ou des tares de sa psychologie malade, l'homme moderne s'est glorifié de ses découvertes sans en rendre grâce au Créateur. Beaucoup d'équivoques expliquent cette omission : paresse et méfiance des gens d'Eglise, libertinage, insolences, révoltes... Mille livres ne suffiraient à détailler tant d'histoires ténébreuses sous la lueur rougeâtre des bûchers.

Cette illusion de l'homme moderne enflé d'un orgueil prométhéen, s'explique par les réussites éclatantes de la médecine à l'orée du XXe Siècle. Lors de la guerre de 1870, les armes forgées par la métallurgie industrielle firent d'immenses carnages, sur la Terre de France en particulier. Les hôpitaux de Paris furent submergés de blessés, et non seulement les hôpitaux, mais les écoles, les hôtels, les pensionnats... Médecins et chirurgiens travaillèrent nuit et jour : en vain, en pure perte. Tous ces malheureux soldats périrent dans d'atroces souffrances, sous la purulence incoercible de leurs plaies. Quel désastre ! Quelle humiliation ! A cette époque, si récente, un peu plus d'un siècle, les épidémies de peste, de typhus, de choléra menaçaient en permanence des provinces et des Etats. Nous étions impuissants. Jusqu'à ce qu'on se résolve enfin aux règles de l'antisepsie, préconisée par des médecins considérés comme utopistes et marginaux. La Faculté prend au sérieux ce chimiste du nom de Pasteur, et Roux, son collaborateur. Ils prouvent, contre les opinions reçues, que ces animalcules méprisables, qu'on appelle des “microbes”, sont des agents actifs responsables des maladies contagieuses, des infections qui suivent toute opération chirurgicale. Il faut étendre la “vaccine” à d'autres maladies, par des expérimentations préalables sur les animaux. Et la rage est enrayée ! Quel triomphe ! Combien plus grand que naguère la découverte de la lunette par Galilée ! Que la planète Uranus ! Tombèrent ensuite le typhus, le choléra, la diphtérie... Seul le bacille de Koch résistait... On le vaincrait bientôt. Pendant ce temps les mains adroites des chirurgiens, assistées d'outils précis, guidées par la radiographie, s'introduisaient profondément dans le corps pour en extraire le mal, en guérir les cassures profondes, avec la sécurité qu'apportaient l'asepsie et l'antisepsie. On crut

que la Science allait opérer la Rédemption de la chair, cette Rédemption que la religion n'avait pas procurée, malgré ses promesses, et malgré, il faut le dire, certains miracles, mais si rares...

L'euphorie scientifique connut son triomphe, soutenue par une ferveur démocratique anticléricale, qui entreprit de renverser dans un passé révolu toute croyance non-rationnelle. L'homo-faber, aidé d'une table de logarithmes, édifiait au-dessus de Paris illuminé par ses becs de gaz, la tour métallique de trois cents mètres qui, chaque nuit, resplendit sous les projecteurs du Trocadéro. Babylone étincelante se passera pour toujours de la clarté des Etoiles et des lueurs de la foi.

Dans le laboratoire de Marie Curie, une autre lumière surgissait de la matière. "L'Uranium", le plus massif des éléments simples rayonnait spontanément une fabuleuse énergie, en engendrant de sa propre substance le Thorium, le Polonium, le Radium, métaux rares, inconnus, qui venaient compléter la fameuse table de Mendeleïev. Une nouvelle religion naissait avec la découverte des particules infimes, dont on ne pouvait dire si elles étaient matière ou lumière...

La dévotion au Chef-Sacré du Christ

Telle fut l'ambiance des plus géniales découvertes scientifiques et des plus sombres inepties philosophiques et politiques. Etranges contrastes : la métallurgie industrielle devait permettre la suppression de tout travail servile : elle a forgé les armes de la grande guerre : des millions de morts, d'innombrables blessés. Qui dira la désolation des veuves et des orphelins, la dévastation des villages et des cultures ! Les mathématiques résolvent les problèmes les plus ardues, manifestant l'éclatante transcendance de la pensée humaine sur celle de tous les animaux, et voici que l'on enseigne comme axiome de l'incrédulité scientifique : l'homme descend du singe. Quelle fierté en effet, pour la «dignité humaine » que d'avoir une guenon comme grand-mère ! Alors que les plaques photographiques nouvellement inventées, manifestent la grandeur et la puissance de Dieu, impressionnées par les nébuleuses lointaines, les cellules toutes proches, et même le visage du Christ douloureux gravé sur le Saint Suaire, certains idéologues préconisent l'athéisme, dont l'absurdité transcendante tient dans son principe même : « Celui qui est n'existe pas ». En politique la démocratie prend un essor frénétique : l'idole du suffrage universel prive le Dieu Suprême de tout pouvoir législatif, pour l'accorder à la populace anonyme des illettrés et des incapables. Telle est en effet la doctrine de la Souveraineté du peuple, qui ne veut pour guide que sa convoitise insatiable. « *Large est la route qui mène à la perdition, et la multitude s'y engage...* »

Nous avons survécu depuis plus de cent ans, victimes et responsables de ce monde absurde et divisé contre lui-même. Il n'est plus possible de tenir : non seulement la santé, mais la raison humaine s'effondre. Les neurologues, psychiatres, psychopathes, névropathes ... plus nombreux qu'autrefois les moines et les clercs, baissent les bras devant le désastre : les aliénés surpeuplent les asiles; les hôpitaux

regorgent d'incurables, les prisons éclatent. Névrosés, désespérés, dépressifs de tout genre, n'oublient leur misère qu'en croquant des soporifiques qui étouffent le sens du moi, et la vigilance du jugement moral. Remède pire que le mal. Mais où est le mal ?

Le mal, c'est l'erreur. L'erreur, c'est le cancer du cerveau. Un être rationnel ne peut subsister dans une contradiction permanente avec lui-même. S'il souffre, il veut en savoir la cause; s'il échoue, il veut discerner la raison de son échec. S'il meurt, il veut savoir pourquoi. En reniant l'autorité du Verbe de Dieu, nous avons rejeté à la fois l'accusation qui nous explique notre malheur, mais aussi le Législateur et le Sauveur qui seul peut nous guérir en nous enseignant les Lois que nous avons transgressées.

Au moment donc où deux savants éminents Camillo Golgi, et Santiago Ramon y Cajal, découvraient les moyens d'explorer au microscope la fantastique complexité des fibres nerveuses pour y surprendre les processus élémentaires de la pensée, une humble institutrice anglaise recevait du Seigneur Jésus-Christ lui-même de singulières révélations sur le rôle capital du cerveau sur tous les organes du corps. Cette femme s'appelle Teresa HIGGHINSON (1844-1905). Les confidences qu'elle reçut d'En-Haut tiennent en quelques pages. Le style en manifeste la grandeur divine. Les théologiens qui les examinèrent les trouvèrent en tout conformes à la foi. Les prêtres qui furent les témoins et les directeurs spirituels de cette âme d'élite exaltèrent sa droiture, son zèle, sa débordante charité, ses miracles, son immense désir de propager la dévotion qui aurait pu sauver notre siècle du naufrage : **l'Adoration du "Chef Sacré" du Verbe de Dieu fait chair.**

En effet, c'est en son Coeur « *qui a tant aimé les hommes, et qui en est si peu aimé* », que le Christ a voulu recevoir un juste culte de réparation. Mais c'est en son **cerveau**, reconnu comme le réceptacle et le temple de toute science et de toute sagesse, qu'il veut être adoré comme Maître de toute Vérité, et comme souverain Législateur.

Que le cerveau soit le centre moteur et ordonnateur de la vie corporelle, nous en sommes aujourd'hui scientifiquement certains. Nous pensons qu'il est aussi le siège de la pensée rationnelle, quoique les plus fines investigations ne peuvent encore explorer ce qui se passe dans les zones profondes de l'encéphale, au travers des myriades de milliards de synapses qui permettent des échanges permanents entre toutes ses cellules. Combien sont-elles ? Quatorze milliards, disent les uns : beaucoup plus, disent les autres, jusqu'à avancer le nombre formidable de trente milliards. A l'heure où nous commençons à manipuler les ordinateurs à mémoires multiples, capables de calculs surprenants, nous envisageons, sans oser le croire, la complexité presque terrifiante du cerveau humain. Il est capable de tout apprendre et de tout comprendre, à condition qu'il soit intègre, sain, et « programmé » correctement. Qu'en est-il en fait dans l'humanité déchue d'aujourd'hui, qui traîne après ses quelque 200 générations de péché des tares irréversibles, des oublis irréparables ?

Mais qu'en fut-il pour le cerveau du Christ, homme parfait, engendré d'une Vierge elle-même Immaculée, directement de la Puissance divine, façonné non point seulement par les lois automatiques du développement cellulaire, mais par la vigilance créatrice du Saint Esprit ? Il n'est plus étonnant qu'à l'âge de douze ans l'Enfant Jésus ait stupéfié les docteurs du Temple par l'ampleur de ses connaissances et l'exactitude de ses réponses. Il y eut des génies: Pic de la Mirandole, sachant par coeur tout ce qu'il lisait, instruit de toutes les langues modernes et anciennes dès l'âge de six ans. Joseph Sarto, devenu Pie X, capable de répéter mot à mot le sermon de son curé, écouté à la messe une seule fois. Mozart, mémorisant, à l'écoute d'une symphonie, toutes les notes qui la composaient. Sophie Germain, confondant Lagrange. Evariste Gallois, achevant à 20 ans, l'ensemble des démonstrations mathématiques que nous explorons encore aujourd'hui... Exceptions illustres dans un monde où de généreux instituteurs ont grand peine à faire entendre aux rejetons du peuple souverain les règles élémentaires de la grammaire et du calcul. De fait, ces exceptions devraient être la règle générale, si la biologie humaine correspondait à ses lois propres, aux lois divines éternelles qui furent transgressées à l'origine et l'ont été de plus en plus.

Il est venu, cet homme engendré suivant ces lois éternelles. Jésus, vrai homme, en même temps que vrai Dieu. Ce Chef Sacré dont le cerveau parfait contenait toute sagesse et toute science, qu'en avons-nous fait ? Nous l'avons couronné d'épines et tourné en dérision.

A vrai dire, la dévotion au Chef Sacré du Christ arrivait juste à point, au début de ce siècle, pour maintenir les savants dans les normes du bon sens, les chercheurs dans l'axe de la raison, les Universités dans la discipline de la Logique, les politiciens dans le sens des commandements imprescriptibles de Dieu. Il n'en fut rien. Le Chef Sacré du Christ, vénéré quelque peu en Angleterre -patrie du religieux Newton- fut délaissé par le clergé, clergé politicard, oublieux de la foi, dénoncé par le Message de la Salette, sous-alimenté par une théologie de paille; clergé qui porta le casque et le fusil dans les tranchées, avant d'y être piétiné comme un sel affadi. Aucun, parmi les hommes d'Eglise qui avaient un nom et jouissaient de quelque influence, ne vit la Grandeur toute divine de la Dévotion au Chef Sacré. De jour en jour le modernisme, pourtant fermement condamné par Pie X, envahissait les Séminaires et les Facultés. La Vérité cessa d'être immuable. C'est à l'homme, libéré des contraintes dogmatiques, de toute adoration et de tout culte, qu'il appartient d'inventer, au jour le jour, « l'Evangile adapté aux hommes de notre temps », en vue de la construction de la Babylone socialiste et planétaire. Qui ne voit le processus dégradant qui nous amène à la confusion actuelle, où nous gémissons et périssons, surtout depuis les «Constitutions » de Vatican II ?

Le Verbe de Dieu fait chair

A vrai dire le grandiose Concile du XXe Siècle, rassemblant quelque trois mille Evêques de toutes races, venus des régions les plus lointaines du globe, ne pouvait anéantir les Vérités de foi, sans apostasier l'Eglise. Il devient plus grave en effet, en notre temps, d'apostasier l'Eglise que de renier la Trinité ! Il suffisait de les mettre sous le boisseau, pour qu'elles ne fussent plus un scandale pour le monde, ni une accusation de la « dignité humaine », sur laquelle se fonde désormais toute morale et toute politique. On ne précise plus que l'homme est déchu de sa vraie nature. On ne l'invite plus à la pénitence salutaire. On le flatte pour l'apprivoiser. On le porte aux nues pour lui faire oublier la sentence de la mort. On le déculpabilise, pour qu'il « fasse la fête » allègrement et sans contrainte. On a cru gagner le monde à l'Eglise, on a perdu l'Eglise dans la corruption du monde.

Ce désastre est explicable : les disciples du Christ n'ont pas accompli ses promesses : ils se sont donc découragés. Ils ont lâché prise, laissant filer l'ancre de l'Espérance, pour se résigner au naufrage de la nature déchue; je veux dire déchue de la Vérité et de la Grâce. La solution est toute autre. Si l'on professe encore que le Verbe s'est fait chair, il faut se demander pourquoi. Est-ce pour nous épater ? Poser aux théologiens les plus retors des problèmes insolubles concernant l'Union Hypostatique ? Diviser les chrétiens par d'inlassables querelles doctrinales ? Ou subir la mort corporelle pour nous consoler de notre propre mort ?

Il est venu « *pour nous instruire* » répond l'Apôtre. Attester parmi nous avec sa plénitude de grâce, mais aussi l'autorité qui émanait de sa personne, tout ce qu'il avait proféré précédemment par la bouche des Prophètes. Donc, en premier lieu, pour nous convaincre d'erreur, dès son « entrée en ce monde », dès sa sainte Génération. Ensuite pour nous rendre ce dont nous a privés la transgression de notre Loi Spécifique, à savoir la filiation divine, par la régénération baptismale. Enfin pour nous réconcilier dans notre propre chair, en nous présentant la sienne, et même en nous la livrant comme sacrement de guérison et nourriture de vie impérissable. A l'époque où Saint Louis fondait la Sorbonne, toutes les sciences - qui, il faut le dire, ne faisaient que balbutier paraissaient filles de la Théologie. On admettait l'Unité du Savoir sous l'autorité magistrale d'un seul Maître : Celui dont ce saint roi fit sculpter l'image au porche de la Sainte Chapelle. Qui ne rêve, en regardant le « Beau Dieu », à l'intelligence souveraine de celui qui peut parler de toutes les choses terrestres, et témoigner aussi des célestes ? Cette Université des connaissances s'est hélas brisée; de fait, car elle subsiste de Droit et de Principe, pour la bonne raison que l'Univers matériel est la parole subsistante de Dieu. D'où il résulte que les théorèmes de la géométrie, les lois de la mécanique céleste, de la physique et de la chimie, sont des vérités saintes et divines, tout comme le Décalogue ou les préceptes Evangéliques. C'est pourquoi lorsque l'Ecriture nous parle du Ciel et de la Terre, et des êtres qui les peuplent, elle nous donne un enseignement scientifique. Elle n'entre pas dans des détails que nous pouvons explorer par nous-mêmes; mais elle nous indique les principes directeurs qui, s'ils sont reconnus, nous gardent de toute déviation et des

errements de notre cerveau mutilé. L'homme sain, l'Adam premier, qui donna des noms aux plantes et aux animaux, devait, pour ne point errer, tout parfait qu'il fut à l'origine, se conformer à l'autorité du Verbe. A combien plus forte raison l'homme déchu de sa grâce première doit-il impérieusement se soumettre au Verbe Ecrit, et au Verbe Incarné, pour se sortir de la confusion où il gît et gémit depuis tant de siècles.

La Création du Monde. Le premier chapitre de la Genèse

Six jours seulement pour créer le monde ! Certes, rien n'est impossible à Dieu. Mais la chose paraît étrange, si l'on tient compte de la durée de vie des Etoiles, et de la longueur des temps géologiques !

Que Dieu ait créé le Soleil, la Lune et les Etoiles le quatrième jour seulement, alors que la lumière existait déjà : voilà bien la difficulté célèbre que les instituteurs ignorants soulèvent en ricanant pour contredire le catéchisme du curé. Il est vrai que la paléontologie confirme la préexistence des poissons sur les reptiles, puis sur les mammifères. Manifestement les couches du Carbonifère nous présentent les traces de fougères arborescentes, sans que l'on y décèle le moindre vertébré... Alors ce premier chapitre de la Genèse nous offre-t-il, oui ou non, un résumé magistral de l'ordre dans lequel le Créateur a donné l'existence à tous les êtres ?

Il faut l'admettre, puisque c'est écrit, et que « *nulle parole de l'Ecriture ne saurait être déliée* », selon l'affirmation péremptoire du Verbe Incarné, lorsqu'il confondait les scribes du Verbe écrit. Il faut aller à l'Hébreu, faire une lecture attentive du Texte. Recevoir ce qu'il dit. Ecarter ce qu'il ne dit pas, et qu'on lui a fait dire, ici et là, dans diverses traductions ou commentaires.

Qui donc a écrit cette première page de l'Ecriture ? Je veux dire quel prophète, sous la dictée du Véritable Auteur de l'Ecriture : Dieu lui-même. Le premier livre de Moïse fut écrit par Moïse: la Synagogue, puis l'Eglise, l'ont reçu comme tel. Moïse a donc reçu de Dieu cette révélation fantastique sur ce qui fut au commencement. Etait-il alors sur le Sinaï ? Sans aucun doute. L'Exode précise expressément que six jours se déroulèrent sous la Nuée avant qu'il y reçut le Décalogue. (Ex.24/16) Il apprit de source sûre ce que la raison peut aussi deviner par ses propres forces : “*Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre*”. C'est l'horloge parfaitement réglée marquant le temps dans les profondeurs des Espaces, qui postule l'Horloger son constructeur. Cependant c'est sur la Terre seule qu'est amenée aussitôt la contemplation du Prophète. «*La Terre était informe et vide* ». Il se trouve transporté dans ces temps redoutables, où d'épaisses nuées l'enveloppaient, tout comme aujourd'hui Jupiter et Saturne. Pendant une nuit et un jour entiers, le Prophète voit la lumière transparaître au-dessus des abîmes, obéissant à l'appel de Dieu. Il assiste à la pâle aurore se levant sur l'immensité des eaux qui submergent le globe comme un océan sans limites. La chose est vraie : si les montagnes s'affaissaient, si les fonds marins se soulevaient pour niveler toute la masse solide du globe, les eaux la recouvriraient de plusieurs milliers de mètres. C'est pendant ce premier jour, que le prophète a contemplé ce prodigieux spectacle : les rayons de lumière réfractée en

toutes les couleurs du spectre à travers le prisme d'une atmosphère nuageuse, au-dessus de l'abîme primitif.

Cette clarté provient du Soleil et détermine déjà la succession des jours et des nuits : « *séparation de la lumière et des ténèbres* », que le prophète contemple pendant son "deuxième jour".

C'est alors que l'écorce terrestre se plisse et, par endroits, se soulève à mesure qu'elle se durcit et se contracte sur le magma volcanique qui la porte. « *Que le sec paraisse* ». Qu'il émerge au-dessus des flots. Pendant une nuit et un jour, un soir et un matin, le troisième, Moïse fut introduit dans les mystères orologiques primordiaux. Que de siècles ont été résumés en effet dans cette vision qui ne dura que vingt-quatre heures, puisque ces continents tout neufs se revêtent de plantes multiformes, selon d'innombrables espèces ! C'est en effet par la parole de Dieu, sous l'ordre divin que la Terre continentale fait germer et grandir une luxuriante végétation. Ce qui est aujourd'hui démontré vrai le fut au commencement.

Et ainsi de suite : pendant le jour suivant le prophète regarde l'éclaircissement progressif de l'atmosphère, au point que le Soleil, la Lune et les Etoiles paraissent enfin dans les hauteurs des cieux. Les nuages qui encombraient les airs se dissolvent et disparaissent. Désormais il sera possible de mesurer exactement le déroulement du temps. Les Anciens le savaient, qui prévoyaient les éclipses par les lois du Saros, et qui se guidaient sur l'immensité des flots par le lever, le coucher des Etoiles et leur culmination au-dessus de leurs têtes. Nous apprécions mieux qu'ils ne le pouvaient, la régularité des mouvements des astres, qu'ils soient apparents ou réels. Avons-nous leur perspicacité pour deviner que l'Histoire du Genre Humain tout entier est marquée, elle aussi, par des temps et des moments que le Père a disposés dans sa puissance ?

Adviennent ensuite les poissons et les oiseaux : prolifération dans les hauteurs et les profondeurs, d'une multitude d'êtres vivants. Il n'est pas dit que leurs espèces soient créées toutes à la fois, ni qu'elles aient toutes subsisté. Comment, en ce cinquième jour de sa vision, le prophète aurait-il eu le temps de les décrire et même de les compter ? D'autres après lui, passeront beaucoup de temps à cet ouvrage; ils en seront séduits au point d'en oublier l'Unique Nécessaire.

La création de l'Homme.

Le sixième jour, l'ouvrage est achevé par la Création des animaux supérieurs et de l'Homme. Il ne surgit pas de la terre, comme ceux-là. Il n'est pas engendré par l'un des primates préexistants. Il est façonné directement par la Main de Dieu, à partir de la glèbe : c'est-à-dire de tous les éléments de la matière : il est établi solidaire de tous les atomes dont elle est constituée. Selon l'expression chère à Saint Irénée, il est "l'ouvrage modelé", modelé avec un soin, une sagesse, une tendresse extrêmes. « *Regardez les lys des champs, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux; je vous le dis en vérité ! A combien plus forte raison vous-mêmes, gens de peu de foi !* »

La découverte de l'architecture de l'Univers, de son peuplement, - milliards de milliards d'Etoiles - de ses dimensions, - milliards d'Années de Lumière - tendent à nous faire douter de la primauté de l'homme. C'est la séduction déjà fabulée par Fontenelle de la « Pluralité des mondes habités ». Par qui ? Non pas par d'autres humanités, ni par ces êtres bizarres que l'on imagine dans les "ovni"... , mais par l'Humanité rachetée participante de la Gloire de la Résurrection. En effet, en amenant l'Homme à l'existence, le Créateur ne travaille pas en silence, il prononce là encore une parole : pour nous la plus fondamentale et la plus importante de toutes, puisque nous y apprenons notre identité.

***« Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance
«Et Dieu créa l'Homme selon son image et sa ressemblance:
« Il le fit mâle et femelle. »***

Il n'est pas dans les limites de cet ouvrage d'étudier en détail la profondeur doctrinale de ce Verset. Disons seulement qu'un Dieu Unique ne peut avoir qu'une seule créature qui l'exprime adéquatement. Si, hélas ! le péché a pour un temps altéré les traits de Dieu sur le visage de l'homme, effacé l'empreinte divine de sa conscience et de sa conduite, il n'en sera pas toujours ainsi. Le mauvais usage que nous avons fait de notre liberté n'entravera pas éternellement la Puissance Créatrice. *« Aucune parole n'est impossible à Dieu »*, mais encore faut-il que nous en ayons l'intelligence exacte, pour la mettre en pratique ! La Rédemption de la chair, c'est-à-dire la restauration de l'image de la Sainte Trinité dans l'homme et la femme ensemble, exige cette prise de conscience pleinement rationnelle du Verbe Divin qui nous révèle notre identité.

Si l'homme unifié rejoint par sa foi et sa conduite cette image et cette ressemblance dans laquelle il est établi dès le principe, il participe au bonheur éternel et immuable de Dieu. Il obtient la plénitude de son être. D'où il résulte que l'individu, même parfait en lui-même et immaculé dans sa conception, comme l'était l'Adam premier, ne peut atteindre son bonheur spécifique. *« Il n'est pas bon que le mâle soit seul... »* L'adultère a divisé ce que Dieu avait uni. Tous les malheurs du monde proviennent de cette rupture. Même au Paradis aucun bonheur n'est possible en dehors de la Trinité. La sexualité est partie intégrante de l'être humain. Elle ne peut être écartée sans une mutilation mortifiante et mortelle. Le tout est de préciser quel doit être son bon usage, qui réalisera l'Ordre divin : *« Ils seront deux en une seule chair. »*

Le Commandement primordial

L'homme façonné mâle et femelle reçoit immédiatement de son Créateur la Révélation de la Vérité, plus utile que le pain qu'il va tirer des "herbes portant semence", c'est-à-dire des céréales, qui demeurent l'alimentation de base des peuples civilisés. Cette Vérité première est un ordre positif, le premier chapitre de la Genèse nous le prescrit en une seule phrase, que les traducteurs, et surtout les moralistes, fractionnent, de sorte que le commandement divin perd toute signification. Voici ce verset qu'il faut bien entendre, selon le génie de la langue sacrée:

« Portez du fruit et multipliez, remplissez la terre et soumettez-la,

mais

en surpassant les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et les animaux qui se meuvent sur la terre.»

Certes, par son intelligence rationnelle, l'homme est par nature au-dessus de tous les animaux; il doit y rester; mais c'est aussi, et surtout, dans l'ordre de la génération qu'il doit transcender le règne animal. S'il tombe au niveau des bêtes, il perd à la fois son identité et sa vocation propres.

En effet, la biologie a découvert l'admirable ordonnance des cellules vivantes. Nous commençons à savoir ce qu'est cette programmation, dite chromosomique, qui assure l'identité de chaque individu dans son espèce. Toute mutation sera dégradante. Toute altération de cette régularité de la structure si délicate de la chaîne de l'ADN entraînera des déficiences qu'il faut à tout prix éviter. Et c'est bien «dès le commencement» que l'ouvrage de Dieu est achevé, puisque l'ordre géométrique des gènes est un donné de la nature. Cette construction si complexe, si harmonieuse, découle d'un acte de parfaite Intelligence, qui exclut toute contingence hasardeuse. Comment donc maintenir cette fragile intégrité au cours des temps, dans la suite des générations ?

Pour les animaux, la chose est facile : il suffira d'écarter de la reproduction tout individu porteur d'une tare quelconque. Pour l'homme, que faire ? - L'appeler à une génération toute autre, qui sera sa loi spécifique. Il faut donc lui interdire l'accouplement reproducteur. Interdiction gravée sur la porte fermée de l'Utérus par le voile de l'hymen. Ainsi la femme, par la foi - c'est-à-dire par l'intelligence exacte de la nature - sera élevée à une maternité divine, en ce sens que l'Esprit-Saint de Dieu en sera l'initiateur et le fécondateur: « Spiritum vivificantem ». C'est pourquoi le mot « Mèter », en grec, ne signifie pas « mère » mais « déesse ». Si le Créateur interdit à l'homme l'expérience du bien et du mal, c'est pour qu'il échappe aux vicissitudes du hasard, inévitables, malgré la parfaite géométrie des cellules porteuses de la vie, et ne connaisse qu'un parfait et constant bonheur : la connaissance du bien, à l'exclusion de tout mal.

Telle est la logique du Verbe : celle qui se trouve inscrite à la fois dans la nature et dans le précepte divin, dès l'origine; celle dont le Verbe incarné nous a fait la démonstration. Voilà qui est vraiment digne de Dieu.

L'Anthropologie biblique

L'enseignement lapidaire de ces deux derniers versets du 1er chapitre de la Genèse s'explique dans les deux chapitres suivants : la parabole de la pomme et du serpent, le paradis terrestre et la chute de l'homme. Si Moïse a reçu directement par révélation divine la vision en six jours des époques géologiques, il a tenu de la tradition sacerdotale égyptienne ce qu'Adam avait confié à la mémoire de ses fils. Aujourd'hui encore en tout lieu de la chrétienté, immortalisé par les fresques de la Sixtine, et tant d'autres chefs-d'oeuvre, le Texte Sacré subsiste plus ou moins clairement en toute mémoire. Il incite à la réflexion, puis à la repentance, tout homme droit qui veut bien reconnaître que le mal est entré dans le monde, non par la faute de Dieu, mais par la désobéissance de l'homme. Certes, l'orgueil pharisaïque de quelques intellectuels égarés, ou de certains eunuques devenus clercs, veut renier toute historicité et même toute valeur prophétique au récit accessible à des enfants. Mais si les enfants trop simples ne reçoivent que la figure parabolique, les libertins eux-mêmes, comprennent sans qu'ils aient besoin d'un mot de commentaire, que la faute réprouvée dès l'origine est bel et bien l'accouplement charnel, sous l'impulsion de la funeste convoitise.

Ils ont raison, avec les Apôtres et tous les Pères de l'Eglise. Ceux-là en confessant la justice de Jésus Fils de Dieu, ceux-ci en consacrant les vierges dans l'Eglise, espéraient la fin prochaine des générations de péché et l'inauguration du Royaume de Dieu comme Père.

De fait, ce que nous révèlent les fossiles paléontologiques ne nous apprennent qu'une seule chose : que l'homme est (devenu) mortel, et qu'il l'est encore aujourd'hui. La Foi seule nous donne la raison de cette mortalité. Les savants sont en controverse depuis plus d'un siècle sur l'antiquité des vestiges « humains », ou « préhominiens ». Ils devraient, avant de prendre furieusement parti pour des théories fumeuses, faire une sérieuse critique des témoignages et des prétendues datations. L'Ecriture, avec son autorité divine, nous offre, depuis Adam, une chronologie précise. Elle nous donne les noms des ancêtres des principales races humaines. Un calcul très simple, fondé sur les lois des progressions géométriques, appliquées à la multiplication de leurs descendants, nous révèle avec une parfaite évidence que la mort a régné d'Adam à Moïse, et de Moïse à Jésus-Christ, et que les quelque cinq milliards de survivants que nous sommes aujourd'hui sur la planète, ne représentent qu'une fraction tout à fait infime du pullulement fantastique des avortons, des faméliques, des misérables... qui n'ont fait que sortir du sein pour tomber en poussière. Sans l'intervention personnelle de Dieu, depuis Abraham et les Prophètes, l'humanité se serait effondrée depuis bien longtemps sous son propre poids ! Comment

survit-elle aujourd'hui, après avoir rejeté le Christ ? Que deviendra-t-elle lorsqu'elle commencera de prendre l'Evangile en considération ?

Ce que nous apprenons de l'homme par l'histoire - ou la préhistoire (à condition qu'elle soit honnête) - ne nous montre que l'ombre de l'anthropologie: elle nous manifeste ce qui n'aurait pas dû arriver. Elle ne peut nous parler que de l'homme déchu de sa vraie nature, exilé hors de sa Vocation. L'anthropologie biblique, en nous accusant, nous sauve. En nous montrant le Christ faisant son entrée en ce monde par une conception virginale et spirituelle, elle fait resplendir devant nos yeux la lumière authentique : car lui seul est l'homme véritable, parce qu'il est, par nature, fils de Dieu. Il a bien voulu nous rendre par la grâce baptismale la filiation divine dont nous a privés le viol de la nature; il n'y était pas tenu. Il l'a fait cependant, dans un acte de condescendance et de miséricorde dignes de son Père; tout en prévoyant que deux mille ans seraient encore nécessaires pour que ses disciples se haussent à l'intelligence rationnelle de la Foi.

Voici pourquoi il est illusoire de faire une « anthropologie » sans tenir compte des grandes lignes directrices de la Révélation. Nous n'avons pas besoin de tant de science orgueilleuse pour savoir que nous sommes poussière. Aucun reste humain, crâne, squelette, tibia ou mâchoire, ne nous dira pourquoi cet inconnu a perdu son souffle de vie. L'Ecriture nous le dit, pour lui et pour nous. Pendant qu'il nous reste un souffle de vie, profitons-en pour échapper aux sentences !

« *Celui qui fait la Vérité vient à la lumière* », dit le Seigneur; inversement : celui qui fait l'erreur se complaît dans les ténèbres. Voici pourquoi l'homme charnel, si intelligent qu'il soit, s'obstine à s'identifier aux animaux dont il imite le comportement génital.

Les promesses du Christ

Les hommes d'Eglise ont retenu du Seigneur, que « *les portes de l'Enfer ne prévaudraient pas contre elle* ». Ils trouvaient dans cette promesse un réconfort dans les persécutions, et parfois une excuse pour leurs erreurs. D'autres se sont attachés à la promesse de son retour : « *La moisson c'est la fin du siècle, les moissonneurs ce sont les Anges. Le Fils de l'homme enverra ses Anges qui enlèveront de son Royaume tous les artisans de scandale.* » C'est la promesse de la vie séculaire (vie pour les siècles), ou vie éternelle, ou vie impérissable, qui attacha Saint Pierre à Jésus, malgré le scandale de son enseignement:

« *Maître, à qui irions-nous ? Toi seul as les paroles de la vie impérissable !* » Effectivement le Sauveur, s'il mérite son nom « Jésus », doit nous arracher à la sentence de la mort. C'est le défi du psaume : « *Qui donc vivra et ne verra la mort ? Arrachera sa vie à la griffe des Enfers ?* »

Dans le plus fort moment de ses controverses avec les Prêtres et les Anciens, lors de la fête des Tabernacles, Jésus profère explicitement cette promesse, disant avec la force du serment: « *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort* ». (Jn. 8/51) Ses auditeurs directs ne s'y trompèrent point: c'était bien de la mort corporelle qu'il parlait, puisqu'ils lui rétorquent :

“Abraham est mort et les Prophètes aussi sont morts...”

Par la suite, comme les chrétiens n'ont pas accompli cette promesse (hormis les martyrs et quelques inconnus enlevés dans la gloire de l'Assomption), il a fallu expliquer leur échec en interprétant autrement la promesse. Mais le texte est le texte. Il faut le recevoir comme tel; admettre que, s'il n'est pas encore accompli, c'est que nous ne sommes pas entrés dans l'exacte intelligence de la Parole de Dieu, du Verbe de Dieu, pour « *le garder et le mettre en pratique* ».

Heureusement nous avons l'exemple authentifié par le dogme promulgué par Pie XII, de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, qui n'a pas connu la mort parce qu'elle a dit en toute vérité à l'annonce de la maternité virginale : “*Qu'il me soit fait selon ta parole*”. Avec son époux, le bienheureux Joseph, ils ont réalisé cet « homme unifié » qui nous a donné le Fils de l'Homme. Est-elle plus heureuse que les autres femmes, celle qui l'a porté dans son ventre et nourri de son lait ? ...

« Heureux en effet, ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ».

Jusqu'ici, je ne trouve dans l'Eglise aucun docteur ou prédicateur qui ait invité les chrétiens à imiter la Sainte Famille autrement qu'au niveau des vertus morales. Je ne trouve aucun Concile, aucun Décret pontifical qui ait clairement défini la nature du péché de génération, pour écarter de la fosse de perdition la multitude qui s'y précipite. Je vois des moines, des prêtres, des saints, des religieuses qui, par vœu, ont réprouvé l'accouplement charnel. Mais je n'en vois aucun qui ait imité dans un amour dirigé par la foi le sublime exemple de la Sainte Famille. Je comprends donc pourquoi cette promesse de vie faite par le Sauveur de toute chair n'est pas encore réalisée; pourquoi les ascètes, les ermites, les héros de la pénitence et de la charité ont subi la morsure de la mort, même si, parfois, leur corps, en prémices de rédemption, n'a pas connu la corruption.

L'Enseignement du Verbe fait chair

On a retenu de l'Evangile le récit des miracles, dont un seul aurait dû suffire à convaincre les Hébreux que Dieu était en Personne au milieu d'eux. On s'est souvenu des préceptes de la Nouvelle Loi, qu'Augustin appelait les «Conseils Evangéliques». En les appliquant, les saints ont été reconnus tels. L'Eglise a vécu des Sacrements institués par le Christ, affirmant leur origine divine, même si, tout au long des siècles, ils n'ont pas prouvé leur pleine efficacité... Pendant le temps si court de sa vie publique, temps de sa « Visite », temps abrégé par l'incrédulité judaïque, le Verbe de Dieu n'a pu nous livrer que bien peu de choses: l'essentiel, et peut-être même pas, puisque la veille de sa passion, il disait à ses disciples : «*J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter encore. C'est l'Esprit-Saint,*

que je vous enverrai d'auprès du Père qui vous rappellera tout ce que je vous ai dit, et qui vous conduira vers la Vérité toute entière ». Si les Apôtres n'ont pu recevoir les ultimes confidences du Seigneur, à combien plus forte raison les foules ! Pour ne point les choquer par une vérité trop abrupte, il ne leur parlait qu'en paraboles.

Il faut donc rechercher, soit dans les discours du Seigneur, soit dans les Ecrits des Apôtres, les composantes demeurées cachées de cette “vérité toute entière”, puisque la fureur homicide du fanatisme pharisaïque n'a pas laissé au Verbe Incarné le temps de la formuler explicitement. Telle fut la quête des saints et des docteurs, tout au long des siècles de l'Eglise. Poursuivons leur effort, et essayons de réaliser ce qu'ils ont espéré et entrevu.

Saint Augustin a cru bon de distinguer les préceptes et les conseils. Il est vrai que le Christ, souverain détenteur de la Vérité, adaptait son enseignement aux capacités de son auditoire. Mais les foules de Galilée, les disciples qui le suivirent sur la Montagne, ou les Apôtres qui restèrent avec lui jusqu'au bout dans ses épreuves, tout homme, ne peut être sauvé que par la connaissance théorique et pratique de la même vérité, qui forme la trame cohérente et immuable de tout le Verbe Ecrit. Toute la Révélation, pour qui en a reçu l'intelligence converge sur un centre bien défini: *la sainte génération du Seigneur*. En outre, certains versets, certains discours, certains moments privilégiés, resplendissent parmi les autres comme les Etoiles de première grandeur, parmi leurs innombrables compagnes.

Les dernières heures, les ultimes paroles de Jésus-Christ doivent retenir toute notre attention. N'est-ce pas en effet juste avant de quitter ce monde que le Christ a laissé comme son Testament, ce qui était vraiment essentiel et capital pour qu'advienne le Salut de toute chair ? Il rendit grâces, en ce moment tragique, disant: « *Père j'ai achevé l'oeuvre pour laquelle tu m'avais envoyé.* » Parole surprenante : une action de grâce, alors que le traître rassemble les juges iniques qui vont le clouer au gibet ! Est-elle achevée cette Rédemption, que nous attendons encore aujourd'hui après vingt siècles ? Pourquoi, dans de telles conjonctures, le Seigneur ose-t-il triompher disant : « *J'ai achevé l'oeuvre...* » La réponse est dans le texte. D'abord dans la profession de foi des Apôtres : « *Maintenant nous croyons que tu es sorti de Dieu, et que tu réponds à toutes les questions...* » Ils ont vu en Jésus l'intelligence Divine, la Sagesse Créatrice, qui est auprès de Dieu, qui réside en Dieu, qui mérite le Nom de Dieu. “*Crois-moi, Philippe, qui m'a vu a vu le Père; ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ?*” Voilà l'achèvement de l'oeuvre : « *J'ai révélé ton Nom aux hommes que tu as sélectionnés pour moi dans le monde... Oh Père, garde-les en ton Nom, ... tout comme je les ai gardés en ton nom pendant que j'étais avec eux...* »

Ce Nom est **père**.

La foi des disciples en Jésus-Christ comme Maître infallible de doctrine, comme souverain Législateur, parce qu'il est en sa Personne Dieu auprès du Père,

était la condition indispensable pour qu'ils acceptassent en toute docilité intellectuelle, et toute obéissance de coeur, les clauses de la Nouvelle et Eternelle Alliance. Ces clauses, auxquelles est suspendue la suppression des anciennes sentences: de la morbidité et de la mortalité. Ces clauses par lesquelles vient le Salut de la chair humaine, sont au nombre de deux: un Sacrement, et un Commandement, une Institution et un Ordre, l'Eucharistie et le Commandement définitif.

oooooooooooooooooooooooooooo

LA SCIENCE DES SCIENCES

« La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi Père, et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ... » Jean 17/3

Quelle science plus importante que de connaître l'homme ? Plus utile que celle qui nous donnerait l'explication de notre être et de notre destinée ? A quoi bon chercher dans les hauteurs des cieux l'architecture de l'Univers, si nous ne discernons pas ce qui, devant nos pieds, nous fait trébucher dans la fosse ? Enrichir notre mémoire de tous les théorèmes de la géométrie, de tous les faits de l'histoire, si notre conscience reste liée par des erreurs de jugement et des vices de comportement au terme desquels la corruption de la chair nous dégrade dans la poussière élémentaire des atomes ? *“A quoi sert-il à l'homme de gagner le monde entier, disait le Seigneur, s'il vient à perdre sa vie?”* Que d'efforts intellectuels pour l'exploration de la matière, alors que si peu de temps fut consacré pour relever le défi du Temple de Delphes :

« Connais-toi toi-même »

La désespérance philosophique

Si l'on s'en tient à l'expérience des siècles, qu'elle soit chantée par les poètes, jouée par les tragiques, raisonnée par les philosophes, le constat d'échec s'impose : la situation de l'homme est sans espoir. Si la mort est naturelle qui pourra lui échapper ? Que faire donc, sinon manger et boire, pendant qu'il en est temps ? Se consoler par l'idée de l'immortalité de l'âme ? Mais qui peut en être certain ? A quoi bon d'ailleurs prolonger sur la terre des jours de vieillesse et de décrépitude ? Le suicide ? Préférable à une survie de souffrances ? L'euthanasie ? Dernier recours d'une médecine aux abois ? *“Ah ! Frère, il faut mourir”*, se disaient en guise de salut les austères trappistes, quand ils se croisaient dans la froidure du cloître. Nécessité inexorable de la nature déchue ? Encouragement à la discipline qui conduirait leur âme au ciel ? Objectivité de l'inéluctable sentence : est-il plus sage de l'assumer que de chercher à la vaincre ?

Heureusement les ossements non fossilisés se dissolvent en moins de cent ans ! Sinon, la surface du sol en serait recouverte d'une épaisseur de plusieurs centaines de mètres. Nous serions submergés par les résidus accumulés du genre humain. Il serait impossible d'éliminer ces masses de détritrus, dans lesquels se serait condensée toute la biosphère. Telle est la conclusion du calcul par les progressions géométriques,

appliqué à la prolifération des générations, depuis Adam. L'histoire, c'est-à-dire le peu qui subsiste dans la mémoire des hommes au sujet de leur passé, ne s'établit que sur des monuments funéraires, des sarcophages, quelques caractères gravés au ciseau sur des marbres, des porphyres, ou de pâles traces d'encre sur des parchemins fragiles, des papiers jaunis... Où sont les mains si belles, si habiles des écrivains et des peintres, si robustes des maçons et des sculpteurs ? Quelques noms ont survécu, parmi les milliards dont furent appelés les vivants. Quelques visages nous sont laissés dans la pierre ou le bronze, évoquant jusqu'à nous des yeux qui ne virent le soleil que pour se fermer à jamais. L'Ecclésiaste a-t-il raison de proclamer que « *tout est vanité et poursuite du vent* » ? L'Evangeliste, devant le livre scellé, pleure abondamment, inconsolable face à l'énigme insoluble de la destinée humaine. Telle est la conclusion des philosophes, qui toutes convergent vers le scepticisme, qu'il soit révolté ou résigné.

La réponse divine

Si Dieu mérite son Nom de sainteté, il ne pouvait laisser sa créature rationnelle dans l'ignorance. C'eût été de sa part une injustice monstrueuse. Voici pourquoi précisément les hommes de ce monde, qui n'ont pas été informés de la Révélation, ne peuvent admettre l'existence de Dieu. Il y a trop de mal, trop d'innocents malheureux, trop de souffrances absurdes... Une mère, dont le fils naquit sourd et muet, entendit un prêtre prêcher: « Dieu est amour ». - « Non, s'écria-t-elle, ce n'est pas vrai ! Pourquoi mon fils à moi n'est-il pas normal, comme les autres ? ». Si « Dieu est amour », pourquoi les guerres, les génocides, les erreurs judiciaires, les exterminations collectives, les déportations de peuples ? Pourquoi la chair dolente et souffrante ?

Convient-il de parler de l'amour de Dieu dans un monde qui gît sous le pouvoir de Satan ? Ne faut-il pas tourner autrement la question et demander: « Est-ce à Dieu que les hommes obéissent ? Sont-ils volontiers soumis à ses lois ? Les connaissent-ils seulement ? Ou alors, de quel être perfide les hommes sont-ils le jouet ? Faut-il accuser un destin aveugle ? Un esprit supra-rationnel, qui, par une malice supérieurement perverse a voulu tout détruire ? Si une erreur gigantesque détériore la créature humaine et la précipite dans la poussière de la mort, Dieu en est-il responsable ? »

C'est ici que la Révélation mosaïque resplendit comme une merveilleuse aurore sur la nuit du doute philosophique, et même sur les pires détresses humaines. Pour qui la connaît et l'admet, plus rien n'est scandale. Or, que dit-elle cette Révélation ? Outre le Décalogue, qui, s'il était appliqué, rendrait le séjour terrestre agréable, la Loi de Moïse expose tout un enseignement dogmatique, sous les symboles rituels et sacrificiels. Cette partie de la Loi est le plus souvent négligée. A quoi bon, en effet, s'instruire de l'architecture du Temple, des habits des Lévites, des holocaustes expiatoires et sanguinolents ? Paul n'a-t-il pas rayé d'un trait ces détails pointilleux et

encombrants, pour placer dans la seule foi au Christ le Salut tant espéré ? « *Quelle est donc l'utilité de la Loi ?* » C'est le même Paul qui pose la question, et qui répond aussitôt : « *Elle procure la connaissance du péché.* » Et il suppose que ses lecteurs ont reçu cet enseignement de la Loi. Conjecture toute gratuite, car si les Juifs qui l'observaient à la lettre n'en comprenaient pas l'Esprit, comment les gentils auraient-ils pu recevoir d'une loi qu'ils ignoraient cette indispensable "connaissance du péché" ? Moïse accomplissait, dit-il ailleurs, « *un ministère de condamnation* » : par ses rites paraboliques, il expliquait aux mortels la raison de leur mort. Il cherchait à les convaincre de péché... Mais pourquoi accabler d'une accusation si grave des êtres déjà si malheureux ?

De nos jours, le seul fait de poser cette question est irrecevable, outrageux pour la « dignité humaine ». Culpabiliser les gens, quel crime abominable !... Et pourtant : quel immense avantage pour un malade que d'être instruit par un sage médecin de la cause de son mal et des remèdes qui peuvent le guérir ! Souffrir sans savoir pourquoi, mourir, sous l'inexorable morsure du temps, sans savoir pourquoi... il n'est pas de détresse plus cruelle que cette ignorance, bien capable de conduire à la folie tout être intelligent, s'il n'obtient sur ce point aucune réponse satisfaisante.

Elle existe cette réponse : trop simple pour être admise par une mentalité tortueuse et reconnue par une conscience orgueilleuse. Elle nous confond et nous accuse, mais pour nous libérer définitivement, à condition que nous suivions Moïse, impitoyable pédagogue, dans le déroulement de ses symboles éducatifs. Nous n'en avons pas ici le temps... Passons aux conclusions. *L'homme souffre et meurt, non pas par nature, mais parce qu'il a transgressé les lois de sa nature.* La mort n'est ni naturelle, ni arbitraire, ni inévitable, ni voulue par le Créateur; elle est le résultat d'une faute de jugement et d'une erreur de comportement. Mais comment faire admettre cette proposition, disons ce théorème, à celui qui s'étant toujours conduit honnêtement, n'a rien à se reprocher ?

Job et Tobie

Le livre de Job culmine au centre de l'Ancien Testament : poésie colorée d'énigmes et de paraboles, où la plus fine ironie, presque intraduisible, s'allie avec les envolées d'un lyrisme poignant. Job est le type du cas impossible : il défie toute sagesse et même toute théologie. « *Un juste vivait hors de la Terre d'Israël...* » Mon Dieu ! Est-ce possible ?... Oui. Cet homme si juste fut remarqué, parmi tous les fils d'Adam, par Dieu lui-même. Satan reçut, - quel mystère !- la permission de l'éprouver jusqu'à la moelle des os. Il le fit. Tout le monde se rappelle cette histoire, puisque c'est l'histoire des gens honnêtes et droits. Qui ne se reconnaît en Job ? Frappé par d'indicibles malheurs, Job incarne l'énigme vivante de la destinée humaine, telle qu'elle brave et défie toutes les philosophies et toutes les morales.

Les plus puissants théologiens du temps sont interpellés par le scandale de ce juste souffrant. Ils accourent à son chevet. Ils prétendent le consoler, non pas en le plaignant d'une mièvre compassion, mais en l'amenant à discerner exactement la cause indiscutable, rigoureusement logique, de son mal.

- «Tu souffres parce que tu as péché.
- Non !... dit Job
- Tu mens, tu nous caches ta conduite tortueuse sous les apparences hypocrites de l'honorabilité.
- Ma conscience ne me reproche rien. Je vous défie de me convaincre de quelque manquement que ce soit !...
- Les anciens l'affirment, l'expérience le prouve, Dieu l'a dit : si tu es frappé, tu as péché. »...

Et Job persiste à proclamer son innocence. Dialogue de sourds. Problème insoluble. Si Job ne ment pas, - et pourquoi mentirait-il ? - il faut remettre en question les bases du jugement moral...

Heureusement survient un quatrième théologien plus jeune mais plus perspicace que Baldad, Eliphaz et Sophar. Il récapitule tous les arguments, pour oser dire «*Job, tu as péché, sinon la justice de Dieu serait prise en défaut, ce qui est impossible. Mais ton péché tu ne le vois pas. Dieu le voit !* » Job alors fléchit, et réfléchit. Il met en doute le jugement spontané de sa conscience. Il saisit que la transgression qui, seule, explique son malheur, n'a pas encore été discernée. Il n'est qu'un enfant, il balbutie, il avoue sa confusion devant le mystère de la Sainteté de Dieu. Alors Dieu prend lui-même la parole, déployant dans un discours sublime la splendeur de sa création. “*Étais-tu là, Job, à mon côté, pour me donner un conseil, lorsque je cerclais les cieux par les Etoiles, lorsque je faisais surgir les montagnes, lorsque je pesais à la balance les eaux de la mer et le sable des rivages ?...*”

Et la vie ?... Celle des humbles bêtes des champs qui veillent sur leurs petits, celle des grands animaux marins ... “*as-tu scruté tous ces mystères ?*”... Job se tait. Il réalise que le secret de sa propre destinée lui échappe. Désormais, il cessera de se proclamer juste. Alors, pour cette humilité, Dieu le justifie.

Tel est le terme de toute investigation philosophique qui cherche à défier le “*Connais-toi, toi-même*”. Job domine de loin tous les discours des sages. Mais il lui manque la révélation de Moïse. Tobie juste selon la loi, éprouvé jusqu'à l'extrême détresse dans son exil, généreux à l'excès, irréprochable, estimé de tous, est frappé de cécité par un hasard incompréhensible. Au péril de sa vie, il s'acharne à donner aux morts de sa race, une pieuse sépulture. Épuisé par une longue journée de dévouement, il se couche et s'endort au pied d'une muraille. Une fiente d'hirondelle tombe sur ses yeux. Il se relève aveugle. Voilà comment Dieu récompense la vertu ! Même sa femme, lui fait d'amers reproches. Que dit Tobie ? Sans hésiter il déclare “*Je suis pécheur. Je mérite le châtiment ...*” Instruit par la Loi, il sait que Dieu est saint,

qu'aucun mal ne vient de lui. Si le mal existe, s'il atteint tout homme, c'est que tout homme est pécheur devant Dieu...

Cet axiome formidable - horriblement scandaleux pour les humanistes de notre temps- mais fondamental, rend inutile le discours philosophique. Il économise beaucoup d'efforts et fait gagner beaucoup de temps. Il tombe juste du premier coup. A partir de là il suffira de préciser en quoi le genre humain, dans son ensemble, et chaque homme en particulier, est justiciable devant Dieu. Cette perspective biblique, issue de la première Révélation, nous fait comprendre et admettre sans hésiter l'argumentation abrupte de saint Paul : « *Si la mort a régné d'Adam à Moïse et de Moïse à Jésus-Christ, c'est que tous ont péché suivant une transgression semblable à celle d'Adam.* » (Rom 5/14)

L'explication

Alors que les philosophes pataugent dans le scepticisme et se détruisent par leurs mutuelles contradictions, la réponse que le Créateur nous a donnée reste inacceptée, mais irrécusable. L'homme ne souffre que par sa propre faute. Aucun mal ne fut voulu ni désiré par le Dieu trois fois Saint. La mort est la conséquence biologique d'une transgression biologique. Punis nous le sommes par où nous avons péché. L'ordre dans lequel fut établie la créature rationnelle fut brisé par une désobéissance. Laquelle ? Sur quel point précis ? Quelle était la loi dont l'application assurait l'immortalité ? Dieu ! que la faute dut être grave, puisque si rude en est le châtiment ! Mais cette faute, quelle est-elle ? Pouvons-nous l'identifier, en soupçonner l'horreur, en découvrir l'absurdité, si révoltante qu'elle nous confond jusqu'à terre ?

Un père malheureux vint présenter aux Apôtres son fils épileptique et démoniaque. Ils ne purent le guérir. Le démon ricane et les couvre de ridicule. Jésus survient. Il voit la détresse du père, auteur de ce pauvre garçon, qui, sur le sol, bavant et hurlant, se tord comme un ver. On imagine le regard du Fils de l'Homme sur ce pitoyable spectacle. Le Verbe fait chair possède une conscience parfaite du dessein primordial et éternel de la Sainte Trinité. Il sait la pensée de Dieu. Il en est la réalisation, tellement plus élevée au-dessus des pensées des hommes que le ciel l'est au-dessus de la terre ! Il apprécie à cette heure la hauteur de la chute. C'est donc rempli de colère et de compassion qu'il prononce cette sentence:

“Génération adultère et pécheresse, jusqu'à quand vous supporterez-vous ?”

De quelle génération s'agit-il ? De celle qui a produit ce gosse, hanté par un méchant démon qui cherche à le détruire par le feu ou par l'eau. Voilà le fruit de l'accouplement charnel. Ce père cependant, est un honnête époux. Il a pratiqué la loi. En bon juif, il a suscité une postérité à Abraham. Il a offert les sacrifices prescrits. Il a

la foi. Il le dit : « *Je crois, mais augmente ma foi...* » Et cet autre, dont le fils né aveugle mendiait sur les marches du Temple, était-il plus coupable que les autres ? Et ce David dont le fils Absalom (=père de paix !...) se révolta suscitant une guerre fratricide en Israël ? Et cet Abraham dont les fils selon la chair, Ismaël et sa lignée, nombreux comme la poussière du sol, ont transformé en déserts de soif et de sang, jardins, pâtures, vergers et vignobles ? Le faux-prophète les a soulevés en masse pour sa guerre sainte. L'Orient chrétien pulvérisé. Basiliques, palais, bibliothèques dévorés par le feu. L'antique Eglise d'Afrique étranglée, consumée par de gigantesques incendies. L'Espagne envahie, même la Gaule. Il faut, pendant mille ans, se défendre contre les Mahométans qui écument la mer par leurs pirates. L'islam donne libre cours à la génération de chair et de sang : d'où ces ruines éternelles de toute la zone tropicale du globe. La terre brûlée par la convoitise débridée vomit ses habitants. Le sable submerge les dernières oasis de verdure. Les survivants à la soif et au pillage se courbent chaque jour à l'appel du Muezzin dans la pire des servitudes ... avec la promesse du paradis d'Allah. Quant à la détresse de la femme musulmane, qui pourrait l'évoquer sans larmes de révolte et d'indignation ?

De cette même génération “adultère et pécheresse” sont issus tous les royaumes de ce monde, dont Satan se glorifie devant le Christ : « *Ils sont à moi, et je les donne à qui je veux* ». A lui en effet, par la violence et le crime, le mensonge et l'orgueil, la puissance des armes... Mais à lui surtout, parce que les citoyens libres, aussi bien que les esclaves, sont tous issus de la même génération perverse et dévoyée, au-dessus de laquelle les chastes disciples du Christ “*brillent comme des flambeaux parmi des ténèbres.*”

Les pionniers de la Foi

La théologie classique nous affirme que la Révélation toute entière nous est donnée avec Jésus-Christ. S'étant exprimé par son Verbe, Dieu ne peut pas nous dire plus ni mieux pour nous enseigner “*la Vérité qui nous délivrera.*”. Si Jésus est lui-même cette « Vérité » dont il a porté témoignage « *en faisant son entrée dans le monde* » nous devons fixer toute notre attention sur la génération du Christ.

“*Lorsque la foi est venue en ce monde, dit Paul, Dieu a envoyé son fils...*” Mais la foi n'est pas une réalité concrète, comme un météore qui tombe du ciel, ou comme un trésor caché que l'on découvre au fond des mers. “Lorsque la foi est venue en ce monde” signifie : “lorsque certains hommes et certaines femmes ont adhéré consciemment et intelligemment à la Pensée de Dieu pour la mettre en pratique.”

La foi n'a d'existence que dans une conscience rationnelle.

Or Jésus, vrai homme, a tout assumé de l'homme, sauf la génération de chair et de sang. « *En tout semblable aux hommes, hormis le péché.* » Quel péché ? Le péché moral ? Le péché de comportement ? - Le péché initial, l'erreur biologique, le péché dans lequel notre mère nous a conçus pour nous conditionner à la mort. Le péché qui fait tomber l'homme dans le règne animal. Et la chose est si vraie que l'homme

moderne admet sans sourciller qu'il n'est qu'un primate évolué. Est-ce donc dans l'opposition de ces deux générations, celle du Christ et la nôtre, qu'il faut discerner le point exact de la Vérité ?... Est-ce dans la conception spirituelle et la naissance virginale du Seigneur Jésus qu'il faut trouver la clé de tout ? La clé des Ecritures et de toutes ses énigmes ? La clé qui ouvre le rouleau de l'histoire et nous donne la raison des immenses détresses du genre humain ? La clé qui ouvre *“la porte étroite qui conduit à la vie”*, que beaucoup cherchent et que bien peu trouvent ?

Nous ne pouvons pas, hélas, faire de comparaison entre la race des fils de Dieu et celle des fils d'Adam, puisque la Terre n'est peuplée que de ces derniers. Mais les Apôtres et leurs contemporains furent affrontés à cette grâce et cette vérité de Jésus-Christ. Ils voyaient, ils entendaient, ils touchaient du doigt, chaque jour, ce contraste formidable entre ce qu'il était, lui, et ce qu'étaient les autres hommes, eux-mêmes et leurs enfants. C'était trop dur, trop scandaleux, insupportable. Le monde a rejeté le Législateur qui l'instruisait de la loi biologique propre à la nature humaine; bien plus : il a condamné et crucifié le Juge qui le mettait dans son tort ! Le Fils de Dieu au milieu des fils d'Adam fut en effet trahi et livré, tourné en dérision, flagellé, torturé comme un objet vil et méprisable, et enfin exécuté comme un criminel. Quel blasphème abominable que de se dire fils de Dieu !... Celui qu'adorent les Anges expira sur un gibet planté sur un tas d'ordures, aux portes de la Ville dite Sainte. Qui mesure le contraste ? Qui ne frémit devant cette cruciale démonstration du péché et de la Justice ?... De fait, son seul avènement arrêta le flux impétueux des générations proliférantes par le viol. Satan le savait, le voyait : il ne put supporter le destructeur de son ouvrage de mort et de corruption: la chair humaine devenue morbide, et bientôt putréfiée... Qui ose mesurer la jalousie perfide de Satan ?...

Car le Christ n'est pas advenu en ce monde par un effet du hasard. Il est le fruit d'un processus de foi et de vérité. L'Eglise pieuse et humble des gens simples et droits a parfaitement compris cela, elle en a porté témoignage par sa dévotion empreinte de délicate charité envers Saint Joseph, Sainte Marie, la Sainte Famille. La conscience chrétienne, dans sa prière intime, face à la gloire du Fils de l'Homme contrastant avec les effroyables misères de ce monde, a saisi au juste point le nerf de la vérité libératrice, tout comme Elisabeth devant la grâce de la maternité virginale: **« Heureuse es-tu, toi qui as cru ! »**

Voici pourquoi nous ne saurions assez vénérer ces « gloires » de l'humanité, dont parle discrètement saint Jude dans son trop court billet, à savoir les derniers descendants de David, investis légitimement de la dignité royale, quoique relégués parmi les pauvres. Leur victoire ne fut pas celle des armes ni de la diplomatie; mais celle de la Foi. Scrupuleux observateurs des préceptes de Moïse, ils en ont saisi l'Esprit. Ils ont découvert par une pointe très pure d'intelligence exacte, ce que ni Job ni Tobie n'ont perçu, malgré leurs éminentes vertus. Ils ont identifié le péché sur lequel se sont abattues les sentences : cette désobéissance atavique à la Pensée Créatrice primordiale dans laquelle toute justice, toute vie et tout bonheur étaient impliqués. Leur mérite ? - De dire « Non ! ». Non à l'ordre suspect de la loi, sous

lequel grouillent les démons de la convoitise. Non à l'ambiance hypocrite de la vertu mondaine, des félicitations et des politesses surfaites. Non à la raillerie douteuse qui cache le désarroi du coeur. Non à la société régentée par la police des législateurs humains, si tyrans ou si adulés soient-ils. *“Il renverse les puissants de leurs trônes”*.

Le mérite des pionniers de la foi ? – Reconnaître la sainteté de Dieu dans toutes ses oeuvres et spécialement dans le corps, celui de l'homme, mais surtout celui de la femme, créée vierge en vue d'une génération toute autre. Ils avaient sous les yeux, en effet, celle de Caïn et de tous les homicides de l'histoire. Mais aussi celle d'Isaac opérée par le Doigt de Dieu. Tout comme nous aujourd'hui, ils lisaient le psaume de David, où le Roi Prophète, leur ancêtre, avait reconnu devant la Sainteté de Dieu : *« Ma mère m'a conçu dans le péché »*. Ils ont donc compris qu'il était rigoureusement absurde d'appeler un enfant au monde en lui mettant la mort dans la peau dès sa conception. Ils savaient aussi que *« rien n'est trop merveilleux de la part de Yahvé »*, et qu'un autre monde, un autre mode de naître et d'être devait procéder de la Foi en sa toute puissante Paternité.

L'étrange n'est pas que ce raisonnement – évident ! - se soit produit, mais qu'il ne se soit pas renouvelé, même pas dans l'Eglise, au point que les théologiens n'ont jamais osé présenter les saints géniteurs de Jésus-Christ comme les modèles des vertus théologiques. Il leur parut plus facile de proclamer qu'une femme avait été mère de Dieu, plutôt que de dire, tout simplement, qu'elle avait engendré comme il faut. Ils ont élevé Marie sur des autels sublimes, si bien qu'elle en fut inaccessible. La superstition déchaînée qui hurlait dans les rues d'Ephèse *« Grande est l'Artémis des Ephésiens »* n'a pas disparu par la seule prédication de l'Evangile. Elle a subsisté, rageuse, comme ce fleuve que le Démon vomit pour englutir le mémorial de la foi exacte. Un culte excessif a fait de l'humble vierge de Nazareth une demi-déesse tellement idéalisée qu'elle n'est un idéal pour aucune femme au monde. Il eut été préférable de la présenter comme l'épouse aimée selon la nature, comblée de joie, vénérée par son homme, respectée comme le Sanctuaire fermé par le voile, dans un amour tendre, fort et clairvoyant. Saint Bernard, malgré son ascétisme cistercien, rend hommage au Cantique des Cantiques et ose dire que le bienheureux Joseph était *« le nourricier de son corps »* : du corps de sa femme. Et c'est pourquoi devenant une seule chair, réalisant l'unité primordiale, image de la Trinité, ils nous ont donné, non pas le *« fils de la femme »*, mais le *“Fils de l'Homme”*.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'ils ont appliqué la Loi biologique première et éternelle, au-dessous de laquelle sont tombées toutes les générations, de Caïn jusqu'à nos jours ? Faut-il donc condamner la conscience et le comportement universels, en raison de la justice des géniteurs du Christ ? Assurément, sinon comment l'Evangéliste pourrait-il affirmer : *« Le monde entier gît sous le pouvoir du Diable, celui qui a l'empire de la mort ? »* Les chrétiens ont prié pendant des siècles en demandant : *« Que ton Nom soit sanctifié »*, sans avoir vu que ce Nom ne peut être sanctifié que par l'avènement d'une génération procédant de l'Esprit-Saint, génération conforme à celle du Premier-Né. Pourquoi a-t-on donné le Baptême à des hommes

qui n'avaient pas renoncé aux “*oeuvres mortes*” (Hb. 6/1) ? Les chrétiens ont élevé Jésus le premier-né à la dignité de Fils de Dieu, et ils ont obstinément persévéré dans la reproduction animale.

Scientifiquement parlant...

Un axiome d'une logique rigoureuse a permis l'immense développement des sciences et des techniques. Il guida Copernic et Galilée; il soutint Newton dans tous ses calculs. Il inspira la Méthode de Descartes. Pascal, Mariotte, Claude Bernard, Pasteur, Foucault, Michelson, Marie Curie..., obstinément fixés sur lui comme les navigateurs sur l'Etoile Polaire, ont découvert les lois immuables qui maintiennent l'Univers, tant dans les hauteurs des cieux, que dans les plus humbles structures de la matière. Quel est cet axiome ? A-t-il été clairement formulé ? Oui, avec tous les développements nécessaires dans de nombreux ouvrages et discours écrits ou prononcés par ces illustres pionniers de la Science - tel Pasteur exposant devant l'Académie, la nocivité des microbes. Pourrait-il se résumer en un mot, exprimant à la fois la scrupuleuse honnêteté intellectuelle de ces chercheurs, leur patience, leur attention, leur renoncement parfois héroïque à ce qu'ils croyaient vrai avant que l'expérience ne démontrât le contraire ? Je dirais, pour exprimer cet axiome:

« L'échec est la preuve de l'erreur, la réussite celle de la vérité ».

Axiome d'une cruelle simplicité. Tout opposé à la compassion polie, onctueuse, à la philanthropie tolérante, à la générosité naïve, qui animent les mouvements sociaux, caritatifs, qui excusent tout d'un baume si parfumé qu'il empêche les braves gens, prêtres et laïcs, civils et militaires, de respirer la putréfaction de la chair humaine. La religion moderne fleurit sur ce fumier, puisqu'elle pardonne tout crime sans contrition ni accusation du coupable; elle exalte en effet la dignité humaine comme le seul dogme encore rentable au milieu des ruines théologiques. Même les exploitants milliardaires de la fornication et de la violence, même les homosexuels des bouges de New-York ont droit aux honneurs d'une visite papale. Le crime politique n'est plus un péché. Les tortionnaires et les terroristes sont reçus au Vatican. Les séditions, reconnus aujourd'hui comme les héros admirables de la libération du prolétariat, seront demain les saints de la future église oecuménique, maçonnique et marxiste, qui met son espérance dans le succès de la lutte des classes. Où sont les colères de Dieu ? Les invectives du Christ ? L'autorité de son Témoignage ? Ses Douleurs ? Sa Croix ? Son Obéissance ? Ses Promesses ? Son Salut ? Le but de sa mission: la Rédemption de toute chair ? Où sont ses Sacrements ? Le pain partagé n'est plus le corps vivant et vivifiant, mais le symbole de la civilisation de l'amour. Quel amour ?... Etrange agglomérat démocratique où le bien et le mal sont “relativisés”, tout comme l'espace-temps..., à tel point que les mathématiciens eux-mêmes sombrent dans la dépression du doute et renient leur propre intelligence !

Cet irréalisme lénifiant nous éloigne à grande vitesse de l'objectivité expérimentale, au point que les maîtres hésitent par principe, incapables de savoir par eux-mêmes ni de juger par eux-mêmes. Une sorte de nirvana collégial a fait disparaître la personnalité intellectuelle. Pour les téléspectateurs du monde entier, enivrés par des apparences d'images, plus rien ne compte que la vanité fugace de l'actualité : celle des têtes politiques et des pieds des joueurs de ballon. Le hasard détermine désormais toute vie humaine, tout comme le tiercé, le loto, ou la bourse. "Tout est relatif", c'est-à-dire: il n'y a plus de loi, Dieu n'a jamais donné de commandements...

Je proteste : il n'y a pas de hasard dans les lois divines, ni celles de la Création, ni celles de la Providence. Mais tout comme dans le laboratoire des vrais savants, l'échec est la preuve de l'erreur et la réussite celle de la Vérité. Dans le domaine de la vie humaine, cela signifie que souffrance, malheur et mort sont la conséquence directe et inéluctable du péché, alors que le bonheur et l'immortalité sont la conséquence obligée de la Justice. Or nous ne voyons en ce monde ni justice, ni bonheur, ni immortalité; mais la mort, souvent atroce, des innombrables fils d'Adam, misérables et pitoyables, glissant en rangs compacts vers la fosse de perdition. Scientifiquement parlant, nous sommes à la fois responsables et victimes d'une erreur monstrueuse qui explique notre échec, erreur d'autant plus pernicieuse qu'elle est prise pour la vérité. « *S'il n'y a pas de plus grand bien, au dire de Socrate, que d'être délivré d'une opinion fausse* », qui pourra dire l'immense bienfait qui résultera de la dénonciation et de la disparition de l'erreur universelle ?

Est-il vrai que l'humanité n'a connu aucune réussite ? Que nous n'avons par conséquent aucune preuve scientifique de la Vérité salvatrice ? Eh bien, SI, nous avons cette réussite et cette preuve. Nous l'avons dans la génération sainte du Christ, vainqueur de la mort, et dans l'Assomption victorieuse de sa mère demeurée vierge. Ce seul succès condamne tous les royaumes de ce monde engendrés dans le viol sanglant. Il condamne aussi, heureusement, la morale conjugale de l'Eglise moderne préconisée par des clercs qui, par voeu, s'abstiennent de procréer... Pourquoi n'ont-ils plus la fierté de leur propre engagement ? Pourquoi ne comprennent-ils pas le sens d'une chasteté ou d'une virginité dont la profession les conduit à une autre génération, transcendante à la reproduction d'une espèce animale ?

Voilà pourquoi la Sanctification du Nom du Père - car le vrai nom de Dieu est « Père » - est la Science des sciences. Elle applique l'axiome scientifique fondamental à la biologie humaine dès son point de départ. Certes, nous n'avons pas encore vu d'autre « cas » que celui du Christ. Aucun homme, de mémoire historique, ne fut engendré d'une mère vierge. Mais, ni dans l'Eglise, ni hors de l'Eglise, nous n'avons vu un couple humain qui se soit aimé virginalement dans la foi en ce Nom de Dieu qui est Père. Qui a tenté l'expérience ? Qui a réellement imité la Sainte Famille, non pas dans les vertus domestiques seulement, mais dans l'Acte de la Foi, qui confesse que Dieu peut « *appeler le néant à l'existence* » et qu'il se réserve l'initiative de la vie dans le Sanctuaire secret, fermé par sa Main ? La foi, sans application, est restée «

morte sur elle-même ». A quoi bon professer que Jésus est fils de Dieu et fils d'une mère demeurée vierge, si le mariage chrétien habille le viol profanateur de ses fastes souvent bien ridicules et de ses fallacieuses promesses ? A ces mères chrétiennes, qui apportent à Lourdes leur progéniture handicapée, que dit la Mère du plus beau des enfants des hommes ? « *Je suis l'immaculée conception* », c'est-à-dire celle qui fut conçue autrement que vous, autrement que vous avez vous-mêmes conçu. Quelle est, en effet, votre conception et celle de vos rejetons ? Comment Eve a-t-elle conçu Caïn ? Comment a-t-on conçu les armées de Napoléon, et celles de la Troisième République, et la Vermarch, et l'Armée Rouge, et les Armées américaines... Voilà votre conception qui prolifère comme la vermine et donne le jour à des hommes de sang. Est-il béni le fruit de vos entrailles, vous qui faites monter sur vos lèvres la salutation angélique ?

De telles réflexions s'inspirent en effet de l'axiome scientifique fondamental. S'il a réussi en chimie, en physique, en médecine, pourquoi ne réussirait-il pas en biologie humaine ? Que de chercheurs en effet l'appliquent pour vaincre les maladies, ou du moins les enrayer pendant un temps... Mais qui pense à l'appliquer sur le fait objectif et universel de la membrane de l'hymen qui ferme l'utérus ? L'erreur initiale est la brisure de cette membrane, erreur qui détruit l'équilibre du corps, mais surtout celui de la conscience et de la psychologie. « *Dis qu'elle est joyeuse cette mère, dis qu'elle est heureuse cette vierge* », chantait un ancien cantique, dont le latin sonnait comme une cloche d'or, comme des orgues d'argent:

« *Dic felicem genitricem, dic beatam virginem* ».

Il est oublié, ce cantique, comme tant de richesses liturgiques qui balisaient la piste vers la vérité. Il suffirait d'ajouter: « *Dis qu'elle est bienheureuse cette épouse, qui mérita la joie d'être mère sans perdre l'honneur de sa virginité* ». Si l'on fait de Marie la Mère du Christ une exception inimitable, on peut oublier de telles formules. Pour qui les met en application, leur évidence éclatera comme le Soleil de midi. « *Celui qui fait la Vérité vient à la lumière.* » Je ne vois pas en effet pourquoi une seule femme, parmi toutes, devrait être bénie et heureuse ! Choix arbitraire, donc injuste, de Dieu ? - Non pas : mais heureuse par sa foi mise en pratique, bénie en raison de son accord avec la Pensée divine immuable et primordiale. Cette foi reste à la portée de tout le monde. La bénédiction de Dieu n'a jamais été limitée à une seule personne.

La morale chrétienne a lié l'usage de la sexualité à la génération. Elle n'a supprimé ni les angoisses des consciences, ni le malheur des familles, ni les douleurs de l'enfantement, ni les dépravations sexuelles de tout genre, ni la souffrance, ni la mort. Les sentences de malédiction qui suivirent le péché originel sont restées suspendues sur la tête des chrétiens, tout comme si le Christ n'était pas venu, et s'il n'avait institué aucun sacrement. Faut-il donc appliquer sur l'Eglise l'oracle que le Prophète adressait à Israël quoiqu'il fût assidu aux rites et aux sacrifices : « *Ce peuple m'honore des lèvres mais son coeur est loin de moi* » ?

Quelle est l'offrande qui plait à Dieu ? Celle d'un veau ? D'un agneau ? D'un cierge béni ? D'une messe pour les morts de la famille ? Est-il dit dans l'Évangile que Saint Joseph et Sainte Marie aient été justifiés par leur assiduité au Temple ? Les Apôtres ont-ils prescrit les cloîtres, les habits religieux, les rubriques des missels, les médailles et les pèlerinages ? Non que ces choses soient méprisables en elles-mêmes, mais elles le deviennent si elles l'emportent sur la Foi. Certes, que de réformateurs, ou prétendus tels, l'ont dit, non sans ironie et sarcasme... Ils voyaient la paille dans l'Église Catholique, mais non la poutre dans leur zèle fanatique...

Qui, quel prédicateur, quel théologien, quel évêque, quel pape, a jamais expliqué cette parole que le Christ adressait à l'humble Samaritaine : « *Ce sont des adorateurs en Esprit et en Vérité que le Père recherche* ». En quoi consiste cette Adoration ? N'est-elle pas précisément l'exaucement de la première demande du Pater: “*Que ton Nom, ô Père, soit sanctifié*” ?

oooooooooooooooooooooooooooo

Chapitre 13

LA FINALITE DE L'UNIVERS

« Je pense en effet que les souffrances du temps présent ne sont rien par rapport à la gloire qui est sur le point d'être manifestée en nous. En effet l'impatience de la création est anxieusement tendue vers la manifestation des fils de Dieu. Car c'est à la vanité que la création a été soumise, non de son plein gré mais par celui qui l'a soumise, sur l'espérance qu'elle sera, elle aussi, la création, délivrée de la servitude de la corruption dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu... Nous savons en effet que la création toute entière, jusqu'à maintenant, gémit et souffre les douleurs de l'enfement; n'est-il pas vrai que nous gémissons dans l'attente de la rédemption de nos corps ?... »

Rom. 8/19-22

Trois idées fondamentales soutenaient l'Apôtre lorsqu'il écrivait ce texte prophétique.

- Il savait tout d'abord, par l'enseignement de Moïse loyalement accepté, qu'au-dessus de l'armée des cieux et de tout ce qui se meut sur la Terre, l'homme avait été pétri par les mains de Dieu comme l'achèvement de son ouvrage.

- En second lieu, il admettait pleinement l'histoire de la faute et de la chute. Devenu stupide et méchant par la fourberie du Diable, l'homme avait perdu le sens de son identité et de sa vocation. Au lieu de régner avec amour sur les vivants et de cultiver le jardin avec sagesse, il les avait asservis à sa cupidité vorace, répandant autour de lui la malédiction et la corruption.

- Enfin Paul avait vu le Christ ressuscité d'entre les morts : la gloire du "blasphémateur" l'avait terrassé sur la route de Damas. En ce Jésus, pierre rejetée par les constructeurs, mais approuvée par Dieu, il avait vu de ses yeux la finalité de tout: Oui, l'homme au sommet de l'Univers : non plus l'homme encore soumis aux conditions terrestres, alourdi par le péché, mais resplendissant d'une vie incorruptible, et assis à la Droite de la Majesté dans les hauteurs ! C'était donc vrai: le pauvre charpentier de Nazareth est Fils du Très-Haut.

Le même apôtre qui désormais ne cessa plus d'adorer Celui qu'il avait outragé, expliquera plus tard aux Colossiens, la primauté de Jésus-Christ sur toutes les créatures, même sur les Anges, et son empire absolu sur tout l'Univers. Mais à quoi se réduisait alors l'Univers ? A quelle courte durée se limitait l'Histoire ? Tant que les dimensions du savoir furent cantonnées dans ce qu'en perçoivent les sens, tout homme cultivé admettait que le Christ Roi des Anges avait aussi voulu, par

condescendance, être roi d'Israël. De fait, il ne règne pas encore sur toute conscience d'homme, puisqu'Israël ne l'a pas accepté. Mais de plein droit, par le décret éternel de Dieu le Père, sa souveraineté est absolue et universelle. La Mission des disciples est de répandre partout le Nom de Jésus, *“afin qu'à ce Nom, tout genou fléchisse”*.

Prêché, il l'a été. Le Nom du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs est connu jusqu'aux frontières de la Terre. La chrétienté s'est édifiée sur le « BEAU DIEU » de la Sainte Chapelle. La Sorbonne commençait et finissait ses cours et ses discours en son Nom. Tout prédicateur se référait, de près ou de loin, au nom de Jésus. Tout contrat, tout traité, tout sacrement, tirait sa force de la Foi en Jésus Fils de Dieu. Chaque chrétien, qu'il soit pieux ou mécréant, dévôt ou libertin, s'attendait en toute certitude à comparaître après sa mort devant le Tribunal de Jésus-Christ pour y être jugé dans une redoutable transparence excluant toute hypocrisie. Roi de l'Univers et Roi des consciences, tel était Jésus-Christ. Ainsi était achevé l'immense ouvrage de Dieu par l'avènement du Verbe fait chair. En effet on ne peut rien concevoir de plus grand, de plus illustre, que l'Humanité assumée pleinement et définitivement par une Personne Divine.

Les Pères et les Docteurs en sont restés à ce théorème établi par Saint Léon le Grand. S'il est un point qui puisse et doive ramener à l'unité les Eglises de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les confessions, c'est bien la divinité et la primauté de Jésus-Christ. Imaginons un colloque rassemblant de l'Orient et de l'Occident, les orthodoxes et les libéraux, les protestants et les évangélistes, et même les reliquats errants et inconnus des vieilles hérésies, nestoriens, monophysites, pélagiens, et même valentiniens ou marcionistes... tous acclameront d'une seule voix Jésus-Christ, en lui rapportant l'honneur et l'adoration, en lui donnant leur assentiment de foi. Même Voltaire qui a tant médité de l'Eglise n'a pas renié Jésus-Christ ! L'impie révolté, trop ulcéré par le mal qui l'entoure ou qui le ronge, s'élève contre l'existence de Dieu. Mais s'il apprend que lorsque Dieu est venu en Personne supprimer le mal, il fut lui-même crucifié aux portes de la Ville par les représentants de la religion: il se tait, il s'incline. S'il garde une seule minute de silence devant la Croix où meurt le fils de Dieu, non de la main des pécheurs, mais par la sentence des prêtres, le fer des rois, les cris d'une populace ignare et vile, les yeux de son cœur s'ouvrent: il voit, il comprend, qu'aucun mal ne vient du Créateur souverainement bon; qu'il faut chercher ailleurs qu'en lui la cause des souffrances du temps présent. L'athéisme qu'il tenait pour une position rationnelle et confortable s'effondre devant l'amour vivant et vrai de Jésus-Christ. Qui ne fléchit le genou au Nom de Jésus ?

“Au ciel, sur terre et dans les Enfers, tout genou fléchit au Nom de Jésus”. Hélas ! ta parole prophétique, cher Apôtre Paul, n'est pas encore accomplie. Satan n'a pas encore fléchi le genou. Il a mordu la poussière, mais il n'a pas renoncé. Il reste l'Ange révolté. Confondu par la génération du Christ, confondu au Désert, confondu par la Croix et surtout par la Résurrection, confondu devant toute la Cour Céleste qui se réjouit de la Rédemption de la chair humaine, il persiste en adversaire

de l'Entreprise divine, divisant les nations chrétiennes, ravageant les consciences, aveuglant les esprits, disloquant l'Eglise... Le dragon mortellement blessé redresse la tête : sa ruse, plus pernicieuse qu'autrefois, aveugle les hommes au point qu'ils peuvent s'anéantir dans un suicide planétaire. Quand donc cessera cette abominable séduction ?

Le crétinisme scientifique

Si l'impiété délétaire ne pollueait que la politique, nous pourrions échapper à la contagion de l'absurdité en nous réfugiant dans les universités. Hélas ! Nous ne sommes plus au temps de l'Alma Mater, où le Savoir était soutenu par la Foi ! Un vertige paradoxal s'est emparé de l'homme de science. En découvrant les lois et les dimensions de l'Univers, la complexité de la matière, les longueurs des temps géologiques, la richesse inimaginable de la cellule vivante, bien loin d'adorer le Créateur, il s'est calfeutré, pris de peur, ou de honte, dans le mutisme, non pas de l'ignorance, mais de l'agnosticisme : « On ne veut plus savoir, on ne veut plus connaître, on doit ne rien conclure », tel est le sens de ce mot. Savoir quoi ? Connaître quoi ? ou Qui ? Quelle réponse apporter au « Pourquoi » ? On rejette toute finalité à la Création démesurément agrandie.

J'exagère disant cela ? Certes, je suis persuadé que, dans le secret intime de leur conscience, nombre de doctes et de savants persistent à croire que Jésus-Christ est fils de Dieu. Ils ont lu les Evangiles. Malgré les troubles diffusés dans les milieux cultivés par « l'exégèse moderne », ils en retiennent l'historicité, ils entendent en leur conscience profonde le témoignage de l'Esprit-Saint, en faveur de la primauté du Christ, et sa divinité. Mais officiellement il ne leur est plus permis de braver le dogmatisme négateur des Pontifes Universitaires, qui ne veulent plus que l'Univers possède en lui-même, dans son architecture spatiale, dans son extension temporelle, une quelconque finalité.

J'exagère en disant cela ? Non pas. Tout le monde sait que du côté des Soviétiques l'athéisme systématique est le cadre obligé de toute pensée, qu'elle soit sociale, morale, ou scientifique. Mais, dans le monde occidental aussi, la même discipline agnostique, à l'égard de la Cause première de la matière et de la vie, doit être officiellement respectée, pour que l'on soit reçu pour un chercheur sérieux, un penseur intelligent, un philosophe qualifié. J'exagère ? Non pas, je cite. Je lis au début d'un ouvrage hautement recommandé, publié par la revue américaine « Pour la Science », premier chapitre, premier paragraphe :

« Notre conception actuelle du monde est fondée sur la certitude que l'Univers, les étoiles, la Terre et l'ensemble du monde vivant ont subi une longue évolution, qui n'a obéi à aucun programme préétabli, et s'est déroulée progressivement, selon une série de phénomènes naturels commandés par les lois ordinaires de la physique. Cela est vrai autant de l'évolution cosmique que de l'évolution biologique. » (Ernst Mayr).

Aristote frémit dans sa tombe. Saint Thomas d'Aquin hausse les épaules. Voltaire ricane. Fabre, Pasteur, qui dressent l'oreille lorsqu'ils entendent nommer le monde de la vie, Copernic, Kepler, Newton, qui frémissent au seul mot « Etoiles », jettent un regard consterné sur l'auteur de ces lignes, et disent quelque chose qui dans le langage terrestre se traduit par : « Il est fou ! » Parmi les quatre causes qui déterminent tout être créé, la finale est la plus importante. L'architecte en effet, considère les pierres, le ciment, le bois, les tuiles..., de la maison qu'il veut construire: cause matérielle. Il en détermine les dimensions, en calcule la structure : cause formelle. Il cherche l'entrepreneur qui fera le travail: cause efficiente. Mais avant tout, il établit son plan « en fonction de la fonction », du but que devra remplir l'édifice qu'il conçoit, immeuble ou villa, cathédrale ou hangar... : c'est la cause finale. Monsieur Mayr ose nous dire qu'il a désormais la certitude que l'évolution qu'il croit voir partout dans l'Univers n'a aucune finalité, et n'obéit à aucun dessein préétabli. Le Créateur serait donc moins intelligent qu'un maçon de village, qui sans avoir les capacités d'un architecte renommé, sait ce qu'il fait lorsqu'il pose la première pierre d'une chaumière pour ses enfants, ou d'une étable pour ses bestiaux !

Je lis bien le mot « certitude » sous la plume de notre auteur. Il professe aux Etats-Unis. Mais il vient de Berlin, de la même Université qui a déversé sur le monde, depuis Kant, cette horde de sophistes, dont la philosophie de base consiste à nier que l'on puisse avoir quelque certitude que ce soit ! De ce fait les mots ne veulent plus rien dire. Sur quoi repose, en effet, la « certitude » de notre auteur ? Il a les honneurs de la publicité. Il jouit de la gloire universitaire : il peut dire ce qu'il veut... Il se targue de sa propre autorité. Il impose à tous sa doctorale absurdité. Je revendique donc au nom de l'honnêteté intellectuelle, le droit de dire que l'Univers, son ordre, ses lois, ses dimensions dans le temps et l'espace, son histoire, ont un sens, un but, une finalité; pour la raison claire que son Architecte adorable est souverainement intelligent, et qu'il ne saurait rien créer ni gouverner sans savoir ce qu'il fait. La seule existence des lois merveilleuses qui sous-tendent tous « les phénomènes naturels » invoqués par notre homme, sont la preuve évidente qu'une raison divine, qu'une logique interne réside dans le rayonnement des Etoiles tout aussi bien que dans la plus humble cellule vivante. Il devrait savoir, puisqu'il est biologiste, qu'une seule cellule comporte autant d'atomes que la Galaxie contient d'Etoiles. Atomes non pas répartis au hasard, mais géométriquement assemblées en molécules géantes, opérant une fonction déterminée. Quiconque hésite à fléchir le genou devant la puissance de cette organisation providentielle ne mérite en définitive qu'un bonnet d'âne. De fait, cette coiffure réservée naguère aux cancrs, convient fort bien aujourd'hui à de nombreux professeurs d'Université.

Faut-il admettre que la parole de saint Paul s'applique inexorablement : “ *Il a taxé de folie la science des sages...* ” ? Que prévoyait le Seigneur Jésus en parlant de ses humbles disciples : “ *Je te rends grâces, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux habiles, et que tu les as révélées aux petits. Oui, Père, aux petits, car tel a été ton bon plaisir* ”. Jésus, le Verbe de Dieu, créateur et organisateur de l'Univers avec le Père et l'Esprit-Saint, connaît le sens de

la destinée humaine, dont il livre la Révélation à ses humbles disciples. Mais il connaît aussi la finalité de l'Univers, que les sages et les prudents d'aujourd'hui prétendent nier. Que leur manque-t-il pour recevoir, eux aussi cette Révélation ? Sont-ils trop grands ? Sont-ils trop imbus de ce qu'ils savent ?... Grands ! Comment peuvent-ils se dire grands, alors qu'ils constatent que l'humanité « *n'est qu'une goutte au bord d'un seau, qu'une poussière sur le plateau de la balance* » ? En effet, que devient la planète Terre, trois cents mille fois plus légère que le Soleil, devant les dimensions et le peuplement de la Galaxie ? Devant les profondeurs de l'Espace ? Que savent-ils, les savants et les prudents de ce monde ? Qu'il leur reste encore une infinité de choses à apprendre; que toute nouvelle découverte pose de nouveaux problèmes; que l'essence de la matière nous échappera toujours; que l'appel du néant à l'existence reste une insondable énigme; que la science cale entièrement devant la maladie, la mort, la corruption; que les vrais médecins, les chirurgiens les plus habiles, s'ils sont sincères, avouent leur désespoir et leur désolation, quand la cérémonie funèbre ensevelit la chair devenue morte.

Mais si l'énigme de la nature humaine, à savoir la disparition d'un être rationnel, est scientifiquement insoluble, si aucune explication ne nous en fut donnée par notre propre Créateur, alors, vraiment la seule "certitude" qui reste, c'est que tout est absurde, et qu'il est absurde au deuxième degré d'être homme de science, puisque « *celui qui augmente sa science augmente sa douleur* ». Quelle « certitude » choisir ? Celle du biologiste de renom qui parle d'une évolution qui n'aurait ni but ni sens, ou celle de l'Apôtre qui affirme sans hésiter après avoir été le témoin de la gloire du Christ : « *Nous savons que les souffrances du temps présent ne sont rien par rapport à la gloire qui est sur le point d'être manifestée en nous* » ?

Le hasard et la longueur des temps

Si l'on refuse au Créateur le droit de créer, et même celui d'exister, que reste-t-il pour expliquer l'existence de l'Univers, et surtout d'un Univers si grand et si bien ordonné ? Il reste le hasard. Le hasard qui fait que, par l'écroulement d'une falaise, les blocs rocheux poussés par la pesanteur s'encastrent à la perfection pour qu'apparaissent, par hasard, des maisons, des villages, des églises et des clochers ? C'est une telle théorie en effet qu'enseigne un vulgarisateur éminent, publiant un article dans l'Humanité-Dimanche, journal dont chacun juge la haute tenue intellectuelle. On a pu lire ceci : « *Un singe placé devant une machine à écrire pourrait en faire sortir au hasard les oeuvres de Shakespeare, à condition qu'on lui donne un temps suffisamment long...* » On ne peut mieux tromper les lecteurs naïfs de ce journal, qui n'ont aucune idée du calcul des probabilités. Or, cet auteur, célèbre entre tous – astronome de surcroît - sait pertinemment que pour écrire sans faute et au « hasard » les 2 premières lignes (cent lettres) de l'ouvrage avec les 26 lettres de l'alphabet, il a une chance sur 26 puissance 100 de tomber juste; pour cela il doit taper un nombre de lettres égal à : 3 suivi de 141 zéros. Ce nombre est si fabuleux, qu'il exige une colonne de feuilles de papier infiniment plus haute que le diamètre (estimé) de l'Univers. Son poids dépasserait des milliards de fois la masse de

l'Univers et le temps qu'il mettrait pour écrire ces deux lignes dépasserait des milliards de fois l'âge de l'Univers. Notre singe, selon les "certitudes" de notre biologiste précité, aurait eu le temps d'évoluer en homo sapiens... pour se rendre compte enfin de la stupidité de son travail.

Qui ne comprend aussitôt, même sans aucun calcul, que la durée ajoutée au hasard ne peut que multiplier le hasard ? La seule "nécessité" qui en résulte est celle du nivellement dans la poussière confuse d'un monde réduit en cendres.

Laissons au lecteur le soin de faire tous les calculs de probabilité qu'il lui plaira. Il jugera par lui-même, s'il tient absolument à réfuter l'absurdité de cette science en dérive, déracinée des fondements de la foi et devenue complètement folle. Appliquons-nous à discerner les raisons psychologiques qui inspirent les faux-prophètes de l'idole académique. Alors que les Gaulois craignaient que le ciel leur tombe sur la tête, nos maîtres, au contraire, ont peur qu'il ne tombe pas. Ils cherchent une « matière manquante » introuvable, capable de ramener des confins de l'espace les Galaxies en fuite rapide, dans une collision gigantesque qui détruirait l'ordonnance de l'Univers et ramènerait tout au chaos, celui qu'ils imaginent au départ. Peser les neutrinos, pour trouver la « masse manquante » ? Hélas, leur vitesse, si proche de celle de la lumière, contribue à l'expansion plus qu'à la contraction. Pourquoi ce désir du cimetière final, comme si Dieu n'avait pas "*tout créé pour que tout subsiste*" ? Pourquoi dans leur esprit, cette tendance morbide et putride à supposer que même les cieux aient une issue cadavérique ? Selon le mot même d'Einstein, ces hommes « *n'agissent ni ne pensent en fonction de leur cerveau, mais de leur moelle épinière* ». La mort dont tout pécheur a la gorge serrée, dirige les pulsions de sa psychose désespérée. Il pense en fonction de ce qu'il est par sa nature déchue; à moins qu'il ne consente à recevoir la lumière et l'espérance de la divine Révélation. C'est pourquoi le rejet systématique d'un Créateur souverainement intelligent, sage et bon, conduit à des hypothèses absurdes, mais qui sont en accord avec l'absurdité du comportement humain.

La thèse anthropique

Beaucoup d'hommes de science, heureusement, la majorité silencieuse, éloignée systématiquement des micros et des écrans, raisonnent tout autrement que les adorateurs du hasard déguisé en thaumaturge. Hérétique celui qui ne croit ni au big-bang ni au trou noir. Mais la Vérité immuable subsiste sous le déferlement des fantaisies hallucinatoires déversées par l'insolence de l'impiété sur un public béat.

Cette Vérité résulte de la première page de l'Écriture, elle consiste à recevoir de Dieu-même la confiance qu'il veut bien nous faire, pour nous apprendre les lignes maîtresses de son ouvrage, et surtout le dessein qu'il conçut au principe. Cette idée primordiale soutient toute l'activité créatrice de la Sainte Trinité. C'est cette idée, dont nous avons le premier aboutissement avec le Christ Jésus; c'est elle dont nous verrons

la pleine réalisation après les « *souffrances du temps présent* ». Mais dès maintenant nous pouvons la connaître, puisqu'il nous l'a révélée.

Avancée par Fred Hoyle, la thèse « anthropique » consiste à dire, que non seulement la biosphère, mais les Etoiles et les Galaxies travaillent pour l'avènement de l'homme. Non de l'homme tout de suite, mais de l'homme au terme de la formation de la matière, au sommet de l'immense complexité de la matière vivante si précieuse : nous ne la connaissons que sur la pellicule infime de la surface terrestre. Dans une épaisseur de quelques centimètres sur les continents, de quelques décamètres sous les eaux, les atomes ont pu se grouper en molécules suffisamment lourdes, mais d'une fragilité terrifiante, pour peupler d'êtres vivants, végétaux et animaux, un tout petit coin, une fraction indiscernable de l'Univers... Tout pour l'Homme ? Serions-nous d'accord avec les Anciens qui n'avaient aucune notion de la profondeur des Espaces célestes, de la nature et du nombre des Etoiles, des étonnantes diversités de la matière, des lois qui nous expliquent si bien les échanges d'énergie entre la lumière et les atomes ? Nos ancêtres, tout comme Moïse, voyaient bien que l'homme était le plus intelligent des êtres vivants, qu'il avait seul la parole, et que sur la terre, tout converge à son existence et à sa survie. Faut-il risquer cette interpollation d'une audace extrême pour affirmer que le coeur des Etoiles travaille aussi à l'avènement de l'Homme ?

De fait, pour qu'apparaisse la première cellule vivante, il a fallu les quatre éléments dont elle est façonnée: hydrogène, carbone, azote, oxygène. L'hydrogène est partout: son noyau n'est autre que l'immortel proton, qui peut surgir de l'énergie rayonnante, mais qui, une fois créé, semble bien éternel. Durée de vie d'au moins 10 puissance 40 ans... Mais, pour construire à partir de ce proton : l'hélium, puis le carbone, puis l'azote, puis l'oxygène... et les autres noyaux, plus lourds, également indispensables à la vie, il faut des forges bien singulières, où les pressions et les températures, dépassent des millions de fois celles des hauts-fourneaux de nos aciéries... Où sont-elles les forges du divin Forgeron ? Au centre des Etoiles. Mais aussi dans ces moments uniques de la vie des Etoiles les plus massives, lorsque l'inexorable gravité l'emporte brusquement sur la puissance de la radiation, au point qu'elles s'effondrent dans un formidable cataclysme. L'implosion. Qui pourra contempler un tel spectacle ? Qui peut en imaginer l'indicible grandeur ? Qu'il songe à ces montagnes immenses de gaz incandescents, plus denses que les métaux les plus lourds, se ruer les unes sur les autres en un fracas de milliards d'éclatants tonnerres. Voilà le marteau pilon qui contraint les noyaux légers à fusionner en éléments lourds. Chacun d'eux résulte de la condensation, par degrés, de l'énergie gravitationnelle. Ils s'échappent, en grand nombre, avec une incroyable vitesse de l'astre générateur qu'ils quittent pour toujours. Ils voyagent dans le vide galactique, pour être enfin ralentis et captés par de grands nuages de gaz et de poussières où se condensent de nouvelles étoiles.

Ces vues ne sont pas du rêve. Elles se déduisent de l'observation et du calcul. Nous le savons : le Soleil contient ces atomes lourds. Il n'a pu les produire, même en

son coeur le plus profond, où ni les pressions, ni les températures ne sont suffisantes. Ils viennent donc d'ailleurs. Ils étaient présents déjà dans la nébuleuse tourbillonnaire où prirent aussi naissance les planètes. Heureuse Terre, où se rencontrèrent, non par hasard, avec une étroite précision, toutes les conditions de la vie. Les doigts de Dieu pourront tisser les acides aminés et les protéines, jusqu'à la chlorophylle et l'hémoglobine..., puis les enzymes, qui effectuent une chimie de synthèse supérieurement intelligente, pour qu'un ordre précis et constant soit respecté suivant l'horaire rigoureux du temps biologique. Dans le cerveau d'un embryon humain cent mille cellules sont formées par minute, chacune à son heure, chacune à sa place. Et nous vivons, nous hommes, de cette fidélité très sage qui exclut tout hasard et ne se trompe jamais. Seule, hélas, notre liberté, perverse ou stupide, nous a fait dévier de la Loi qui nous était spécifique... Malgré ces déficiences dues à notre propre erreur, à la fois personnelle et congénitale, nous subsistons par la vigilance immuable des lois divines.

La thèse anthropique rejoint ainsi l'enseignement de Moïse qui place au-dessus de la pyramide des règnes végétal et animal l'image et la ressemblance d'Elohim. L'univers atteint alors sa finalité :

« Dieu bénit le septième jour, et le sanctifia, car il entra dans son repos, ayant achevé tout son ouvrage. Et il vit que tout était très bon... »

Et les autres étoiles ?..

Qui, parmi les Anciens pouvait imaginer que les Etoiles étaient des soleils ? Certes, les Hébreux possédaient dans la racine du mot qui les désigne, l'idée d'un globe enflammé. Mais aucun Grec n'aurait osé prétendre que ces points de lumière qui trouaient le couvercle du monde devaient être un jour identifiés à des astres encore plus puissants que le dieu Hélios. Copernic répondait : *« Elles sont immensément éloignées de nous »*, lorsqu'on objectait leur immobilité au mouvement de translation qu'il imposait à la Terre. Tycho, plus tard, n'ayant discerné sur le Ciel le déplacement annuel d'aucune étoile, douta de Copernic. Il tremblait devant une telle profondeur de l'Espace. Struve, deux cents cinquante ans plus tard, mesura enfin la parallaxe de Véga. Le nombre qui exprimait l'éloignement de cet astre était si grand qu'il craignit de terrifier le genre humain. Il n'osa le publier: Véga brillait dans les hauteurs des cieux à une distance au moins égale à 1 600 000 fois celle du Soleil à la Terre ! Bessel confirma le chiffre, du même ordre que celui qu'il avait mesuré sur une magnifique Etoile triple de la constellation du Cygne (61 Cygni), deux fois plus proche que Véga. Il fallut se rendre, non pas à l'évidence des sens, mais à celle du raisonnement sur ces mesures précises: les Etoiles sont des soleils. Qui dira leur nombre ? Qui dira leur puissance ? Un travail fantastique d'investigation, sur les spectres laissés sur les plaques photographiques, confirma les dires des pionniers. En outre apparut une diversité extrême entre les plus faibles et les plus puissantes, les plus chaudes et les plus froides. Cependant, partout les mêmes lois, partout les mêmes éléments, que les chimistes achevaient de dénombrer jusqu'au total de 92.

L'Univers était donc un et multiple ? Un par ses lois, multiple par le nombre prodigieux des Etoiles ?

Une épopée toute semblable se renouvela au début de ce siècle-ci pour ces nébuleuses éparpillées dans les champs célestes : les « Univers-Îles » seraient-ils des Galaxies, aussi peuplées en Soleils, aussi variés que notre propre Voie Lactée ? Oui : Il fallut scientifiquement l'admettre. Certes, la foi pouvait l'imaginer, en s'appuyant sur la parole du Verbe Créateur : « *Il y a beaucoup de demeures dans la Maison de Mon Père* ». L'observation et le calcul, l'authenticité de l'enregistrement photographique, la triangulation des parallaxes, nous assurent désormais que les demeures célestes sont infiniment plus nombreuses qu'on aurait osé le croire, le rêver, l'imaginer !...

Qui nous empêche de penser que cent planètes, mille peut-être gravitent autour d'une étoile aussi puissante que Dénéb, dont l'éclat dépasse **260 000** fois celui du Soleil ? Autour de Canopus, de Naos plus puissante encore dans les courtes longueurs d'ondes ? Certes, les conditions de la vie sont si étroites ! Mais les Etoiles sont si nombreuses ! On peut faire des hypothèses, et calculer les probabilités d'une vie autour d'autres étoiles. Le résultat n'est pas nul. Mais si nous admettons, ce qui découle de l'évidence métaphysique de la Création, que Dieu a tout ordonné pour la vie et le bonheur de ses créatures rationnelles, nous devons induire que l'Univers est la demeure des fils de Dieu, vers lesquels il “*est anxieusement tendu*”, dans une espérance cosmique.

D'autres humanités ?..

D'autres créatures que les hommes. Inférieurs à nous ? - ils sont immensément nombreux, selon leurs espèces. Supérieurs à nous ?...

Transcendants à nos sens ? - oui, les Anges : “*des myriades et des milliers de myriades*”. C'est le mot de l'Écriture. A Pierre qui tire un misérable glaive de son fourreau, Jésus s'oppose en disant : « *T'imagines-tu que je ne puis recourir à mon Père qui m'enverrait immédiatement plus de douze légions d'Anges ?* » Mais les Anges sont d'une autre nature que les hommes... Fontenelle, bavard intarissable, pour distraire les dames de qualité des salons parisiens, les faisait rêver sur « *la pluralité des mondes habités* ». L'Église l'a réprouvé : elle répugne à l'idée d'autres humanités. Mais la question mérite d'être posée : Y a-t-il une vie, y a-t-il des hommes sur d'autres planètes ?...

Nulle science ne le dira jamais. Qui franchira l'abîme du vide interstellaire ? Un rayon de lumière ? Un signal porteur d'une information ? Qui pourra le capter, le déchiffrer, et répondre ? Folle entreprise que de lancer quelques watts vers les étoiles proches, dans l'hypothèse qu'une “civilisation” aura produit quelques têtes pensantes. Si d'autres humanités existent, ont-elles péché comme nous-autres, devant la Face du Créateur, pour être courbées sous les mêmes sentences de sa juste colère, avec, peut-être, l'espérance d'un Rédempteur ? Si les atomes sont les mêmes dans toutes les

Etoiles, les lois de la vie seront les mêmes sur les planètes qui les entourent. Le même risque existe partout, pour tout être rationnel, de mal user de sa liberté ?...

Ces questions sont angoissantes. Est-il possible de philosopher correctement pour leur apporter un élément de réponse ? Certainement, et voici ce qu'il est juste de penser et de dire. Il n'est qu'un seul Dieu. Il n'a fait de lui qu'une seule image, au terme de tout son ouvrage. Comment en effet pourrait-il y avoir plusieurs images différentes d'un seul et même Dieu ? Cette image unique du Dieu unique et trinitaire, c'est l'homme, façonné mâle et femelle. Du point de vue de cette ressemblance avec son Créateur; il est supérieur aux Anges. Certains en furent jaloux. Si Dieu avait fait de lui-même plusieurs images, laquelle eût été la meilleure ? Si une seule est excellente, il eût été indigne de lui d'en faire une autre. La chute de l'homme a provoqué un effacement de cette image unique. Mais ce sont "*les souffrances du temps présent*", du temps du péché et de la rédemption. C'est le temps de l'épreuve de notre liberté.

Il dure, selon l'Écriture, depuis six mille ans: "*Mille ans sont à ses yeux comme un jour*". Selon le mot très humoristique de Fred Hoyle, il était bon que l'homme fût confiné sur une seule planète, pour que l'univers ne fût pas pollué par la sottise des discours politiques... Je partage volontiers cette opinion. La Sagesse divine a prévu "*la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël, afin que soient révélées les pensées secrètes des coeurs*". L'histoire du péché coïncide en effet avec celle de l'hypocrisie. Dieu a restreint le mal autant que possible en assujettissant la créature humaine, pendant le temps de son éducation aux "éléments du monde". Telle est la raison de l'étroitesse quasi nulle de notre milieu vital terrestre. Selon l'optique des dimensions galactiques, des gens comme Napoléon, Charlemagne, Tamerlan, César-Auguste, Alexandre le Grand, Sardanapale, Aménophis, ou Ramsès, ou Chéops, sont moins qu'une poussière de cendre, tout illustres qu'ils furent aux yeux de leurs contemporains... Mais, depuis Adam, pauvres et riches, petits et puissants, font tous la même expérience de la "*connaissance du bien et du mal*". Ils apprennent, soit en leur bref séjour terrestre, soit au jugement particulier, combien il leur fut amer d'avoir transgressé ou méconnu la Loi Divine.

La désobéissance universelle entraîne un aveuglement universel sur ce qui devait être atteint dès le principe, - qui ne le fut qu'en Jésus-Christ et ses saints géniteurs - cette "finalité de l'Univers" dont nous parlons. Seule la foi nous la fait comprendre, puisque nous n'en avons pas encore l'expérience. La foi est « *l'assurance de ce que l'on ne voit pas.* » Oserons-nous donc affirmer, conformément à la Thèse Anthropique, que l'homme reste malgré tout, « malgré les souffrances du temps présent », la finalité de l'Univers ?

Le bonheur trinitaire

« *Génération adultère et pécheresse...* » Telle est l'accusation du Seigneur Jésus sur ses contemporains. Elle nous atteint tous : car nous sommes tous engendrés par le coït charnel, tout comme le sont aussi les petits des mammifères. Alors que le Fils de l'Homme se distingue de nous par une génération transcendante non pas au-dessus de la nature, mais conforme à la nature, accomplissant la Loi Naturelle. Toutefois le Seigneur dit bien : « Génération » non seulement « pécheresse », mais d'abord « adultère »... Une génération dans la division de ce que « Dieu a uni ». En effet, sur l'homme et la femme, et plus exactement sur la femme engendrée de l'homme, le Créateur prononce le primordial commandement : « *Ils seront deux en une seule chair.* » Jésus s'appuie sur cette parole pour reprocher aux Pharisiens leur dureté de coeur à l'égard de leurs épouses, et il ajoute : « *Ils ne sont donc plus deux mais une seule chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni.* »

Faut-il voir dans cette unité de l'homme et de la femme la finalité de l'Univers ? Que deviennent alors les théories individualistes, qui ne considèrent que des « citoyens », des “personnes”, des « célibataires », voire des “numéros” ? Que faut-il penser de notre société, où, presque partout, le mari est séparé de sa femme : au travail, au loisir, et même à confesse ? Quand verrons-nous un médecin consulter ses malades avec sa femme, un juge siéger au tribunal avec son épouse ? Les députés voter les lois de l'Etat par une voix commune, chacun avec sa femme ? Le professeur, l'instituteur à l'école - s'il peut encore en exister dans une telle perspective - enseigner en couple ? Le prêtre officier à l'Autel, assisté de son épouse, pour présenter à la Trinité Créatrice l'Adoration “en Esprit et en Vérité” de la trinité créée ? Un Concile, ou aucun Evêque ne mériterait le reproche du Dieu vivant à Abraham sous le chêne de Mambré : « *Où est ta femme ?* » ? Un couvent où les religieuses n'auraient pas à répondre au Seigneur comme le fit la Samaritaine: « *Je n'ai pas de mari* » ?

Que deviennent dans cette perspective, les revendications d'un mouvement «féministe », qui veut individualiser la femme, comme si son sexe n'avait aucune raison d'être dans sa vocation et son identité ? Où est le bonheur ? Dans l'exaltation solitaire de l'individu, s'imposant par son prestige ? Ses talents ? Sa fortune ? Ses intrigues ? Son pouvoir ? La satisfaction de son orgueil, de sa volonté de puissance ?... Qui ne voit la monstruosité d'une société d'individus qui ne peuvent se passer les uns des autres, tout en se dévorant les uns les autres..?

Quittons hardiment le désert d'amertume de ce monde adultère.

Rejoignons la parole du commencement qui établit la créature humaine homme et femme, « mâle et femelle », dans une intime communion avec l'unité bienheureuse des Personnes divines. Voilà bien la “Thèse Anthropique” qui nous révèle à nous-mêmes en même temps qu'elle nous montre le sens de tout l'Univers.

Les deux fondements dogmatiques

Depuis l'époque des anciens Pères, l'Eglise n'a cessé de chanter le symbole de Saint Athanase:

« Celui qui veut être sauvé qu'il tienne par dessus tout la foi catholique..., celui qui ne la croit pas fidèlement et fermement périra sans aucun doute pour l'éternité. »

Rattacher ainsi le salut éternel à la profession de la Vérité, voilà qui surprend - et scandalise - la frivolité de nos contemporains, qui s'imaginent, à la suite d'une chanson de cabaret, que *« nous irons tous au Paradis, les bonnes soeurs et les bandits »*... Mais les sages et les justes, prisonniers de la Babylone moderne, comme l'était autrefois Lot à Sodome, savent encore ce que veut dire le mot «Vérité », et comprennent en effet que la créature humaine ne peut atteindre sa plénitude ni son bonheur, - *“et périra sans aucun doute”* - si elle ne rejoint pas son identité : c'est-à-dire ce que le Créateur a voulu en la faisant.

Les ténèbres du péché voilent à nos regards ce Dessein primordial et éternel qui préside à notre nature profonde. Handicap très lourd, que ne surmonte que la foi persévérante, attentive à se *“garder de la souillure de ce monde”*, et qui, sur ce dernier, remporte la *“victoire”*. Quelle est cette foi victorieuse, cette foi catholique ? *« C'est d'adorer l'Unité dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité »*. *« Adorer... »* Oui, mais... Tant que le culte reste symbolique, se limite à la récitation rituelle de formules, il ne procure pas le salut promis: au mieux il maintient le mémorial et favorise la pédagogie des officiants soucieux d'en percer l'arcane. Inversement, celui qui adore *« en Esprit et en Vérité »*, c'est-à-dire en imitant Dieu, rejoint cette image et cette ressemblance dans laquelle la Créature humaine fut initialement établie. Alors oui, pour un tel homme, pour un tel couple, le salut découle de la foi, et avant même le Salut, le bonheur, l'un et l'autre étant étroitement liés. Dieu n'a pas créé un amalgame d'individus: notre société nous trompe, elle n'est qu'une pulvérisation anarchique de l'ouvrage modelé du commencement. Un seul couple fut créé, la femme engendrée de l'homme, selon la loi eucharistique et virginal capable d'assurer l'unité de la chair, *“que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.”* Cette adoration dépasse la pédagogie liturgique : elle en est l'aboutissement. Le temple en est le corps, le sanctuaire l'Utérus virginal. Tout est inscrit dans le corps, tout est dit par le corps, qui est sacrement, tout aussi bien de la Vérité que de l'Amour. Rappelons le mot du Christ :

« Si ton oeil est simple, tout ton corps sera lumineux. Mais si ton oeil est mauvais, tout ton corps sera ténébreux. Examine donc pour voir si la lumière qui est en toi n'est pas ténèbres Si donc ton corps devient tout entier lumineux, n'ayant aucune partie ténébreuse, alors tout entier il t'illuminera de son éclat comme une lampe brillante. »

Quoi de plus logique, quoi de plus conforme à la saine philosophie, que de placer la trinité créée comme la finalité de l'Univers, ouvrage achevé de la Trinité Créatrice ? Voilà le théorème incompréhensible à la "sagesse" de ce monde, mais «révélé aux humbles». Suffit-il d'aimer pour comprendre ? L'amour sans hypocrisie n'est-il pas le Bonheur subsistant, aussi bien de Dieu que de l'homme ? Je ne dis pas de l'individu, mais des deux, qui en Adam sont établis "mâle et femelle".

Toutefois le Symbole de Saint Athanase ne limite pas ses exigences au Mystère Trinitaire, il ajoute : *"Mais il est aussi nécessaire, pour le salut éternel de croire l'Incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ »*. Tel est le second pilier dogmatique, sur lequel repose l'Economie de la reconstruction de la créature humaine : « L'Incarnation du Verbe ». Certes, la théologie classique a cherché la cause divine de notre Salut, de notre Rédemption. Elle l'a vue surtout dans le sacrifice expiatoire que le Christ offrit, en subissant la mort à notre place, en assumant dans sa super-conscience, la gravité de l'offense faite à Dieu et le poids de sa juste colère. Mais, de fait, si les Juifs avaient ajouté foi à son témoignage, et ne l'avaient point crucifié, mais accueilli comme "Sauveur de toute chair", le Salut aurait été donné au monde, dès son baptême : *« C'est ainsi, dit-il à Jean Baptiste, qu'il nous faut accomplir toute justice »*. La voix du Père désignant le Fils bien-aimé aurait dû convaincre le peuple et surtout ses chefs. N'avaient-ils pas reçu, en vue de cet assentiment de foi, toute la pédagogie de la Loi ?

Pour attester sa filiation divine devant l'incrédulité d'Israël, Jésus fut contraint de porter témoignage jusqu'à la mort afin que sa Résurrection soit l'éclatante victoire de la Vérité. Tient-elle en un seul mot cette *"vérité toute entière qui nous délivrera"* ? Ce mot qui est-il sinon celui de Jean l'Evangeliste : *« Le Verbe s'est fait chair »* ?

Certes, c'est *«en faisant son entrée dans le monde qu'il a éclairé tout homme »*. *«Je suis venu et j'ai été engendré en ce monde pour porter témoignage à la vérité »*. Qui ne voit dans cette génération du Christ l'archétype de l'avènement de ces fils de Dieu, vers lesquels toute la création est anxieusement tendue ? *« Toute paternité tire son nom du Père des Lumières, au ciel et sur la terre »*. Ces paroles des saints livres prennent un saisissant relief dès que l'on comprend ce que signifie la première demande du Pater: *« Que ton Nom - de Père - soit sanctifié sur la terre, comme il est sanctifié dans le ciel »*. L'Univers créé pour la fécondité du Saint Esprit ? Sans aucun doute.

Perspectives scientifiques du dogme de l'Incarnation

Certes, il fut impossible pour la Synagogue de reconnaître en cet homme, Jésus, Dieu lui même ! «*Le Père et moi nous sommes un*» : blasphème insupportable, que la mort seule pouvait expier ! Mais les premiers chrétiens, qu'ils fussent de souche hébraïque, ou barbares parmi les peuples, hésitèrent aussi. Il fallut beaucoup de temps pour que la lumière resplendisse, après la condamnation d'Arius. Saint Léon le Grand expliqua le Mystère, par la distinction des deux natures en Jésus-Christ. Depuis, l'Eglise a gardé le précieux trésor. Elle a vécu de la contemplation de l'Homme-Dieu, chantant chaque jour, dans l'Office divin, "l'élévation de la nature humaine dans la gloire divine." Elle a exulté de joie, chaque année, pour la fête de l'Ascension. Que de saints, de mystiques, de pieux théologiens ont recherché *les choses d'En Haut*, se hâtant vers la cité céleste, où le Christ comme Tête du corps, a précédé les membres de son Eglise.

Cette piété toute chargée d'espérance se limitait aux frontières de l'Europe chrétienne. Il était alors facile de faire coïncider le Mystère de l'Incarnation avec la position centrale de la Terre : encore inexplorée, elle semblait immense. Tout le ciel se penchait sur elle. Le cours des astres ordonnait les époques de l'humanité, puisqu'une étoile avait attiré les Mages à la crèche. La science a fait éclater ce cadre confortable, et stupéfié la conscience chrétienne. Quel vertige devant la distance des étoiles, la fuite des galaxies ! Notre planète humiliée aux dimensions d'un imperceptible grain de poussière ? Est-il vrai qu'elle soit encore au centre du monde ? Que le Créateur ait les yeux fixés sur elle ? Sur elle seule ? Ce Jésus qui, comme tout homme, a foulé le sol, respiré l'air, est-il pensable, en notre temps, qu'il soit Dieu en Personne, dans la Personne du Verbe ?

L'intelligence scientifique nous a fait passer des apparences à la réalité. Réjouissons-nous ! Des lois immuables soutiennent les phénomènes qui paraissaient incohérents. Tant mieux ! Ces victoires ne sont pas une défaite pour la foi : tout au contraire. Elles nous parlent des desseins du Créateur : nous savions qu'ils étaient sublimes. Les dimensions de l'Univers multiplient par un facteur immense leur adorable grandeur. La matière était obscure. Mais nous avons par l'antique théologie la certitude de sa valeur sacrée, de sa vocation à la gloire. Elle est devenue transparente. Elle le devient de plus en plus. Sa logique interne resplendit du plus humble atome jusqu'à la perfection fantastique de la cellule vivante. Comprendons ainsi que le Verbe de Dieu, en assumant la chair humaine, a signé son ouvrage. Il est venu chez lui. Il nous révèle que la thèse anthropique est la seule véritable, puisque c'est en l'homme que Dieu s'est rendu visible et sensible. Est-ce dire que le cerveau humain a la capacité de l'intelligence du Verbe ? Assurément. Ce qui semblait inexplicable aux penseurs du Moyen Age devient intelligible aux neurologues, aux techniciens et calculateurs de notre temps. A partir des appareils électroniques nous induisons les pouvoirs quasi infinis des milliards de cellules qui soutiennent la pensée

dans le cerveau humain. C'est pourquoi, comme nous l'avons dit, la dévotion au Chef Sacré du Christ est le couronnement de toutes les dévotions.

La science amplifie la foi ? ... Certes ! Elle la rend plus intelligible, plus cohérente ? Oh combien ! L'admiration qu'elle suscite chez tout homme de coeur, en alignant, jour après jour, ses découvertes, en confirmant ses certitudes, le pousse à fléchir le genou dans une adoration d'autant plus motivée qu'elle est plus rationnelle. Qu'il n'y ait pas d'arbitraire en Dieu, nous le savions, parce qu'il est saint en lui-même et dans tout son ouvrage. Mais nous sommes amenés à comprendre pourquoi il ne peut être que fidèle dans ses promesses, selon la parole de Jean : «*Celui qui fait le bon vouloir de Dieu demeure éternellement*». C'est également la dernière affirmation de Notre Seigneur Jésus-Christ, dans le dernier de ses discours publics : «*En vérité, en vérité, je vous le dis : la volonté de mon Père est la vie impérissable* ».

La régénération de la matière

“Il a tout créé pour que tout subsiste...” Même si les arbres meurent, la forêt est immortelle. Des nuages d'hydrogène jaillissent en trombes formidables du coeur des Galaxies. Leur vitesse est de plusieurs milliers de km par seconde. Faut-il croire que les étoiles naines qui ont achevé leur cycle descendent en spirale vers le noyau gravitationnel qui les attire inexorablement ? Qu'elles sont alors saisies dans l'étau d'une gravité telle que l'atome de fer s'y brise en 13 atomes d'Hélium, et ceux-ci en 52 atomes d'Hydrogène ? Cette conclusion de l'observation et du calcul nous ouvre d'étonnantes perspectives sur l'immortalité des Galaxies. Nous sommes loin, très loin de l'hypothèse morbide du Trou Noir, née dans le cerveau obscur des mathématiciens relativistes, dans lequel s'engloutirait la matière de l'univers pour ne plus jamais en sortir, pas même son rayonnement. C'est ignorer que les éléments lourds ne sont pas indéfiniment compressibles.

C'est ainsi que les propositions fondamentales de la foi soutiennent la recherche scientifique et dirigent l'esprit au delà des “hypothèses” qui seront démontrées vraies. Le Saint Suaire porte encore aujourd'hui la trace d'un « flash » singulier : celui du corps glorieux du Seigneur, dont le rayonnement reste caché à nos yeux trop faibles pour en soutenir l'éclat. Paul en fut aveuglé pendant trois jours. Jésus a voilé sa gloire pour ne pas effrayer les pèlerins d'Emmaüs. Qui ne tressaille de joie à l'idée de voir le Seigneur ? Mais qui sera capable de soutenir l'éclat de son regard ? Nous avons, en effet, dans l'Apocalypse d'étonnantes images qui déjà nous font entrevoir cette gloire à laquelle est appelée la matière, dans sa conjonction avec la nature divine.

La création continue

L'univers est en expansion. Sa densité devrait diminuer, comme celle d'une fumée qui se dissipe dans l'air... Les régions les plus lointaines devraient présenter une grande concentration de matière, puisque nous les voyons telles qu'elles étaient dans des temps très reculés. Or il n'en est rien. La densité moyenne est uniforme et constante. La seule réponse rationnelle est celle de la création continue de la matière. D'où vient-elle ? Elle est une condensation de l'énergie rayonnante : du photon en proton. Les accélérateurs de particules ont fait apparaître une masse à partir de l'énergie. La lumière serait donc première ? Tel est en effet le principe de la parole créatrice : « Que la lumière soit ». Faut-il alors penser que l'univers est fini dans un temps fini, infini dans un temps infini ? Voilà en effet, qui est digne du Dieu tout puissant, désireux de communiquer son existence et son bonheur à une infinité de créatures. Combien seront ses fils et ses filles ?

“Je vis une foule immense que personne ne pouvait compter, se tenant debout devant le Trône, de tout peuple, toute race, toute nation, toute langue.”

Nous sommes loin de l'angoisse théologique du Moyen Age, qui limitait le nombre des élus à l'étroitesse de la terre. C'est ainsi que les hypothèses cosmologiques les plus hardies - et les plus vraisemblables – donnent aux thèses de la Foi une dimension digne de l'infinité et de l'immensité de Dieu.

On a cru que l'hypothèse matérialiste du “*Big Bang*” expliquait l'expansion. C'est méconnaître la densité si faible de l'Univers, très inférieure à celle de l'eau : 3 précédé de 31 zéros. Il n'y a, en moyenne, qu'un gramme de matière par cube d'univers de 100.000 km d'arête. Les galaxies sont des dentelles de lumière, si subtiles qu'un souffle de radiation suffit à les pousser. Cette radiation jaillit des milliards de soleils dont chacune est composée. Ainsi la matière naît de la lumière, et la lumière fait grandir l'Univers. Qui ne pense ici à la parole de Saint Jean : « *Dieu est lumière* » ?

Le poids de la Gloire

«Que votre coeur ne se trouble pas: il est de nombreuses demeures... » Nombreuses, en effet, les Etoiles ! Nombreuses aussi les planètes invisibles qui gravitent autour d'elles. D'autres humanités là-haut, pour y risquer la chute dans la mort et la corruption ?... Non pas, mais les demeures de ceux qui, déjà, pour avoir porté un bon témoignage, sont ressuscités avec le Christ. Une seule humanité, issue d'un seul couple - malheureusement transgresseur de la Loi divine. Mais un seul Seigneur et un seul Rédempteur de tous : Jésus-Christ, le premier-né de toute créature, le premier qui fut engendré en toute Justice. Il n'est pas seul dans les hauteurs de l'Espace : il est entouré des Anges et des Saints, comme la chose sera manifestée lors de son retour.

Alors pourquoi ne recevons-nous pas de message de nos frères aînés ? S'ils nous manifestaient leur bonheur, quelle serait alors notre espérance ? Certes les saints répondent à nos prières : l'Eglise en a fait l'expérience suivie pendant deux mille ans. Mais la parole de l'Écriture demeure : « *Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent ! Même si quelqu'un ressuscitait des morts, ils ne seraient pas persuadés.* » De fait, que d'apparitions rigoureusement authentiques ont tenté de sortir les humains de leur torpeur: elles n'ont obtenu qu'un maigre résultat. Toutefois l'Eglise triomphante supplie sans cesse pour que vienne enfin sur la Terre la sanctification du Nom du Père. A nous de comprendre et de mettre en pratique, puisque la Révélation est close, et que personne ne pourra jamais mieux nous expliquer la Vérité que le Verbe lui-même ! N'est-il pas ressuscité d'entre les morts ? Sa résurrection est le sceau de l'authenticité de son témoignage. Qu'attendons-nous pour être persuadés, pour atteindre enfin la « *plénitude de l'âge du Christ* » ?

La gloire qui sera le terme de notre sanctification, nous en avons la démonstration concrète dans les Évangiles de la Résurrection : le corps glorieux, qui n'est plus asservi aux étroites limites de la gravitation et du conditionnement terrestre. Nous savons aujourd'hui ce qu'est une lumière cohérente, celle du laser. Nous pouvons donc concevoir ce que peut être une matière cohérente, qui pourra réagir avec le champ électromagnétique universel par l'orientation préférentielle de tous les atomes qui la composent. « *Touchez-moi, et constatez qu'un esprit n'a pas de chair ni d'os comme vous voyez que j'en ai...* » Il serait aujourd'hui possible de préciser par le calcul, les propriétés du corps glorieux, et de comprendre comment sa matière cohérente peut s'affranchir de la gravitation locale, et jouir d'une liberté plus grande que celle de la lumière. C'est elle que Saint Thomas a touchée en mettant sa main dans le côté du Christ ressuscité. C'est ainsi que la Transfiguration tout aussi bien que l'Enfantement virginal deviennent intelligibles par la science que nous avons aujourd'hui de la lumière et de la matière.

Arrêtons ici notre discours, pour laisser place à la sainte Espérance. « *Si vous ne croyez pas lorsque je porte témoignage sur les choses terrestres, comment croirez-vous lorsque je vous parlerai des choses célestes ?* » Pour nous, présentement, ce qui importe, c'est d'atteindre « *la plénitude de Dieu* ». Après quoi, nous verrons bien...

oooooooooooooooooooooooooooo

CONCLUSION

Deux décisions commandent toute l'histoire de l'humanité, celle de sa chute, celle de son relèvement.

- La première fut celle du premier homme et de la première femme: celle-ci séduite et trompée par le Diable, Satan, le prince des ténèbres, jaloux de sa sublime vocation: engendrer par la virginité féconde, des fils et des filles de Dieu. Adam et Eve envisagèrent de se reproduire à la manière des animaux pour former une espèce.

- La seconde fut celle de Saint Joseph et de Sainte Marie, qui refusèrent ce contrat, conforme aux habitudes ancestrales, et s'engagèrent à respecter la fermeture du Sein Virginal, conformément à la nature.

Tout homme est placé devant ce choix: l'entraînement grégaire ou l'acte d'intelligence et de liberté: la chair ou l'Esprit.

Qui usera intelligemment de sa liberté ?

Lorsque la conscience humaine se sera dégagée des fausses obligations morales, imposées par le vieux monde dont les civilisations n'ont cessé de s'écrouler, nous verrons clairement que la finalité de l'Univers n'est autre que la Femme retrouvant, par la Foi, sa véritable Vocation. C'est ce qu'a vu Jean l'Evangéliste dans une vision célèbre qu'il nous a transcrite dans son Apocalypse:

« Le Temple de Dieu s'ouvrit dans le Ciel, et l'Arche de l'Alliance apparut dans son Temple. Il y eut des tonnerres, des voix, un tremblement de terre et une puissante grêle.

Alors un grand signe apparut dans le ciel ! Une Femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles.

Et j'entendis une voix puissante qui criait depuis le ciel : “A partir de maintenant sont advenus le salut, la victoire et la royauté de notre Dieu et l'empire de son Christ!”

oooooooooooooooooooo

Imprimé : Ascension 1988.

Reproduit sur Internet: Noël 2005.